

MEMOIRES

D E

S U L L Y.

MEMOIRES
DE MAXIMILIEN
DE BETHUNE,
DUC

DE SULLY,
PRINCIPAL MINISTRE
DE HENRI LE GRAND,

Mis en ordre, avec des Remarques

PAR M. L. D. L. D. L.

Nouvelle Édition, revue & corrigée.

TOME II



A LONDRES

M DCC LXVII.

SOMMAIRES
DES LIVRES
CONTENUS
DANS LE SECOND VOLUME.

SOMMAIRE
DU QUÀTRIÈME LIVRE.

MÉMOIRES 1590.—1592
Souventement dans l'armée de
Henry, après la bataille d'Ivry dis-
solution des finances, & autres causes
qui l'empêchent d'en profiter Villes
prises & manquées Prise des faubourgs
de Paris siège de cette ville particu-
larisés sur ce siège causes qui obligent
Henry à le lever Le prince de Parme y
amène une armée Campement & autres
détails militaires faute commise par
Henry il oblige le prince de Parme à se
retirer Siège de Chartres. Aventure ou
Rofny court risque de la vie il se retire
chez lui mécontent Succès des armes
de Henry IV prises de Corble
Tome II. A

ij S O M M A I R E S

Noyon , &c. Entreprise sur Mante , Expéditions du duc de Montpensier en Normandie. Préparatifs pour le siège de Rouen : fautes faites à ce siège : animosité mutuelle des corps & des officiers de l'armée de Henry : attaque , assauts , & autres particularités de ce siège. Le prince de Parme repasse en France avec une armée. Insolence des Seize Henry s'avance à la rencontre du prince de Parme. Entreprises où il est mal secondé par le duc de Nevers Combat d'Aumale ; particularités & remarques sur ce combats. Henry leve le siège de Rouen : marches , campemens , rencontres & combat , aux environs de Rouen , entre lui & le prince de Parme . remarques sur ces combats. Belle action du prince de Parme , au passage de la Seine : l'Armée de Henry refuse de le poursuivre : raisons de ce refus , & réflexions sur ce sujet.



SOMMAIRE

DU CINQUIÈME LIVRE

MÉMOIRES 1592--1593
 Exposé succinct de l'état des affaires dans les provinces de France, pendant les années 1591 & 1592
 Brigues du comte de Soissons son caractère Abregé de l'histoire du duc d'Epemon sa desobéissance, son caractère Différens partis dans les provinces méridionales de la France exposé concis de ce qui s'y passa. Siège de Villemur Siège d'Epemai, où le maréchal de Biron est tué son éloge Mort du prince de Parme Rosny se remarie, & se retire mécontent cause de ce mécontentement Il intercepte les mémoires des négociations entre la ligue & l'Espagne détail & examen de ces pièces tiers-parti formé en France ceux qui le composaient, & quel étoit leur objet Henry prend conseil de Rosny circonspection & sage conduite de tous les deux entretiens entr'eux, où Rosny l'amène à se convertir Henry sonde les Protestans sur cette résolution. Conférences de

Rosny avec Bellozane, les deux Durets & du Peron. Conditions offertes par la ligue, à Henry : dans quel dessein : rejetées. Etats de Paris : projet du prince de Parme mal exécuté, désunion des chefs Catholiques dans ces états : leurs brigues & leurs artifices, pour se supplanter mutuellement : arrêt du parlement de Paris, & zèle de ses membres pour l'honneur de la couronne. Conférence de Surêne : trêve. Sagesse & habileté de Henry à profiter des dissensions en re les chefs de la ligue. Conduite de Villeroy & de Jeannin. Difficultés pour la conclusion : sages conseils donnés au roi par Rosny. Siège de Dreux, pris par le moyen de Rosny. Henry leve tous les obstacles à sa conversion : particularités sur son abjuration.

S O M M A I R E S

D U S I X I È M E L I V R E.

M E M O I R E S 1593---1594.
 Conduite de Henry avec le pape, l'Espagne, la ligue & les Huguenots, après son abjuration. Autre trêve. Artifices de l'Espagne. Attentat de Barriere.

DES LIVRES v

*contre la vie de Henry Jesuites accusés & justifiés à cet égard Rosny commence à négocier avec l'amiral de Villars, pour le détacher de la ligue Fescamp surpris par un moyen extraordinaire affaire pour ce sort Plusieurs villes se rendent à Henry Voyage de Rosny à Rouen détail de ses négociations avec Villars caractère de ce gouverneur Rosny est employé par Henry à raccommo-
 moder le duc de Montpensier avec le comte de Soissons & à rompre le mariage de celui-ci avec Madame Il va voir la duchesse d'Aumale à Anet Suite de ses négociations avec MM de Villars, de Medary & autres le traité avec Villars est conclu, après bien des obstacles Henry est reçu dans Paris circonstance de cette reddition traits de générosité & de clémence de ce prince Accommodement de Villeroy Troisième voyage de Rosny à Rouen Villars en chasse les députés de l'Espagne & de la ligue cérémonie avec laquelle Rouen se rend au roi Conditions que met Rosny aux gratifications qu'il reçoit du roi. Villars vient trouver Henry trait de sa générosité Lyon se soumet au roi, malgré le duc de Nemours, Poiriers, Cam-
 Ailly*

vj S O M M A I R E S

bray & autres villes en font autant. Prise de la Capelle , par les Espagnols. Commencement du siège de Laon : affaires qui obligent Rosny à revenir à Paris : entretien qu'il a avec le cardinal de Bourbon. Il soutient les jésuites dans leurs procès contre l'université & les curés de Paris. Il retourne au siège de Laon : suite de ce siège : travaux & fatigues de Henry. Grand convoi des Espagnols défait par Biron : Rosny se trouve à ce combat. Mécontentement que Biron donne au roi. Les Espagnols tentent inutilement de jeter du secours dans Laon.

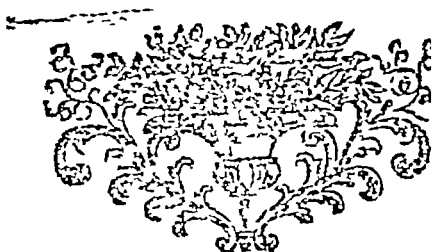
S O M M A I R E S

D U S E P T I É M E L I V R E . .

M E M O I R E S 1594---1595.
Sujets de mécontentement de Henry contre le duc de Bouillon : cause du voyage de Rosny à Sedan : entretiens qu'il a avec Bouillon , dans lesquels il pénètre ses desseins & son caractère. Prise de Laon. Expéditions militaires en différens endroits du royaume , entre le parti du roi & celui de la ligue. Desseins

du duc de Mayenne sur la Bourgogne
 Mort du cardinal de Bourbon Mort
 du sur intendant d'O son caractère
 Caractère de la duchesse de Guise Le
 duc de Guise fait son traité avec le roi
 apologie de Rosny sur ce traité services
 rendus à sa majesté par le duc de Guise
 Caractère de Sancy, comte d'Alibouss
 Changemens dans le conseil des finances
 principes & réflexions sur la finance
 Henry déclare la guerre à l'Espagne,
 contre le conseil de Rosny Il est blessé
 par Jean Châtel particularités sur cet
 attentat, & sur le bannissement des
 jesuites Motifs qui déterminent Hen-
 ry à marcher en Bourgogne Rosny
 se brouille avec le conseil des finances
 Desertion du comte de Soissons insulte
 faite à Rosny par ses officiers Cam-
 pagne en Picardie défaite des Fran-
 çois à Douvrens mort de l'amiral
 de Villars Campagne en Bourgogne,
 glorieuse pour Henry IV Journée de
 Fontaine-Françoise Conductions sous
 lesquelles le pape donne l'absolution à
 Henry examen de la conduite du car-
 dinal d'Ossat Henry passe en Picardie
 pertes qu'y fait la France Complot

viii **SOMMAIRES**
des grands du royaume , déclaré au
roi par le duc de Montpensier. Bouil-
lon est envoyé à Londres. Jalouſie &
haine du conſeil des finances contre
Roſny.





MEMOIRES

DE

SULLY.

LIVRE QUATRIÈME.



Le même jour que le roi gagna la bataille d'Ivry, son parti remporta aussi une victoire en Auvergne, (1) où Randan commandoit les troupes de la ligue, mais il semble que la fortune, en donnant à ce prince des succès qui suffisoient à le mettre en position de plusieurs couronnes, se plût en même tems à faire naître des circonstances qui en empêchoient l'effet

(1) A l'histoire. Voyez Jean-Louis de la Roche-
en le détail dans Cayer chesoucaut comte de
ibid 319. De-Thon &c Randan

1590.

& ne lui laissoient de ses victoires que la seule gloire d'avoir vaincu. Après la bataille d'Ivry, la terreur & la consternation étoient si grandes dans tout le parti de la ligue, que le roi attentif cette fois à profiter de tous ses avantages, sembloit ne pouvoir manquer d'en retirer de fort grands. Il ne s'attendoit pas à se les voir ravir par la mutinerie générale de son armée : les Suisses sur-tout refusèrent nettement de faire un seul pas en avant, qu'ils n'eussent été payés auparavant des sommes que le roi leur devoit.

Ce prince n'avoit alors ni argent, ni moyens prompts d'en recouvrer : il vint à Mante, pour en demander au surintendant des finances. Cet homme qui en secret haïssoit mortellement le roi, & ne voyoit ses succès qu'avec chagrin, se plaisoit à augmenter son embarras & n'avoit que la même réponse à faire à toutes ses instances. Dans ce tems de confusion où les deniers royaux étoient en proie au premier occupant, les finances étoient fort difficiles à conduire, & les revenus du roi suffi-

soient à peine à l'avidité des financiers, qui ne fait que s'accroître ordinairement par la misère publique. Une autorité absolue, qui seule eût pu y mettre un frein, manquoit à Henri, & il manquoit encore davantage des moyens de les convaincre de malversation, parce qu'il n'avoit en ce tems-là aucune teinture, même la plus légère des affaires de finances. Il entra pourtant comme malgré lui dans un détail qui lui devenoit nécessaire, & il obligea (1) d'O de lui remettre certaines sommes, qu'il ne fut pas difficile de lui faire voir qu'il avoit touchées, dont il se servit pour appaiser le soulèvement de ses soldats, mais pendant ce tems-là il se passa du moins quinze jours, pendant lesquels le roi ne put sortir de Mantre, ni par conséquent profiter de sa victoire.

Je me souviens d'avoir entendu dire à ce prince, qu'il se voyoit en ce

(1) François d'O surintendant des finances, seigneur d'O, de Maillebois de Fres de Paris & Île de France. Il en sera encore parlé dans la suite de la vie de Henri III. premier gentilhomme de la chambre,

1590. moment pour la première fois de sa vie, en situation de pouvoir convertir ses désirs en desseins. » J'ai eu souvent » des désirs, disoit-il, mais je n'ai » pas encore trouvé la façon de former des desseins. » Il prenoit ce dernier terme dans la signification que tout homme sage doit lui donner, pour un projet dont la prudence & la réflexion assûrent la réussite. En ce sens, il est vrai que chacun peut souhaiter ce que bon lui semble, sans nuire à personne; mais il n'y a que les fous qui se jettent dans des desseins sans facilité ni apparence de les effectuer.

Pendant le séjour du roi à Mante, d'Andelot alla lui porter ses plaintes contre moi, & ce prince se donna la peine de venir à Rosny pour nous entendre tous deux. D'Andelot y fut généralement blâmé, & les railleries qu'il eut à essuyer des principaux officiers sur sa ridicule prétention, lui demeurèrent si avant dans le cœur, qu'elles le firent passer dans le parti de la ligue. Il me parut qu'on ne me rendit pas la même justice sur le gouvernement de Mante, dont la prise fut presque le seul fruit de la bataille.

d'IRY Le roi à qui j'avois demandé cette place, en gratifia les Catholiques à (3) mon prejudice, & je ne pus m'empêcher de faire éclater mes plaintes J'avoue à ma confusion, que si j'avois fait une réflexion sérieuse sur la situation ou étoit alors le roi, prêt à être abandonné à chaque moment des étrangers faute de payement, & de ce qu'il avoit de catholiques, qui n'attendoient que l'occasion du mécontentement le plus léger pour s'éloigner de lui, je n'aurois point dû murmurer de ce qu'il accordoit à un Catholique peu aff-ctueux à sa personne, ce qu'il refusoit à un fidele serviteur Il y avoit plus de grandeur à se contenter de l'amitié de ce prince sans efforts, qu'à en recevoir des faveurs, qu'il étoit obligé d'accorder à la politique & à la nécessité des tems.

Tous les obstacles ayant été levés, le roi s'avança avec ses troupes, prit Dreux & marcha vers Sens, qu'il comptoit devoir se rendre par une intelligence pratiquée au dedans de la ville Comme elle man-

(3) Ce gouvernement fut donné au jeune frere de M. de Rosny

1590.

qua, Henry qui ne voulut pas s'être avancé inutilement jusques-là, & à qui on rapporta d'ailleurs que la place étoit dépourvue de munitions, en entreprit le siège. Il ne tarda pas à se trouver lui-même, par la malice de ses ennemis secrets, dans une disette générale de tout ce qui lui étoit nécessaire pour achever cette entreprise, & il fut obligé de l'abandonner. Pour en effacer la honte, il publia qu'il ne levait ce siège que pour aller investir Paris même, & il en prit la route par Corbeil, Meulan, Lagny & Saint-Denis, dont ils s'empara chemin faisant

Villes de
l'isle de
France.

Je ne me trouvai à aucun de ces sièges, & mes blessures n'étoient même encore qu'à demi guéries, lorsque j'appris que le roi étoit devant Paris. Je ne pus tenir contre l'envie de voir cette expédition. Je partis, portant mon bras en écharpe & ne me soutenant qu'à l'aide de deux potences. Le roi ne se souvenant plus de mes plaintes, me reçut avec sa bonté ordinaire, & m'ordonna de ne pas m'éloigner de sa personne. Il me communiqua le dessein qu'il avoit formé sur Paris, dont il résolut d'em-

porter dans le même tems tous les fauxbourgs, afin d'oter à la ville tous les moyens de subsistance qu'elle en tiroit, comme fruits, legumes, &c. Il separa son armée en dix petits corps, pour les égaler au nombre des fauxbourgs qu'il avoit à forcer, & ayant choisi le tems de la nuit pour l'exécution, il se retira sur la montagne de Mon maître, pour être à portée de donner du secours à ceux qui en auroient besoin. Il se plaça dans l'abbaye, où il fut suivi non-seulement des blessés qui ne pouvoient partager la gloire de ce tenoit, mais encore de tous les vieillards & des gens de robe & de plume. Il me donna place à la fenêtre par laquelle il regardoit l'action, & il s'entretint pendant qu'elle dura avec Duplessis, (4) Rusé de Fresne, d'Alibour & moi.

L'attaque commença à minuit par un bruit effroyable d'artillerie, auquel la ville répondant de son côté il n'y a personne qui n'eût jugé que

(4) Duplessis Mor de Fresne secrétaire
 nay Martin Rusé | res de la majesté Ali
 sieur de Beaulieu & | bour médecin du
 Pierre Forget sieur | roi.

1590.

cette ville immense alloit périr par le feu, ou par une infinité de mines allumées dans ses entrailles Il n'y a peut-être jamais eu de spectacle plus capable d'inspirer de l'horreur. D'épais tourbillons de fumée, au travers desquelles perçoient par intervalles, des étincelles ou de longues traînées de flammes, couvroient toute la surface de cette espèce de monde qui par la vicissitude des ombres & de la lumière, paroissoit plongé dans de noires ténèbres, ou enseveli dans une mer de feu. Le fracas de l'artillerie, le bruit des armes & les cris des combattans, ajoutoient à cet objet tout ce qu'on peut imaginer d'effrayant ; & l'horreur naturelle de la nuit le redoubloit encore. Cette scène dura deux heures entières, & finit par la réduction de tous les fauxbourgs, sans excepter celui de Saint-Antoine ; quoique par sa grande étendue on eût été obligé d'en commencer l'attaque de fort loin. On bloqua les portes de la ville, en sorte que rien ne pouvant plus y entrer sans la permission de ceux qui les gardoient, le peuple se vit bientôt réduit à un excès de misère & de fa-

mine, dont je ne puis encore m'empêcher de frémir

On me permettra de passer rapidement sur cet endroit je ne trouve aucun plaisir à m'étendre sur un objet si affreux. Le roi naturellement compatissant en fut touché. Il ne put soutenir l'idée de voir cette ville dont la providence lui destinoit l'empire, devenir un vaste cimetière. Il donna les mains secrètement à tout ce qu'il crut pouvoir la soulager & ferma les yeux sur tous les secours de vivres que ses officiers & soldats y faisoient entrer fréquemment, soit par compassion pour des parens & des amis, soit en vue de faire acheter ce secours bien cher aux bourgeois. Il crut sans doute que par cette conduite il gagneroit à la fin le cœur des Parisiens. Il se trompa. On jouit de ses bienfaits, sans cesser de le regarder comme l'auteur de la misère publique, & lorsque le prince de Parme fut arrivé, on insulta celui qui ne levoit le siège, que parce qu'il s'étoit montré trop sensible (5) aux malheurs des assiégés.

(5) M. de Pércefixe | autres sont aussi du Cayet & plusieurs | sentiment qu'il ne

1590.

Pour justifier une action aussi blâmée en soi par les gens du métier qu'elle sera louée dans son principe

tint qu'au roi d'emporter Paris de vive force, & qu'il résista plusieurs fois aux cris & aux instances que lui en firent ses soldats, sur-tout les Huguenots, parce qu'il s'aperçut qu'ils cherchoient cette occasion de se venger du massacre de la Saint-Barthelemi, en mettant tout à feu & à sang dans Paris.

» M. de Nemours, » dit Péréfixe, faisant » sortir de Paris les » bouches inutiles, » le conseil du roi » s'opposa qu'on leur » accordât passage, » mais le roi ayant » appris à quelle horrible nécessité ces » misérables étoient » réduits, il ordonna qu'on les laissât » sortir. Je ne m'extonne pas, dit-il, si les chefs de la ligue, & si les Espagnols ont si peu de compassion de ces » pauvres gens-la, ils

„ n'en font que les „ tyrans ; mais pour „ moi qui suis leur „ pere & leur roi, je „ ne puis pas entendre le récit de ces calamités sans en être touché jusqu'au fond de l'ame, & sans desirer ardemment d'y apporter remède “
Péref. 2. Part.

Le cardinal de Gondy, évêque de Paris, ayant été député pendant ce siège, pour faire à Henry IV. des propositions de paix „ Je ne suis „ point dissimulé, leur „ dit-il, je dis rondement & sans feintise ce que j'ai sur le cœur... Je „ veux la paix, je la „ désire pour avoir „ une bataille, je „ donnerois un doigt, „ & pour la paix générale, deux. J'ai „ me ma ville de Paris, c'est ma fille „ aînée, j'en suis jaloux, je lui veux faire du bien, plus de

par les cœurs plein d'humanité, le roi fit couvrir le bruit qu'il ne levoit

graces & de m'en
cordes qu'elle n'en
demande : mais je
eux qu'elle m'en
sçache gré & non
au duc de Mayen
ne, ni au roi d'Es
pagne. Il faut
àouter que Henri IV.
attendait que les Pa
risiens composerent
avec lui avant l'arri
vée du duc de Par
me. L'excès de co
cette ville se vit rédui
te à un en même tems
horreur & compassion.
Trente mille person
nes moururent de
faim dans l'espace d'un
mois. Des meres à y
nourrirent de la chair
de leurs enfans. On
déterra par le conseil
de l'ambassadeur d'Es
pagne les corps morts
& on se servit de leurs
os broyés pour com
poser une espèce de
pâte. Ce mets détes
table coûta la vie à la
plupart de ceux qui en
mangerent. Voyez ce
détail dans les histo
riens & en particu
lier dans le 3. tom.

Mon. d'Etat de l'ille
roy, p. 333. & suiv.
Voyez aussi sur ce sujet
les braves vers de la
Henriade. Chant de
sixième. Les Parisiens
eurent la principale
obligation de leur sa
lut au duc de Ne
mours, dont la bonté
de conseil reçut de gran
des loanges de nos
frères. Le peuple le
suivait avec un en
thousiasme dans le
quel il y avoit plus de
pitié que de coura
ge. On y vit un régi
ment de prêtres & de
religieux, Capucins
Fénelons, Chartreux
&c. grossièrement ar
més par dessus leurs
habit. Ce maladroite ré
giment voulut sauver
le légat sur son secré
taire à ses côtés : les
religieux de Sainte
Geneviève de S. Vic
tor les Bénédictins
les Cisterciens & quel
ques autres ordres ne
voulurent point entrer
dans cette mascarade
militaire. C'est C.

1590. le siège de Paris que pour aller à la rencontre du prince de Parme (6) & pour terminer par une action décisive une guerre déjà trop longue. Il prit toutes les précautions nécessaires quand on a à faire retraite devant une ville aussi peuplée que Paris. Il ordonna que tout le monde se tint prêt pour un signal général, afin que tous les faubourgs se trouvant évacués au même moment, il n'y restât personne à la merci de la populace. Cette retraite demandoit beaucoup de sagesse & de conduite, elle fut faite heureusement le 1 ou 2 de septembre de cette année, & l'armée entière arriva au rendez-vous commun sans aucun inconvénient.

Le roi (7) sçachant que le prin-

(6) Alexandre Far- dit que Henri IV. fut nese, duc de Parme obligé de seindre, non & de Plaisance, fils de lever le siège de Pad'Octavio Farnese, & ris, mais de s'avancer de Marguerite d'Au- au-devant du Prince triche, fille naturelle de Parme, pour lui li- de Charles-Quint il vrer le combat, de épousa Marie de Por- peur que ses soldats, tugal, dont il eut Ra- que la seule espérance nuncio Farnese, duc de ce du sac de Paris ar- Parme, & Odoard Far- rétoit auprès de lui, nese, cardinal ne l'abandonnassent.

(7) M. De-Thou Liv. 99.

ce de Parme étoit aux environs de Meaux, se posta entre cette ville & Paris, & fit avancer sa cavalerie légère jusqu'à Claye, où les deux camps se trouvèrent si près l'un de l'autre, qu'il y eut une infinité d'escarmouches des plus vives. Sur les représentations du maréchal de Biron, le roi préféra à ce poste celui de Chelles, & s'en approcha contre son propre avis, parce qu'on jugea ce poste plus avantageux & en même tems plus propre à fermer au général ennemi le chemin de Paris, sur lequel on avoit encore quelques vues, & où l'on continuoït à entretenir des intelligences que le prince de Parme auroit fait marquer s'il y fût entré & qui manquérent bien sans cela. Le roi vint donc occuper une hauteur, qui ne présentant par un de ses côtés qu'un vallon profond & un marais, broïtoit tout moyen d'agir par cet endroit. Aussi le prince de Parme ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il vint de son côté camper sur la hauteur à l'opposite. Son dessein & son intérêt n'étant pas de hasarder une bataille, mais de nous tenir en échec, ce camp lui étoit merveilleusement

1590.

De ce en-
tre Paris &
MeauxVille en-
tre Paris &
Meaux

1590. propre. Il y étoit à couvert de toute insulte & hors de la portée du canon. Le roi reconnut la faute où trop de complaisance l'avoit engagé, lorsqu'en trois ou quatre jours qu'on demeura dans cette position, il vit prendre Lagny sous ses yeux sans pouvoir l'empêcher. (8)

Ville de
Brie, sur la
Marne.

Cet événement, joint à la levée du siège de Paris, lui causa un chagrin sensible, parce qu'il sentit qu'on pouvoit en conclure que son ennemi lui

(8) Le duc de Sully est plus sincère que la plupart des historiens, qui ne conviennent pas que Henri IV ait fait une faute en cette occasion. Ils ne s'accordent pas entr'eux sur la levée du siège de Paris, ni sur tous ces différens campemens. Les mémoires de Villeroy parlent comme ceux de Sully, & attribuent à la faute d'avoir préféré le poste de Chelles à celui de Claye, l'honneur que remporta le duc de Parme d'avoir fait lever le siège de Paris, sans être obligé à en venir à un combat, d'avoir pris Lagny, &c. *tom. 1. pag. 190. tom. 2. pag. 466* Voyez aussi sur toutes ces expéditions. *Marliieu, ibid. 53. & suiv.* & les autres historiens. Le prince de Parme voulut voir Paris, & y entra incognito „ J'ai „ reconnu, dit-il, au „ duc de Mayenne, „ que le roi de Navarre use plus de „ bottes que de souliers, & qu'on le „ ruinera plutôt par „ dilaiemens & tentatives que par „ la force “ *Chronol. Nov. de Cayet, ibid. 390.*

étoit supérieur en capacité ce que ce prince regardoit comme une chose d'extreme importance en guerre. Ce qui le faisoit davantage, c'est qu'il n'y avoit personne de plus porté à croire & même à répandre ces bruits désavantageux, que les Catholiques de sa propre armée. On ne scauroit faire un grand fond sur le bras de ceux dont on ne possède pas le cœur. Le roi connut encore que la désobéissance de ses soldats & la disette d'argent qu'il souffroit, étoient l'ouvrage des mêmes personnes, & il en conclut que leur disposition à son égard étoit un mal incurable & qui s'aggravoit également par ce qui lui arrivoit d'heureux & de malheureux. Telle est en effet l'antipathie dont la religion est le principe, & dans la suite le roi en fit mille tristes expériences.

Il prit un parti sage & le seul qui lui restoit. Il ne s'opiniâtra plus dans le dessein de vouloir prendre Paris, que tant de choses concouroient à faire échouer. Il quitta son camp de Chelles, où il pouvoit risquer beaucoup avec une armée si peu liée d'intérêt avec son chef, & abandonnant

1590. même tout-à-fait ces quartiers, il se
 Ville sur retira vers la rivière d'Oise & s'établit
 Oise. à Creil, où sans cesser de tenir le prin-
 ce de Parme en haleine, il le laissa len-
 tement se consumer de lui-même. Pen-
 dant tout ce tems-là il ne fit plus de
 mouvement que pour ne pas laisser son
 armée se perdre dans l'oïiveté. Il lui
 fit faire le siège de Clermont & l'en-
 tretint par de fréquens détachemens.
 En Beau- Il fit placer sa compagnie aux en-
 vis. viron de Mant, pour tenir en respect
 tout le pays Chartain & une partie de
 l'Isle de France. J'obtins de demeurer
 près de sa personne, quoique je ne
 fusse pas en état de lui rendre de grands
 services. Ma plaie de ma hanche ne
 me permettoit point de me tenir à
 cheval, que mal-aisément & de tra-
 vers, & celle du coude m'ôtoit l'u-
 sage d'une de mes mains.

Ce que le roi avoit prévu arriva.
 Le prince de Parme fit d'abord son-
 ner fort haut l'avantage de se voir le
 maître de la campagne, & pour en
 profiter, il s'attacha à prendre Cor-
 beil. Le roi avoit pourvu cette pla-
 ce, aussi-bien que toutes les autres
 villes royalistes, de tout ce qui étoit
 nécessaire

nécessaire pour soutenir long-tems le Siège. Le général ennemi ne s'y attendoit pas & fut fort étonné lorsqu'il vit Rigaut, gouverneur de Corbeil, faire une si ferme résistance, qu'il désespéra long tems de la vaincre. Il y crut son honneur engagé, & à la fin il en vint à bout mais ce fut à cet exploit unique que se termina sa campagne, il l'avoit acheté trop cher pour en entreprendre un second au même prix. Ne pouvant rien sur l'armée du roi, non plus que sur les villes, il ne vit rien de mieux à faire que de reprendre le chemin des pays bas, au grand regret de la ligue, qui se sentoit extrêmement soulagée par sa présence.

Il jugea en général habile que le roi, qui avoit, pour ainsi dire, fermé les yeux sur toutes ses démarches, les ouvreroit sur sa retraite, & qu'elle ne se passeroit pas aussi tranquillement que tout le reste. Il ne se trompa pas, mais il se conduisit avec tant de prudence qu'on peut dire qu'il prévint le dernier malheur, qui seroit peut-être arrivé à tout autre. Il ne put pourtant si bien faire que le roi, par une infinité d'attaques & de petits com-

1590.

bats ne lui enlevât des quartiers quelques fois tous entiers & ne le mît à deux doigts de sa ruine. La plus considérable de ces petites actions fut au passage de la rivière d'Aîne. C'est en cette occasion que le baron de (9) Biron se trouva engagé si avant au milieu des bataillons ennemis, que si le roi qui y accourut en personne avec tout autant que nous étions auprès de lui, n'eût pas fait un puissant effort pour l'en retirer, il y auroit perdu la vie, ou du moins la liberté.

Je me portois assez bien pour garder mon rang avec les autres dans toute cette marche, qui fut la plus excellente école où un homme de guerre pût apprendre son métier. Elle ne justifia pas moins la conduite que le roi avoit tenue jusqu'à ce moment, qu'elle lui fit d'honneur par la manière dont il l'exécuta; en retranchant seulement le terme d'ignominie & de honte, que les courtisans empressés à plaire à ce prince, attachoient assez injustement, ce me semble, à la retraite du prince de Parme. Il est vrai que la manière dont le roi scût rendre inutile une ar-

(9) Charles de Gontault, fils du maréchal,

mée qui se promettoit la conquête de toute la France sa hardiesse à attaquer un ennemi puissant, qui ne se retiroit pas par foiblesse, & son habileté à saisir tous ces avantages, furent un sujet d'admiration pour les personnes consommées dans l'art, & frappèrent également les yeux des ignorans (10) Aussi cette conduite du roi fit elle reprendre courage à ses partisans Plusieurs villes se soumirent Quelques Catholiques passèrent dans son parti, entre autres le duc de Nevers, qui vint lui amener toutes ses troupes, soit qu'il commençât à le craindre, ou qu'il fût dégoûté de la ligue

Ce n'étoit pas de pareils alliés que je souhaitois au roi Je trouvois qu'il achetoit assez cher par ses désertions le secours d'un homme, qui à la vé-

(10) » Henri IV	» à la porte pour ne
» duc d'P. Mathieu	» pas donner de soup-
» poursuivant le duc	» çons au pères puis
» de Parme partit à	» remonta à cheval
» la dérobée d'Atti-	» en disant qu'il al-
» chy & alla voir pour	» loit vers l'ennemi
» la première fois la	» & que bien tôt la
» belle Gabrielle à	» belle entendroit ce
» Cœurre Il se con-	» qu'il auroit fait pour
» tenta de prendre du	» l'amour d'elle » r
» pain & du beurre »	» p 19

1550.

Ville du
Vexin.

rité pouvoit lui être de quelque utilité, mais qui, pour en dire ma pensée, ne faisoit que grossir le nombre des ennemis secrets du (11) roi dans le conseil. C'est ainsi que j'appelle tous ces Catholiques intéressés qui y tenoient le haut bout & se croyoient en droit de faire la loi à Henri. Pendant le séjour que fit ce prince aux environs de Mante, je me saisis de Gisors au moyen d'une intelligence qu'un gentilhomme de ma compagnie, nommé de Fourges, y lia avec son pere, qui étoit dans la place. Je crus qu'on ne me refuseroit pas cette fois le gouvernement de cette ville. Il en arriva comme de tous les autres. MM. de Nevers, d'O & autres Catholiques

(11) Par toutes les lettres réciproques qu'on trouve aussi au commencement du 2. tom. de Henri III. à lui, des mêmes mémoires, qu'on voit à la fin du I. T. des Mém. qui portent son nom, il paraît qu'on ne rendit pas de moins grands services à Henri IV. mais que dans la vérité il mettoit ces services à'un assez haut prix, & que Henri IV. ne pouvoit pas beaucoup souffrir de ses caprices, de sa jalouſie & de sa mauvaise humeur.

mirent en usage ces bas artifices, qui leur faisoient obtenir toutes les graces qui ne devoient être que la récompense des services, & firent donner cette place à un homme de leur religion.

J'étois trop sincère pour cacher ma pensée sur cette injustice. Je choisissais pour m'en expliquer au roi, un moment où tous ces messieurs assemblés pussent entendre ce que je lui dis, & je ne cachai rien de ce que j'avois dans le cœur. Ce prince bien plus habile politique que moi, ne fit pas semblant d'être touché de mes invectives contre le parti catholique, quoiqu'il convînt secrètement que je n'avois pas tort. Il ne fit que me répondre froidement. « Je vois bien
« que vous êtes en colère à cette heure, nous en parlerons un autre
« fois. Il le faut laisser dire, ajouta-
« t'il, après que je me fus retiré, il est
« d'humeur prompte & a même quel-
« que espèce de raison, néanmoins il
« ne fera jamais rien de méchant ni
« de honteux car il est homme de
« bien & aime l'honneur. » Dans ce premier moment de dépit, je laissai ma compagnie à conduire à mon

1589. lieutenant, & je m'en allai faire un

Sur les confins de la Champagne & de l'Orléanois. tour dans la vallée d'Aillant & à Combrailles sur les biens de ma femme, n'ayant avec moi que six gentils-hommes avec mes domestiques. Je ne

m'attendois pas à faire dans ce voyage aucunes fonctions militaires. Pendant que j'étois à Bontin, le Comte de (12) Tonnerre m'engagea à seconder une entreprise qu'il faisoit sur Joigny. Il s'agissoit de rompre avec le petard une Poterne qui ne s'ouvroit plus de puis long-tems & d'entrer par-là dans la ville. Tonnerre avoit pour cela deux cens arquebusiers qu'il avoit ramassé à la hâte. Ils le suivirent environ trois cens pas dans la ville, mais en cet endroit leur conducteur ayant reçu un coup d'arquebuse qui le jetta par terre, la peur commença à les saisir, & ils se retirèrent vers la Poterne au plus vite, emmenant le blessé qu'ils avoient retiré. Leur péril ou seulement leur peur redoublant, ils eurent la lâcheté de le laisser sur le pavé à trente pas de la Poterne, où il alloit être mis en pièces par les bour-

(12) François-Henri, comte de Clermont & de Tonnerre.

En Champagne, sur l'Yonne.

geois, si je ne fusse accouru promptement à son secours avec vingt hommes seulement car quelque chose que je pusse faire, il me fut impossible de faire tourner la tête à ces méchans soldats Je ne laissai pas de dégager Tonnetre qui prit le chemin de Gien dont il étoit gouverneur, pendant que je ramassois sa belle troupe, & moi je repris celui de Bontin

Ville de
d'Orléans
sur la Loire

Le souvenir des bontés de roi pour moi & un penchant invincible me entraînaient vers lui Je le trouvai occupé au siège de (13) Chartres, dont la prise fut due principalement à la valeur & à l'adresse de (14) Châtillon Je ne m'y trouvais point J'en fus em-

(13) » Le magistrat
» de cette ville) lui
» fit une longue ha-
» rangue & ayant
» dit qu'il reconnois-
» soit que la ville étoit
» assujettie au roi par
» le droit divin & par
» le droit humain le
» roi s'impatienta &
» dit en l'interrom-
» pant & poussant son
» cheval pour entrer :
» ajoutez aussi par le
» droit Canon « *Ulp*
de France du Père de

Chastillon 1 1 p 227
Ce sage fut long &
meurtrier *Voyez M^{rs}*
le sieu, tom 2 pag 63
Coyer tom 2 p 415
& autres Historiens
(14) François de
Colligny fils de l'a-
miral & amiral de
Guyenne Il mourut
cette même année
1591 dans son châ-
teau de Loure âgé
seulement de trente
ans laissant de Mari-
guerite d'Avilly de Pe-

1591.

pêché par une aventure que je dois compter parmi les plus périlleuses que j'aye couru en ma vie, sans que l'intention des auteurs ni même leurs noms m'ayent jamais été connus.

Au sortir d'un assaut que Châtillon fit donner au corps de la place, par le moyen d'un Pont d'une structure nouvelle & très-ingénieuse, le roi qui remarqua que je n'avois rien perdu de ma première ardeur pour son service, m'appella & m'ordonna de faire venir ma compagnie devant Chartres. Je fus obligé de l'aller chercher moi-même, pour prendre en même tems les fonds nécessaires à son entretien. A trois lieues de Mantel vers le bourg de Touvery, je vis venir dans la campagne une brigade de vingt chevaux, que je fis reconnoître par Tilly. J'avançai sans cain-

quigny, trois enfans mâles. Ce fut une grande perte pour le parti Calviniste car on croit que s'il eût vécu, il auroit surpassé son pere même De Thou, liv. 102. Trois fils de d'Andelot, frere de l'amiral étoient	aussi morts en même tems en l'année 1586. On les nommoit Laval, Saily, & Rieux. Ils étoient fils de François de Coligny, & de Claude de Rieux, unique héritière de la maison de Laval, liv. 85.
---	---

te & sans precaution, après qu'il m'eut rapporté que ces cavaliers portoient des écharpes blanches, pour eux, continuant leur chemin comme s'ils ne nous eussent pas seulement remarqués, ils entrèrent dans le bois d'où suivant le cours du chemin qu'ils avoient pris, je ne devois pas m'attendre à les voir sortir. Je marchois avec Tilly, La Poterie & La-Rue avant le reste de ma troupe, qui consistoit en six autres gentils-hommes & quatre valets qui suivoient à quelque distance & dispersés. Ces cavaliers ou brigands, je ne sçais quel nom leur donner, qui connoissoient parfaitement la foret, avoient si bien pris leurs mesures, qu'ils se rencontrèrent tête à tête avec nous, à l'endroit où notre chemin croisoit le leur au sortir de la Forêt. Les deux premiers ôtèrent leur chapeau, lorsqu'au Qui vive nous répondîmes, vive le roi, mais en même tem. profitant de notre confiance, ils firent sur nous une décharge presque à bout portant, & je me vis articulièrement couché en joue par tous des plus avancés. Aucun de nous

1591.

n'en devoit naturellement réchaper , mais sans doute la précipitation , la peur , ou la mauvaise conscience fit trembler la main à ces scélérats. Des trois coups tirés sur moi , il n'y en eut qu'un qui portât , il me perça la lèvre & sortit à la nuque du cou. Il me parut que La-Poterie & Tilly reçurent les deux autres dans leurs habits. La-Rue fut le seul qui fut porté par terre.

Le reste de ma troupe accourut au bruit & m'environna en criant , vive Rosny. Nous chargeâmes tous ensemble nos agresseurs , qui en tirant quelques coups gagnèrent un village couvert de hayes , où nous les perdîmes. On continua seulement à nous tirer dedans ces maisons quelques arquebusades , qui me couvrirent le visage de menu plomb. Cette constance me fit juger que nos adversaires étoient en pays de connoissance ; que tout ce village étoit plein de gens armés , & qu'on ne cherchoit peut-être qu'à nous engager à approcher. Après avoir crié plusieurs fois à ces traîtres de tourner tête & d'accepter un défi , voyant qu'ils n'en faisoient rien , je crus que le plus sage étoit de

les laisser & de songer à faire panser mes blessures, surtout celle du cou, qui étoit la plus considérable & par laquelle je perdois beaucoup de sang. Je gagnai Touvery, où je me fis mettre le premier appareil cher M^r d'Auteuil, de là je me retirai à Mante, où je fus six semaines entières entre les mains des chirurgiens. Pendant cet espace de tems l'armée du roi se saisit non seulement de Chartres, mais encore de Corbie. Parabere conduisoit ce siège en l'absence du roi, que sa nouvelle passion pour Mademoiselle (15) d'Estrées attachoit à Saint Quentin. (16)

N^o de
Combault
d'Auteuil.

(15) Il en sera beaucoup parlé ci-après. Elle s'appelloit Gabrielle & étoit fille de Jean-Antoine d'Estrees & de Françoise Biboude Le Bourdaisière. Elle porta successivement les noms de la Belle-Gabrielle madame de Liancourt la marquise de Monceaux & la duchesse de Beaufort.

(16) C'est à cette

année & au retour d'Henri IV à Saint Quentin qu'il faut rapporter la lettre sans date de ce genre à M^r de Roigny qu'on voit dans les *ms^s de la Bibliothèque du roi*. Tous les termes de cette Lettre accordent avec le texte de nos mémoires la voici. « Toutes les nouvelles que j'ai de Mante sont quoyous, êtes harassé

1590.

Ville de
Picardie.

Le siège de Noyon suivit celui de Corbie. Il n'y en a aucun dont j'eusse plus souhaité de donner un détail circonstancié, si j'en avois été témoin. Il s'y fit de la part des assiégés mille belles actions. Le duc de Maienne

» & amaigri à force & que le duc de Sully
 » de travailler. Si n'en impose point par
 » vous avez en vie de vanité à ses lecteurs.
 » vous rafraîchir & Les Historiens n'ont
 » rengraïsser, je suis commencé à parler de
 » d'avis que vous ce ministre, que quand
 » vous en veniez ici, il a commencé lui-
 » cependant que vo- même à jouer un rô-
 » tre frere sera par- le public. Il n'en pa-
 » de-là, qui nous dira roit pas moins vrai
 » des nouvelles de que fort long-tems.
 » notre siège de de- auparavant il a été l'a-
 » vant Chartres, &c. me de toutes les ac-
 » Les différens endroits tions & de tous les
 » de ces mémoires où il conseils d'Henri le
 » est parlé de la part que Grand. On feroit ai-
 » Henri IV. donnoit à sément remonter ce
 » M. de Rosny dans tems jusqu'à celui de
 » tous ses conseils, & sa grande jeunesse, ou
 » notamment celui de pour mieux dire, ce
 » sa conversion qu'on qu'on voit ici des ac-
 » verra bientôt, por- tions de M. de Sully,
 » tent à juger que ce compose une vie où
 » prince a toujours eu l'on ne voit point de
 » une confiance parti- jeunesse. C'est l'avan-
 » culière en lui. J'ai rap- tage qu'on est obligé
 » porté la lettre ci-des- d'accorder aux esprits
 » sus, pour faire voir par nés graves & sérieux,
 » un témoignage étran- sur les esprits vifs &
 » ger que ce jugement pleins de feu,
 » n'est pas mal fondé,

qui vit que cette place étoit d'une grande importance pour la ligue, donna ordre au duc (17) d'Aumale, lieutenant-général, qui étoit alors à Ham avec une partie des forces du parti de ne rien négliger pour secourir cette place, en attendant qu'il pût s'en approcher lui même D'Aumale essaya d'y faire entrer du secours par deux fois, mais La Chantelene & Tremblecourt qui le conduisoient, furent tués en pièces l'un après l'autre Le vicomte de (18) Tavannes maréchal de camp crut être plus heureux & se présenta avec quatre cens arquebusiers. Ils tombèrent sur un parti de cinquante ou soixante chevaux des nôtres, qui après le qui-vive, les chargerent avec in-irépidité, & leur firent prendre la sui-

(17) Charles de Lorraine duc d'Aumale fils de Claude, tué devant la Rochelle en 1573 lequel étoit le troisième des fils de Claude de Lorraine d'où sont sorties toutes les branches de Lorraine en France, pour celle d'Aumale elle fut

éteinte bientôt après (18) Jean de Saulx vicomte de Tavannes l'un des maréchaux de la ligue Voyez le détail des sièges de Noyon de Pierrefont & de toutes ces expéditions dans les Historiens ci-dessus, année 1591.

1591.

te. Les chefs qui voulurent résister furent tous blessés & faits prisonniers avec Tavannes leur chef. D'Aumale se flata d'enlever à son tour deux quartiers de chevaux legers, qu'il avoit fait reconnoître par Bellanglise, mais il les trouva à cheval qui alloient à la rencontre du roi, & les ayant encore attaqués, ces chevaux-legers, malgré la grande supériorité de leur ennemi, se défendirent si bien & si long-tems, que le baron de Biron, MM. de La-Hargerie, & de la Boissiere eurent le tems de venir à leurs secours, après quoi ces deux troupes jointes ensemble défirent le détachement entier de d'Aumale, qui n'étoit pas moins que de cinq cens chevaux & autant d'Arquebusiers à cheval. Peu arrivèrent à Ham sans blessures, & il y en eut un grand nombre de faits prisonniers.

Louis d'Orléans de La-Hargerie, Comte de Chaunc.

Autre ville sur la Somme.

Le duc de Mayenne arrivant à Ham dans le même moment que ces restes délabrés se retiroient, fut témoin de sa perte, & protesta hautement qu'il laverait cette honte par la levée du siège de Noyon ou par une bataille. Il ramassa toutes ses forces, il se fit amener par le baron de

(19) Rosne les troupes Espagnoles que le prince d'Ascoli commandoit en Champagne, & le trouvant à la tête de neuf cens hommes d'infanterie & de deux cens de cavalerie, il s'approcha de Noyon. Il oublia son serment, lorsqu'il vit qu'il avoit affaire à des gens qui sembloient ne s'être pas même apperçus de son arrivée. Le commandant de Noyon, eut beau lui représenter par un gentilhomme, à qui le roi donna passage dans son armée, qu'il s'étoit engagé à rendre la place dans six jours, s'il n'étoit secouru, le duc de Mayenne, le prince d'Ascoli & le duc d'Aumale laissèrent prendre Noyon à leur barbe. Ce commandant méritoit assurément d'être mieux secondé, Il s'appelloit Rieux. De simple soldat, il étoit devenu gouverneur de Pierrefond par sa bravoure & son génie. Sur le bruit de l'attaque de Noyon, il avoit trouvé le moyen de s'y jeter avec cinquante chevaux & autant d'arquebusiers, de rassurer cette ville où tout étoit dans l'abattement & la consterna-

(19) Ch. Étien de Savigny, Laiton de Rosne au duché de Bar

1591. tion, & d'y tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Le duc de Mayenne voyant que son armée lui étoit inutile, la renvoya dans ses quartiers, & s'achemina lentement vers Paris. Il pratiquoit depuis longtems une intelligence dans Mante. Il crut qu'il étoit tems d'en venir à l'exécution. Il rassembla secrètement les garnisons de Paris, de Dreux & de Pontoise, & se présenta tout d'un coup devant cette ville à la portée du mousquet, avant le jour. Mon frere (20) en étoit gouverneur, & j'y étois moi-même alors, parce que ma blessure ne me permettoit pas encore de tenir la campagne. Je fus averti de l'arrivée des ennemis, & j'accourus sur les remparts, la tête bandée, assez à tems pour faire sur les attaquans quelques décharges qui les empêchèrent de continuer leur dessein.

Le duc de Mayenne ne réussit

(20) Salomon de Brosses dont il est parlé
Béthune, nommé le dans le commence-
baron de Rolny, puis-ment de ces mémoi-
né de l'auteur, & le res,
troisième des quatre

pas mieux pour Houdan, où il fit 1591
 jeter l'alarme en passant. Mon autre Aux con-
 frere qui s'y trouva avec son régi- fins de l'Ile-
 ment & quelques compagnies, le le de Fran-
 reçut de manière qu'il se retira avec ce & de la
 honte Norman-
 dre.

Ce qui venoit de se passer devant Mante, joint aux avis que reçut mon frere, ne nous permettant plus de douter que les ennemis n'eussent quelque correspondance dans la ville, apres que nous eûmes conféré ensemble sur ce qu'il y avoit à faire en cette occasion, voici ce qui me sembla le plus expédient. J'avois encore à ma solde six de ces braves soldats qui avoient servi d'ensans perdus à la journée d'Ivry, & à qui je donnois outre leur paye huit livres par mois. Ils étoient alors dans la garnison de mon frere, auquel je n'avois pu les refuser, & je pouvois faire fond sur leur fidélité. De concert avec nous deux, ils feignirent d'être mécontents du gouverneur de Mante, & se présentèrent pour entrer dans la garnison de Pontoise, où ils furent reçus à bras ouverts. Il n'y furent pas plutôt, qu'ils proposè-

1591. je crus devoir envoyer à Compiègne informer le roi de tout, & ce fut ce qui ruina notre projet. Ce prince ne put résister à l'envie de recevoir lui-même le duc de Maienne dans Manté; & il crut avoir pris une précaution suffisante pour ne point nuire au projet, s'il attendoit à entrer dans Manté, que la nuit même où il devoit s'exécuter fût venue, & s'il ne menoît que cinquante chevaux & autant de valets. Pour moi je fus si persuadé en le voyant arriver, que toutes les mesures alloient être rompues, que je ne pus m'empêcher de lui reprocher avec quelque colere de venir ainsi détruire notre ouvrage, & peut être mettre le couteau dans la gorge aux quatre soldats qui l'avoient conduit, à cause des indices qu'on pouvoit tirer contr'eux. Le roi m'assura que rien de ce que je craignois n'arriveroit, & alla souper chez le gouverneur, où fatigué de la longue traite, il se jetta sur un lit, tout habillé & en grosses bottes.

La nuit se passa & le jour vint sans qu'il parût d'ennemis. Je les avois attendus en veillant sur les remparts toute la nuit avec un de mes freres,

pendant que l'autre étoit demeuré près de la personne du roi. J'allai me reposer jusqu'à ce que Bellengreville, que j'avois chargé d'observer audehors les mouvemens des ennemis, vint me trouver & m'apprit que le duc de Maïenne, sur l'avis qu'il avoit reçu qu'il étoit arrivé le soir dans Manté des gens de guerre conduits par le roi lui même, avoit jugé que son dessein étoit découvert & s'étoit retiré après s'être avancé jusqu'à Bourgenville. Il assura la même chose au roi à qui je le menai, & produisit pour preuve de la vérité de son rapport, deux charrettes chargées d'échelles de cordes & d'autres instrumens semblables, que les ligueurs s'imaginant déjà voir le roi à leurs trousses, avoient abandonnées dans la campagne pour se retirer plus promptement. La chose devint publique & sans retour, parce que les soldats qui de part & d'autre s'échappèrent ne purent le taire.

Le roi réussit mieux à l'égard de Louviers. Cette ville tenoit à ses ga-

Dans la
haute-Nor-
mandie

(13) Ce prêtre s'appelloit Jean de La-Tour.

1636. Le 1^{er} le roi avec beaucoup d'évacués. De quel voyant paroître quelques-uns des la campagne, n'y eut-il qu'une personne seule, il mettoit une certaine cloche en branle & attachoit en dehors du même côté une grande banderolle. On ne desespéra pas de tenter la fidélité, & deux cens écus au soleil avec la promesse d'un bénéfice, de trois mille livres de revenu, le corrompirent. Il restoit à gagner quelqu'un de la garnison. Le sieur Du-Rollet s'en chargea & n'y réussit pas moins bien. Il s'adressa à un caporal & à deux soldats, qui accoutumèrent aisément le reste de la garnison à leur confier la garde d'une des portes & à les y laisser seuls. Tout étant ainsi conclu, le roi se présenta devant Louviers à onze heures du soir, personne ne sonna au clocher, ni ne remua dans la garnison. Du-Rollet entra & fit ouvrir la porte, par laquelle le roi vint sans la moindre résistance jusques dans le centre de la ville. Fontaine-Martel fit quelques efforts inutiles pour rassembler la garnison. Pour les bourgeois ils ne s'occupèrent que du soin de cacher leurs femmes & leurs filles.

La ville dont la principale richesse 1591,
consiste dans ses magasins de soie &
de cuirs, fut entièrement pillée. J'a-
vois avec moi un gentilhomme,
nommé Beaupré, qui étoit de Lou-
viers même, il nous fut d'un grand
secours pour déterrer toutes les caches
où étoient ces sortes de marchandises.
Il en fit amasser une quantité prodigi-
euse, dont le produit partagé revint
pour moi à trois mille livres. Le roi
donna Louviers à garder à Du Rolloir.

Le même bonheur accompagna
M. le duc de Montpensier dans tou-
tes les entreprises qu'il fit en (24)

(24) Dans la basse Normandie Falaise au nombre de cinq à
Baieux Argentan six mille Ils avoient
Lieux etc. tenoient à leur tête le comte
pour la ligue; Caen de Brillac Pierre
Alençon, Sire d'Ecouché &c. pour le roi
La ligue la plus consi- Baron d'Lehauffour
dérable fut celle qui le baron de Tubœuf &c
se passa dès la fin d'A- autres. Ils en demeu-
vril 1599 dans la ra trois mille six la
campagne d'Argen place on en fit mille
tan du côté de Pier- prisonniers le reste se
re Villers & Com- raiva dans Argentan.
meaux où M. le duc Commeaux, qui au-
de Montpensier tailla jourd'hui est à pei-
en pièces les ligueurs ne un village, donna
de ces cantons, qu'un beaucoup de peine
pour le torcer Dans

1591. Normandie. Il n'en falloit pas moins que tous ces succès pour consoler le roi de la nouvelle qu'il reçut, que le duc de Guise (25) qu'il devoit regarder comme son principal ennemi, s'étoit évadé du château de Tours, où il étoit retenu prisonnier depuis le massacre de Blois. Il revint à son premier dessein de tout tenter pour s'emparer de Rouen. Assuré des secours & de la bonne volonté de presque toutes les villes de Normandie

la suite M. le duc de Montpensier extermina enfin ce parti, & réduisit plusieurs des villes rebelles. Il fut bien secondé par MM. le comte de Torgny, d'Emery, de Loucaury, de Beuvron, de Viques, de Brequeville, l'Archint, & autres. Voyez ces expéditions dans le 3^e tom. des mémoires de la ligue.

(25) Charles de Lorraine, fils d'Henry duc de Guise, tué à Blois, & de Catherine de Clèves: il étoit né en 1571. » l'évaluation de M. de Gui-

se ruina la ligue, dit Henry IV. au rapport de Le-Grain. Le valet de chambre du duc ayant trouvé le moyen d'amuser Roule et les gardés à jouer ou à boire, le descendit en plein midi de la plus haute fenêtre du château avec une corde, dont il se servit ensuite pour descendre lui-même: il passa dans un petit bateau de l'autre côté de la rivière où deux chevaux l'attendoient, &c. Mathieu, tome 2. pag. 81. Cayer tom. 2. liv. 3. p. 465. &c.

die, il quitta Mante dont il faisoit depuis quelque tems le lieu de son séjour, & une petite capitale où résidoit sa cour & son conseil, & fit défilér des troupes vers cette ville. Pendant qu'on achevoit les préparatifs pour cet important siège, Henri fit un voyage secret à Compiègne, dont l'amour étoit le véritable motif, quoiqu'il voulût persuader qu'il n'en avoit point d'autre que d'envoyer en Allemagne faire une levée de Ketres. Le vicomte de Turenne se chargea de ce soin, par reconnaissance de ce que le roi avoit fait réussir & honoré de sa présence son mariage avec Mademoiselle de (16) Sedan, fille & unique héri-

(16) Charlotte de la Mark fille de Robert de la Mark, prince souverain de Sclun & de Francoise de Bourbon Montpensier devenue héritière de cette principauté par la mort de son frère Guillaume-Robert de la Mark duc de Bouillon arrivée à Genève en 1588; il défendit par son testament que sa sœur épousât un Catholique. Cette disposition amité du roi pour le vicomte de Turenne l'envie d'ôter Mademoiselle de Bouillon aux duc de Lorraine de Montpensier & de Nevers qui la demandoient pour leurs fils la politique qui conseilloit de donner en voisin ambicieux au duc de Lorraine peut être aussi l'idée que ce mariage détournerait le vi-

1591. nière du feu duc de Bouillon, qui fut
fait dans cette année. Je ne fus pas fa-
che de mon côté que cette retraite me
laissât pour encore quelque tems à
Mante de la compagnie de Madame
de Châteaufort, que le hazard m'a-
voit fait connoître il y avoit peu de
tems, & à laquelle je me sentois att-
cher de plus en plus par une inclina-
tion si forte, qu'elle me fit penser à
un second mariage.

Le roi avoit défendu expressement
le commerce & le transport des mar-
chandises & de toutes sortes de vivres
dans Paris & Rouen, comme étant des
villes déclarées rebelles; mais en cela
comme en toute autre chose il étoit
fort mal obéi. Les gouverneurs des
passages, sur-tout le long de la Seine,
gagnés par les sommes immenses que
leur facilité leur produisoit, accor-
doient presque publiquement les passe-
ports nécessaires aux marchands & aux
conducteurs des bateaux. De Fourges,

comme de la Ture chef-terminèrent Henri IV.
des Canons en à faire épouser à M. de
France, en l'en éloi- Turenne l'armière de
gnant lui-même, voi- Sedan.
là les monts qui dé-

let, vint m'avertir un jour qu'un grand
bateau, dont la charge étoit estimée
cinquante mille écus en or, avoit re-
moné la rivière vers Paris il y avoit
peu de jours, & qu'un autre petit ba-
teau devoit au bout d'un certain tems
en rapporter à Rouen la valeur en ar-
gent ce qu'il sçavoit, parce que c'é-
toit son propre pere qui devoit con-
duire ce bateau. Je le fis si bien ob-
server au retour, qu'il tomba entre
mes mains. Je vis avec surprise qu'il
portoit un passe-port de Bellegre-
ville & de mon frere, l'un gouverneur
de Meulan & l'autre de Manté, mais
ils n'eurent garde de m'en parler, &
sans leur en rien marquer non plus, je
fis amener moi même le bateau à Men-
te avec son conducteur. J'ouvris deux
gros ballots, dans lesquels je m'atten-
dois à trouver les cinquante mille écus
en espèces n'y voyant que quelques
pièces de fil d'or, d'argent & de soie
d'Espagne je menaçai le maître du
bateau de le faire mettre au cachot.
Le vieux de Fourges me présenta à
cette menace pour trente-six mille
écus de lettres de change, & voulut
me persuader que c'étoit tout le pro-
Cij

1591.

d'it de la vente. Comme il se défendait avec beaucoup d'action, le poids de l'or qu'il avoit sur lui rompit les poches. Il en tomba une si grande quantité, que le plancher fut couvert à l'instant d'écus (27) au soleil : peut-être songeoit-il à détourner cette somme à son profit, ou ne la croyoit-il nulle part aussi sûrement que sur lui-même. On peut imaginer quelle fut sa confusion, Après m'en être divertie quelque tems, en l'obligeant à faire encore quelque tours dans la chambre, je le fis fouiller & on lui trouva sept mille écus en or cousus dans ses habits. J'en avois fort grand besoin en attendant la vente de mes bleds de Bostin & de mes bois & foirs de Rosny. Le roi me fit don de cette somme, & prit un plaisir singulier au récit de l'aventure du pauvre de Fourges. Il n'en fut pas de même de Bellengreville & de mon fre-

(27) Monnoie d'or se o'ent alors de fort de ce tems-là. Elle valoit douze & demi fut fabriquée pour la marine, & valoit cent première fois sous le règne de Louis XI. & treize sous le règne de Louis XII. Elle étoit aussi appelée, parce qu'elle étoit de la couleur d'au dessus de la couleur de France, & qu'on ne l'y avoit point introduit. Ces écus d'or valent 372.

re, qui m'en sçurent tres mauvais gré
Je viens au siège de Rouen

Le roi ne s'étoit point encore vu à la tête de forces si considérables. Il lui étoit arrivé quatre mille Anglois, conduits par Roger Williams, & l'on attendoit encore dans peu de ce pays un second renfort, qui débarqua pendant le siège sous l'ordre du comte (28) d'Essex, ministre & favori de la reine Elisabeth. Les Provinces-unies, outre les deux régimens qu'elles entretenoient à ce prince, avoient fait marcher vers les côtes de Normandie une flotte de cinquante voiles bien équipée, & portant deux mille cinq cens soldats, que commandoit le comte Philippe de Nassau. Le duc de Bouillon, c'est ainsi qu'on appella le vicomte de Turenne depuis son mariage, avoit si bien négocié en Allemagne qu'il en avoit ramené cinq ou six mille Reitres, outre quelques compagnies de Lansquenets, ayant à leur tête le prince

(28) Robert d'Essex, comte d'Essex, favori de la reine d'Angleterre. Voyez la lettre de remerci-
ment que Henri IV
écrivit à Elisabeth.
mém. de Villeroi, tom.
4 p 242

1571. d'Anhalt. Ces secours étrangers joints aux six mille Suisses à la solde du roi, aux différens renforts qui vinrent de plusieurs endroits, sur-tout de la Normandie, & aux troupes soit catholiques soit protestantes que le roi avoit en sa disposition, composoient une armée de quarante mille hommes. Chacune des autres principales villes de la province se chargèrent de fournir toutes les vivres & provisions nécessaires pour un siège, qui ne pouvoit manquer d'être fort long, tant par la bonté de la place, que par la force de la garnison. Le marquis de Villars, (29) connu par sa capacité & sa bravoure, s'y étoit enfermé avec le fils du duc de Brionne, dans la disposition de s'enterrer sous les ruines. En effet, depuis le jour où nous arrivâmes devant cette ville, jusqu'à l'arrivée du prince de Parme qui obligea d'en lever le siège, il se passa presque six mois, & qui pis est, six mois d'hiver; car elle fut in-

(29) André de Brancas ne le confondre avec cas-Villars, de l'innocence des marquis de cienne maison de Villars, sortie d'Hor-Brancaccio, originaire noré, bâtard de Sa-de Naples. Il ne faut voye.

vestie les premiers jours d'octobre & on l'abandonna le 20 mars suivant, après des efforts de la part des assiégeans & une résistance de celle des assiégés, dont je rapporterai quelques circonstances

Les troupes assiégeantes furent placées en différens quartiers. Celui du roi étoit Darnetal & celui de ma compagnie Fresne-l'Esplan, où j'allois rarement, le roi m'ayant fait l'honneur de me donner un logement dans le sien ; où je songeai à m'arranger, comme devant y faire un long séjour. Je ne quittai presque point la personne, ou celle du maréchal de Biron. Il parut d'abord une telle émulation parmi les officiers pour être employés, qu'à fin d'éviter toutes discussions, le roi régla le temps & la durée du service de chacun d'eux, & déclara qu'il releveroit lui-même la tranchée de quatre jours l'un, avec les gentilshommes qui se tenoient près de sa personne & qui étoient au nombre de deux ou trois cents. J'avois brigué auparavant un poste dans l'artillerie, pour laquelle mon penchant étoit si fort, que je me soumettois à servir non-seulement sous

1589. — le maréchal de Biron, mais encore sous MM. de la Guiche, (30) de Born & de Fayolles; mais Biron qui ne m'aimoit pas, gagna les officiers généraux & me fit donner l'exclusion, dont j'eus dans la suite lieu d'être fort content, les pièces qui devoient m'échoir étant tombées au pouvoir des ennemis.

Le motif de la haine de ce maréchal contre moi, venoit de ce que dans le conseil où l'on agita de quel côté se feroit l'attaque de la place, Biron ayant opiné qu'on attaquât le château, je ne craignis point de soutenir qu'il falloit au contraire s'attacher d'abord à la ville, qui entraîneroit à la fin la reddition du fort de Sainte Catherine. Cette question fut long-tems le sujet de toutes les conversations à la table comme au conseil, & Biron n'oublia pas le terme dont je me servois ordinairement : *Ville prise, château rendu*. En effet je ne comprenois pas comment un homme aussi expérimenté que l'étoit le maréchal, pouvoit décider pour l'at-

(30) Philibert de la trand de Melet de Guiche, Jean de Dur-Fayolles.
fort de Born, Ber-

taque du château, lequel sans parler du commandant & de la garnison, qui n'étoient pas un homme ni une garnison ordinaires, ni de ses excellentes fortifications, avoit cela de particulier par la nature du lieu, qu'en l'attaquant par dehors on ne pouvoit s'y présenter qu'avec la moitié moins de monde que les assiégés n'en pouvoient opposer pour le défendre ce qui est tout le contraire des villes de guerre.

Cependant l'avis du maréchal de Biron l'emporta, parce que son autorité & la dépendance à laquelle il avoit accoutumé les autres officiers généraux, capuvèrent tous les suffrages. Sans doute que ce maréchal se flatant que rien ne pouvoit résister à une si forte armée, embrassoit le parti qu'il crut le plus glorieux & le plus propre à abrégier les voies, & qu'en se rangeant à cet avis, le roi qui étoit bien déterminé à ne se point ménager, (31) eut aussi cette pensée, car

(31) Peut-être aussi *mém. de la ligue*, ceux qui comptent-on faire sur- Les écrivains qui ter le fort de Sainte- ont soutenu le senti- Catherine par la mi- ment du maréchal de ne mais elle fut éven Biron contre celui du- tée par les assiégés. duc de Sully sur la ca-

1591. je regarde comme une pure calomnie semée par les ennemis du maréchal de Biron, le bruit qui couroit sourdement dans l'armée, que ce maréchal ayant demandé au roi le gouvernement de Rouen, & ce prince le lui ayant refusé, parce qu'il l'avoit promis à (32) du Hallot sur la recommandation de M. de Montpensier, il ne cherchoit qu'à traverser sous main cette entreprise, & donnoit par envie un conseil qu'il sçavoit bien devoir rendre inutiles tous les efforts qu'on feroit devant cette place. Ce qui est plus positif, c'est que ces contestations éternelles avec le duc de Bouillon faillirent plus d'une

droit par où l'on devoit commencer l'attaque, prétendent qu'il étoit fort difficile, & en même-temps très-dangereux pour l'armée de Henri IV de laisser derrière soi le fort de Sainte-Catherine, la montagne étant sur-tout aussi proche de la ville qu'elle l'est. Voyez sur les opérations de ce siège, P. Mathieu, t. 2. p. 96. et suiv. Gayet, Chron. Nov. t. 4 qui est de l'opinion du duc de Sully contre le maréchal de Biron, & autres historiens. (32) François de Montmorency - du Hallot, lieutenant-général pour le roi en Normandie. Il fut blessé, au siège de Rouen, & depuis tué par le marquis d'Alègre.

fois à tout perdre, parce que celui-ci s'en vengeoit sur le roi, en jettant dans la machine les Reîtres & les Allemands qu'il avoit amenés. On dressa donc les batteries vis-à-vis le fort, & on se contenta pour garder le bas de la rivière, d'y mettre quelques compagnies de Lansquenets, qui ayant eu du pire dans quelques sorties qui furent faites de ce côté là, cédèrent ce poste aux Hollandois, plus accoutumés qu'eux à la manœuvre d'un siège. En effet, ceux-ci s'y maintinrent & empêchèrent les sorties par cet endroit. Le roi ne tarda pas à voir qu'il entamoit un ouvrage d'une extrême difficulté, mais il crut qu'il n'y a rien dont un travail opiniâtre ne puisse venir à bout. Villars ne se contenta pas de défendre les dedans. Il sortit du château & fit couper sur le penchant de la colline qui est vis à vis le fort, une longue & profonde tranchée, qui y communiquoit par un bout, où il fit avancer la nuit une garde de six ou sept cents hommes.

Comme ce nouvel ouvrage s'étendoit fort avant dans la campagne, & que non seulement il incommodoit

1593.

rendoit la prise de la place impossible, lui laissoient encore prendre toute la peine, ne lui obéissoient qu'à regret & à demi, faisoient naître obstacles sur obstacles, & disoient hautement qu'il n'avoit rien à attendre d'eux, tant qu'il feroit d'une religion différente de la leur.

C'est pour m'ouvrir son cœur sur tant de sujets d'inquiétude & de chagrin, qu'il avoit voulu m'entretenir, & je ne lui dis rien en ce moment qu'il ne sçût aussi-bien que moi, tant les ennemis domestiques s'embarrassoient peu de cacher leurs sentimens. Il me dit qu'il s'appercevoit depuis quelque tems, qu'il étoit menacé d'un malheur bien plus grand encore; c'étoit de voir désertier tout ce qu'il y avoit de Catholiques dans son armée : « Ce qui en-
« traîneroit, ce sont les propres pa-
« roles de ce prince, la ruine de l'état
« & celle de la maison de Bourbon,
« parce que s'ils en venoient une fois
« à cet éclat avec lui, ils ne choi-
« roient plus après cela pour roi un
« prince de cette maison. » Il ajouta que cette désobéissance étoit un mal sans remède & qu'il étoit obligé de

dissimuler Il me fit remarquer que dans le moment même qu'il me parloit, MM de Nevers, de Longueville, de la Guiche, d'O & de Châteauneuf, jaloux de ce qu'il entretenoit si familièrement un Huguenot, nous observoient malignement d'un coin de la salle, où ils se parloient sans cesse à l'oreille, que pour cette raison il falloit nous séparer, & qu'il alloit être obligé de leur dire que notre entretien n'avoit roulé que sur une négociation avec le marquis de Villars, dont le roi me communiqua en effet l'idée dans cette même conversation.

Il n'eût pu arriver rien de plus avantageux au roi, que de faire finir l'affaire du siège Rouen par un traité avec Villars, dont l'effet eût été de le dégager de la ligue, & de le mettre dans son parti. Ce prince le souhaitoit passionnément, moins encore pour l'honneur de son entreprise, que pour l'avantage de s'attacher un homme tel que ce gouverneur. Il avoit imaginé que la chose pouvoit s'exécuter par le moyen de la Font, pour lequel Villars avoit une grande considération, quoi qu'il ne fût que son maître d'hôtel.

1591. comptoit avec cette cavalerie l'entamer, ou s'il étoit faux qu'il eût encore passé la Somme, lui en disputer le passage. Il me quitta en me disant que j'allasse me disposer à le suivre avec quinze ou vingt cavaliers seulement, choisis sur toute ma compagnie.

De retour de Fresne l'Esplen au bout de deux jours, j'appris en arrivant à Darnetal, que Villars avoit fait une sortie à la tête de cent chevaux, avec lesquels il avoit passé sur le ventre à la garde, & qu'il auroit fait un plus grand désordre, si le roi ne fût accouru armé de sa seule cuirasse, avec le baron de Biron, un officier Anglois, dont le nom m'a échappé, Grillon & quelques autres qu'il avoit trouvé sous sa main. Que ces trois Messieurs sur tout s'y étoient couverts de gloire. Grillon y eut le bras fracassé d'un coup d'arquebuse. Pour le roi, engagé dans un pas assez semblable à ce qu'on rapporte d'Alexandre le Grand dans la ville des Oxidraques, il s'en tira avec la même présence d'esprit & la même intrépidité; si ce n'est que l'exemple a bien l'air d'une fable, au lieu que

Louis Ber-
ton de Cri-
ou Gril-

l'action de Henry eut pour témoins 1591
deux armées entières.

Le prince de Parme occupoit avec toute son armée les bords de la Somme & content de s'être assuré de cette rivière, il ne faisoit presque aucun mouvement, parce qu'outre que le gouverneur de Rouen lui avoit fait sçavoir qu'il pouvoit se passer encore fort long tems de son secours, comme il avoit dessein de faire un coup d'éclat, il attendoit l'arrivé de Sfondrate qui lui amenoit les troupes du pape Gregoire XIV (33) son oncle, & celles du duc de Maïene, qui pourtant ne vint pas si-tôt Il avoit été obligé de prendre le chemin de Paris avec ses meilleures troupes, pour punir l'insolence des Seize, qui abusant du pouvoir qu'on leur laissoit prendre, avoient osé attacher au gibet le président Brisson (34)

(33) Sixte-Quint étoit mort au mois d'Avril en 1590. Henry IV en apprenant la mort de ce « Voi-
« La un tour de la po-
« quelque Espagnole
« s'ai perdu un pape
« qui étoit tout à
« moi »

(34) Barnabé Brisson Claude Larcher
et Jean Tardif fleur
du Ru conseillers
au parlement » Ca
« catastrophe Indigne
« d'un si docte & si
« excellent homme
« dit Mazarin en par-
« lant du président

1590.

& quelques autres conseillers aussi respectables par leur vertu que par leur âge, & auroient sans doute été plus loin, si le duc qui craignoit peut-être pour lui-même un caprice de ces séditionneux, (35) ne les eût punis de la peine du Talion; mais comme il avoit quelques mesures à garder en faisant cet acte de justice, il ne joignit pas le prince de Parme aussi promptement qu'il l'avoit cru.

» Brissot, mais on qui ont été d'avis de
 » donner à ceux qui reboi le duc de
 » penient riger en ne venant si faire, en
 » tre deux partis l'un n'ont pas de
 C'est que le parlement une telle sorte de loi
 ayant été transféré par voie quatre des seize,
 le roi a leurs Brissot Louchard, Améne
 tut le seul des six pré-A muer, à Améne
 fidèles qui restait Paris. Voyez les Éléments
 La ligue lui fit même (35) l'un des six
 exercer les fonctions nommées Normand
 de premier président, un on en a l'écrit
 & c'est lui qui vint à la tête de M.
 de garder le roi Henri III. à Chartres, le 12
 III suivant la route, & fut pour lors
 que duc de Nemours, le duc de Nemours
 qui regnoit la mort du roi, le duc de
 comme une punition, le duc de Nemours
 de la ligue, & d'avis de l'un des six
 Henri III. le 12, & le duc de Nemours
 donné en part de l'écrit dans la main
 chure de président, ayant écrit de
 Au reste, c'étoit à l'époque, les ducs de
 des grands seigneurs.

Le roi, après avoir apprécié l'état
 positif, qu'il ne devoit pas indifféremment
 mettre en marche. Il laissa le seigneur
 continuer le siège au maréchal de Bi-
 ron, qu'il n'attribua que de sept à huit
 mille chevaux, consistant en trois à
 quatre mille cavaliers français, autant
 de rentes & mille arquebasiens à che-
 val, à la tête desquels il prit de Dar-
 mes à prendre son chemin vers la Som-
 me. Il passa le premier jour par Bois-
 sière & Neuf-Châtel, le second, par
 Blangy, Londinières, Longueville
 Senerpont & Gamache, le troisième,
 il s'avança vers Folleville avec un
 simple détachement, laissant derrière
 lui le gros de la cavalerie à conduire
 au duc de Nevers.

Nous rencontrâmes un parti con-
 sidérable que conduisoient MM de
 Rosne, (16) de Balagny, de Vitry,

(16) Christian ou Jean de Valen-
 Christian de Saragny, le dernier
 baron de Rosne Jean de François du
 de Montc de Bili, 175 de l'armée
 gny Louis de l'Hor- mais l'un des
 pital Jean de Vitry ve dans les armées
 Claude de la Chaire Espagnoles & fut tué
 Antoine de Saint Pol en 1594, au siège du
 Valentin de Paudieu Douvres à la tête
 leur de la Meche de l'artillerie Espa-

plus sévère du moins entre la cavalerie des deux armées, ce qu'il souhaitoit fort, il envoya avertir Nevers de doubler le pas, mais le prince de Parme qui avoit un dessein tout contraire, retint ses escadrons, qui s'étoient retirés d'eux memes lorsqu'ils avoient apperçu les nôtres s'avancer, & le roi qui ne vit plus aucune apparence de rien entreprendre sur eux, au milieu de tant bataillons, & la nuit étant déjà fort proche, se contenta de côtoyer & de retenir le plus qu'il put cette armée, en venant coucher à Merteuil, (38) ou sa cavalerie, de peur de surprise fut obligée de se tenir extrêmement serrée. Il y en eut même une partie qui coucha au piquet, quoique la terre fût couverte de neige.

L'ardeur avec laquelle le roi alloit se présenter à un ennemi de beaucoup supérieur, réveilla notre crainte sur les dangers auxquels il exposoit sa personne, & nous porta à lui en représenter fortement les conséquences, mais ce prince qui ne connoissoit

(38) Ce bourg & méa sont en Picardie une partie des en & les autres dans le droit et-dessus nom-pays de Crux

1592. plus aucun des ménagemens que nous lui propositions, dès qu'il s'agissoit de la gloire, ne changea pas de conduite. Il se contenta d'ordonner à trente de nous qu'il désigna, de ne point abandonner ses côtés en quelque occasion que ce pût être : emploi fort honorable à la vérité, mais dont le péril diminuoit un peu l'envie. Avec cette précaution qui n'étoit rien moins que suffisante, il ne fit que se livrer encore davantage.

Il apprit que le duc de Guise qui commandoit l'Avant garde du prince de Parme, s'étoit mis à la tête de son escadron pour faciliter le logement de cette infanterie dans un gros bourg, nommé Bures, & il résolut d'enlever cet escadron : ce qu'il exécuta avec la dernière vigueur, à la tête de deux cent chevaux & mille arquebasiers à cheval. Il demeura un grand nombre des ennemis sur la place, le reste par la fuite. La corvette, cette saute de Guise fut prise de tout le bagage pillé. Il est à croire qu'il y eut quelques-uns de ces gens de bien qui se furent échappés de prison, demandant le sergent-major, envoi promptement d'aller à la

En B...
vau.

(39) de Nevers de s'avancer en toute diligence à Bully afin de se saisir du chemin par lequel il conjecturoit que le duc de Guise & les fuyards se retireroient vers l'armée, & de les faire tous prisonniers. J'eus ordre de soutenir le duc de Nevers avec soixante chevaux. J'obéis avec répugnance, me doutant bien que cette affaire mise en de pareilles mains, auroit une fin peu digne de son commencement.

Le duc de Nevers, de tous les hommes le plus lent, commença par envoyer choisir les passages les plus favorables s'achemina vers Bully au petit pas, les mains & le nez dans son manchon, & toute sa personne bien empaqueté dans son carrosse. Il n'eut pas lieu pour cette fois de se louer ce grand flegme. Il tarda si long tems à arriver, qu'il donna le tems au prince de Parme, bien plus éveillé

(19) Louis de Gonzague de Mantoue duc de Nevers, par son mariage avec Henriette de Clèves duchesse de Nevers. Quelque l'auteur en parle presque toujours d'avantage, il a fait

d'assez belles actions pour mériter une place parmi les grands hommes de guerre de ce tems-là. Voyez la vie de son Hoge dans les vies des Hommes Illustres de Brantôme

grand feu qu'ils avoient allumé, ces cinquante coureurs eurent le tems de se sauver en donnant des deux, ce qu'ils firent non pas du côté où étoit leur maître, mais en traversant le bourg à toutes jambes, & sortant par l'extrémité opposée, sans s'embarrasser de ce que pourroit devenir le duc de Nevers qui étoit pour lors enfoncé avec son carrosse dans l'endroit le plus profond d'une descente également escarpée, rude & tortueuse. Ce fut en cet endroit que Nevers, entendant les coups de fusils que le régiment ennemi lâcha après ces premiers coureurs, & les seconds étant venus lui faire leur rapport avec un air si consterné, qu'il en fut glacé d'effroi, il résolut de se diligenter pour cette fois. Il jeta manchetton & fourrures, non sans crier bien des fois, *dianre*, ni sans quereller ses valets, qui ne venoient pas assez promptement pour lui aider à mettre pied à terre. Tout cela ne dégagoit pas le carrosse, qu'il fallut enfin faire remonter à reculons jusqu'au haut de la montagne, où le duc s'en servit encore à regagner, un peu plus vite que le pas, l'en-

1592.

sept à huit mille hommes, qui marchoient fort ferrés, la cavalerie au milieu des bataillons, & le tout flanqué de chariots & de bagages, qui en rendoient l'approche impossible. Il se trouva encore trop fort de monde, vû cette situation de l'ennemi, il ne retint que cent cavaliers en tout avec lui, & ordonna aux huit cens autres de repasser la chaussée & le bourg d'Aumale. Il ordonna encore aux trois cens chevaux de son escadron de s'arrêter sur le penchant de la montagne, pour être à portée de le secourir, s'il arrivoit qu'il en eût besoin; & aux cinq cens arquebusiers, qu'il donna à conduire à Lavardin, de se poster sur les fossés, les hayes & les rideaux qui bordent l'entrée du bourg, d'où ils pouvoient incommoder ceux des ennemis qui s'avanceroient trop, & pour lui, nonseulement il attendit l'armée avec ses cent chevaux, mais encore il alla audevant.

Nous nous regardâmes tous dans ce moment, étonnés au dernier point d'un parti où nous ne voyons qu'une témérité, qui sembloit livrer la personne du roi à une mort assurée. Personne

n'osant parler, & ne pouvant se taire, j'eus enfin choisi & député au nom de tous pour représenter au roi à quoi il s'exposoit, & tâcher de lui faire changer de résolution, ce que j'exécusai, en ménagant les termes autant qu'il me fut possible. » Voilà un discours d'gens qui ont peur, me dit ce prince. Je n'eusse jamais attendu cela de vous autres. Je priai le roi de ne pas nous faire l'injustice d'avoir cette pensée d'aucun de nous. Je lui dis que la seule chose que nous lui demandions étoit de nous donner tels ordres qu'il lui plairoit, pourvu qu'il se retira. Ce prince me a depuis avoué que sensiblement touché de ces paroles, il le repenut de ce qu'il venoit de me dire. Il me répondit que je ne lui disois rien de notre fidélité, qu'il n'en crut encore d'avantage. Mais, ajouta-t-il froidement, & avec un air qui me fit comprendre qu'il étoit inutile de lui en parler d'avantage, croyez aussi que je ne suis pas si étourdi que vous l'imaginez, que je crains autant pour ma peau qu'un autre, & que je me reuserai si à propos, qu'il n'arrivera aucun inconvénient.

1592.

Le prince de Parme ne pouvoit regarder cette manœuvre si hardie que comme un piège qu'on lui tendoit, pour attirer la Cavalerie en rase campagne, où elle trouveroit celle du roi, qu'il supposoit être cachée & supérieure à la sienne. Il se douta même longtemps que toute l'armée du roi pouvoit n'être pas fort loin, & n'ayant aucun dessein de compromettre la sienne, il ne quittoit point son poste, qui étoit le centre de son armée, où il étoit monté sur un chariot découvert, sans armes ni bottes, & occupé à donner des ordres pour réprimer l'ardeur du soldat, qui souffroit impatiemment de voir cent hommes en insulter trente mille. Cependant quand il se fut assuré par le rapport de ses chevaux-légers & de ses carabins, qu'il n'avoit pour le moment que cent chevaux en tête, & que la cavalerie, si elle y étoit, ne pouvoit être qu'au-delà du vallon, il crut qu'il n'y avoit aucun risque à nous attaquer; & il le fit si brusquement, & par tant d'endroits, que nous fûmes poussés & réchassés jusqu'au vallon. C'est en cet endroit que nos arquebusiers avoient dû se

postier En arrivant, le roi leur cria, chargez après nous avoir avertis auparavant de ne point charger c'étoit afin que les ennemis soupçonnant en cet endroit une embuscade, s'arrêtassent, & en effet ils s'arrêtèrent tout court mais voyant que ce cri n'étoit suivi que de cinquante ou soixante coups que nous tirâmes, ils revinrent avec plus d'opiniâtreté

Nos arquebusiers saisis de peur, ou voulant peut-être choisir un terrain plus avantageux, s'étoient retirés beaucoup plus bas que l'endroit qui leur avoit été marqué, & ils furent la principale cause du malheur qui arriva. Les escadrons ennemis encouragés par le peu de résistance qu'ils trouvoient, poussèrent leur pointe & nous ne pûmes empêcher qu'ils ne se mêlassent parmi nous. Nous voilà réduits à nous battre contre cette multitude au pistolet, & même à l'épée, & dans un danger que l'on imagine facilement. Il ne pouvoit à mon avis être plus grand, puisque de cent nous étions déjà réduits à quarante. Henri voyant que personne ne venoit lui aider à se tirer de ce mauvais pas, prit le

1592. parti de la retraite , presque aussi périlleuse en cette occasion que la défense , parce que nous avions un pont à passer, & que ce pont étoit assez éloigné. Ce prince se mit avec un sang-froid admirable à la queue de sa troupe , & la fit défilér vers le pont d'Aumale , qu'elle passa sans confusion , par l'ordre qu'il y mit. Il ne passa que le dernier, & tint ferme contre l'ennemi , jusqu'à ce qu'il n'y eût pas un seul de nous en deçà du pont. Il reçut dans ce moment un coup de feu dans les reins : & c'est un insigne bonheur qu'il n'ait reçu que celui-là. Ce coup ne l'empêcha pas de combattre encore au-delà du pont , en gagnant toujours le côté du pont , où les quatre cens chevaux qu'il y avoit envoyés firent si bonne contenance , que le prince, de Parme plus persuadé que jamais, qu'on cherchoit à l'attirer au combat , défendit aux siens de s'avancer , & les fit tous revenir à Aumale.

Le roi de son côté gagna Neufchâtel , où sa blessure l'obligea de se mettre au lit. La consternation qu'elle répandoit sur nos visages cessa , lorsque les chirurgiens eurent assuré qu'elle n'é-

toit pas considérable. Il nous fit appro-
 cher de son lit, & s'en retint familière-
 ment avec nous des dangers de cette
 journée sur quoi j'observe comme
 quelque chose de singulier, que de
 tout ce que nous étions dans la cham-
 bre du roi, il n'y eut pas deux perso-
 nes qui pussent s'accorder (40) sur le
 récit des circonstances plus particulié-
 res de l'action. Elle se passa en gros de
 la même dore que je l'ai rapportée. J'en
 ai supprimé tout ce que j'ai trouvé de
 douteux. Telle qu'elle est, on peut
 être sûr qu'il y aura fort peu de vices
 de (41) rois qui en offrent autant. La

(40) Il n'y a presque
 point de combats ni de
 batailles dont on n'
 puisse en dire autant.
 Quoiqu'il y a un af-
 sez grand nombre d'é-
 crivains, & même con-
 temporains qui ont
 traité des actions mili-
 taires corrompues dans
 ces mémoires, je n'en
 trouve pas deux qui
 corrompent parfaite-
 ment eux dans ces
 descriptions. D'Aubig-
 né dans celle de La-
 rencontre d'Amale
 ne parle pas même de

la bataille du roi, qui
 est la seule qu'il a re-
 cue en sa vie. Multien
 & d'Alaric & nos
 qui leur histoire ne
 diffèrent qu'en surpren-
 le chose de nos mé-
 moires.

(41) Henri ayant
 envoyé demander l'au-
 sance de Parme ce
 qu'il lui sembloit de
 cette retraite. Il ré-
 pondit qu'en effet
 elle étoit fort belle,
 mais que pour lui il
 ne se mettoit jamais
 en lieu d'où il fût

1592. à la tête de deux cents piquiers & de trois ou quatre cens hommes d'armes, une furieuse sortie du côté de Darnetal. qu'il avoit taillé en pièces les Lansquenets : qu'il avoit pénétré jusqu'au quartier du roi, où il s'étoit emparé de six pièces de canon, & de toutes les poudres. qu'ensuite poussant sa pointe, il s'étoit rabatu sur la tranchée, qu'il avoit attaquée par les derrières, y avoit tué trois ou quatre cens hommes, & mis le reste en fuite. Enfin, qu'il ne s'étoit retiré qu'après avoir détroué & comblé presque tous les ouvrages des assiégeans.

Une nouvelle si triste rappella incontinent le roi devant Rouen. Il y fut convaincu que tous le mal n'étoit arrivé que par la faute du maréchal de Biron : mais quoiqu'il le jugeât irréparable, & qu'il en fût fort mauvais gré à ce commandant, (42) il se donna bien de garde d'en laisser

(42) Rien ne marque, mieux combien Henri IV. se croyoit obligé d'avoir d'égards & de complaisance pour le maréchal de Biron, que ce que dit ce prince au jeune Châtillon dans une occasion où celui-ci ouvrit un fort bon avis, mais contraire à celui de ce maréchal. Les Oïsons

rien paroître La haine naturelle des Catholiques de son parti contre les Protestans avoit saisi cette occasion d'insulter au maréchal de Biron, qui étoit regardé après le roi comme le principal appui des Huguenots. Les Catholiques disoient hautement, que le ciel ne favoriseroit jamais le parti d'Henri, tant qu'il seroit attaché à l'hérésie discours bien senté, après toutes les prospérités dont ce prince avoit été comblé jusqu'à ce moment. Qu'ils s'exposeroient eux-mêmes à la malédiction divine, en faisant société avec ce corps reprouvé. De-là leur zèle s'animant, ils en étoient venus jusqu'à projeter d'exhumer tous les Huguenots, qui avoient été enterrés sans distinction avec les Catholiques, & de laisser leurs cadavres en proie aux

« veulent mener pai-
 « tre les oies. Quand
 « vous aurez la barbe
 « blanche, peut être en-
 « saurez vous quel-
 « que chose ; mais à
 « cette heure je ne
 « trouve pas bon que
 « vous en parliez si
 « hardiment. Cela
 « n'est bon qu'à mon son-
 « ne que vu'ci aïeul
 « de Henri en mon-
 « trant Biron qui avoit
 « menacé de se retirer
 « Il faut, poursuivit
 « il en lui tendant
 « les bras que vous
 « tant que nous som-
 « mes allions à son
 « école. » *Amirau*
 « mon son- » p 16

1592. régler l'ordre de la marche, il en-
 Ville dans voya Givry se jeter dans Neuf-Châ-
 le pays de tel qu'il falloit que l'ennemi empor-
 Caux. tât avant que d'approcher de Rouen.
 Cette place quoiqu'assez forte ne tint
 pas à beaucoup près aussi long-tems
 qu'il l'avoit espéré; & il est assez dif-
 ficile de dire à qui en fut la faute. Elle
 fut rejetée toute entiere sur Palcheux,
 qui moins puissant & plus mal soutenu
 que Givry, (43) quoiqu'ancien offi-
 cier & distingué par ses actions & ses
 blessures, essuya tout l'orage, & fut
 mis aux arrêts à Dieppe assez injuste-
 ment à ce que je crois. Les parens &
 les amis que la garnison de Neuf-Châ-
 tel avoit dans l'armée de la ligue, me
 paroïssent être la véritable cause du
 peu de résistance de cette place, qui
 se rendit dès la mi-Mars. Le roi remé-
 dia à ce contre-tems par ses soins &
 sa diligence. Il retira toutes ses trou-
 pes de devant Rouen, sans recevoir
 le moindre échec; (44) & se mettant

(43) » Neuf-Châtel Givry de l'avoir rendu
 » pouvoit être forcé avec si peu de résistan-
 » dans une heure, « ce Tom. 2, p. 102, »
 dit P. Mathieu, qui (44) Ce siège coûta
 néanmoins blâme avec beaucoup de monde
 le duc de Sully, Givry au roi. On disoit en

à leur tête, il s'avança sans perdre de temps du côté par lequel il s'avoit que le prince de Parme s'approchoit de cette ville.

Étant arrivé dans une plaine par où l'armée ennemie devoit passer, il l'y attendit, & dès qu'elle parut, il envoya offrir le combat au prince de Parme. Celui-ci parut l'accepter avec joie, quoique un écrivainement il en fût fort éloigné. Il craignoit de se compromettre avec un général tel qu'il connoissoit Henry, & d'exposer au sort d'une bataille la réputation du plus habile homme de guerre de l'Europe, qui une longue suite de belles actions lui avoit acquise parmi ses partisans. Comme il se trouvoit en situation de pouvoir être forcé à combattre, il eut recours pour l'éviter à une manœuvre des plus adroites. Il fit avancer ce qu'il connoissoit de meilleures troupes parmi tous ses bataillons, &

ce temps-là, qu'il n'y eût de se battre en ayant perdu par moins de trois mille hommes. Il se révolta que sa mort & les autres, & qu'il ne se fût pas de la place celui de son Deuise d'Essex y il dit Royez Le Grand proposer à l'ambassadeur de l'Espagne, & l'Essex.

1592. pour les animer par l'émulation ; & les fit soutenir par six cens cavaliers armés de toutes pièces L'attaque dura trois heures, au bout desquelles le bois fut emporté. Ceux qui le défendoient se voyant forcés, gagnèrent en désordre le camp fortifié , ayant perdu plus de huit cens des leurs. Leur fuite mit à découvert la plus grande partie des logemens , sur-tout celui d'Yvetot, où le prince de Parme avoit cru renfermer comme en un lieu d'asyle , le duc de Guise avec cette même avant-garde qui avoit déjà été si mal menée.

Henri comme s'il en eût voulu personnellement au duc de Guise , se hâta d'aller reconnoître le quartier d'Yvetot ; & jugeant aux cris de boute-selle & d'alarme qu'il y entendit, qu'on n'y étoit pas bien rassuré, il fondit sur ce quartier avec quatre cens mousquetaires ou piquiers & mille fantassins, armés d'hallebardes, & de pistolets ; l'attaquant par plusieurs côtés à la fois Le prince de Parme qui ne s'étoit point attendu à des exécutions si rapides , vit le moment où toute son avant-garde alloit être passée au fil de l'épée ; & ne pre-

nant plus conseil que de la nécessité, 1592.
 il y accourut lui-même, & soutint
 avec vigueur l'effort de nos armes, jus-
 qu'à ce que les troupes de tout ce
 quartier eussent gagné le camp re-
 tranché. Il y perdit sept ou huit cens
 hommes, presque tous soldats. Le
 plus grand malheur fut que dans le
 tems qu'il payoit ainsi de sa person-
 ne, en homme qui sçait aussi bien se
 battre que commander, il reçut dans
 le bras un coup fort dangereux (47)

(47) Le peu de fond justifier en ce qu'il n'a
 qu'on doit faire sur la voulu que donner une
 justice des détails mi- simple idée de cette
 liaires que nous ont campagne. D'Aubi-
 les hollandois paroit- gne soit qu'il assigne-
 sur tout en celui-ci, ré les faits ou qu'il
 dans lequel le remar n'a pas eu de peine de
 que une infinité d les particulariser dont
 contradictions entre ne lieu à la même ra-
 eux sur les camp- prise que nos mémoi-
 mens le nombre & res. *T. II. l. I. p.*
 la date des rencon- chap. 15. C'est dans
 tres. L'auteur de ces de Thon, *Du sieu Ma-*
 mémoires rapporte- *thieu Cayer et les*
 toutes ces expéditions *mémoires de la ligue,*
 d'une manière si ser- *sur l'année 1592* qu'il
 rée qu'il semble ne- faut les chercher
 donner que trois ou Quoi que comme le
 quatre jours à des ex- vens de le dire leur
 cutions, qui n'ont pu narration diffère en
 se faire & ne se sont une infinité de choses
 faites qu'en trois se- selon les mémoires
 maines. On peut le de la ligue auxquelles

1592.

La nuit étant arrivée pendant cette action. Le roi au lieu de songer à se reposer après une journée si bien remplie, l'employa toute entière à se préparer de plus grands avantages. Jugeant donc que l'armée ennemie, nombreuse à la vérité & couverte de retranchemens, mais déjà effrayée & à demie vaincue, étoit si serrée dans son camp, que le nombre lui nuisoit plus qu'il ne pouvoit lui servir, il ne balança pas à entreprendre de l'y forcer. Cette promptitude avec la-

j'ajouterois le plus de	Cayet est du même
foi, le roi défait le	sentiment, <i>t. 2. liv.</i>
duc de Guise le 28	<i>4 pag, 82. & suiv.</i>
Avril, & un autre	Mathieu reproche à
corps de troupes le	Henri IV. de n'avoir
premier Mai; atta-	pas fait le duc de
qua les retranche-	Mayenne prisonnier
mens devant le camp	au choc d'Yvetot, &
fortifié, le cinq, &	avec aussi peu de fon-
commença le dix, des	dement, d'avoir évi-
cinq heures du matin,	té une bataille déci-
la grande attaque où	sive, <i>pag 109.</i> Quel-
le duc de Parme fut	ques autres le taxent
blessé, <i>Tom. 5. M. de</i>	de plus grande faute
Thou veut que ce soit	encore, d'avoir igno-
à la prise de Caude-	ré les préparatifs que
bec que le prince de	faisoit le duc de Par-
Parme ait reçu cette	me pour passer la ri-
blessure, & ne lui fait	viere, & de n'avoir
passer le Seine que le	sçu l'empêcher.
22 Mai. <i>Liv. 103.</i>	

quelle abissoit ce prince, et on en lui, outre l'effet de la nature, le fruit de la lecture, & en particulier des vies de Cesar & de Scipion, qu'il estimoit de préférence à tous les conquérans de l'antiquité. Il fait avancer toute la nuit six pièces de canon, qu'il pointe sur le retranchement du camp, afin qu'au point du jour on puisse s'en servir. Il visite son armée, & y tient tout en état, pour qu'elle se trouve à cette heure rassemblée à la même place, & en ordre de bataille. Ses ordres s'exécutent de point en point, & les succès précédens donnent à toutes ses paroles une autorité qui rend dociles les plus mutins.

Ici je ne puis refuser toutes mes louanges au prince de Parm. pour une action, qui ne scauroit à mon sens être jamais assez admise. Son camp étoit entre Rouen & Caudebec à quelque distance de la Seine, sur laquelle il n'y a aucun port dans tout cet intervalle. Le lendemain matin il ne se trouva plus rien dans ce camp. Toutes ces troupes, qui y étoient pour ainsi dire entassées les unes sur les autres, celles qui étoient dans Caudebec, & géné-

1592.

ralement tout ce qu'il y avoit de gens de guerre répandus aux environs, se trouva transporté au-delà de la rivière. Est-ce une fable ou une illusion ? A peine le roi & toute son armée pouvoient-ils en croire leurs yeux.

Le prince de Parme avoit pressenti la résolution du roi de l'attaquer le lendemain dans son camp ; & il ne doutoit nullement, après tout ce qui venoit de se passer dans la journée, qu'il n'y fût forcé, & toute son armée livrée à la merci du victorieux. Vûe inutile, & seulement désespérante pour tout autre, à qui la prudence n'auroit pas ménagé de longue-main quelque ressource. Mais quelque chose que lui eût dit le duc de Maienne, il ne se livra pas si bien à cette sécurité qu'on vouloit lui donner, qu'il ne prît des mesures pour se tirer d'un mauvais pas, s'il arrivoit qu'il s'y trouvât engagé quelque jour dans un pays d'aussi peu de ressource que les bords de la Seine au-dessous de Rouen. Ces mesures avoient été d'amasser secrètement aux environs de Caudebec tout ce qu'il pût trouver de bateaux. C'est à cette précaution, dont si peu de généraux au-

roient été capables, que le prince de Parme dut le salut de ses troupes, la conservation de sa gloire, de sa réputation, & peut-être de sa vie. Il fit remonter toute la nuit la rivière à ces bateaux, & malgré la confusion de son camp, & sa blessure, il donna de si bons ordres que, la nuit même, il en fut construit un pont sur lequel il fit passer avant le jour toute son armée & le bagage. C'est de quoi l'on fut plus particulièrement informé le lendemain dans Caudebec, qui se rendit aux premières approches. Un grand homme de guerre, est celui qu'on voit se comporter dans le combat, comme s'il étoit persuadé de vaincre & prévoir tout avant l'action, comme s'il étoit assuré d'être vaincu.

Il n'y eut de la part du roi que le seul premier moment donné à la surprise, tous les autres furent employés à prendre de promptes mesures, pour enlever au général espagnol une partie des fruits de son adresse. Après que ce prince se fut assuré d'y pouvoir réussir, il tint le conseil de guerre, & y proposa de mener toute l'armée passer la rivière à pont de-l'Arche, ou à

1592.

Vernon, & de s'attacher sans perdre de tems à poursuivre les ennemis. Quelques uns de nous, en fort-petit nombre à la vérité, appuyèrent ce sentiment comme il méritoit de l'être. S'il avoit été suivi, peut être que cette campagne auroit été la dernière de la guerre; mais on diroit que le prince de Parme, après avoir fait plus qu'il paroïssoit ne pouvoir faire humainement, avoit obligé la fortune à se mettre de la partie. Sur la proposition de faire prendre à l'armée la route de Pont de l'Arche, il se fit un cri dans le conseil, & une espèce de soulèvement général, comme si le roi eût proposé la chose du monde la plus déraisonnable. Les Catholiques, les Protestans, les étrangers, tous sembloient chercher à l'envi des difficultés à opposer. On s'écria, que l'armée du prince de Parme étant en pays uni, pouvoit arriver aux portes de Paris (48) dans quatre ou cinq jours; au

(48) M. De-Thou de l'Arche. C'est bien convient que le roi insultement, comme pouvoit arrêter cette on le voit ici, qu'on armée, en croyant veut mettre cette fau- de la cavalerie lui fer- te sur le compte de mer le passage a Pont-Henri IV.

lieu qu'il s'en passeroit du moins autant, avant que nous pussions seulement avoir gagné Pont de l'arche. On représenta que soit ce trajet étant coupé de forêts, de montagnes, de gorges & de défilés, l'armée ne pourroit arriver au rendez-vous que par petits pelotons, & que quand même elle seroit à tems de joindre celle de la ligue la fatigue d'une course si pénible lui ôteroit les moyens de l'attaquer. Enfin il ne restoit pas à toute cette multitude qu'on ne regardât comme ridicule & chimérique une idée aussi sensée.

Le roi plus irrité de l'intention de ceux qui lui parloient de la sorte que de leurs discours mêmes, ne put s'empêcher de repliquer avec quelque aigreur, que tous ces obstacles n'étoient insurmontables que pour ceux à qui le découragement & la crainte du travail les faisoient paroître tels. Il fit voir clairement, qu'on pouvoit être dans deux jours à Pont de l'Arche, & à Vernon dans quatre; qu'en attendant, on pouvoit toujours détacher quatre ou cinq cens chevaux, pour retarder le prince de Parme dans sa marche,

qu'il seroit assez arrêté d'ailleurs par quantité d'obstacles qu'il rencontreroit, ne fut-ce qu'au passage de la rivière d'Eure, Louviers, Passy, Maintenon, Nogent-le-roi & Chartres étant capables de l'obliger à prendre un long détour ; qu'il n'y avoit de ponts ouverts aux ennemis, que ceux d'Aquigny, de Cocherel, de Serisy & de deux ou trois autres, qui les éloigneroient de leur route ; qu'il n'étoit pas même impossible de faire rompre ou brûler une partie de ces ponts, avant que les ennemis y fussent arrivés.

Ces raisons rendoient la chose non pas simplement plausible, mais palpable, & en refusant de s'y rendre, on peut avancer que tous les Officiers généraux résistoient à la raison avec pleine connoissance Sur quoi il vient naturellement deux choses à l'esprit, la première, comment il a pu arriver qu'un prince, qui ne se servit pour toutes ses expéditions que de troupes mercénaires, ramassées çà & là, de pays, de mœurs, de religions & d'intérêts différens, souvent en petit nombre, & toujours prêtes à se mutiner, ait pu exécuter ce qu'on voit dans son

histoire, la seconde, jusqu'ou ce même prince seroit allé, si au lieu de ces troupes, il avoit eu à ses ordres un nombre considerable de soldats dociles, unis, disciplinés, constamment attachés à sa personne, & prêts à se sacrifier pour lui, tels en un mot, que les avoient ces conquérans qu'on a si fort exalés. Si l'on ne fait pas cette reflexion toutes les fois qu'elle se presente, c'est qu'il faudroit la faire à chaque page, & d'ailleurs personne n'ignore que l'on jugeroit bien mal du mérite & des talens par le succès, si l'on ne jugeoit en même tems du succès par les obstacles.

On a de la peine à concevoir la raison de l'opiniâtreté invincible que témoignèrent en cette occasion les officiers généraux de l'armée du Roi, à résister à un avis si sage. Il ne faut point la chercher ailleurs que dans cette même disposition des esprits que je viens de marquer. Si l'on excepte un petit nombre de Protestans françois dont la fidélité étoit à l'épreuve - & tout au plus les troupes angloises qui sembloient agir de bonne foi, tout le reste de l'armée du roi, Reformés

1592.

Catholiques & étrangers, le servoient sans affection, souvent à regret; & souhaitoient peut-être plus qu'ils ne craignoient de lui voir souffrir quelque perte considérable. Malgré cette mauvaise disposition à l'égard de leur chef, il'y avoit des occasions où toutes ces personnes se trouvoient comme forcées de le seconder, & de faire leur devoir; telles avoient été l'attaque de duc de Guise, l'escarmouche du bois, & le combat qui la suivit: telle auroit été l'attaque du camp du prince de Parme, s'il nous y avoit attendus, parce que dans ces momens, la rapidité de toutes les opérations que le roi sçavoit enchaîner les unes aux autres, ne laissoit ni à leur courage une fois échauffé le tems de se refroidir, ni à leur esprit celui de revenir à sa première façon de penser, outre que la conduite d'un petit nombre de braves gens est seule capable de porter par-tout l'émulation, & d'entraîner toute une armée, quand une fois elle a les armes à la main. Mais aussi cet étourdissement & cette chaleur une fois passée, les premières idées se réveilloient plus fortement; & elles étoient d'autant

plus capables de gâter tous ces esprits, qu'eux leur faisoient sentir qu'ils venoient de faire en ce moment tout le bon faire de ce qu'ils auroient voulu faire 1592

Cette mauvaise réflexion occupoit malheureusement les chefs de l'armée royale, lorsque le roi y mit en avant de poursuivre le prince de Parme. Les Catholiques qui avoient déclaré publiquement, il y avoit fort peu de tems, que si le roi après un certain terme qu'on lui prescrivoit, n'abjureroit pas le Calvinisme, ils étoient résolus de retirer les secours qu'ils lui donnoient, & de se réunir avec le reste de la France pour y établir un roi de leur religion, les Catholiques, dis je, n'avoient garde de goûter un avis, qui en rendant le roi maître de ses ennemis, le mettoit conséquemment en état de leur donner à eux-mêmes la loi, au lieu de la recevoir d'eux.

Les Huguenots, qui craignoient d'autant plus ce changement de religion, que les Catholiques s'attachoient à en faire valoir la nécessité, prenoient ombrage de tout, & se regardoient toujours comme étant sur le point d'é-

1592.

tre sacrifiés, tant que le roi ne leur sacrifieroit pas lui-même l'intérêt qui lui faisoit rechercher les Catholiques. Dans la crainte qu'en exterminant la ligue ils n'eussent travaillé pour les Catholiques contr'eux-mêmes, ils s'accommodoient mieux d'un état, qui en laissant du moins la balance égale, les rendoit nécessaires; & s'il falloit qu'un jour le roi fût enlevé à leur religion, ils vouloient que cela n'arrivât du moins, qu'après qu'ils auroient pris de justes mesures pour se faire craindre & des Catholiques, & de celui qu'ils se feroient donné pour maître. Ces précautions étoient de se faire céder un si grand nombre de villes, d'obtenir des édits si favorables, & de prendre tant d'autres assurances, que le roi tout Catholique qu'il eût été, trouvât sa politique & son intérêt à les ménager. C'est vers ce but que le duc de Bouillon, principal moteur des démarches du parti, dirigeoit toutes ses vûes, & à quoi il faisoit servir les cinq ou six cens Reîtres dont il disposoit. On les voyoit au moindre sujet de mécontentement, ou plutôt au premier caprice, éclater en murmures, & me:

nacer, comme ils firent alors, de repasser en Allemagne. Le roi ayant à se comporter de manière qu'il contentât également des partis si opposés, étoit très-embarrassé à étouffer toutes ces semences de division. Il auroit voulu ne jamais en venir à une rupture ouverte, ou tout au moins ne franchir ce pas, que quand il en auroit écarté tout le danger. Cet embarras le réduisoit à des condescendances, & à des ménagemens très-préjudiciables à l'état de ses affaires.

1592.

Il n'y a point de labyrinthe pareil à cette complication d'intérêts qui divisoit les différens partis dont étoit composée l'armée du roi, je n'en ai encore touché que la moindre partie. Les Catholiques, outre leur objet commun, avoient chacun leur intérêt particulier, qui étoit de faire acheter fort cher à Henri leur service personnel, & il ne falloit pas croire que sans cette satisfaction, ils acheminassent les choses à une conclusion générale. L'intérêt des Calvinistes françois n'étoit pas non plus en tout le même, que celui des Réformes étrangers. Il y avoit des momens où les anglois, les seuls qui se pussent unir, convenoient

1592.

que dans tous les dangers qu'ils cou-
roient, ils se piquoient d'une généro-
sité, qui de quelque manière que les
choses tournassent, ne pouvoit jamais
leur rien produire. En ces momens ils
se regardoient comme des insensés, qui
s'immoloient en pure perte pour servir
des passions étrangères, & deman-
doient à se retirer, comme ils firent
en cette occasion, où ils refusèrent
nettement de s'engager au delà de la
Seine, ne trouvant ni sûreté ni ressource
dans un pays trop éloigné de la Mer.
Pour les aigrir d'avantage, & pour for-
tifier leurs défiances, les Catholiques
faissoient ces momens, pour leur faire
regarder l'abjuration du roi comme un
point nécessaire.

A l'égard des autres étrangers qui
n'agissoient qu'autant qu'ils étoient
payés, d'O & ces mêmes Catholiques
avoient un secret également court &
infaillible, & ils s'en servoient fré-
quemment; c'étoit de faire que le roi
manquât d'argent. Quand on de-
manda aux Suisses & aux Reîtres
s'ils n'étoient pas disposés à poursuivre
le prince de Parme, ils ne répondirent
qu'en demandant leur paye, & en
protestant que si on ne la leur déli-

vroit pas à l'heure même, ils ne passeroient la rivière que pour retourner chez eux, ou s'engager avec la ligue.

Il n'y avoit pas jusqu'aux Espagnols, ennemis si déclarés du roi, qui ne fussent aussi leur brigue, & ne se mêlassent des affaires de ce prince. Ils lui firent proposer dans ce même tems, non seulement de retirer leurs troupes, mais encore de les lui prêter contre la ligue même, en un mot de lui mettre la couronne sur la tête, pourvu qu'il consentit à leur céder à perpétuité la Bourgogne & la Bretagne. Pour aider le roi à vaincre les scrupules qu'il eût pu avoir sur une pareille libéralité, ils lui rappelloient l'exemple de François I. qui leur avoit abandonné, disoient-ils, dans un cas bien moins pressant (49) la souveraineté de la Flandre & de d'Artois, & celui de Henri II. qui avoit cédé à l'Espagne plus de villes (50) qu'il n'y en a dans ces deux provinces. Le

(49) Par le traité de Naples. &c. passé pendant la prison de ce prince à Madrid le 25 Février 1526. François I. y renonçoit de plus au duché de Bourgogne & de Milan au royaume de Naples. Mais ce traité fut déclaré nul par les états du royaume, assemblés à Cognac.

(50) Par le traité de Cateau Cambresis en Janvier 1559. après la

1592. roi avoit tout lieu de croire qu'une négociation si fort à contre temps, étoit une finesse espagnole dans le goût de celle d'Hagemau, qui ne tendoit qu'à brouiller davantage les cartes, & à le rendre suspect aux Catholiques & aux Protestans tout ensemble. Mais quand elle auroit été fort sincère, il avoit une raison incomparablement plus forte de ne s'y pas prêter, c'étoit un fond de haine implacable contre l'Espagne & la maison d'Autriche.

Enfin la ligue elle-même entroit pour quelque chose dans les résolutions qui se prenoient dans le conseil du roi. Villeroy, Jeannin, Zamet & quelques autres, firent offrir de la part de la ligue à Henri, de le placer sur le trône moyennant certaines conditions. Il est difficile de décider quel étoit le motif de cette démarche : dégoût de la hauteur & du faste des Espagnols,

baraille de Saint-Jalouſie du connétable de Montmorency
trois ſeules villes de contre le duc de Guiſe
Ham, le Câtelet, & ſe, & l'envie de ſortir
Saint - Quentin, la de priſon, lui firent
France rendoit à l'eſ- conclure ce traité,
pagne & à ſes alliés dont toute royaume
plus de cent cinquante murmura.
te places fortifiées. La

artifice pour en obtenir de nouveaux secours, ou dessein d'aliéner du roi les Huguenots. La seule marque à laquelle on puisse conjecturer qu'ils agissent sincèrement, est la dureté des conditions qu'ils proposoient. J'aurai bientôt occasion de m'étendre sur ce projet.

Le moindre effet de ces horribles vues & d'intérêts, étoit de répandre sur les affaires une obscurité impénétrable, & dans les esprits la défiance & la jalousie, & il est étonnant qu'après cela les Catholiques & les Protestans ayent pu vivre ensemble dans le même camp, sans exposer le roi à les voir à chaque instant en venir aux mains, & s'égorger les uns les autres. Ceux qui cherchent dans un prince ce que l'on appelle de la politique, trouveront ici une ample matière de louer la prudence du roi à tenir unis tant de choses inaliénables, & son discernement à pénétrer ceux qui agissoient de bonne foi avec lui, car un dernier trait qu'il ne faut pas oublier, c'est que tant de mouvemens secrets laissoient voir un dehors tranquille & uniforme. Le faux prenoit toutes les marques du vrai,

1592.

& l'ennemi se couvroit du masque de l'ami. Tel qui paroïssoit le plus affectionné au roi, ou le trahissoit, ou ne travailloit que pour soi.

Il seroit inutile de dissimuler que le maréchal de Biron joua souvent ce rôle. Soit dépit du refus du gouvernement de Rouen, soit envie de perpétuer la guerre (51), soit tempérament, il ne cherchoit qu'à jeter partout la confusion & la division. Jamais on ne le vit se ranger de l'avis commun, ni se rendre à la volonté du roi. Il contredisoit sans cesse ou pour le plaisir de contredire, ou pour celui de forcer tout le monde à embrasser son opinion. Dans le conseil, à l'occasion duquel je suis entré dans tout ce détail, son sentiment ne fut ni de poursuivre les ennemis, ni de s'arrêter en Normandie. Il imagina qu'on devoit prendre les devans pour aller attendre le prince de Parme sur les frontières de Picardie, par où il falloit qu'il repassât en s'en retournant en Flandre, projet

(51) » Quoi donc, fils, qui lui proposoit
 » maraud ! Nous veu- un expédient de fin'r
 » tu envoyer planter tout d'un coup la guer-
 » des choux à Biron ? « rc. *Péref. 2. Parr. ibid.*
 ait ce maréchal à son

singulièrement chimérique, qui fut aussi tôt applaudi par les Protestans soumis à toutes les volontés de ce maréchal.

Le roi vit bien qu'il ne seroit qu'à des efforts inutiles pour retenir à la suite des troupes si mal intentionnées. La campagne avançoit vers la fin. Un siège aussi long & aussi rude que celui de Rouen, faisoit soupirer le soldat après le repos. Ce prince ne voulut pas le lui refuser. Il suivit la maxime, qu'un prince doit se faire sçavoir gré de tout ce qu'il fait, même de ce qu'il fait malgré lui. Il parla aux étrangers qui vouloient s'en retourner chez eux, & leur en donna la permission. Il leur distribua tout ce qu'il avoit d'argent, quoiqu'il en manquât lui-même pour ses besoins les plus essentiels, & s'il ne les satisfit pas entièrement à cet égard, ils eurent tout sujet d'être contents de la manière noble & distinguée avec laquelle il loua leurs services, & les remercia. Comme il laissoit la Normandie tranquille, & toute entière sous son obéissance, à l'exception de Rouen, & d'un fort petit nombre d'autres villes, & qu'il n'y avoit pas lieu de craindre

1592.

que l'armée de la ligue s'en approchant de longtems, il donna la même liberté de se retirer en leurs maisons à tous les officiers de son armée, soit Catholiques, soit Protestans. Pour mettre le maréchal de Biron dans la nécessité de ne pas l'abandonner avec ses Protestans, auxquels il vit qu'il alloit être réduit après cette permission, il déclara qu'il s'en tenoit à son avis, & que dans peu de jours il prendroit le chemin de la Picardie, non qu'il entrât dans les vues du maréchal, mais parce qu'il nés'étant encore montré ni dans cette province, ni dans celle de Champagne, il crut devoir s'y faire connoître, & s'en attirer l'affection. Un motif plus secret (42) favorisoit & fortifioit encore cette résolution; & Biron qui connoissoit & flattoit les foiblesses du roi, en faisoit sa meilleure raison.

(52) Son amour pour mademoiselle d'Es-
trées Il se dérobait
quelquefois de son
armée pour l'aller
voir. Un jour même
il se déguisa en pay-
san, passa au travers
des gardes enne-
mies, & arriva chez
elle, non sans courir
risque d'être pris.

Notes sur la Henriade.

Fin du quatrième Livre.

MEMOIRES



MEMOIRES

DE

SULLY.

LIVRE CINQUIÈME



ENDANT que le roi pre-
noit avec un petit nombre
de Protestans le chemin de
Picardie, le prince de Parme ne perdoit pas un instant pour regagner Paris, d'où il passa sans aucune difficulté en Flandre, peu satisfait de sa campagne, mécontent au dernier point de la ligue & de ses chefs, & fort chagrin d'une blessure, dont il sentoit qu'il ne guériroit jamais.

1592

C'est dans les histoires générales & particulières, qu'il faut chercher le détail de tout ce qui s'est fait pendant

1592. M. le comte (4) de Soissons n'avoit pas perdu l'espérance d'épouser Madame sa sœur, dont il possédoit toujours la tendresse. La mort d'Henri III. auquel il s'étoit attaché en dernier lieu, l'avoit laissé dans l'armée du roi, qu'il servoit comme bien d'autres sans affection, & jusqu'à ce qu'il se fût mis en tête quelque nouveau projet, ou qu'il se présentât quelque occasion favorable à son amour. Il crut qu'elle lui étoit offerte dans le siège de Rouen ; entreprise trop importante à son avis, pour que le roi pût s'occuper d'autre chose. Il feignit un voyage à Nogent, & se déroband du camp, il passa secrètement & avec la dernière diligence en Bearn, pour y accomplir son mariage à l'insçu de Henri ; mais il étoit un de ceux dont le roi observoit jusqu'aux moindres actions. Ce prince pénétra l'intention de M. le comte, & y mit si bon ordre, qu'à son arrivée en Bearn le comte trouva bien à la vérité Madame Catherine

(4) Charles de Bour-
bon, fils de Louis L.
prince de Condé, tué
à Jarnac, & de Fran-
çoise d'Orléans-Lon-
gueville. Il mourut en
1612.

dans les dispositions les plus favorables à son égard, quelques uns ont dit que c'étoit elle même qui l'avoit sollicité à faire ce voyage, mais il n'en fut pas de même du conseil que le roi avoit établi en cette province pour la conduire en son absence. Le sieur de Pangeas qui dirigeoit ce conseil, lui tint tête, montra les ordres qu'il avoit reçu du roi, souleva tout le pays contre lui, enfin l'obligea de repasser en France avec la honte d'un éclat inutile, dont M. le comte ne put user d'autre vengeance sur Pangeas, qu'en le faisant tomber du haut d'un escalier, un jour qu'il se rencontra avec lui chez le roi à Pontoise.

N de Par-
dailan de
Pangeas ou
Pangac.

Le caractère du comte de Soissons se connoît facilement par tous ces traits. Pour achever de le montrer tel qu'il étoit, jamais il n'y a eu d'ambition plus démesurée, ni plus aveugle. Tous les événemens lui paroissent autant de degrés pour parvenir à ses fins & le jettoient dans de nouvelles routes, qui l'en éloignoient d'autant plus, qu'il prétendoit s'en approcher. Il ne connut jamais bien lui-même quel étoit son objet. In-

1592. quiet, chagrin, jaloux, son ambition se nourrissoit de tout, & ne profitoit de rien. La nature ne l'avoit pas fait pour sympathiser avec le roi. Ils ne se ressembloient en rien, ni par l'humeur, ni par les manières. Le roi étoit un prince franc & ouvert. Le comte de Soissons joignoit à un esprit naturellement froid & peu prévenant, un flegme affecté, & un art de tout ce que la dissimulation a de plus mauvais. Il cherchoit dans un sérieux concerté un air de grandeur qui pût imposer. Ils s'étudioit à ne point être connu; & prenoit pour respect le visage glacé que la fausse gravité impose. Le faste & l'appareil étoient tout-à-fait de son goût. En un mot, l'ambition avoit pris possession de son cœur; & sa conduite extérieure n'étoit que cérémonial & formalité; & une raison de l'antipathie que le roi conçut contre lui, & qu'il ne put jamais vaincre, c'est peut-être que ce caractère approche infiniment de celui de la nation Espagnole.

À l'égard du duc d'Epemon, (5)

(5) Jean-Louis de Nogaret de la Valette - colonel - général de France, gouverneur de Guenne, Metz &c

l'ambition ne composoit pas seule le fond de son cœur Il y enroit un orgueil indomptable, une fierté, ou pour mieux dire, une sérocité natu-

1592.

pays Meffin. Il mourut en 1643, âgé de quatre-vingt huit ans, & comme le remarque l'auteur de la vie le plus ancien duc & pair de France le plus ancien officier de la couronne le plus ancien général d'armée le plus ancien gouverneur de province le plus ancien chevalier de l'ordre le plus ancien conseiller d'état, & presque le plus ancien homme de condition de son temps On l'appelloit la garde-robe du roi à cause du grand nombre de charges qu'il avoit dans la maison de ce prince Il y a une fort belle réponse de lui à Henri IV qui lui reprocha un jour en colère qu'il ne l'aimoit point : « Le duc d'Epemon dit son historien sans étonner de la colère du roi, lui

répartit avec firoid
« d'air mais avec
« gravité : Sire votre
« majesté n'a point
« de plus fidèle serviteur
« que moi dans
« le royaume j'ai
« merrois mieux mourir
« que de manquer
« à la moindre par
« tie de mon devoir
« Mais Sire pour ce
« qui est de l'amitié
« votre majesté sçait
« bien qu'elle ne s'ac
« quiert que par l'a
« miné Le roi qui
« sçavoit également
« estimer les grandes
« actions & les paro
« les de cette nature
« convertit toute son
« indignation en esti
« me etc. » & le duc
« d'Epemon p 225
« Le portrais qu'en fait
« ici M. le duc de Sully
« est un peu chargé Il
« seroit pourtant bien
« difficile de détruire
« aucune de ces raisons.
« Tous les historiens
« conviennent avec lui

1592. relle, qu'on sentoît dès le premier instant. L'ambition se sert, dit-on, de toutes sortes de voyes pour arriver à son but. Sur ce pied, d'Epéron n'auroit point été un ambitieux; il ne connoissoit qu'une marche, la hauteur, avec laquelle il prétendoit tout emporter; en un mot, l'ambition n'étoit en lui qu'amour naturel de l'indépendance, inspiré par la dureté de cœur, la misanthropie & une présomption qui le faisoit paroître à lui-même au-dessus des égards & des récompenses. Il haïssoit le roi, parce qu'il haïssoit tout le monde; & sans doute qu'il y avoit bien des momens où il ne s'accommodoit pas trop avec lui-même. Une défobéissance continuelle à ses supérieurs, un commerce dur avec ses égaux, un esprit cruel & insupporta-

sur l'ambition déme- surée du duc d'Eper- non; & ses intelli- gences avec l'Espagne sont prouvées par plu- sieurs des lettres du cardinal d'Osât. A l'égard de son extra- ction: » <i>Patrem</i> , dit » Busbeq, <i>habuit bello</i> » <i>egregium, Avum Ta</i>	<i>» bellionem sive Nota-</i> <i>» rium « Epist 17 Se-</i> lon le Pere D. Vaisset- te au contraire, il des- cendoit de Guillaume de Nogaret, fameux par ses démêlés avec le pape, sous le règne de Philippe le Bel. Consultez nos généra- logistes.
---	---

ble avec ses inférieurs, sont la suite 1592.
de ce caractère

D'Epemon voyant que ses entreprises n'avoient pas eu le succès que son orgueil lui promettoit, fut obligé de changer de manières, & quelquefois, quoique rarement, il ménagea ceux dont il pouvoit avoir besoin. Mais, jusques dans ses caresses, si l'on peut se servir de ce terme à son égard, il y avoit une pointe de fiel & de mépris, qui fit que s'il n'aima jamais personne, tout le monde lui rendit la pareille. Il ne fut jamais servi que par crainte, ce qui fut cause qu'avec d'assez grandes dispositions pour la guerre & dans une situation à les faire valoir, il ruina ses affaires. Il tenoit par lui & par la Valette, (6) son frère, la Provence & le Dauphiné. Les Provençaux qui avoient eu pour gouverneur avant lui le Grand Prieur, (7) frère naturel des trois derniers rois, le méprisèrent pour son extraction, & le haïrent bientôt pour sa cruauté. Ils furent ravés lorsque d'Epemon, qui du

(6) Bernard de Nogaret, d'Angoulême, fils de
garret, amiral de France, Henri II. & de N. de
ce. Levisson, dame Ecol

(7) Henri, comte de

1592. vivant d'Henri III. ne vouloit pas s'éloigner de la cour, leur donna en sa place la Valette, qui se rendit agréable dans la Provence, & servit bien le roi. Henri III. ayant connu le véritable caractère de son favori, commença lui-même à le craindre. Il disgracia d'Epéron, & pensa même le faire arrêter à Angoulême. La Valette perdit en cette occasion son gouvernement; mais le tout leur fut rendu après le meurtre du duc de Guise, qui mettoit Henri III. dans la nécessité de s'appuyer de tout ce qu'il pouvoit attirer dans son parti, & à quelque prix que ce pût être. Ce prince étant mort, d'Epéron dont la vanité souffroit d'obéir au roi de Navarre, le quitta à Pontoise, malgré les instances que ce prince lui fit faire par Messieurs de Bellegarde & de Roquelaure, & les prières qu'il lui en fit lui-même. C'étoit quelque chose de trop flateur pour lui de tenir tête à un roi, & il n'y oublia rien dans son gouvernement de Provence. Il fut le premier à signer l'exclusion à la couronne, que les grands du royaume donnèrent au roi de Navarre.

On ne risque rien à juger par d'Epernon, de la sincérité de ce mouf de religion, dont il étoit fi ordinaire alors de fe parer pour fe fouftraire à l'autorité légitime.

La fuite de l'histoire du duc d'Epernon donnera une légère teinture des affaires dans les provinces du midi de la France. Il eut de grands revers. Les deux frères s'aidant mutuellement, eurent souvent du pire, & ne purent empêcher qu'il ne se formât en Dauphiné & en Provence, trois ou quatre partis principaux qui leur tinrent tête, sans compter que presque toutes les grandes villes en avoient un, & cherchoient à se rendre indépendantes. Le duc de (8) Savoye & le duc de Nemours son frère y avoient une forte brigue, & leur parti devint extrêmement puissant, après que le roi d'Espagne eut consenti que le duc de Savoye qui étoit son gendre, & auquel il prêtoit main-forte, fût reconnu comte de Provence, & eût ce fief de la couronne. Au milieu de leurs succès, ces deux princes rencontrè-

(8) Charles Emmanuel duc de Savoye, mort en 1610

1592. rèrent un adverfaire redoutable, qui les arrêta dans leur carrière, & réduisit leur parti aux abois : c'est Lesdiguieres (9) connu par sa valeur & son bonheur contre le duc de Savoye. Il se tint toujours attaché au roi ; & on ne lui reproche point d'avoir songé à s'approprier ses succès, ni d'avoir convoité la souveraineté du Dauphiné. Peut-être souhaita-t'il seulement que le roi eût long tems besoin de son secours, & ne vint jamais en cette province. MM. de Montmorency & d'Ornano, donnoient beaucoup de force à ce parti. Les autres étoient formés par le duc de Joyeuse, (10) la comtesse de Sault & le comte de Carces, avec le sieur de Vins. Louis d'Aix & Calaux, Ligny, Martinengue, & une infinité d'autres y firent parler d'eux, & remplirent ce pays de divisions & de carnage ; mais leur faction ne

Alphonse
d'Ornano ;
colonel des
Corfes,

(9) François de Bon-
ne, duc de Lesdiguie-
res, connétable de
France.

(10) Antoine Sci-
pion, chevalier de
Malthe, qui prit le ti-
tre de duc de Joyeu-
se, après la mort de

ses freres. Chrétienne
d'Aguerre, comtesse
de Sault, baronne de
Vienne. Gaspard de
Ponzevez, comte de
Carces, Hubert de la
Garde, sieur de Vins.
Charles de Calaux,
&c.

passoit guère les bornes d'une simple ville La Valette ne se soutenoit déjà presque plus en Dauphiné, lorsqu'il fut tué en assié^{geant} une bicoque. Aussi-tot le duc d'Epemon songea à empiéter ce gouvernement Il en de^{mand} pour la forme des lettres au roi, qui n'osa les lui refuser, mais au lieu de prendre le dessus sur tous ces différens partis, il ne parvint qu'à y en faire un nouveau, sur lequel le roi ne devoit pas plus compter que sur les autres. On peut en juger par ce qui se passa au siège de Villemur C'est l'unique action que je particulariserai, sur des memoires dont je garantis la vérité

1592.
Rouetbo-
ne Bourg
de Provenc
ce

Ville de
Languedoc

Le duc de Joyeuse zélé partisan de la ligue en Languedoc, ayant rassemblé cinq ou six mille hommes de pied & huit ou neuf cens chevaux, aux environs de Toulouse, s'avança le 15 juin de cette année 1592, vers Montauban, pillant les bourgades & le plat-pays, & après avoir exercé toutes les cruautés qui étoient passées en coutume dans ce tems malheureux, il vint mettre le siège devant Villemur Le sieur d'Ariat, qui est celui dont je tiens ce détail, & les

126 MEMOIRES DE SULLY;
1592. bourgeois de Villemur, eurent recours à Thémines, (11) qui tenoit pour le roi, dans la province; & le sollicitèrent de leur amener promptement un puissant secours. Thémines qui ne se sentoît pas assez fort, s'adressa au duc d'Epéron; & en attendant le renfort que celui-ci lui promit, il détacha quelques petits pelotons d'infanterie & de cavalerie, qui entrèrent avec beaucoup de peine dans Villemur, les cavaliers à pied, parce qu'ils ne purent se servir de leurs chevaux, tant la ville étoit étroitement resserrée. Joyeuse avoit fait une faute dont il fut rudement puni, comme on va le voir; c'est d'attaquer Villemur du côté de la ville, au lieu de commencer par le château, qui plus fort en apparence, l'étoit beaucoup moins en effet : sans doute qu'il ne connoissoit pas assez bien la place, ou qu'il eut dessein de profiter des magasins de bled & d'autres munitions, dont il sçavoit que la ville étoit pleine.

D'Epéron envoya un corps de troupes assez considérable; mais com-

(11) Pont de Lauziere de Cardaillac, depuis maréchal de France.

me il leur avoit donné ordre de n'agir que foiblement, & sur-tout de ne pas courir les risques d'un combat, quoiqu'en arrivant ces troupes fissent fort grand bruit, elles se debandèrent, abandonnerent leur poste, & nuisirent plus par leur mauvais exemple qu'elles ne servirent aux autres soldats royalistes. Joyeuse qui ne manquoit pas de bravoure, sur-tout lorsqu'il s'agissoit d'un coup de main, trouvant l'occasion favorable, & peut être se doutant de l'intention du duc d'Epéron, fondit sur ses gens, les surprit, & en auroit fait un grand carnage, si Thémis ne fût accouru assez à temps pour sauver le reste. Il ne laissa pas d'y en avoir sept ou huit cents de tués, & il n'en fallut pas davantage à (12) d'Epéron pour les lui faire rappeler

(12) Tout ceci est si sûr & mis en cette position qu'il peut braver l'autorité de M. de Thou, qui est très-favorable au duc d'Epéron sur ce fait; & celle de l'auteur de la vie de ce duc qui soutient que ses soldats chassèrent ceux de la ligue de devant Ville-
mar & mirent cette place en état de se défendre p. 134 D'ailleurs la chronologie Novenaire se trouve ici en tout d'accord avec nos mémoires, liv. 4. pag. 61 aussi bien que les mémoires de la ligue, tom. 5.

1592. tout-à-fait. Thémines eut beau après cela le solliciter aussi bien que le maréchal de Matignon, ni l'un ni l'autre ne l'écoutèrent; & il n'eut plus d'autre parti à prendre que de se jeter lui-même dans Villemur avec d'Ariat, deux cens cinquante arquebusiers, & environ cent ou cent vingt cavaliers, pour soutenir les assiégés que Joyeuse pressoit plus vivement qu'auparavant. Il en fit sortir Renier qui en étoit seigneur par engagement, mais qui étoit devenu trop infirme pour faire les fonctions de gouverneur en cette occasion; & il résolut de s'y défendre jusqu'à l'extrémité, comptant que le roi, auquel il fit sçavoir sa situation, ne le laisseroit pas périr.

En effet, ce prince écrivit aussi-tôt aux ducs de Montmorency & d'Epernon de prêter main-forte à Thémines. Ce dernier accoutumé à désobéir, ne fit aucun état de cet ordre: pour Montmorency, il fit partir Lecques & Chambaut, avec de fort bonnes troupes protestantes. Elles étoient encore en trop petit nombre pour tenir contre l'armée de Joyeuse, nouvellement renforcée par les Toulousains. Lec-

Anroïne
a Pleix,
sieur de
Lecques.

ques & Chambaut eurent recours à Messillac, lieutenant du roi en Auvergne, & au vicomte de Gourdon, aussi connu par sa valeur & sa fidélité, que par sa grande laideur. Ces deux officiers ne balancèrent pas à marcher au secours de Villemur, avec huit cens arquebusiers & deux cens quatre vingt chevaux. Joyeuse leur envoya offrir le combat qu'ils refuserent, profitant du malheur arrivé aux troupes de d'Épernon, & ne s'occupant que de leur objet. Après ce refus, la cavalerie des assiégeans qui se trouvoit trop pressée dans ses lignes, demanda à Joyeuse la permission de s'écarter dans les villages des environs : ce que ce général accorda avec peine, & contre l'avis des sieurs d'Onous & Montberaut. Il tra parole des officiers qu'au premier signal qui leur seroit donné, ils se rendroient au camp sans perdre de tems.

Messillac, Lecques & Chambaut voyant que cet éloignement de la cavalerie avoit extrêmement affoibli l'armée des assiégeans, séparèrent tous leurs gens de pied en quatre bandes, à chacune desquelles ils joignirent cinquante gendarmes, auxquels on

1592

Raymond
de Messillac
de Reu-
gnac.

1592. fit mettre pied à terre. Un régiment de huit cens hommes fut laissé en bataille-à la vue des retranchemens, avec ordre de donner à certain signal. Quatre cens hommes attaquèrent le premier retranchement, & furent appuyés des quatre troupes. Il n'y avoit ordinairement pour le garder que deux cens fantassins; mais Joyeuse qui avoit des espions chez nous, averti peu de momens avant l'attaque, y en envoya quatre cens autres; & en même tems fit tirer les trois coups de canon qui étoient le signal convenu avec sa cavalerie. Soit paresse à obéir, soit promptitude de la part des Protestans, cette cavalerie n'arriva qu'après l'action commencée. Les nôtres s'avancèrent avant le soleil levé; & s'attachant au premier retranchement, ils couchèrent par terre cent de ceux qui le défendoient. Les autres prirent la fuite vers le second retranchement; & n'y portant que leur peur, ce second retranchement, quoique beaucoup meilleur que le premier, fut forcé de même, & avec une perte considérable.

Thémines regardant le tout de d-

dans la place, seconda les attaquans, & fit une sortie si à propos, qu'elle acheva de tourner la tête aux assiégeans. Leur cavalerie se fit voir en ce moment à la tête de leur camp, mais au lieu d'arrêter le désordre, elle n'eut pas plutôt apperçu que les huit cens hommes de réserve avec trois cens chevaux, s'ébranloient pour venir contr'elle, qu'elle prit le mouvement de tout le reste de l'armée, & chercha son salut dans la fuite. La peur croissant à chaque moment, ce ne fut bientôt qu'une déroute générale, qu'il ne fut pas possible à Joyeuse d'arrêter. Entraîné lui même avec les fuyards, il gagna un pont de planches & de cordes qu'il avoit fait jeter sur le Tarn. Le nombre de ceux qui se précipitoient de ce côté ayant surchargé ce pont, il fondit en ce moment sous Joyeuse, & l'engloutit dans la rivière, sans qu'aucun de ceux qui étoient avec lui en échappât. La peur aveugloit si fort le reste de ces troupes, que s'imaginant encore voir un pont à la place où il n'étoit plus, elles se jetoient dans les flots en cet endroit de la rivière. Il périt en cette occasion par l'épée ou

1592. par l'eau, plus de trois mille hommes de pied & de quatre cens chevaux : perte énorme pour une armée si peu considérable, au lieu que les royalistes ne perdirent pas trente hommes. Les bourgeois de Villemur regardoient de dessus les remparts ce spectacle étonnant, avec une joie mêlée de surprise & d'horreur, qui leur faisoit comparer un effet de la peur qui tient du prodige, avec ce que l'histoire sacrée nous rapporte des Egyptiens au passage de la mer rouge. Mais il est tems de revenir au roi.

En Champagne. Ce prince ayant passé en Picardie ; envoya le maréchal de Biron assiéger Epernai, pour donner de l'occupation à ses troupes. Ce siège fut long & opiniâtre. Biron y fut tué d'un coup de canon ; (13) & si le roi qui

(13) Qui lui emporta ces des blessures qu'il la tête Il étoit presque y avoit reçues. Il fut aussi sçavant dans les parrain du cardinal de lettres que dans la Richelieu, auquel il fit guerre. De Thou rapporter son nom de grette fort la perte que baptême. La ville de nous avons faite de ses Gontaut en Agenois, commentaires Il com a donné son nom à manda en chef dans cette maison. V. aussi sept batailles, & port l'éloge de ce maréchal toit autant de cicatri- dans Brant. tom, 3.

pendant ce tems-là se tenoit à com-
piegne, ne se fut pas déterminé à se
montrer lui même devant cette ville,
on auroit eu de la peine à la prendre.
Il destina un puissant secours qui cher-
choit à se jeter dans la place, & l'ob-
ligea enfin à se rendre.

Les fonds lui manquant absolu-
ment, il fut obligé après cette expé-
dition de licencier tout ce qui lui étoit
resté de troupes étrangères. Il de-
meura encore quelque tems dans ses
quartiers, sur le bruit qui se répandit
que le prince de Parme alloit repasser
pour la troisième fois en France, pour
exécuter les grands projets qu'il avoit
formé contre le roi. La mort de ce
grand général (14) arriva très-heu-

(14) A Aras dans *corps. Coyer il. 4. 30.*
l'abbaye de Saint *Vuy dans M. de Thém.*
Vast. On accusa les *liv. 101. l'éloge de ses*
Espagnols de l'avoir *grandes qualités. Son*
empoisonné par jalousie *corps fut porté en Ita-*
lie ; mais la blessure *lie par la Lorraine ac-*
qu'il avoit reçue en *com-mandé de cent sol-*
Normandie l'année *xante chevaux capara-*
précédente jointe à la *onnés de cuir il n'a*
mauvaise conforma- *volt que quarante-huit*
tion de son corps est la *ans. Il se plaignit d'a-*
seule cause de la mort *voir été deux fois em-*
comme on le reconnut *poisonné par les Es-*
à l'ouverture de son *pagnols, si l'on en*

1592.

à me ranger de son opinion, & à lui donner des conseils entièrement opposés à mes premières idées. Mais alors j'envisageois tout avec d'autres yeux. Le sentiment de tout ce que les Protestans & moi avions à souffrir, le peu de considération où il me sembloit que j'étois, un peu de cet esprit général que d'ôte toujours l'intérêt de la religion, voilà ce qui formoit mes résolutions, & sur quoi je bâtissois pour le roi un système, qui dans ce tems-là me paroissoit le seul raisonnable. J'aurois voulu que ce prince rendant justice à ceux qui le servoient avec zèle & affection, eût refusé tout autre secours, & se fut jeté entre leurs bras. Je me persuadois qu'après cette démarche éclatante, l'Angleterre, la Hollande, & tout ce qu'il y a de puissances Protestantes en Europe, auroient fait en sa faveur de si puissans efforts, qu'ils auroient suffi à le mettre sur le trône, sans qu'il en eût eu aucune obligation aux Catholiques. En cela comme dans tout le reste, les lumières du roi étoient bien supérieures aux miennes. Il comprit dès le premier instant, qu'un royaume tel que la

France,

France, ne s'acquiert point par des mains étrangères, & quand même il auroit jugé la chose possible, c'étoit le cœur des François plus que leur couronne que ce bon prince vouloit conquérir, & il regardoit comme leur bien légitime, les récompenses qu'il eût été obligé en ce cas de donner à leur préjudice, à ceux qui auroient été les auteurs de son élévation

Pour dernier motif de retraite, il arriva peu de tems après que je fus arrivé à Manté, que ma plaie de la bouche & du coup que j'avois reçu dans cette malheureuse rencontre de Chartres, vint à se rouvrir, ce qui m'obligea de me transporter à Rosny, pour me faire guérir radicalement, & prévenir les suites presque toujours fâcheuses des blessures de cette nature. J'y fis quelque séjour. Après une vie aussi tumultueuse que celle que j'avois menée jusqu'à ce moment, j'y goûtois le plaisir pur que la vie retirée offre à ceux qui ont arraché leur cœur à l'ambition. Je m'y amusois aussi à écrire tous les événemens variés par la bonne & la mauvaise fortune, auxquels elle m'avoit exposé pendant vingt ans

1592.

Buhy (16), lieutenant pour le roi dans le Vexin, vint un jour me rendre visite. Il m'apprit que le roi avoit écrit à tous les gouverneurs de ramasser le plus qu'ils pourroient de troupes, & de venir promptement à son secours. C'est le tems où l'on s'attendoit le plus fortement à voir repasser le prince de Parme en France, & Buhy me demanda si je ne ferois pas comme les autres en cette occasion. Cette demande réveilla en moi le souvenir de tant de gouvernemens qu'on m'avoit refusés, & en dernier lieu d'une lieutenance de roi, que le duc de Nevers & les Catholiques m'avoient enlevée d'une manière haute & insultante. Je répondis à cet officier avec quelque émotion, que si le roi avoit eu besoin de mon service, il m'auroit fait l'honneur de m'écrire. Buhy trouva ma réponse fière, & en la rapportant au roi, il l'empoisonna comme fait tout bon courtisan, & fit entendre à ce prince qu'il ne devoit plus compter sur moi, parce que mon parti étoit pris de passer le reste de mes jours à la campagne.

(16) Pierre de Mornay de Buhy, frere de Du-Plessis Mornay.

Cette adduon étoit toute entière de sa façon. Je n'estimois pas assez Buhj pour le faire le confident de mes secrets. » Il » a donc bien changé d'humeur, reprie » aussi tôt le roi, car il n'a jamais man- » qué de se trouver aux occasions pa- » reilles à celle qui se prépare. Quoi- » qu'il s'excuse sur ses plaies, je connois » bien ce qui le reuent, il est en cole- » re contre moi & avec quelque raison, » il voudra dorénavant faire le philoso- » phe, mais lorsque je le verrai, je » sçaurai bien accommoder tout cela, » car je le connois »

Ce discours se tenoit en présence du président Segulier, qui étant venu dîner chez moi quelque tems après, me le rapporta. Comme je répandois mon cœur dans le sein de ce grand magistrat, que je connoissois pour être également bon ami, honnête homme, & excellent politique, il me répondit ces paroles ; que je n'ai pas oubliées, parce qu'elles commencèrent à me desfiller les yeux, & à me déromper de ma première façon de penser

» Monsieur, il me semble que vous êtes » un peu en colère. Nous sommes dans » un tems où la tranquillité est un bien

Jean Se-
gulier

1592.

» difficile à acquérir, les plus sages use-
 » ront de silence & de patience, dans
 » l'espérance d'un meilleur siècle, & le
 » roi est si bon & si sage, que Dieu le
 » destine à être notre restaurateur. »

Depuis ce moment voyant qu'il ne me restoit plus d'autre incommodité de ma blessure, que celle d'articuler difficilement, je commençai à remonter à cheval, & suivi de quelques cinquante chevaux, je me mis à faire des courses sur la grande route de Verneuil & de Dreux à Paris, pour reprendre l'habitude de mon ancien métier, auquel je sentoisi bien que j'allois me remettre tout de nouveau. Dans le second de ces voyages, un jour que je me promenois près de Dreux, entre les villages de Maroles & de Goussainville, je fis rencontre de dix ou douze hommes de pied, qui si-tôt qu'ils nous eurent apperçus, se jetèrent dans les bois dont tout ce pays est couvert. Je marchai promptement vers eux, & j'en fis prendre deux, les seuls de toute la bande qui n'eussent point abandonné le grand chemin. C'étoit deux paysans qui revenoient de Paris, où ils avoient

venu de la volaille. Je les questionnai, ils me répondirent avec une grande ingénuité, qu'ils avoient coutume de ne marcher que la nuit, pour éviter toutes les mauvaises rencontres qu'on fait ordinairement sur cette route pendant le jour ; mais qu'ils s'étoient enhardis cette fois, se voyant en compagnie de neuf ou dix personnes, dont ils ajoutèrent que deux ou trois étoient domestiques de MM de Mercœur, de Medavy & de Vieuxpont.

Je n'en attendis pas davantage pour faire courir après ces trois hommes, dont le voyage mystérieux piquoit ma curiosité. Il fut impossible de les joindre, mes gens se saisirent seulement de deux autres hommes de la bande, qui étoient de Verneuil, dont je ne pus rien tirer par menaces. Je pris une autre voie, je leur donnai quatre écus d'or, & leur en promis encore davantage, s'ils vouloient m'apprendre tout ce qu'ils savoient de ces trois domestiques. Ils me dirent de les suivre, & me menèrent droit à un gros chêne creux & environné d'un buisson fort épais,

1592. où ils me dirent que ces valets s'étoient arrêtés, & avoient jetté dans le tronc de cet arbre les papiers dont ils étoient chargés. En effet j'y trouvai deux boîtes de fer-blanc, & un sac de coutil qui en paroïssent pleins. Je me consolai d'avoir laissé échapper les-messagers, & après avoir satisfait ces deux hommes, je repris le chemin de Rosny, très-impatient d'ouvrir mes paquets.

Ils me parurent tels que je les souhaitois. Je trouvai d'abord force commissions pour lever des gens de guerre de la part du duc de Maienne, plusieurs lettres écrites de la propre main de ce général au duc de Mercœur en chiffres. Des pieces plus importantes attirèrent bien-tôt toute mon attention. Elles concernoient le tiers-parti, dont on commençoit alors à faire du bruit ; & parmi celles-là, je tombai sur deux mémoires qui me sembloient de la dernière conséquence. Le premier étoit le mémoire des demandes que le président Jeannin (17) avoit faites à l'Espe-

(17) René Jeannin, président au parlement de Metz, mort de Dijon.

gne au nom du duc de Maïenne, & le second renfermoit la réponse faite à ces conditions par l'archiduc Ernest pour le roi d'Espagne. Tous les discours qu'on pourroit faire, ne scauroient aussi bien instruire des desseins du duc de Maïenne, de l'esprit de la ligue, & de la politique de l'Espagne, que le contenu de ces deux pièces on sera bien aise d'en voir un extrait.

Le duc de Maïenne soumettoit la ligue au pape, & la mettoit sous la protection du roi d'Espagne, aux conditions suivantes, tant pour tout le *parti en général*, que pour *lui en particulier* que le roi d'Espagne fourniroit & entretiendrait au service de la ligue une armée de seize mille hommes de pied & trois mille chevaux, sur laquelle armée il y auroit deux mille fantassins & cinq cens cavaliers françois, dont lui duc de Maïenne pourroit disposer absolument, outre quatre mille autres fantassins & cinq cens chevaux, aussi françois, qui seroient uniquement attachés à la personne, & soudoyés par l'Espagne, que le nombre de ces troupes seroit augmenté selon le besoin, mais sans

1592. rien stipuler, & à titre de bienfait; que le duc de Maienne commanderoit en chef ces troupes avec celles de tout le parti, sous le titre de lieutenant général de la Couronne, en attendant l'élection d'un roi de France; que cette élection se feroit dans une conférence générale, c'est sans doute les états du royaume dont on veut parler sous ce terme; que jusqu'au moment où elle seroit faite & acceptée, on augmenteroit de moitié la pension que l'Espagne faisoit déjà au général, c'est à-dire, que de trente mille livres par mois, elle seroit portée à soixante mille livres : outre cent mille écus qu'on lui feroit toucher actuellement, & autres cent mille livres après la ratification du traité; & qu'en attendant, on commenceroit par le mettre en actuelle possession de la Bourgogne; qu'après la nomination du roi futur, le duc de Maienne seroit continué dans le gouvernement de l'état, avec le titre de lieutenant général, & qu'il remettroit alors seulement aux Espagnols la ville de Soissons, ce qu'il ne pouvoit faire auparavant, parce que c'étoit la seule place de sûreté

qu'il eût en France pour lui-même, que s'il se trouvoit des obstacles insurmontables, soit à l'élection du roi futur, apparemment de la part du roi de Navarre, à l'envahissement ou à la conservation de la Bourgogne pour le duc de Maïenne, le roi d'Espagne feroit à ce dernier pour dédommagement, une pension annuelle de trois cens mille livres, qui pût lui tenir lieu des biens qu'il risquoit de perdre en France, laquelle pension ne pourroit lui être ôée ni réduite, quelque accord qui se fit entre le roi d'Espagne & le roi de France reconnu, & passeroit à ses successeurs à perpétuité. Il étoit encore stipulé, que l'Espagne éteindroit toutes les dettes du duc de Maïenne, ou du roi élu du consentement de cette couronne, s'il étoit françois; qu'on donneroit pareillement des satisfactions convenables aux autres principaux officiers de la ligue, elles n'étoient point exprimées, soit que Maïenne ne songeât pas aux autres aussi efficacement qu'à lui-même, ou qu'il crut que cet article ne souffriroit point de difficulté, parce qu'au défaut d'argent, il étoit facile

1592. : de satisfaire les seigneurs, en pensions, dignités ou gouvernemens.

Telles étoient les demandes du chef de la ligue, dans lesquelles il ne s'étoit pas oublié, comme on voit. Pour tout cela il offroit au roi d'Espagne, outre la couronne, qui quoiqu'il n'en fût rien dit, ne pouvoit regarder qu'un prince de la maison d'Autriche, puisque le duc de Maïenne sembloit s'en exclurre lui-même; il offroit, dis-je, certain nombre de villes, dont le nom, aussi-bien que celui du roi futur, étoit en blanc, celles que l'Espagne prendroit, devant être remises aux Catholiques françois, sous la protection du roi d'Espagne & du duc de Maïenne; le tout pour servir de sûreté & de caution à l'Espagne jusqu'à l'élection du roi sans en dire davantage: ce qui marque bien encore qu'on comptoit que cette élection dédommageroit suffisamment cette couronne, à moins qu'on ne cherchât par ce sous-entendu favorable, à la flater de cet objet, pour en tirer un secours prompt & efficace. Ce qui fait naître ce soupçon, c'est l'attention à insister & à

revenir souvent sur la clause suivante, qu'en attendant, qu'on se fut déterminé à Madrid sur tous ces articles, (on donnoit pour cela le terme d'un mois,) l'Espagne commenceroit toujours par envoyer un secours puissant dans la Bourgogne, qu'on disoit être en fort grand danger. Pour hâter encore davantage les résolutions de cette cour, le duc de Mayenne qui dans tout ce traité se montrait serviteur fidèle, quoiqu'un peu intéressé, de la maison d'Autriche, assûroit froidement que si l'on trouvoit ces conditions trop déavantageuses pour l'Espagne, elle pouvoit se tourner d'un autre côté que du sien, & que las de porter ce fardeau, il ne demandoit pas mieux que de s'en décharger.

Mais il avoit beau seindre, il avoit affaire à un conseil qui ne prend pas facilement le change, & qui entend encore mieux ses intérêts. L'Archiduc Ernest repandoit à ce mémoire au nom du roi d'Espagne, que Sa Majesté agreoit le titre de conservateur de la ligue, & même vouloit bien qu'on le regardât comme le chef de tout le parti, qu'on le trouveroit tou-

1592.

jours prêt à accorder tous les secours de troupes qu'on lui demandoit contre le roi de Navarre, & même plus qu'on ne lui en demandoit, car il consentoit d'envoyer dans la Picardie seule les dix-neuf mille hommes mentionnés plus haut; il est aisé de voir à quel dessein, cette province confinant les Pays-bas, sans ceux qu'il offroit de faire marcher en différens endroits du royaume. Il ne paroïsoit pas aussi alarmé au sujet de la Bourgogne, que l'étoit le duc de Maïenne, parce qu'apparemment le conseil d'Espagne pénétoit que ce général demandant la jouissance de cette province, il n'étoit pas fâché que toutes les troupes y fussent employées. Sur cet article on accordoit seulement de quoi lever mille Lansquenets & soudoier trois cents chevaux. On ajoutoit pourtant. que si le fort de la guerre tomboit sur cette province, Sa Majesté catholique ne refusoit pas d'y envoyer des troupes considérables; & sans doute cette parole étoit sincère.

Le roi d'Espagne ne se montrait pas non plus si libéral à beaucoup près sur le chapitre particulier de

Maïenne, c'étoit de tous les articles le plus réduit. On ne vouloit rien ajouter à la pension de trente mille livres par mois. On lui accordoit pour lui, & cela simplement pendant qu'il seroit en personne dans l'armée, deux mille fantassins & cinq cens cavaliers. On gardoit un profond silence sur tout le reste. A l'égard des places qu'on prendroit, l'Espagne consentoit que le duc gardât celles dont il s'empareroit, pourvû qu'elle en fît autant de son côté. Elle ne se départoit pas de la demande qu'elle avoit faite de Soissons, & vouloit absolument avoir cette ville pour garantie des avances qu'elle faisoit dans cette guerre. Elle promettoit seulement de la rendre après l'élection du roi. Cette nomination paroïssoit encore douteuse à l'Espagne, qui donnoit à entendre que si elle se faisoit de manière qu'elle eût lieu d'en être satisfaite, on pouvoit alors tout attendre de sa gratitude; mais auparavant on ne vouloit rien risquer. On laissoit pour cet effet sans réponse tous les autres articles; & l'on y en ajoutoit un nouveau. c'est que le duc de Maïenne se déferoit de certaines

1592. de s'unir avec mademoiselle de Longueville. Ils avoient pris le nom de politiques, pour se distinguer des royalistes & des ligueurs ; & pour montrer qu'ils alloient au bien de l'état & à la conservation des droits de la couronne, par-dessus toute autre considération. Leur objet principal étoit d'exclure également du trône tout prince étranger, le duc de Maienne & le roi de Navarre. Le gros du parti n'en sçavoit pas davantage ; mais les chefs qui étoient les maîtres du secret, songeoient de plus à se défaire des deux derniers par le fer ou par le (19) poison, après quoi ne rencontrant plus de difficulté, ils faisoient le cardinal de Bourbon roi, (20) & lui obtenoient une dispense pour se marier avec l'infante, afin de ne pas mécontenter tout-à-fait l'Espagne.

(19) Cette accusation des fils de Louis n'en se trouve dans l. prince de Condé, aucun autre écrivain, & d'Elconor de Roye. elle est du nombre de Ses autres freres & celles que l'auteur ne toient Henri, prince devoit pas avancer de Condé, François, sans y joindre la preuve prince de Conty, & ve. Charles, comte de

(20) Il s'appelloit Soissons.
Charles, Il étoit le troi-

En comparant ce projet avec celui de Jeannin dont on vient de voir le mémoire, on sera surpris que des pièces si contraires les unes aux autres se trouvaissent dans le même paquet. Sans en chercher la raison dans les secrets de la providence qui, en présentant au roi du même coup tous les projets qui se tramoièrent contre la personne, sembloient l'avertir des justes mesures qu'il devoit prendre pour les prévenir, je crois qu'on peut la trouver dans l'intérêt différent de toutes ces personnes, qui communiquant ensemble, & quelques-uns de fort loin, tel que le duc de Mercœur, sans aucun motif commun que la haine qu'ils portoient au roi, enfançoient mille idées chimériques, & se livroient à toutes les lueurs qui brilloient à leur esprit, sans avoir d'objet fixe & déterminé, que celui de donner l'exclusion au roi de Navarre. Dans cette confusion de sentimens, il n'est pas étonnant qu'il se rencontrât des avis si opposés dans les moyens.

Philippe
Emmanuel
de Lothair
ne.

Je demeurai trois jours à Compiègne, souvent en conférence avec le roi, qui se montrait sensiblement touché de l'attentat qu'on méditoit contre

1592. sa personne, parce qu'il se flatoit que sa conduite auroit dû en étouffer l'idée. Il me renvoya à Mante, s'appercevant que les efforts que je faisois pour parler dans ses entretiens pouvoient rouvrir mes blessures. Toutes les marques d'une confiance entière & pleine de tendresse, je les reçus de ce bon prince. La dernière chose qu'il me dit en partant, fut de bien observer tous les mouvemens de ses ennemis, & de me préparer en attendant qu'il prît lui-même le chemin de Mante, à lui donner de bons avis quand il y seroit arrivé; parce qu'il vouloit bien me rendre le maître de la conduite qu'il devoit tenir dans une conjoncture si difficile. Il ne demeura en Picardie qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour finir quelques arrangemens, après quoi il prit la route de Mante. Il choisit cette ville par préférence à toutes les autres, parce que par sa situation elle lui parut le séjour le plus propre à découvrir & déconcerter les différentes cabales de ses adversaires, dans un tems où les pratiques du cabinet alloient vraisemblablement succéder aux fonctions militaires. Son conseil y séjour-

noit déjà, & il y avoit fait venir madame sa sœur. Après la découverte que ce prince venoit de faire des entreprises qu'on formoit contre sa vie, il y auroit eu une extrême imprudence à négliger toutes les précautions qui pouvoient l'assurer. Il renforça la garde. Il logea dans Lamay, qui est comme un faubourg de Manté, un corps de troupes Angloises fort affectionnées, & prit le parti de tenir tout le monde pour suspect, ne voyant en effet presque personne dont il ne dût se défier, depuis qu'il s'étoit convaincu que des gens qu'il admettoit dans ses conseils, à sa table, à ses plaisirs, étoient capables de se porter aux plus violentes résolutions contre lui.

Si de toutes les faveurs que peut accorder un prince aussi estimable par les qualités de son esprit que par ses grandes actions, les sentimens du cœur sont ce qui touche davantage un homme d'honneur, je dois beaucoup à ce prince qui m'honora particulièrement de sa confiance, dans un tems où l'infidélité, la noirceur, la trahison, & tout ce que peut inspirer l'intérêt à des sujets qui ont placé

1592. cette idole à la place de l'amour de leur roi, sembloit ne lui laisser d'autre parti à prendre que celui d'une réserve & d'une défiance générale. J'ai quelque chose de plus à dire, car pourquoi cacherois-je ce qui dans toute ma vie me paroît l'endroit le plus propre à m'attirer l'estime des personnes véritablement vertueuses ? C'est dans cette conjecture si délicate, que ce prince voulut bien s'abandonner à moi, & me confier son fort & sa couronne ; (21) car il ne s'agissoit pas d'un moindre objet, persuadé sans

(21) Si nous en dans tout cet endroit croyons M. de Thou, de ses mémoires, que Gaspard Schomberg, c'est principalement, comte de Nanteuil, & même en quelque Louis de Revol, se maniere à lui seul, secrétaire d'état & que l'honneur en est lui-même eurent une dû. Tacite a dit d'un grande part dans le des principaux ministres d'Auguste, que parti que prit Henri IV. de changer de religion. Aucun historien n'a pu nous désigner — nommément celui qui frappa ce grand coup. Ils ne paroissent pas même avoir songé à M. de Sully. Ce qui n'ôte rien à la force des preuves qui établissent d'Henri IV, qu'on ne s'avisait pas seulement encore de l'en-

doute que le conseil d'un homme plein d'un sincère attachement, & s'il m'est permis de me servir de ce terme, d'une amitié véritable, doit l'emporter sur la pénétration d'esprit & d'habileté,

soupçonner, & ce public des affaires, qu'on trouvera de plus le nom de Rosny ne singulier dans l'histoire de l'un & de celui de Sully, si connu l'autre, c'est que l'ong- pour les personnes tems après que cette bien instruites, allez faveur se fut déclarée rarement vu le per- par les principaux sonnage qu'a joué M. de Sully dans les dix emplois & les premières places qu'on vit le ou douze dernières ministre occuper & années de la vie de même jusqu'à la mort de Henri. Ils demeurent ensemble dans ce prince. Tout in ces termes de la plus compréhensible que exacte circonspection parait cet air de sê- par rapport au public, lerve & de mystère pendant que dans le qu'on examine profondément la con- particulier la familiarité & la confiance joncture de ces tems là n'ont peut-être ja- & avec cela la religion du duc de Sully jamais été portées plus on découvrira sans loin entre un roi & peine les sujets qu'on son sujet. Voilà comment il est arrivé que en ce roi & ce ministre d'en user de la sorte & même de ne dans quelques histoires point se départir de cette conduite jusqu'à de Henry le Grand dont les auteurs sans pénétrer la fin. Ce n'est pas là jusqu'à dans le cabinet un des moindres traits se sont contentés de l'habileté & de la prudence de ces deux de ne représenter que grands hommes. J'ai la face extérieure & cru nécessaire de faire

lorsqu'on n'y joint qu'une fidélité douce. Rien ne m'a jamais fait sentir un plaisir si pur & si noble, que l'honneur d'un pareil choix; mais après m'y être livré quelques momens tout entier, j'envisageai la pesanteur du fardeau dont je me sentis charger; & je tremblai au milieu de ma joie, que ma foiblesse & mon incapacité n'allassent m'engager dans quelque fausse démarche qui nuisît, non pas à moi, je crois que dans ces occasions c'est à foi que l'on songe le moins, mais au prince qui se reposoit sur moi.

De ce moment toutes les précautions que prenoit le roi pour sa personne, je les pris pour le conseil que j'allois lui donner. Je m'y préparai par les réflexions les plus profondes sur l'état des royaumes voisins en général, & sur celui de la France, des parties qui la divisoient, & du roi, en particulier. Je considérai que si dans les emplois pareils au mien, on

cette remarque une entrée en part des fois pour toutes. Il y avait long-tems, Il fut employé au dit l'historien Ma- aux plus confidens thieu, tom 2. pag. du tems de Henri 273. que Rosny étoit III. &c.

ne fait point de fau es même inno- 1592
cemment, sans mériter quelques re-
proches, il n'en est point qu'on ne
s'attire, lorsque celles qu'on y fait
viennent de ce qu'on s'y est com-
porté, avec passion. Cette réflexion
me porta à étudier profondément
mes penchans & mes dispositions, &
me convainquit de la nécessité de
commencer par forcer mon cœur à se
vaincre & à s'oublier lui-même. Un
retour sérieux sur ma conduite pas-
sée, me fit appercevoir de l'injustice
dans les plaintes fréquentes qui m'é-
toient échappées contre le procédé
du roi à mon égard, & à celui des
Protestans. J'en cherchai le principe,
que j'eus bien tôt trouvé dans le pre-
jugé ordinaire, qu'on ne se rend di-
gne de la religion que l'on professe,
qu'en comptant pour rien la cruauté,
la perfidie, le parjure, pourvu qu'on
la fasse triompher. Je me dépouillai
de cette idée aussi injurieuse à l'auteur
de la religion, que préjudiciable
à la religion qui se sert de ces indig-
nes moyens, & l'on me croira aisé-
ment, lorsque j'avance qu'il n'y eut
rien dont je me désistasse aussi fort.

1592. ment, que des pièges que pouvoit me tendre le zèle trompeur de la religion, si l'on fait attention à la nature du conseil que je pris sur moi de donner au roi.

Lorsque je me fus ainsi assuré de moi-même, je craignis moins de porter mes regards dans ce cahos impénétrable d'intérêts différens, & de sonder un avenir qui n'offroit de toutes parts qu'un affreux précipice. Falloit-il éterniser les maux de la France, en mettant aux mains peut être pour plus d'un siècle, deux partis de religion alors à peu près égaux ? Falloit-il qu'un prince qui méritoit si bien d'être heureux, consumât sa vie entière au milieu des horreurs de la guerre, qui jusque-là ne l'avoit pas laissé respirer un moment, & lui préparoit, si je le déterminois de ce côté, des travaux infiniment plus grands encore que tout ce qu'il avoit essuyé ? D'autre part, devois-je exposer le corps entier des Réformés en France, qui cherchoit la paix & la justice, & être la victime d'une Politique toute humaine, à les mettre aux pieds de leurs plus cruels ennemis ?

mis ? Dans l'incertitude du sort des armes, & d'un moment qui pouvoit terminer tout d'un coup les jours du prince, devois-je amener les choses au point, que peut-être la France en proie à l'Espagne & à tous ses voisins, ou déchurée par mille tyrans, perdit en un moment la gloire de son nom, l'éclat de sa monarchie & la succession de ses rois ? Que de périls dans la guerre ! Que de pièges dans la paix ! Que de sujets de craindre de tous côtés ! Et comment prendre une résolution, frappé de tant de dangers, presque inévitables

Le plus grand de tous étoit encore sans difficulté de n'en point prendre. Enfin je crus que tout bien examiné, il falloit préférer le parti qui arrêtoit la guerre civile, redonnoit le calme à la France, la soumettoit à un bon roi, la mettoit en état de se venger des ennemis étrangers ; c'est-à-dire, celui qui détournoit le plus d'inconvéniens présens, & offroit la ressource, du tems pour remédier à ceux qu'on pouvoit craindre. En un mot je résolus de porter le roi à embrasser la Reine

1592. gion (22) Romaine & de l'y préparer peu-à-peu. Je sçavois bien que je mécontentois par-là deux sortes de personnes, les Protestans voisins de la France, & les Calvinistes François: mais pour les premiers, la France une fois unie, ne peut-elle pas se passer de tout secours étranger? Quant aux seconds, ne pouvoit-on pas leur accorder des avantages, qui leur fissent voir ce changement sans murmurer? A l'égard de tous les deux, je comptois sur la reconnoissance qu'un prince tel que Henri ne pouvoit manquer d'avoir pour des personnes, à qui il avoit les plus essentielles obligations.

Voilà de quoi je m'occupai uniquement depuis l'instant où je partis de Compiègne: & j'étois encore absorbé dans ces réflexions, lorsque le roi arriva à Mante. La première chose qu'il fit, fut de me faire dire d'aller le trouver avec les précautions ordinaires. Jaquinot me conduisit dans sa chambre avant le jour, & nous entrâmes aussi-tôt en matière. Hen-

(22) Donc le duc de Sully trouvoit dans la Religion Catholique autant d'avantage pour le salut que dans la Protestante.

1591.
Et qui de son côté avoit fait mille réflexions sur la situation embarrassante où il se trouvoit, commença par m'en faire un portrait au naturel ; intérêts inconciliables dans les princes & les grands du royaume, haines entr'eux & contre lui, mutinerie & désobéissance dans tous les esprits, paresse dans les étrangers alliés, animosité & brigues de la part des ennemis, trahisons au-dedans, violences au-dehors, précipices & écueils de toutes parts ! La fin de ce discours pathétique fut de demander quel remède je connoissois à tout cela.

Je répondis au roi, que sans prétendre lui donner aucun conseil, je voyois simplement trois partis à prendre, sur lesquels c'étoit à ce prince à se déterminer le premier, de satisfaire tout le monde à ses propres dépens, ou plutôt aux dépens de l'état. le second, de ne satisfaire personne, en cherchant à emporter tout de haute lutte le troisième qui tient le milieu entre les deux, de faire tomber tous les obstacles qu'on opposoit à son avènement à la Couronne, en se faisant Catholique. Le roi reprit la pa-

1592. role, & me dit que ce que je lui disois n'étoit rien moins qu'un avis. Il me commanda de lui dire nettement ce que je ferois, si j'étois en sa place. Je cherchai à le lui faire entendre, en reprenant l'un après l'autre les trois moyens que je venois de mettre en avant. Je lui fis envisager qu'en suivant le premier, il se réduisoit lui-même à rien; & que s'il falloit remplir l'avidité de l'Espagne & des ligueurs François, à peine d'un si grand royaume lui resteroit il un petit nombre de provinces. Sur le second, je lui représentai que si-tôt qu'il auroit donné occasion de croire qu'il s'entenoit uniquement aux droits que sa naissance lui donnoit sur la couronne, l'abandon de tous les Catholiques; & le déchaînement d'un peuple d'ennemis au-dedans & au-dehors du royaume, lui attireroient un orage terrible. L'inconstance de la fortune & les revers ordinaires de la guerre quoique ce prince ne les eût point éprouvés, trouvèrent leur place dans cette réflexion. Je ne parlai du troisième parti, que pour dire au roi qu'étant Protestant moi-même, je

ne pouvons lui rien dire sur ce sujet. 1593

À mesure que je parlois, je voyois que l'esprit du roi se frappoit de plus en plus de l'embarras où la conjoncture présente le jettoit: & je m'attendois que ce seroit la vue de tous ces obstacles, qui le meneroit au point où je voulois qu'il arrivât. J'étois sûr, quant aux premier de ces trois parus, que Henri n'y pensoit seulement pas. Je le connoissois trop bien, pour croire qu'il fût capable de se porter à un accommodement, qui ne le laisseroit roi qu'en peinture, sujet ou dépendant de l'Espagne, ou réduit enfin à une petite partie de la France: aussi son embarras ne rouloit que sur les deux autres. D'un côté, disoit il, en demeurant dans sa Religion, il voyoit ligüés contre lui les princes de son sang, tous les grands du royaume, & ceux qui étoient à la tête des affaires & des finances, comme M^{LL}. d'Epemnon, de Nevers, de Longueville, de Biron, d'O, de Rieux (23) de Villeroy, de Manou,

(23) René de Rieux | de Manou frere du
sieur de Sourdeac. | sur-Intendant Louis
Jean d'O | seigneur de l'Hôpital | sieur
Hij

1592.

de Châteauneuf, de Vitry, d'Entragues, de Sourdis; le détail en seroit trop long. Il les voyoit prendre le parti, ou de faire un corps contre lui indépendant de la ligue, ou ce qui étoit plus vrai-semblable & aussi plus dangereux, de s'unir avec la ligue, & de concerter ensemble les moyens de lui fermer tous les chemins au trône. De l'autre, il s'objectoit les plaintes des duc de Bouillon & de la Trimouille, & les cris de tant de Protestans qu'il alloit abandonner; eux qu'il avoit tant aimés, & dont il avoit tiré si long-tems son unique secours. Il se les représentoit passant du mécontentement à la résolution que fait prendre le désespoir d'être sacrifiés par un prince ingrat, se choisissant un chef, se cantonnant en France, & l'obligeant à tourner ses armes contre eux: & il finit par ces paroles: « Non, je ne scaurois les maltraiter, ni leur déclarer la guerre; je les aimerai toujours. »

Je me sentis pénétré de ces paroles,

de Vitry, François de
Balzac, sieur d'Entragues. François d'Es-
coubleau, marquis de
Sourdis, Joachim de
Châteauneuf-

qui marquoient un naturel & un retour si rares dans le cœur des souverains. Je l'en remerciai au nom de tous les Protestans, en mettant un genou en terre & en lui baisant la main. Ce que ce prince opposoit à son changement de Religion, & la manière dont il le faisoit, étoit précisément ce qui dissipoit ma crainte, & me confirmoit qu'on ne trouveroit point ailleurs le remède aux malheurs présens. Je repris la parole & je lui dis, que MM. de Bouillon & de la Trimouille, & tout ce qu'il y avoit de personnes de mérite & de distinction dans le parti calviniste, ne seroient point assez déraisonnables pour s'armer contre lui, pour un parti embrassé par la seule nécessité, lorsqu'on continueroit à les traiter avec tous les égards dûs à leurs personnes & à leurs services, & achevant d'expliquer au roi tout ce que je pensois à ce sujet, j'ajoutai, que le fond de toutes les Religions qui croient en Jesus-Christ étant essentiellement le même, c'est à-dire, la foi des mêmes Mystères, & la même croyance sur la Divinité, il me sembloit que devenu Catholique de Protestant qu'on étoit

1592. auparavant, ou Protestant de Catholique, c'étoit moins changer de religion, que suivre pour l'intérêt de (24) la religion même, ce que la politique a jugé à propos d'y mettre de différence : mais que quand je me tromperois dans cette idée, il étoit toujours incontestable, qu'embrasser la reli-

(24) Joignez à ces la conscience & de paroles du duc de la droiture naturelle : Sully ce qu'il vient de » dans la créance ou dire quelques pages » il se trouvoit, dit-il, auparavant, & ce qui » parlant de M. de Sully, que le roi pouvoit aussi facilement » faire son salut dans » notre Religion comme dans la sienne, » ce n'a pas été beaucoup hazarder sa conscience, que de lui persuader ce changement, & c'étoit au contraire servir » l'état, voir toute la chrétienté très-notablement, sans intéresser sa réputation. « Heureusement Henri le grand ne prit point de son ministre ce sentiment d'indifférence, comme il l'avoue lui-même très-sincèrement, avec les loix de

gion catholique n'entraîne point la nécessité de persécuter toutes les autres au contraire, que peut-être Dieu amenoit le roi à ce changement, pour donner à l'Europe un spectacle nouveau & plus digne de la Religion elle-même qu'il y avoit assez long tems, que la différence des religions donnoit en France les Scènes les plus tragiques, quelle étoit une source de calamités & de désordres, par l'avef, sion qu'on inspiroit au peuple contre ceux qui étoient d'une croyance différente, de la sienne : ce qui se pratiquoit, également de la part des Catholiques & des Protestans, qu'il pouvoit remédier à un mal si dangereux, en unissant ceux qui professoient les deux religions, par les liens de l'amitié & de la charité chrétienne, ou si cette entreprise étoit impossible, en leur prescrivant du moins des règles si justes, que les deux partis fussent contents de ce qui leur seroit accordé. J'attendris ce prince par la seule idée de rendre sa mémoire éternelle, en rétablissant dans un royaume désolé le calme, la sécurité & l'abondance, & de mériter par l'usage des talens qu'il

1592.

avoit reçus du ciel, l'honneur d'avoir rendu la France heureuse, après qu'on avoit désespéré d'elle, & regardé ses playes comme incurables. Je suis sûr que ce motif l'intéressa plus que celui de son repos. Je ne l'oubliai pas pourtant; & je fis convenir tacitement Henri, qu'après avoir, pour ainsi dire, épuisé la guerre, son cœur redemandoit de lui-même une situation moins bruyante & plus tranquille.

La plus forte preuve qu'en cette occasion je parlois pour la raison & la justice, c'est que le roi, qui par un heureux caractère d'esprit sentoit d'abord tout le vrai & le faux de ce qu'on lui disoit, m'avoua que toutes mes paroles lui avoient été jusqu'au fond du cœur. Il ajouta qu'il y réfléchiroit encore profondément; mais qu'il croÿoit qu'il ne suivroit point d'autre conseil. En effet au bout de trois jours son parti fut pris; & il ne s'appliqua plus qu'à applanir les difficultés qui restoient. Les uns le regardoient lui-même: car comme la droiture & la sincérité faisoient le fond de son cœur, de même qu'elles étoient dans toutes ses paroles, je suis persuadé que rien n'auroit

été capable de lui faire embrasser une religion qu'il eût méprisée intérieurement, ou dont il eût seulement douté. Un prince qui n'avoit jamais trompé les hommes, étoit bien éloigné de vouloir tromper Dieu.

Les autres obstacles regardoient les principaux chefs du parti Protestant, que cette seule proposition ne manqueroit pas de révolter, autant par crainte que par point d'honneur. Il les fit tous assembler, & adressant la parole aux plus distingués d'entre eux, qui étoient MM de Bouillon, de Sancy, du Plessis, de Salignac, de Morlas, de Constans & Salettes, (15) j'étois aussi présent, il leur dit, dans l'intention de les sonder : qu'il les avoit fait assembler, pour sçavoir leur sentiment sur ce qu'il avoit à leur communiquer, qu'il avoit reçu des avis

(15) N. Salettes tirent tous deux. Henri étoit président du parlement de Peau & conseiller d'état de Navarre. Morlas étoit son fils naturel, conseiller du conseil privé & d'état & sur intendant des magasins de France. Ils se conver-

el IV apprenant la mort de Morlas, qui étoit un homme de grand mérite dit : J'ai perdu un des meilleurs entendemens de mon royaume. *Chronol. Nouveau liv 7. pag 545*

1592. & je commençai par l'abbé de Belloczanne. Je sçavois que la jalousie le rendoit l'ennemi secret des Durets. Je crus qu'en le prenant de ce côté, en fortifiant sa haine, & en le flatant d'un premier rôle dans les affaires, j'en viendrois à bout. Je débutai par lui dire, que je venois le remercier de la part du roi, de ce qu'il s'étoit si généreusement opposé en sa faveur aux entreprises des Durets : ce qui ne pouvoit partir que d'un fond de droiture & de bonne volonté pour le roi, dont sa majesté, quoiqu'elle le connût peu, lui tenoit tout le compte qu'elle devoit, jusqu'à ce qu'elle fût en état de lui donner des preuves plus sensibles de son affection : ce qu'elle feroit certainement, en lui procurant le chapeau de cardinal, ou du moins en lui donnant un des plus riches bénéfices du royaume, si tôt que ces graces seroient en son pouvoir, par le changement de religion auquel elle touchoit de fort près.

Ce début qui flattoit extrêmement la vanité du personnage, me donna sujet d'entrer comme sans dessein dans les secrètes démarches des Durets,

que je faignois de ſçavoir fort poſitivement, afin de les apprendre de lui-même, & de le porter à s'y oppoſer encore plus fortement, En effet à peine eûs-je lâché quelques paroles ſur ce ſujet, que mon homme cédant à ſon penchant, tomba ſur les Durets, & en dit tant de mal, qu'il me jeta dans l'autre extrémité de croire que ſa haine les lui faiſoit accuſer fauſſement. L'idée du chapeau & de l'évêché produiſant ſon effet, Bellozanne ſeignit de ſentir pour le roi le zele que je lui attribuois moi-même par pure ſainte il ne tint pas à lui que je ne cruſſe qu'il s'étoit oppoſé aux violentes réſolutions des Catholiques, dont il m'apprit chemin faiſant toute l'intrigue & le but. Je me flatai quelque tems d'avoir gagné cet homme au roi mais les fourbes reviennent bien-tôt à leur caractère. Il ne m'en eut pas ſi-tôt fait la proteſtation, qu'il alla en faire une toute contraire au cardinal de Bourbon, enſuite à Ville-roi & à Jeannin, auxquels il redit d'un bout à l'autre toute la converſation qu'il venoit d'avoir avec moi. S'il ſe trouva bien de ſa trahiſon, parle

1592. nouveau degré de faveur où elle le mit, je trouvois de mon côté qu'elle fervoit peut-être mieux le roi, que ne l'eût pu faire son secret. Outre que par-là j'avois trouvé moyen d'instruire ces Messieurs de la disposition prochaine du roi à embrasser leur religion : ce qui les ramenoit intérieurement vers ce prince, sur-tout le cardinal plus épris de la religion que de la couronne, l'indiscrétion de Bellozanne produisoit encore un autre effet, c'est de leur donner envie de se supplanter les uns les autres dans l'acquisition des bonnes grâces du roi. Je pardonnai donc de bon cœur à Bellozanne sa duplicité ; & j'en tirai même un troisième fruit par rapport aux Durets.

Ceux-ci sentant que les nouveaux secrets dont Bellozanne s'étoit fait honneur auprès de ses patrons, lui avoient donné une nouvelle pointe de faveur, n'en furent que plus disposés à écouter les propositions que j'allai leur faire ensuite. Je leur dis, que le roi piqué de la fourberie de Bellozanne (ce qui ne laissoit pas d'être, parce qu'il l'avoit poussée jusqu'à donner de

Pombrage aux Protestans,) ne vou-
loit plus entretenir aucun commerce
avec cet homme sans foi, & qu'il
étoit disposé à faire par leur canal toutes
les démarches qu'il auroit à faire
dans la suite. Je leur gardois une pièce,
dont j'étois sûr que la communication
produiroit un merveilleux effet, c'est
le projet d'accommodement de la li-
gue avec l'Espagne, & la réponse en
conséquence, dont ils n'avoient eu au-
cune connoissance, & que je leur mon-
trai en ce moment. Ce trait les terrassa
Ils se crurent méprisés. Ils jugerent le
projet assez raisonnable, pour avoir
lieu de craindre qu'il ne s'exécutât,
& n'emportât la décision des affaires,
sans qu'ils y eussent contribué en rien
ce qui est pour ces sortes de gens le
coup le plus accablant. Ils ne balan-
cerent pas à m'offrir avec ardeur leurs
services pour le Roi. Le changement
de religion que je leur avois aussi in-
sinué, leur paroissant applanir toutes
les chicanes qu'on faisoit à ce prince,
ils furent ravis d'être les entremetteurs
d'un projet, dont ils trouvoient l'in-
vention plus heureuse, que celui qui
avoit été proposé à l'Espagne par le

1592.

duc de Maienne. Pour mieux dire, il ne leur en restoit point d'autre à suivre après la victoire que Bellozanne venoit de remporter sur eux. Effectivement ils garderent mieux le secret, & s'employèrent assez utilement.

Je me tournai ensuite du côté de l'abbé du Perron, (27) qui par son caractère, sa réputation, son éloquence, pouvoit plus auprès du cardinal de Bourbon, lorsqu'il s'agissoit de lui faire prendre ou quitter une résolution, que toutes les fineses de Bellozanne & des Durets. Nous nous connoissions depuis long-tems, & il m'avoit quelque obligation. Je concertai mon discours, comme ayant affaire à un homme pour lequel l'éloquence, les grandes idées & les raisonnemens (28) profonds avoient de puissans charmes; & j'y fis entrer autant & plus de politique & de vûes humaines, que de religion. Mon frere

(27) Jacques Davy, du Perron, depuis évêque d'Evreux, & ensuite cardinal, il en sera encore parlé.

(28) Ce jugement du duc de Sully sur le cardinal du Perron, paroît plus juste que celui de Joseph Scaliger, qui ne le traite que de babillard, locutus curuleus, ou, locutus levis.

le gouverneur de Manté, fut présent à cette conversation, où après avoir glissé mes discours ordinaires sur la future abjuration du roi, j'entrepris de prouver à du Perron qu'à l'Espagne près & quelques brouillons en France, l'intérêt & l'avantage non seulement de la France, mais encore de toute l'Europe, étoit que le roi de Navarre fût élevé au trône, & qu'il possédât le royaume dans la même étendue, & avec le même pouvoir qu'en avoient joui les rois ses prédécesseurs.

Je commençai par le pape. Je dis à du Perron, que lui qui avoit une si parfaite connoissance de la cour de Rome, sçavoit mieux que personne, que Clément VIII qui siégeoit alors, n'étoit ni si violent que Sixte V^e ni si changeant que Grégoire XIV, Que ce pape considéroit les affaires présentes de l'Europe & de la Chrétienté, d'un esprit net & impartial; que son intention n'étoit point qu'en rompant l'équilibre nécessaire entre les deux maisons de Bourbon & d'Autriche, la France se trouvât assujettie à l'Espagne, parco

1592.

qu'il n'ignoroit aucune des vues de celle-ci pour la Monarchie universelle; qu'en cela, outre l'intérêt de pere commun des Catholiques le pape trouvoit son intérêt temporel en particulier, parce que l'Italie & le patrimoine de saint Pierre suivroient de près le sort de la France & des autres royaumes; & que le pape courroit risque un jour de se voir réduit à la simple qualité de chapelain des rois d'Espagne. Que sa sainteté pensoit d'ailleurs trop sensément pour ne pas tendre les bras au roi, dès qu'il témoigneroit vouloir se rapprocher d'elle, sans se soucier de ce grand terme de relaps, dont on cherchoit à éblouir les simples.

Ma proposition souffroit bien moins de difficulté encore par rapport aux autres têtes couronnées de l'Europe. Je ne m'y arrêtai que bien peu, pour mettre la conversation sur l'Espagne. Je demandai à l'abbé du Peron s'il ne croyoit pas aussi-bien que moi, que ces fins politiques qui étoient l'unique cause des troubles qui agitoient la France, commençoient à désespérer de voir réussir ce brillant pro-

jet qu'ils s'étoient formé de conquérir toute la France & cela sur la connoissance qu'ils avoient, tant du roi & des Protestans qui lui étoient attachés que des Catholiques françois. Le roi d'Espagne avoit-il jamais pu se mettre sérieusement dans la tête de faire de la France une province espagnole; & se flater que sa domination pût jamais être du goût d'un peuple, de tout tems l'émule & l'ennemi de l'Espagne? Sur-tout cela on avoit alors bien plus que de simples soupçons. Le roi d'Espagne agissoit visiblement, comme sentant parfaitement que les ducs de Maïenne, de Guise & de Mercœur cherchoient à le prendre pour dupe il ne pensoit pas mieux des ducs de Savoye & de Lorraine, qu'il voyoit se servir de ses troupes & de son argent, sans en avoir plus d'égards pour lui. Une preuve bien convainquante que Philippe étoit dans tous ces sentimens, étoient les propositions secrètes qu'il avoit fait faire & renouveler tant de fois au roi, par D. Bernardin de Mandocce, le commandeur Moreau & le Comte de Taxis c'est qu'au fond ce prince

1592.

voyant que tout ce qu'il pouvoit prétendre des troubles de France se réduiroit au plus à deux ou trois de ses provinces, il lui importoit peu de qui il les obtînt, du roi ou de la ligue. Il est vrai qu'en partageant la France avec les chefs de la ligue, il se donnoit de grandes espérances d'attirer un jour tout à lui, en attaquant séparément tant de petits rois : mais il achetoit actuellement bien cher cette espérance, par l'épuisement de troupes & d'argent où le jettoit l'avidité de la ligue, & pour peu que le roi soutînt long-tems la guerre, Philippe sentoît qu'il se verroit peut-être obligé de retirer tous les secours qu'il donnoit en France, n'en ayant pas trop pour lui-même en Flandre, où la guerre ne faisoit que s'allumer de plus en plus.

Comme je m'appergus que du Perron m'écoutoit attentivement, & sembloit tomber intérieurement d'accord de tout ce que je lui disois, je ne quittai pas si-tôt le chapitre de l'Espagne. Je lui dis, qu'il n'y avoit aucune apparence que tant de braves gens, si amateurs de leur liberté,
de

de leur gouvernement, de leurs loix & de leurs coutumes, pussent s'accommoder jamais d'une servitude étrangère, & se résoudre à ne remporter pour prix de leurs plus belles actions, que l'honneur d'être les subalternes des grands d'Espagne, ou tout au plus stipendiaires d'un roi, qui n'avoit jamais eu de plus grandes obligations à personne qu'au prince de Parme, & cependant l'avoit laissé attendre jusqu'à la mort la récompense de ses services, que tout le but des seigneurs François en paroissant s'attacher au roi d'Espagne, n'étoit que de se faire accorder de plus grandes récompenses par Henri, pendant qu'il étoit encore engagé dans la religion protestante, après quoi ils abandonneroient sans peine ce reproche si rebattu de relaps, aussi-bien que le dessein de choisir l'un d'eux pour roi, le mariage de l'infante, & tant d'autres projets aussi vagues

Je produisis à l'abbé pour preuve de ce que je lui disois, le traité que la ligue avoit fait proposer à Henri par Villeroy & Jeannin, dès après la levée du siège de Rouen, dont je

1592. n'ai pas pu parler à fond dans son tems, mais que je vais exposer dans un moment. Après cela me tournant avec vivacité vers du Perron, je lui demandai s'il n'étoit pas de l'intérêt de tous les bons François, & de lui-même tout le premier, d'empêcher de pareils desseins de s'accomplir ? Si la politique de l'état vouloit que détruisant en un moment un édifice qui avoit tant coûté aux rois de France, & que quelques-uns avoient cimenté de leur sang, on revît la France pleine de ces petits tyrans cruels & ambitieux, qui prétendoient faire la loi au prince, & toujours prête à être accablée par les premiers ennemis qui l'attaqueroient ? S'il ne convenoit pas que le gouvernement monarchique, par lequel tous les membres sont unis & soumis à un chef unique, est le plus glorieux & le plus avantageux de tous, & en particulier pour la nation François ?

Je tranchai court sur ce tiers-parti de politique, en faisant observer à du Perron qu'il falloit qu'il arrivât nécessairement de deux choses l'une, ou qu'il se réunit à la ligue,

ce qui faisoit perdre à celle-ci le secours de l'Espagne, ou qu'il marchât séparément de la ligue, ce qui le compromettoit avec elle, & l'exposoit, ou à en être détruit, ou à la détruire. Dans tous ces cas, il ne pouvoit rien arriver qui ne tournât à l'avantage du roi.

Pour finir par ce qui regardoit la personne même du roi, il ne me fut pas difficile de faire avouer à l'abbé, que ce prince étoit tel qu'il le falloit pour régner sur les François. Je lui fis remarquer que sa réputation étoit si bien établie par-tout, qu'il y avoit bien à craindre pour la ligue, & encore plus pour ce tiers-parti si peu accrédité, que dans les provinces où l'on ne se livroit pas aussi aveuglément que dans Paris aux caprices de la ligue, on ne se jettât tout à fait entre les bras de ce prince, après que l'ivresse des esprits seroit passée, & auroit fait place à l'amour du repos, si naturel à ceux qui ont souffert, que les provinces commençoient déjà à témoigner ouvertement leur mécontentement. Mais sans tout cela, combien de tems le roi ne pouvoit-il pas encore soutenir la

1592. guerre avec le secours des seuls Protestans françois & étrangers, brave & expérimenté comme il étoit, & se tenant en garde contre les attentats domestiques? On l'avoit vu avec moins de dix villes dans son parti, & n'ayant qu'une poignée de monde, tenir contre toutes les forces du royaume. Je conclus, qu'au lieu de donner aux ennemis de la France le plaisir de la voir se consumer & s'anéantir d'elle-même, il étoit de l'intérêt général de favoriser un prince, qui se montrait capable de lui redonner sa première tranquillité, & de l'élever à un nouveau degré de splendeur.

L'abbé du Perron n'eut rien à répondre à toutes ces raisons. Il fut convaincu de leur force; & comme je m'y attendois bien, il s'y résolvant, il vint le cardinal de Bourbon, en y joignant un grand conseil de prélats, & qu'il ne manqua pas d'ornez de tout le bel appareil de l'éloquence. Le reste de cette année & le commencement de la suivante, furent employés de la part & de l'autre en allées & venues, & en pourparlers de cette et

pièce. Des qu'on se fut tourné à la négociation, on eut plus de négociateurs que l'on ne vouloit.

Il étoit vrai que Villeroi & Juan n'avoient présenté au roi il y avoit long-tems un projet de traité de la ligue, & qu'elle offroit de le reconnoître pour roi, à certaines conditions. La pièce est assez curieuse pour en donner un précis. Le véritable esprit qui faisoit agir la ligue s'y montre tout entier. L'abjuration du roi étoit à la tête, comme la première & la principale condition. On vouloit qu'ils s'engageât à faire profession publique de la religion catholique dans trois mois; qu'il la rétablît dans toutes les villes, d'où la supériorité des réformés l'avoit bannie, qu'il se dégagât de toute alliance avec eux, qu'ils n'eussent aucune part aux dignités, charges, ambassades & emplois de l'état, de quelque nature qu'ils fussent, en un mot qu'ils ne demeurassent en France qu'à titre de simple tolérance, & pour un certain tems, sauf à proroger le terme, suivant l'exigence des cas. Plusieurs autres articles sembloient n'y être mis que pour persua-

1592.

der au peuple que les chefs de la ligue, en traitant avec Henri, avoient pour unique objet de servir la religion & l'état. Telles étoient la clause de nommer aux bénéfices conformément aux canons, celle de tenir les états de six en six ans, & plusieurs autres.

Toutes ces conditions étoient précieuses; mais on y ajoûtoit, & c'étoit-là le point essentiel pour les auteurs du projet, que le roi reconnoîtroit, autoriseroit & soutiendrait la ligue de tout son pouvoir; qu'il laisseroit en sa puissance certain nombre de villes, où il ne pourroit pas même mettre de garnison, c'est-à-dire, qu'il ne devoit régner que sous elle; qu'il partageroit tous les gouvernemens de France entre ses principaux officiers qu'on lui désigneroit; que de plus, il entretiendrait dans chacun de ces gouvernemens les troupes suffisantes à y maintenir la religion romaine; qu'il ne pourroit y disposer des tailles, impôts & autres revenus royaux, mais qu'ils seroient tous employés à cet usage, suivant une répartition proportionnée à la qualité & aux besoins de ces

gouvernemens, qu'il en seroit de même de toutes les garnisons que l'on mettroit dans les places du royaume Suivoit la destination de ces gouvernemens, la Provence, au duc de Nemours, le Languedoc, au duc de Joyeuse, le Bourbonnois & la Marche, au duc d'Elbeuf, la Bretagne, au duc de Mercœur, les deux Vexins, a titre de gouvernement, à d'Alincourt; parue de la Normandie, à Villars, l'Île-de-France, au baron de Rosne, l'Orléanois & le Berry à la Châtre, la Picardie, au duc d'Aumale, la Champagne, au duc de Guise, avec la charge de grand-Maitre, & toutes les dignités & bénéfices qui avoient été dans sa maison

Le duc de Maïenne étoit le plus richement partagé, comme de justice Avec le gouvernement de Bourgogne on unissoit pour lui ceux du Lyonnais, Forêt & Beaujolois, & on lui donnoit dans toutes ces provinces un pouvoir qui auroit anéanti celui du roi, le droit de disposer comme il jugeroit bon des gouvernemens, lieutenances de roi & autres emplois non-seulement militaires, mais

1592. encore de finance & de judicature; & qui plus est, des dignités, bénéfices & places ecclésiastiques; & pour mettre le comble à des avantages si extraordinaires, l'on y ajoûtoit la charge de connétable ou de lieutenant-général de la couronne: il n'y avoit que celle-la qui parût digne de M. de Maïenne. On retenoit encore *in petto* quatre bâtons de maréchal (29) de France, dont la ligue nommeroit en tems & lieu les sujets, outre des pensions considérables aux plus distingués d'entr'eux. On avoit poussé l'excès jusqu'à prescrire au roi d'acquitter les dettes des personnes de considération du parti qu'on lui nommeroit, au nombre de vingt. Enfin pour achever de lui lier les mains, on ajoûtoit, qu'il souffriroit que des princes étrangers, au choix des Catholiques, accédas-

(29) Ces quatre bâtons rapporte à cette occasion de maréchal furent un bon mot de rent donnés l'année suivante à Rosne, la Charvalon, qui dit un jour au duc de Maïenne » Monsieur, vous phin & Saint-Pol il » avez fait des bâtards sera parlé de chacun » qui seront légitimés d'eux dans la suite. On » à vos dépens. »

sent au traité, & se rendissent garans de son exécution. Le nom du pape étoit le seul marqué, sans doute que le blanc devoit être rempli entr'autres de celui du roi d'Espagne. On reconnoit ici trop clairement les vûs espagnoles. Charles Quint ne demandoit pas autre chose, lorsqu'il disoit qu'on avoit tort de l'accuser de haïr le roi de France, puisqu'au lieu d'un, il souhaitoit qu'il y en eût vingt.

Personne ne croira que la ligue en traitant avec le roi à des conditions si injurieuses pour ce prince, pût se persuader qu'il s'y soumettroit. Il y a donc toute apparence qu'elle ne le faisoit, que pour donner à son refus une espece de tort dans l'esprit de la plus vile populace. Aussi le roi loin de traiter cet écrit sérieusement, & d'y répondre secrètement, comme il auroit fait s'il avoit cru qu'il pût le conduire à un accommodement, le sacrifia tout d'abord aux Protestans, Ils donnèrent à la pièce toutes les qualifications qu'elle meritoit. Elle révolta jusqu'aux Catholiques même de la suite du roi. Ceux-ci trouvèrent que tout y étoit mal arrangé.

1592. qu'elle étoit pleine d'articles qui n'étoient pas nets deviendroient une source inépuisable de difficultés; qu'il y en avoit certains, dont l'exécution étoit absolument impossible. Ils dissimuloient ce qui leur avoit fait le plus d'impression; c'est que par la disposition des graces & des faveurs, il n'en restoit plus pour eux.

Le roi n'ayant fait de cet écrit d'autre usage que de s'attacher plus fortement ceux qui le servoient, fit une réponse fort courte & fort sèche au président Jeannin; elle étoit datée du camp devant Caudebec. Il n'est pas besoin d'en rapporter le contenu.

Les guerres civiles, sur-tout celles où la religion se trouve mêlée, donnent un air de licence & d'effronterie, qui en toute autre occasion auroit bien de quoi surprendre. Jeannin scandalisé de ce qu'on avoit traité son projet de ridicule, répliqua par écrit, & en s'adressant au roi lui-même: Qu'il s'étonnoit fort du ton sur lequel on le prenoit avec lui. Que si l'on examinoit bien son projet, on trouveroit qu'il n'y avoit pas encore assez bien traité la ligue. Que la seule crainte

qu'il avoit eue en le faisant, étoit d'en être désavoué, sur-tout du duc de Nemours, qui au lieu d'un gouvernement, s'étoit déjà formé une principauté dans le Lyonnais de l'aveu de l'Espagne, & encore plus du duc de Maienne, dont les intérêts y étoient assez négligés. La modération de Jeannin n'est-elle pas admirable ? Qu'il lui sembloit y avoir assez bien servi le roi, en ne parlant pas de lui faire donner des villes à la ligue pour la sûreté de l'exécution de sa parole. Comme si celles qu'on y accordoit aux gouverneurs, ne faisoient pas le même effet, qu'il avoit encore éludé pour faire plaisir au roi, la question de l'hérédité des gouvernemens. Cela est vrai, mais quelle difficulté restoit-il aux gouverneurs de se l'attribuer, après tous les autres droits dont il les revêtoit ?

Jeannin marquoit ensuite au roi avec une liberté que l'on peut bien nommer une impudence outrée, que les armes des Catholiques contre lui étant justes, non-seulement il ne devoit point se servir avec eux des termes de crime & d'abolition, mais qu'ils étoient tous en droit de traiter

1592. avec lui d'égal à égal, parce que ne devant point être regardés comme des ennemis vaincus, ni lui comme roi du vivant du cardinal de Bourbon, le seul roi reconnu en France, non plus qu'après sa mort, à cause de sa religion, c'étoit ici le corps de la monarchie qui traitoit avec un prince étranger : que par la même raison, l'acceptation que le roi avoit faite ne devoit point s'appeler un édit de pacification accordé par un roi à des sujets, mais une convention amiable avec un peuple qui se donne librement un roi, après que les raisons de le refuser ont été levées. Toutes les autres impertinences de cette lettre ne méritent pas d'être relevées. Jeannin finissoit par rejeter formellement toute entremise de MM. de Bouillon, du Pleffis, & des autres Réformés dont le roi avoit fait mention dans sa réponse ; & il déclaroit qu'il ne vouloit avoir aucune communication avec eux.

1593.

Pendant que le roi délibéroit sur le parti qu'il avoit à prendre, les états se tenoient à Paris. (30) L'idée de les

(30) Ils furent convoqués, mais l'ouverture
voquée pour le 25 Jan- n'en fut faite que

convoquer venoit du prince de Parme, & il faut convenir que par la manière dont il devoit s'y prendre pour arriver à ses fins, on ne pouvoit pas prendre de résolution plus ruineuse pour la cause du roi. Ce général devoit les indiquer à Reims, & réunissant tous ses efforts pour se rendre maître des délibérations au dedans, pendant qu'avec une armée supérieure il conqueroit le peuple dans son parti, & les grands dans leur devoir, il s'assûroit de parvenir à une élection entièrement du goût de l'Espagne, & de faire aussitôt après sacrer le roi élu. Tout cet arrangement étoit d'une profonde politique (31) Un peu de promptitude, beaucoup de libéralité, une occasion bien choisie, sur tout cela une armée

lendemain dans le
loovre préparé pour
cet effet Les haran-
gues les ailes de tou-
tes les cérémonies de
cette assemblée, se trou-
vent dans plusieurs
historiens Voyez par
ticulierement de Thou
liv 105 Davila liv
23 même de la ligne
100. 5. m. 100. a c ar de

1593: de Nemours, de Mercœur, de Guise ; enfin les princes du sang qui avoient aussi chacun un objet (33) différent ; & qu'il n'y étoient pas moins attachés ? Tous ces partis, si-tôt que les états furent ouverts, considérant que c'étoit là le coup de partie, eurent recours chacun de leur côté à mille stratagèmes qui se détruisoient mutuellement ; & suivant l'idée de ce qu'on appelle la fine politique, s'enveloppant & se dérochant sous de fausses marches pour tâcher d'amener les autres à leur but, ils joignoient à la multiplicité des avis déjà si embarrassans, un flux & reflux d'opinions qui jetoient dans un labyrinthe où personne ne se connoissoit plus. Aucun ne dit d'abord nettement sa pensée. Il semble qu'on se fût donné le mot pour se déguiser à l'envi, & pour faire deviner son objet.

Les Espagnols ne suivoient en cela que leurs maximes ordinaires & leur caractère particulier, ou cherchoient peut-être à sonder les esprits, pour

(33) « La ligue avoit » que chacun y vou-
« cela de bon pour la » loit commander, &
« France, dit le Grain, » nul obéir. »

découvrir si les François verroient de bon œil un prince étranger regner sur eux. Lorsqu'ils virent qu'en temporisant leur but s'uyoit loin d'eux, ils vinrent enfin à proposer ce qu'ils avoient de plus raisonnable, le mariage de l'infante (34) avec le car

(34) Cläre Eugénie d'Autriche se crut fille de Philippe II Le duc de Savoie avoit épousé Cathérine l'amée Ce ne fut qu'après avoir essayé inutilement par le ministère du cardinal de Plaisance l'évêque du cardinal de Pellevé de soumettre la France à une domination purement Espagnole par le mariage de cette infante avec le prince Ernest d'Autriche l'aîné des frères de l'empereur Les mémoires d'état de Villeroi imputent à la cour de Madrid, comme une faute qui fit manquer la couronne de France à l'Espagne, de n'avoir pas voulu faire part de cette infante future reine que le prince

qu'on lui destina pour époux ne fut déclaré & reconnu mais je doute que l'arrivée de cette princesse à Paris eût applanit toutes les difficultés. Selon M. de Thou la brigue en faveur du duc de Guise se trouva un jour si forte par l'union de l'Espagne & du clergé de France que sans opposition on y mit secrètement son propre oncle le duc de Mayenne & la déclaration que le roi de Navarre fit semer à propos qu'il étoit résolu d'embrasser la religion Catholique, il y a toute apparence que ce prince auroit été proclamé roi. On loue le duc de Guise dit le pere de Chalons Histoire de

1593. dinal de Bourbon. Tous les seigneurs François ayant à leur tête les Guises, attendoient que les Espagnols franchissent ce pas, & concouroient tous à un point commun qui étoit de se servir de cette proposition, pour mettre entre le roi & le cardinal toute la haine qui peut animer deux rivaux décidés; & conséquemment entre le roi & les chefs du parti contraire, M. le comte de Soissons, les ducs de Nevers, de Longueville & les autres. On laissa prendre à cette proposition assez de force pour qu'on en vint jusqu'à dresser les articles qui furent envoyés au cardinal par le canal de Bellozanne; mais tous les seigneurs se réunissant ensuite, ils sçurent bien la faire tomber. A quel dessein? On le pénètre facilement; afin que, ce que ces seigneurs ôtoient au cardinal & aux autres princes du sang, retombât sur eux-mêmes; comme les princes du sang en paroissant s'oublier pour le car-

France, tom. 3. pag. 257. après Mathieu, } une marque qu'il
 » d'avoir eu tant de } se flatât d'une espé-
 » modération en cette } rance aussi douce,
 » occasion, qu'il ne } ni aucun empressé-
 » laissa paroître au- } ment pour une fi-
 » grande fortune. «

dinal, ne le faisoient aussi que par un retour vers eux-mêmes, qui leur fit envisager qu'après lui la couronne pourroit plus facilement leur venir, que si elle passoit sur une tête étrangère. Les Espagnols comprurent tout ce manège des princes Lorrains, & on s'attend bien qu'ils ne leur pardonnerent point.

Cet intérêt commun des grands qui les unissoit contre l'Espagne & contre les princes du sang, venoit ensuite à se diviser en autant de branches qu'ils étoient de têtes, chacun croyoit la sienne propre à porter le diadème. Le dépit & la jalousie se mirent bientôt de la partie, & l'on en vint à se disputer la couronne, pour le seul plaisir de se l'arracher. c'étoit la consolation de ceux qui se voyoient exclus. Tel de ces partis n'en vouloit qu'à une seule personne, & se consolait de ne pas réussir pour soi même, s'il pouvoit rendre la brigue inutile. De cette classe étoit le clergé, qui sans pouvoir désigner personne nommément, s'opposoit seulement de toutes ses forces à l'élection du roi de Navarre. Tel autre entreprenoit de supplanter deux, trois

1593. ou davantage des contendans; & il ne s'en trouvoit aucun par tous ces motifs, capable de former un parti assez supérieur pour entraîner tous les opposans. Le peuple quoiqu'assez ordinairement esclave de sa prévention en faveur d'un sujet, ne se déterminoit point à cause de la multiplicité des sujets; & il lui arrivoit en cette occasion ce qu'on a souvent expérimenté, que prenant le ton de cette sorte de personnes indifférentes & détachées qui se trouvent toujours dans le public, il tournoit en spectacle pour lui une affaire de cette importance, & ne faisoit que rire des malheureux supplantés.

Mais enfin ce jeu, ce manège de tromperies ne pouvoient pas long-tems durer. Les passions se font donner en ces rencontres les premières délibérations & les premiers mouvemens. Si le concours des causes les empêche de l'emporter, la raison lente à se montrer dans les assemblées tumultueuses, se fait voir à la fin; & après l'avoir long-tems combattue, on la suit par nécessité. La première démarche qu'elle fit dans cette occasion fut par l'organe du parlement, qui

LIBER CIRCULARIS

1777
 1778
 1779
 1780
 1781
 1782
 1783
 1784
 1785
 1786
 1787
 1788
 1789
 1790
 1791
 1792
 1793
 1794
 1795
 1796
 1797
 1798
 1799
 1800
 1801
 1802
 1803
 1804
 1805
 1806
 1807
 1808
 1809
 1810
 1811
 1812
 1813
 1814
 1815
 1816
 1817
 1818
 1819
 1820
 1821
 1822
 1823
 1824
 1825
 1826
 1827
 1828
 1829
 1830
 1831
 1832
 1833
 1834
 1835
 1836
 1837
 1838
 1839
 1840
 1841
 1842
 1843
 1844
 1845
 1846
 1847
 1848
 1849
 1850
 1851
 1852
 1853
 1854
 1855
 1856
 1857
 1858
 1859
 1860
 1861
 1862
 1863
 1864
 1865
 1866
 1867
 1868
 1869
 1870
 1871
 1872
 1873
 1874
 1875
 1876
 1877
 1878
 1879
 1880
 1881
 1882
 1883
 1884
 1885
 1886
 1887
 1888
 1889
 1890
 1891
 1892
 1893
 1894
 1895
 1896
 1897
 1898
 1899
 1900
 1901
 1902
 1903
 1904
 1905
 1906
 1907
 1908
 1909
 1910
 1911
 1912
 1913
 1914
 1915
 1916
 1917
 1918
 1919
 1920
 1921
 1922
 1923
 1924
 1925
 1926
 1927
 1928
 1929
 1930
 1931
 1932
 1933
 1934
 1935
 1936
 1937
 1938
 1939
 1940
 1941
 1942
 1943
 1944
 1945
 1946
 1947
 1948
 1949
 1950
 1951
 1952
 1953
 1954
 1955
 1956
 1957
 1958
 1959
 1960
 1961
 1962
 1963
 1964
 1965
 1966
 1967
 1968
 1969
 1970
 1971
 1972
 1973
 1974
 1975
 1976
 1977
 1978
 1979
 1980
 1981
 1982
 1983
 1984
 1985
 1986
 1987
 1988
 1989
 1990
 1991
 1992
 1993
 1994
 1995
 1996
 1997
 1998
 1999
 2000
 2001
 2002
 2003
 2004
 2005
 2006
 2007
 2008
 2009
 2010
 2011
 2012
 2013
 2014
 2015
 2016
 2017
 2018
 2019
 2020
 2021
 2022
 2023
 2024
 2025
 2026
 2027
 2028
 2029
 2030
 2031
 2032
 2033
 2034
 2035
 2036
 2037
 2038
 2039
 2040
 2041
 2042
 2043
 2044
 2045
 2046
 2047
 2048
 2049
 2050
 2051
 2052
 2053
 2054
 2055
 2056
 2057
 2058
 2059
 2060
 2061
 2062
 2063
 2064
 2065
 2066
 2067
 2068
 2069
 2070
 2071
 2072
 2073
 2074
 2075
 2076
 2077
 2078
 2079
 2080
 2081
 2082
 2083
 2084
 2085
 2086
 2087
 2088
 2089
 2090
 2091
 2092
 2093
 2094
 2095
 2096
 2097
 2098
 2099
 2100
 2101
 2102
 2103
 2104
 2105
 2106
 2107
 2108
 2109
 2110
 2111
 2112
 2113
 2114
 2115
 2116
 2117
 2118
 2119
 2120
 2121
 2122
 2123
 2124
 2125
 2126
 2127
 2128
 2129
 2130
 2131
 2132
 2133
 2134
 2135
 2136
 2137
 2138
 2139
 2140
 2141
 2142
 2143
 2144
 2145
 2146
 2147
 2148
 2149
 2150
 2151
 2152
 2153
 2154
 2155
 2156
 2157
 2158
 2159
 2160
 2161
 2162
 2163
 2164
 2165
 2166
 2167
 2168
 2169
 2170
 2171
 2172
 2173
 2174
 2175
 2176
 2177
 2178
 2179
 2180
 2181
 2182
 2183
 2184
 2185
 2186
 2187
 2188
 2189
 2190
 2191
 2192
 2193
 2194
 2195
 2196
 2197
 2198
 2199
 2200
 2201
 2202
 2203
 2204
 2205
 2206
 2207
 2208
 2209
 2210
 2211
 2212
 2213
 2214
 2215
 2216
 2217
 2218
 2219
 2220
 2221
 2222
 2223
 2224
 2225
 2226
 2227
 2228
 2229
 2230
 2231
 2232
 2233
 2234
 2235
 2236
 2237
 2238
 2239
 2240
 2241
 2242
 2243
 2244
 2245
 2246
 2247
 2248
 2249
 2250
 2251
 2252
 2253
 2254
 2255
 2256
 2257
 2258
 2259
 2260
 2261
 2262
 2263
 2264
 2265
 2266
 2267
 2268
 2269
 2270
 2271
 2272
 2273
 2274
 2275
 2276
 2277
 2278
 2279
 2280
 2281
 2282
 2283
 2284
 2285
 2286
 2287
 2288
 2289
 2290
 2291
 2292
 2293
 2294
 2295
 2296
 2297
 2298
 2299
 2300
 2301
 2302
 2303
 2304
 2305
 2306
 2307
 2308
 2309
 2310
 2311
 2312
 2313
 2314
 2315
 2316
 2317
 2318
 2319
 2320
 2321
 2322
 2323
 2324
 2325
 2326
 2327
 2328
 2329
 2330
 2331
 2332
 2333
 2334
 2335
 2336
 2337
 2338
 2339
 2340
 2341
 2342
 2343
 2344
 2345
 2346
 2347
 2348
 2349
 2350
 2351
 2352
 2353
 2354
 2355
 2356
 2357
 2358
 2359
 2360
 2361
 2362
 2363
 2364
 2365
 2366
 2367
 2368
 2369
 2370
 2371
 2372
 2373
 2374
 2375
 2376
 2377
 2378
 2379
 2380
 2381
 2382
 2383
 2384
 2385
 2386
 2387
 2388
 2389
 2390
 2391
 2392
 2393
 2394
 2395
 2396
 2397
 2398
 2399
 2400
 2401
 2402
 2403
 2404
 2405
 2406
 2407
 2408
 2409
 2410
 2411
 2412
 2413
 2414
 2415
 2416
 2417
 2418
 2419
 2420
 2421
 2422
 2423
 2424
 2425
 2426
 2427
 2428
 2429
 2430
 2431
 2432
 2433
 2434
 2435
 2436
 2437
 2438
 2439
 2440
 2441
 2442
 2443
 2444
 2445
 2446
 2447
 2448
 2449
 2450
 2451
 2452
 2453
 2454
 2455
 2456
 2457
 2458
 2459
 2460
 2461
 2462
 2463
 2464
 2465
 2466
 2467
 2468
 2469
 2470
 2471
 2472
 2473
 2474
 2475
 2476
 2477
 2478
 2479
 2480
 2481
 2482
 2483
 2484
 2485
 2486
 2487
 2488
 2489
 2490
 2491
 2492
 2493
 2494
 2495
 2496
 2497
 2498
 2499
 2500
 2501
 2502
 2503
 2504
 2505
 2506
 2507
 2508
 2509
 2510
 2511
 2512
 2513
 2514
 2515
 2516
 2517
 2518
 2519
 2520
 2521
 2522
 2523
 2524
 2525
 2526
 2527
 2528
 2529
 2530
 2531
 2532
 2533
 2534
 2535
 2536
 2537
 2538
 2539
 2540
 2541
 2542
 2543
 2544
 2545
 2546
 2547
 2548
 2549
 2550
 2551
 2552
 2553
 2554
 2555
 2556
 2557
 2558
 2559
 2560
 2561
 2562
 2563
 2564
 2565
 2566
 2567
 2568
 2569
 2570
 2571
 2572
 2573
 2574
 2575
 2576
 2577
 2578
 2579
 2580
 2581
 2582
 2583
 2584
 2585
 2586
 2587
 2588
 2589
 2590
 2591
 2592
 2593
 2594
 2595
 2596
 2597
 2598
 2599
 2600
 2601
 2602
 2603
 2604
 2605
 2606
 2607
 2608
 2609
 2610
 2611
 2612
 2613
 2614
 2615
 2616
 2617
 2618
 2619
 2620
 2621
 2622
 2623
 2624
 2625
 2626
 2627
 2628
 2629
 2630
 2631
 2632
 2633
 2634
 2635
 2636
 2637
 2638
 2639
 2640
 2641
 2642
 2643
 2644
 2645
 2646
 2647
 2648
 2649
 2650
 2651
 2652
 2653
 2654
 2655
 2656
 2657
 2658
 2659
 2660
 2661
 2662
 2663
 2664
 2665
 2666
 2667
 2668
 2669
 2670
 2671
 2672
 2673
 2674
 2675
 2676
 2677
 2678
 2679
 2680
 2681
 2682
 2683
 2684
 2685
 2686
 2687
 2688
 2689
 2690
 2691
 2692
 2693
 2694
 2695
 2696
 2697
 2698
 2699
 2700
 2701
 2702
 2703
 2704
 2705
 2706
 2707
 2708
 2709
 2710
 2711
 2712
 2713
 2714
 2715
 2716
 2717
 2718
 2719
 2720
 2721
 2722
 2723
 2724
 2725
 2726
 2727
 2728
 2729
 2730
 2731
 2732
 2733
 2734
 2735
 2736
 2737
 2738
 2739
 2740
 2741
 2742
 2743
 2744
 2745
 2746
 2747
 2748
 2749
 2750
 2751
 2752
 2753
 2754
 2755
 2756
 2757
 2758
 2759
 2760
 2761
 2762
 2763
 2764
 2765
 2766
 2767
 2768
 2769
 2770
 2771
 2772
 2773
 2774
 2775
 2776
 2777
 2778
 2779
 2780
 2781
 2782
 2783
 2784
 2785
 2786
 2787
 2788
 2789
 2790
 2791
 2792
 2793
 2794
 2795
 2796
 2797
 2798
 2799
 2800
 2801
 2802
 2803
 2804
 2805
 2806
 2807
 2808
 2809
 2810
 2811
 2812
 2813
 2814
 2815
 2816
 2817
 2818
 2819
 2820
 2821
 2822
 2823
 2824
 2825
 2826
 2827
 2828
 2829
 2830
 2831
 2832
 2833
 2834
 2835
 2836
 2837
 2838
 2839
 2840
 2841
 2842
 2843
 2844
 2845
 2846
 2847
 2848
 2849
 2850
 2851
 2852
 2853
 2854
 2855
 2856
 2857
 2858
 2859
 2860
 2861
 2862
 2863
 2864
 2865
 2866
 2867
 2868
 2869
 2870
 2871
 2872
 2873
 2874
 2875
 2876
 2877
 2878
 2879
 2880
 2881
 2882
 2883
 2884
 2885
 2886
 2887
 2888
 2889
 2890
 2891
 2892
 2893
 2894
 2895
 2896
 2897
 2898
 2899
 2900
 2901
 2902
 2903
 2904
 2905
 2906
 2907
 2908
 2909
 2910
 2911
 2912
 2913
 2914
 2915
 2916
 2917
 2918
 2919
 2920
 2921
 2922
 2923
 2924
 2925
 2926
 2927
 2928
 2929
 2930
 2931
 2932
 2933
 2934
 2935
 2936
 2937
 2938
 2939
 2940
 2941
 2942
 2943
 2944
 2945
 2946
 2947
 2948
 2949
 2950
 2951
 2952
 2953
 2954
 2955
 2956
 2957
 2958
 2959
 2960
 2961
 2962
 2963
 2964
 2965
 2966
 2967
 2968
 2969
 2970
 2971
 2972
 2973
 2974
 2975
 2976
 2977
 2978
 2979
 2980
 2981
 2982
 2983
 2984
 2985
 2986
 2987
 2988
 2989
 2990
 2991
 2992
 2993
 2994
 2995
 2996
 2997
 2998
 2999
 3000
 3001
 3002
 3003
 3004
 3005
 3006
 3007
 3008
 3009
 3010
 3011
 3012
 3013
 3014
 3015
 3016
 3017
 3018
 3019
 3020
 3021
 3022
 3023
 3024
 3025
 3026
 3027
 3028
 3029
 3030
 3031
 3032
 3033
 3034
 3035
 3036
 3037
 3038
 3039
 3040
 3041
 3042
 3043
 3044
 3045
 3046
 3047
 3048
 3049
 3050
 3051
 3052
 3053
 3054
 3055
 3056
 3057
 3058
 3059
 3060
 3061
 3062
 3063
 3064
 3065
 3066
 3067
 3068
 3069
 3070
 3071
 3072
 3073
 3074
 3075
 3076
 3077
 3078
 3079
 3080
 3081
 3082
 3083
 3084
 3085
 3086
 3087
 3088
 3089
 3090
 3091
 3092
 3093
 3094
 3095
 3096
 3097
 3098
 3099
 3100
 3101
 3102
 3103
 3104
 3105
 3106
 3107
 3108
 3109
 3110
 3111
 3112
 3113
 3114
 3115
 3116
 3117
 3118
 3119
 3120
 3121
 3122
 3123
 3124
 3125
 3126
 3127
 3128
 3129
 3130
 3131
 3132
 3133
 3134
 3135
 3136
 3137
 3138
 3139
 3140
 3141
 3142
 3143

1593. ravant, mais par une vûë plus hette & plus distincte du véritable avantage de l'état : vûë qui devint dès ce moment celle du parlement & de tout le peuple, & ne souffrit plus d'opposition, que celle qu'il plut encore à quelques seigneurs d'y apporter pour leur intérêt personnel.

Les ducs de Maienne, de Nemours & de Mercœur, furent ceux qui témoignèrent le plus d'opiniâtreté, comme il étoit naturel à ceux de tous qui s'étoient le plus flatés; mais avec toute leur mauvaise intention ils ne purent empêcher qu'on ne proposât dans les états, & qu'on ne fît passer à la pluralité des voix une conférence avec le roi. Il étoit du moins en leur disposition d'en rompre ou d'en suspendre l'effet, & ils ne manquèrent pas de le faire. Pour cela ils remuèrent ciel & terre Ils firent agir leurs émissaires. Ils profitèrent du mauvais succès du roi (38) devant Selles. Ils firent avancer Mansfeld qui prit Noyon.

(38) Le voyage que Henri IV. fit du côté de Tours, & la nécessité où il se mit de lever le siège de la

ville de Selles en Berry, furent regardés en ce tems-là comme des fautes considérables.

212 MEMOIRES DE SULLY;
nion qui régnoit dans les états, du trouble & des contestations qui naissent à chaque parole, il regarda cette assemblée comme le plus heureux acheminement à ses desseins; & il n'eût plus d'autre embarras que celui de bien régler sa conduite avec ce grand nombre d'entremetteurs, qui se mêlèrent de ses affaires si-tôt qu'il eut été proposé dans les états de traiter avec lui. Ce prince n'auroit dès-lors trouvé aucun obstacle à la couronne, s'il s'étoit montré excessives que les seigneurs & les autres membres de la ligue commencent à lui faire faire; mais il ne vouloit pas que la postérité lui reprochât qu'il ne devoit la dignité royale qu'à la bassesse qu'il auroit eue de la soumettre à l'avidité & aux caprices de ses sujets. C'est se montrer bien digne du trône, que de sçavoir si bien combattre le penchant & l'empressement naturel à y monter.

Je dois pourtant rendre justice ici à quelques-uns d'eux. Le nombre n'en est pas grand, mais je serois bien

etait en q. e (41) MM de Beaumont,
 de Bl. & d'or, par exemple,
 n'etes, dans les devises qui se
 firent après de lui, à son égard à
 l'un des autres. Il y en eut au r. e
 ete quelques autres, dont, e. e. p. a
 ne fut pas de l'ordre. A l'égard de
 tout le reste, je me souviens de nom
 mer les principaux noms à, p. l. a
 r. i, mais de la part de la p. l. a des
 d'or, que d'ailleurs, e. e. d'or, e. e. e.
 large. Je ne révoquai point les
 noms de p. l. a d'or, s'y p. l. a d'or
 ment le cardinal de Guise, les ma
 réchaux d'Anjou & de Bourbon,
 l'archevêque de Bl. & d'or, le Vicaire,
 de Lux, de Plein, la Vierge, de
 France, & l'abbé de Chateaufort, beau
 coup d'autres sont devenus e. e. son
 d'or dans la foule, quoiqu'il n'y en eut
 pas un d'eux qui ne s'attachât quelq. h. s.
 tout parlerait un jour de lui comme
 de celui qui avait fait le grand coup.
 Je comptai un jour au roi par leurs
 noms plus de cent de ces personnages.
 Au reste on présenteroit ici une belle
 décoration, si l'on pouvait avoir de

(41) Pomponne de Froidour d'Artois
 Comte de Flandres de Schallin / emile
 R. f. j.

1593. montrer pour un moment le cœur de tous ces conseillers si ardens ; vanité, desir de la faveur, bas intérêts, vils artifices, jalousie, fourberie, trahison, c'est-là tout ce qu'on y découvreroit.

Il y en eut qui ne quittèrent pas même au dernier moment le masque qui leur faisoit abuser du privilège d'aborder le prince pour le trahir plus sûrement, & pour lui tendre des pièges que tout autre n'auroit jamais évités. C'est à regret que j'en nomme en cet endroit Villeroy (42) & Jean-
nin : mais le fait est trop connu, & la

(42) Dans le premier tome des mémoires d'état de Villeroy, qui n'est guères qu'une justification de toute la conduite de ce secrétaire d'état, il avoue sincèrement que rien n'eût été capable de lui faire prendre le parti de ce prince, s'il ne se fût pas converti, & si avant tout on n'eût pris toutes les mesures nécessaires pour mettre la religion en sûreté. Il n'est pas besoin de rapporter les raisons qu'il en donne, il trouvera pour-
sur ce point toute l'indulgence qu'il demandera. Il convient encore avec la même sincérité de ses liaisons avec la ligue & l'Espagne, & du principe politique ou il étoit, qu'en faisant la paix, il étoit très-avantageux de séparer le roi d'intérêt d'avec l'Angleterre & de l'unir avec l'Espagne. Sur cet article les raisons, quoique sans doute elles ne seroient pas goûtées de ceux qui pensent comme M. de Sully, sont

* 573

consulma qu'ils eussent de par
lesquels collectes en Espagne, venant
à la racine de justes reproches
en elle la cour d'Espagne, ainsi l'enquela
manière l'indigne d'une Villuoy la
corruption dans la se. e. De ce, un
seulement avec l'obligation du ser-
ces deux médiums l'empêchant il
videment, qu'ils fissent venir une as-
semblée secrète, composée des rai-
ons du pays, de ceux de l'Espagne
de des principaux partisans de la Ligue,

1593.

soit en personne, soit par procureurs pour les ducs de Nemours & de Mercœur absens, dans laquelle le légat fit jurer à tous sur la croix, l'évangile & même l'hostie, de soutenir la ligue jusqu'à ce qu'on vît sur le trône de France, j'ai peine à le dire, un roi agréable à l'Espagne; & sur-tout de ne jamais reconnoître pour tel le roi de Navarre, quand même il joindroit aux droits de sa naissance celui d'une abjuration sincère. Ce serment si plein de religion & de charité fut enfermé dans un paquet signé de toute l'assemblée & envoyé à Rome. C'est par une lettre que le cardinal de Plaisance écrivoit à quelques membres du parlement, & dont le porteur fut arrêté à Lyon par des soldats du roi, qu'on

ment & par ordre de	» ment, ni au prés-
ce prince même à le	» dent Jeannin, tant
séparer de la ligue.	» parce que j'avois
Mais ce qui est plus	» donné parole au lé-
positif encore, c'est	» gat & aux Espa-
que Villeroy faisant	» gnols, de ne vous
honte au duc de	» en rien dire, que
Maïenne de cette cri-	» pour n'ignorer que
minelle démarche,	» vous n'eussiez sa-
Maïenne lui répon-	» mais approuvé l'u-
dit en propres termes.	» sage de ce remède. «
» Je ne vous ai rien	<i>Mathieu, pag. 155.</i>
» voulu dire de ce ser-	

entre au Jardin de ce palais Royal 1323
 cas-... à ce point de la...
 de la ville & de la rue...
 qu'on...
 niable place

Parce que le hôte de ce palais...
 & de ce... il y en avait...
 coup q...
 qui ne...
 même...
 bonne...
 par...
 la...
 le...
 dans...
 sur, d'...
 q...
 appartenant...
 chercher...
 & m...
 je le trouvais couché. Il étoit...
 aussi q'il me l'avait de prendre cette
 prêtant...
 m'entretenir, pour...
 Catholiques, mais...
 tant, qui par jalousie me haïssent,
 peut être encore plus que de la...
 les premiers par aversion naturelle.
 Après q'il se sa-plaint de cette con-

1593. trainte dans des termes tout-à-fait obligeans pour moi, il me parla des affaires qui occupoient alors le tapis, & du manége des courtifans pour se donner l'honneur de la décision. J'avois dit, & on l'avoit rapporté au roi, que j'appréhendois que sa facilité ne lui fît accorder plus qu'il ne devoit. Je connus que je m'étois trompé, par la manière dont ce prince me représenta l'état des affaires, & me peignit le différent caractère de tous les sollicitans. Si je fus surpris de la justesse avec laquelle il démêloit du premier coup d'œil la vérité, au travers des voiles dont on l'obscuroissoit, je ne fus pas moins charmé, lorsque soumettant ses lumières aux miennes, il voulut que je lui prescrivisse la manière dont il devoit achever une affaire, laquelle, pour l'avouer, avoit des risques jusqu'au dernier moment. J'eus beau m'en défendre, je n'obtins qu'un délai de trois jours pour prendre ma résolution. C'est dans cet entretien que le roi me parla pour la première fois du dessein qu'il avoit de me confier un jour ses finances.

Après trois jours d'une mûre réflexion, j'allai retrouver le roi avec le

[illegible]

1593. des uns & des autres, & l'on rompoit fecrettement ce qu'il pouvoit y avoir de liaison entre eux ; jusqu'à ce qu'il ne tint plus pour une entière conclusion, qu'à donner quelques satisfactions à ceux qui étoient réellement en droit d'en demander. Pour amener les choses heureusement à ce but, je ne voyois rien de meilleur à faire que de suivre constamment la conduite que le roi avoit tenue jusqu'à ce moment ; bien recevoir tout le monde, promettre peu, paroître désirer de finir, remettre toute la faute du retardement sur les obstacles, & travailler assiduellement à les lever. C'est avec une conduite semblable qu'il me semble que devoient se traiter presque toutes les affaires politiques un peu épineuses. On sçait assez que la différence entre la précipitation & la diligence, est que celle-ci ennemie de l'inaction & de la paresse aussi-bien que l'autre, ne fait pourtant aucun pas sur lequel elle ne consulte le jugement, & cependant on les confond dans la pratique presque à tous les instans.

En parlant de la sorte au roi, sa conversion étoit toujours le fonde-

ment que je supposais, & Sa Majesté en ne concevant rien, me fit connoître que cette formalité ne l'avoit pas. Je n'ajoutai plus qu'une chose, c'est que pour ne pas laisser dégénérer cette négociation en quelque bourgeoisie & en parlementage, comme faisoient ses adversaires, il falloit l'entremêler de quelque expédition militaire. Y ayant beaucoup d'autres raisons à joindre à celle-ci, j'en fis encore les lui mettre par écrit. Ce prince me répondit qu'il n'en étoit pas besoin, qu'il croyoit comprendre tout ce que je pouvois avoir à lui dire, & que quand il auroit le tems lui-même, il m'entendrait sur un système par lequel il lui sembloit qu'après s'être uni aux Catholiques, il n'étoit pas impossible de les réconcilier eux mêmes avec les Réformés.

Pour exécuter de point en point cette résolution, le roi à son retour à Manté, après la rupture de la conférence de Surène, en fit faire d'autres purement de religion (43) entre les docteurs catholiques & les ministres

(43) A la Villeue, à Pontolise à Manté & ailleurs.

1593. protestans, auxquelles il assista régulièrement, & d'un autre côté, il fit les préparatifs pour ouvrir la campagne dès le mois d'Avril par quelque coup d'importance : plutôt pour soutenir sa réputation parmi les peuples, que dans l'intention de continuer sérieusement une guerre, pour laquelle les fonds lui manquoient absolument.

Cette expédition fut le siège de Dreux, pour lequel le roi fit un emprunt considérable sur la ville de Mante. Il partit de cet endroit au commencement d'Avril, & vint passer la rivière d'Eure à Serisy, pendant que de mon côté j'assemblois & conduisois l'artillerie nécessaire. L'amiral (++) de Biron investit par son ordre la ville, qui fit peu de résistance. Toute la difficulté consistoit dans le château, & sur-tout la Tour Grise qui étoit à l'épreuve du canon. Je promis au roi de l'emporter s'il vouloit me donner quatre mineurs anglois & écossois & certain nombre de travailleurs. Mon entreprise ne manqua pas d'être bien frondée; & mes

(++) Charles de Brechal, nommé Gentaut, fils du mar-
[ital par le roi.]

envieux saisirent avidement cette occasion de me mortifier. Le roi lui-même doubla fort de la réussite, et perdant il m'accorda ce que je lui avois demandé. Je conduisis mes mineurs & mes pionniers au pied de la tour, ou pour les garantir du feu & des efforts des assiégés, je les couvris de manteaux & de sortes d'écus de cuir. Cela fait, je les fis travailler avec tant d'ardeur, que de trente six Pionniers que j'avois, il n'y en avoit que quatre qui pussent travailler à la fois, la dureté de la pierre les épuisant de forces, & les couvrant de sueur presque dars le moment qu'ils commençoient leur travail. Aussi-tôt ils étoient relevés par quatre autres, & l'ouvrage ne discontinuoit pas, quoique ceux du dedant cherchassent à le détruire en précipitant de gros carreaux de pierre, & faisant un fort grand feu.

Lorsque je vis que malgré cette vigoureuse défense j'avois fait dès le premier jour une ouverture de cinq pieds de hauteur, de trois de largeur, & de quatre de profondeur, je tins le succès presque infallible. Six jours se passèrent dans le même travail.

1593. conférences. Cette alternative de guerre & de conférences dura pendant toute la tenue des états, & jusqu'au jour où le roi fit son abjuration. Je trahirois la vérité si je laissois seulement soupçonner que la politique, les menaces des Catholiques, l'ennui du travail, l'amour du repos, le desir de s'affranchir de la tyrannie des étrangers, le bien du peuple même, quoique fort louable en soi, ayent entrés seuls dans la dernière résolution du roi. Autant qu'il m'est permis de juger de l'intérieur d'un prince que je crois avoir mieux connu que personne, ce fut bien à la vérité par ces motifs que lui vint l'idée de sa conversion, & j'avoue que moi-même je ne lui en inspirai point d'autres, fortement persuadé comme je l'ai toujours été, quoique calviniste, sur l'aveu que j'en ai arraché aux ministres réformés les plus sçavans, que Dieu n'est pas moins honoré dans l'église catholique que dans la protestante; mais dans la suite le roi se sentit amené au point de regarder la religion catholique (45)

(45) C'est la réponse de Préfexe qu'il fit¹ se qu'on voit dans M. un ministre, qui c¹²

comme la plus sûre. Le caractère de candeur & de sincérité que j'ai toujours remarqué dans ce prince, me fait croire qu'il aura mal souffert pendant tout le reste de sa vie un pareil déguisement.

1573.

Au reste qu'on ne juge point mal de l'aveu que je fais ici. Il n'est pas surprenant que Henri, qui n'avait jamais autant entendu parler de religion que dans ces conférences & ces controverses continuelles, (45)

disputant avec les docteurs des deux sectes, les Catholiques & les Protestans, se soit obligé de croire pour la conciliation d'un qu'on pouvait se promettre de le faire se faire avec lui, lui-même avec le Cardinal de Sully pour le pape, en espérant tout être vivra la grâce de le servir sur l'aveu qu'il rend, son attention à Paris même. La capitale de la France

(46) Tous ces différends entre le pape & les Protestans, les uns & les autres sont édités des cardinaux de France au roi se avec le Duc de Barvoient dans le palais de la ville de Paris, des M^{rs} de la pal de la Santé, de l'Église du roi Or y d'autres édifices plus prouve aussi la sincérité qu'il lui fait la dévotion de la conversion pour le légalité de ce prince par les de notre Seigneur & marques suivantes les saints lieux la son respect pour le pape, les cardinaux la victoire remportée

1593. c'étoit un avantage pour eux que ce prince catholique fût celui-là même qui les avoit affectionnés si long-tems & sur les égards duquel ils pouvoient compter, ils s'étoient flatés de voir un prince de leur religion sur le trône & le Calvinisme devenir la religion dominante dans le royaume; il leur paroiffoit dur d'être privés de cette avantage, c'est une perte que l'amour propre fait regarder comme irréparable dans toutes les religions (48).

Le roi effuya un de ces accès de mauvaise humeur, lorsque quelques-unes des principales villes du royaume, lassées de gémir sous l'oppression d'une infinité de petits tyrans, firent une première démarche auprès de Sa Majesté & lui députèrent le comte de Belin pour lui demander la

(48)	» Si je suivois	» France. Je desire
» votre avis, répondit	» donner la paix à tous	
» Henri IV. au moins	» mes sujets, & le re-	
» stre la Faye, qui lui	» pos à mon ami.	
» faisoit des remon-	» Voyez entre vous ce	
» trances de la part	» qui est de besoin pour	
» du parti protestant,	» votre sûreté; je ferai	
» il n'y auroit ni ro-	» toujours prêt de vous	
» ni royaume dans	» faire contenter	
» peu de tems en	» Chronol. Novem. ibid.	

La liberté du commerce. Henri étoit à Mante ou à Vernon, lorsque Belin vint lui faire cette proposition, qu'il ne reçut qu'en présence de tout son conseil. Il n'y eut pas un Protestant qui se montrât d'avis de l'accorder. Il est encore plus singulier qu'elle trouvât une égale opposition de la part des Catholiques, sans qu'ils pussent en rendre une raison légitime, ou seulement plausible. Toutes ces personnes s'embarrassoient dans leurs délibérations, & sentoient bien que leur avis ne portoit sur rien, mais pour cela ils ne changeoient point. Le roi m'appervant en ce moment « Et vous, monsieur de Rosny, me diriez-vous, que faites-vous là rêveur? Ne nous direz-vous rien d'absolu, non plus que les autres? » Je pris la parole, & je ne craignais point de me déclarer contre tous les opinans, en soutenant que l'on ne devoit pas balancer à achever de mettre le peuple dans les intérêts du roi, par un trait de douceur qu'il seroit facile de révoquer, si l'on s'appervoit qu'il en abusât. Cette opinion fut aussitôt relevée de tous les conseillers avec

1593.

un cri de blâme , que j'ai toujours regardé comme une récrimination de consentement que j'avois extorqué dans le conseil dont il a été fait mention plus haut. Il fallut que le roi cédat à leur importunité, & que le comte de Belin s'en retournât sans avoir rien fait.

Henri ne manqua pas de faire ses réflexions sur ce refus , & jugeant qu'il n'en falloit pas beaucoup de cette nature pour éloigner les peuples sans retour & pour faire prendre un dernier parti à ses ennemis , il résolut de ne pas différer plus longtems sa conversion. Il sentit bien qu'il ne devoit plus s'attendre à vaincre les répugnances de certains Protestans , ni à obtenir jamais d'eux un plein consentement à cette démarche ; (49) mais qu'il falloit leur faire un peu de violence , au hazard de quelques mur-

(49) Henri IV. » ce sera Dimanche
trouva toujours que » que je ferai le fait
la démarche de son » périlleux A l'heure
Abjuration pouvoit » que je vous écris ,
l'exposer à de grands » j'ai cent importuns
risques. C'est ce qui » sur les bras qui me
lui faisoit écrire à ma- » feront hait sont
demoiselle d'Estrées, » Denis , comme

matres qui n'abandonnerent à cet égard qu'à l'égard des Catholiques de son parti, il ne voyoit qu'un de deux, ou la crainte qu'ils avoient, que les rois les regardant comme des hérétiques dont il étoit sûr, il ne craignoit pas de leur faire des suites en leur des-royant les grâces. Il déclara donc publiquement enfin que le jour de son abjuration feroit, et fut fixé, le 20 Juillet, à l'église de Saint Denis par cette cérémonie.

Cette déclaration déconcerta la ligue, & remplit de joie le peuple de les Catholiques royalistes. Les Protestans, quoiqu'ils n'y aient écouté, manifestèrent, bruyèrent les esprits & firent pour la forme tout ce qu'une pareille conjoncture demandoit qu'ils fissent, mais ils ne surent pas des bornes de l'obéissance. Tous les ecclésiastiques accoururent, après à leur tête M. du Perron, qui s'enyoit de son triomphe. On s'empres- tout le monde voulut participer à cette céré-

1593. vre. Du Perron pour lequel j'avois obtenu l'évêché d'Evreux, crut ne pouvoir mieux me témoigner la reconnaissance, qu'en exerçant sur moi la fonction de convertisseur. Il m'aborda avec toute la confiance d'un conquérant, & me proposa d'assister à une cérémonie, où il se flatoit de se montrer avec tant de lumières, qu'il n'y avoit point de ténèbres qu'elles ne dissipassent : » Monsieur, lui » répondis-je, je n'ai que faire d'être » présent à vos disputes, pour sçavoir » de quel côté seront les plus fortes » & les plus valables raisons. L'état » des affaires, votre nombre & vos » richesses requièrent que vos distinctions prévalent. « Elles prévalurent en effet. La cour se trouva très-nombreuse à saint Denis, & tout s'y passa avec beaucoup d'appareil & de pompe. Je suis dispensé de m'arrêter sur une description, que les historiens (50) catholiques feront avec autant d'étendue que de complaisance.

(50) Voyez, outre *Vol. 2215. Mss. de la Bibliot. du roi, ou dessus, Mazaray. Le* sont encore rappor-

Je ne m'attendois pas qu'en cet instant on auroit encore besoin de moi. Je me tenois retiré, comme un homme qui n'a aucun intérêt au spectacle qui se donnoit, lorsque je vis arriver du Perron que le cardinal de Bourbon en vint vers moi, pour appaiser une dernière dispute qui s'étoit élevée, au sujet des termes dans lesquels la formule de Profession de foi du roi devoit être conçue. Les pretres & les docteurs catholiques la chargeoient comme à l'envi de toutes les minuties dont ils étoient pleins, & ils en alloient faire au-lieu d'une pièce grave, un écrit ridicule. Les ministres Protestans & le roi lui-même ne goûtoient (51) pas que cette formule fût farcie de bagatelles si puériles, & il étoit né là-dessus une contestation qui faisoit à tout rompre.

<p> rés la lettre que le roi écrivit ensuite à la Sainteté la pro- curation donnée à M. du Perron al- lant à Rome prêter l'obéissance au pape, la déclaration du roi </p>	<p> sur les mots si de la conversion &c. (51) « Ne faisons » point de Requiem, » dit Henri IV jo- » ne suis pas encore » mort » </p>
--	--

1593.

J'allai incontinent avec du Perron chez le cardinal de Bourbon, avec lequel il fut convenu qu'il ne falloit rien omettre dans cet acte des points de foi controversés entre les deux églises; mais aussi qu'on devoit supprimer tout le reste comme inutile. Les parties y consentirent, & la formule (52) fut dressée de manière que le roi y reconnoissoit tous les dogmes romains, sur l'écriture sainte, l'église, le nombre & les cérémonies des sacremens, le sacrifice de la Messe, la transubstantiation, la doctrine de la Justification, l'invocation des Saints, le culte des reliques & des images, le purgatoire, les indulgences, enfin la primauté & le pouvoir du pape,

(52.) Voyez-en l'original dans les anciens mémoires. Du Pleffis - Mornay, & Mézerai d'après lui, reprochent au roi & aux Catholiques, apparemment sans aucun fondement, que cette première profession fut pourtant celle qu'on envoya au pape, » comme si le roi l'eût faite, écrite, » signée de sa main, » contrefaite par M. de Loménie. « Ce sont ces termes, *liv. 1 pag. 198. liv. 2. pag. 207.*

(53) après quoi la satisfaction su-
générale. (54)

(53) Un second ac-
te aussi fait par le
quel Henri IV recon-
nu l'autorité du pa-
pe est la déclaration
qu'il fit après la con-
version, que ce n'est
que par nécessité de
la vie de ceux qu'il a
à l'absolution des
peccés France avant
celle du pape. Cette
déclaration est rap-
portée dans le 11^e li-
vre des *Mémoires*
d'Etat de Villeroi, p.
61.

(54) Ce fut entre
les mains de Renaud
ou Bernard de Beau-
ne de Samblançai
archevêque de Bour-
ges que le roi fit
son abjuration. Le
cardinal de Bourbon
qui n'étoit pas pape
de neuf autres évê-
ques assistoient cepen-
dant. Henri IV étant
présent pour entrer
dans l'église de saint
Denis l'archevêque
lui dit : *Quid sit vult*
« Henri répondit : Je

« suis de toi. Quel-
« que chose que je
« demande d'ici en-
« va au guet de l'é-
« glise catholique
« apostolique & ro-
« maine. Le vicaire
« apostolique le pro-
« mit. Ouf, je le veux
« de le dire, repit
« le roi, qui étant
« aussi sur mis à gé-
« noux dit : Je pro-
« met le faire devant
« la face de Dieu
« tout puissant de vi-
« ve & de mourir en
« la Religion catholi-
« que apostolique &
« romaine de la pro-
« téger & défendre en
« tous lieux au péril
« de mon sang & de
« ma vie renonçant
« toutes les hérésies
« contraires à celle
« d'église catholique
« apostolique & ro-
« maine. Ensuite il
« mit cette même for-
« mule écrite entre les
« mains de l'archevê-
« que qui lui présen-
« ta son anneau à bai-

1593.

fer, lui donna à haute voix l'absolution, & entendit sa confession pendant le Te Deum, &c. Voyez toute la suite de ce cérémonial dans les historiens. *Cayer, liv. 5. pag. 222. & suiv. Marthieu, &c.*

Fin du cinquième Livre.





MEMOIRES

DE

SULLY.

LIVRE SIXIÈME.



A cérémonie de l'abjuration
du roi fut suivie d'une députa-
tion (1) du duc de Nevers
à Rome, pour faire au pape
conjointement avec le cardinal de
Gondy & le marquis de Pisany les

1523

(1) Clément VIII de France n'avoient
refusa de reconnoisse pu absoudre le roi M
& de recevoir le duc de Thou blâme avec
de Nevers comme aiant de raison la du
ambassadeur se vou rité du pape en cette
lut obliger les prélats occasion qu'il loue
françois à aller se pré la sagesse la pruden
senier devant le grand & toute la conduite
inquisiteur s'éten du duc de Nevers. Liv
dant que les évêques 101 Voyez tom 1

1593. obéissances d'usage en pareil cas. Quoique ce changement fut un coup mortel pour la ligue, les Espagnols & le duc de Maienne ne se rendirent pas encore. Ils tâchèrent de persuader à leurs partisans qu'il leur restoit des ressources capables de le rendre inutile : mais ils parloient tous en ce moment contre leur sentiment ; & cette feinte assurance ne tendoit qu'à obtenir du roi des avantages plus considérables, avant qu'il fût bien affermi sur le trône.

Ce n'est point là une simple conjecture, du moins quant au roi

<i>des mém. de Nevers</i> <i>Mss. de la bibl. du roi.</i> & dans les historiens ci-dessus, le détail des ambassades du duc de Nevers & de Luxem- bourg & les négocia- tions du P. Séraphin Olivari, de la Chelle, des abbés du Perron & d'Ossat, au près du S. pere. Le pape fit encore long- tems attendre une ab- solution qu'il avoit bien envie d'accorder, & reçut fort mal la Chelle qui lui présen-	toit les lettres d'Hen- ri IV. Le P. Séraphin qui étoit présent, & qui s'aperçut bien que cette colere du pape n'étoit qu'une feinte, lui dit agréa- blement. » Saint pe- » re, quand ce seroit » le diable qui vous » demanderoit au- » dience, s'il y avoit » espérance de le con- » vertir, vous ne pour- » riez pas en conf- » science la lui refu- » ser. « Ce qui fit sou- rir sa sainteté.
---	--

d'Espagne, puisqu'il est demeuré constant qu'il fit offrir au roi par Taxis & Stuniga, un secours capable de réduire tous les chefs de la ligue & le parti Protestant, sans mettre à cette offre d'autre condition qu'une éternelle alliance entre les deux couronnes, & une convention que le roi ne donneroit aucun appui aux rebelles des Pays-Bas Philippe II jugeoit d'Henri par lui-même, & n'envisageoit la conversion que comme le principe d'un nouveau système politique, qui demandoit qu'il trahit ses plus anciens engagements. Il n'est peut être pas inutile de faire ici une remarque sur l'Espagne c'est que quoiqu'elle ait fait jouer, soit du vivant, soit depuis la mort de Catherine de Médicis mille ressorts différens, qu'elle ait changé de parti & d'intérêt toutes les fois qu'elle l'a jugé expédient pour profiter des divisions qui ont agité ce Royaume, le corps des Réformés est le seul vers lequel elle ne se tourna jamais. Elle a souvent & hautement protesté qu'elle n'avoit jamais eu la moindre pensée de rechercher ni de souffrir leur alliance. C'est par

1593. une suite de cette même antipathie, que les Espagnols ont constamment fermé l'entrée de leurs états à la nouvelle Religion ; & on ne sçauroit l'attribuer qu'aux maximes républicaines, dont les religionnaires sont accusés d'être imbus.

Le roi convaincu de plus en plus que pour étouffer dans son royaume toute semence de schisme, il ne devoit donner à aucune des différentes factions sujet de se vanter qu'elle disposoit de son pouvoir, & que pour réduire tous les partis, il n'en falloit épouser aucun, rejetta constamment ces offres de l'Espagne, & celles que le duc de Maienne lui fit faire à même fin : mais dans le même tems il se montroit prêt à traiter avec chacun des chefs, ou des villes de la ligue, qui viendroient se rendre à lui, & de les récompenser à proportion de leur empressement & de leurs services. C'est dans ce sage milieu qu'il résolut de s'arrêter. Quoique sa dernière action l'eût uni de Religion avec la ligue, son aversion ne diminua point pour l'esprit de ce corps, & pour les maximes par lesquelles il s'étoit tou-

jours conduit. Le seul nom de la ligue
 suffisoit encore pour allumer sa colere
 Les Catholiques ligueurs s'étant ima-
 gines que l'abjuration de ce prince les
 autorisoit à abolir dans quelques vil-
 les de leur dépendance les edits favo-
 rables aux Réformés, le roi les y fit
 rétablir, & quoiqu'en quelques en-
 droits ils eussent obtenu pour cela
 le consentement des Huguenois me-
 mes, déterminés à acheter la paix à
 quelque prix que ce fut, parce que
 le parti protestant en murmura Hen-
 ri cassa tout ce qui s'étoit fait à cet
 égard, (1) & témoigna que son in-
 tention étoit de tenir constamment la
 balance égale

Le duc de Maienne voyant que
 cette dernière ressource qu'il avoit
 cru infailible, lui manquoit après
 toutes les autres, joua de son reste

(1) Le roi tint une
 assemblée de l'Etat
 sans à Paris le 12
 Décembre de cette an-
 née & y déclara pu-
 bliquement que son
 changement de Reli-
 gion n'en apporteroit
 aucun dans les affai-
 res des Réformés.

Mém. de la Ligue tom
II Et les Calvinistes
 l'ayant fait plusieurs
 demandes à leur dis-
 cretion, qu'il ne pouvoit es-
 leur accorder mais
 qu'il les toléroient.
Marquem, tom II
liv
1. pag. 164.

1593.

auprès des Parisiens ses anciens amis ; & ne négligea rien pour réveiller leur humeur mutine ; mais bien loin d'y réussir, il ne put les empêcher de faire éclater leur joie de ce qui venoit de se passer à saint Denis. Ils parloient publiquement de paix & en sa présence même. Il eut le chagrin d'entendre proposer qu'il falloit envoyer des députés demander au roi une treve de six mois, & qu'on le força d'y donner son consentement. La treve accordée pour trois mois à Surêne, (3) n'avoit fait que donner du goût pour une plus longue.

Le roi donna audience aux députés en plein conseil. La plupart de ceux qui le composoient n'écoutant que leur jalousie contre le duc de Maienne, qu'ils craignoient comme un homme qui tenoit en main de quoi acheter la faveur & toutes les graces, opinèrent qu'on ne devoit avoir aucun égard à la demande des députés ; se fondant sur ce que celui

(3) Ou à la Villette la ligue. La date en est entre Paris & saint Denis, comme le marque le dernier Juillet, & elle fut publiée le lendemain les mémoires de demain à Paris.

qui les envoyoit , perussent dans la révolte contre le roi, même depuis son abjuration. Malgré la justice qu'il y avoit à ne pas confondre le duc de Maïenne avec les Parisiens, je vis le moment où cet avis l'alloit emporter ; & certainement il ne pouvoit produire qu'un fort grand mal. Je pris la parole, & j'insistai si fortement sur l'avantage de faire goûter au peuple, de sa revu- na de ses premiers égaremens, la douceur d'une paix qui l'intéressât enco- re plus fortement, en faveur du roi, que ce prince déclara qu'il accordoit la trêve qu'on lui demandoit, mais pour les mois d'Août, Septembre & Octobre seulement.

Dès le lendemain il se fit à saint Denis un concours prodigieux de la populace de Paris. Le roi le montra plusieurs fois au peuple assemblé. Il assista publiquement à la Messe. Partout où il portoit ses pas, la foule se trouvoit si grande , qu'il étoit (4)

(4) « Ils sont disoit cette occasion, dans
« Henri adams de une semblable : « Une
« voir un roi » L. E. « vieille femme âgée
« seile s'il s'ai reçu un « de quatre-vingt ans
« plaisir tout à l'églie « m est venue prendre
« le servoit il amade « par la tête & ma
« meselle d'Elise en « baillé Je n en ai pas

1593.

quelquefois impossible de la percer. Il s'élevoit à tout moment un cri de *vive le roi*, formé par un million de voix ensemble. Tout le monde s'en retournoit charmé de sa bonne mine, de sa douceur, & de cet air populaire qui lui étoit naturel. » Dieu le bénisse, disoit-on, la larme à l'œil, & le veuille amener bientôt en faire autant dans notre église de Notre-Dame. « Je fis remarquer au roi cette disposition du peuple à son égard. Tendre & sensible comme il étoit, il ne put voir ce spectacle sans une vive émotion.

Les Espagnols eurent recours à leurs subtilités ordinaires. D'Entragues vint me trouver un matin, & me dit qu'il venoit d'arriver à saint Denis un Espagnol chargé de dépêches importantes de Mandoce, qui lui avoit ordonné de s'adresser directement à moi, comme au seul homme qui avoit connoissance des propositions que lui Mandoce avoit fait faire au roi il y avoit déjà long-

» ri le premier, de- | *Recueil des Lettres*
 » main vous dépoullue- | *d'Henri IV. t. I.*
 » rez ma bouche, &c. «

Espagnol qui s'appelloit Ordoñez ou Nugnès avoit été domestique de d'Entragues, & avoit passé de chez lui au service de Mandoce. D'Entragues entretenoit commerce par son moyen avec l'ambassadeur Espagnol près de la ligue. Voilà ce que je compris sur le chapitre de cet homme, par le récit vrai ou faux que m'en fit d'Entragues. Je ne me fiais pas beaucoup à cet emissaire espagnol, & guère davantage à d'Entragues, dont je connoissois l'esprit brouillon. Je le reçus assez sèchement, parce que je ne doutai point que tout ceci ne fût un manège des Espagnols; mais d'Entragues parut si scandalisé que je soupçonnai sa fidélité, & ajouta tant de choses sur la bonne foi de son Nugnès, que je consentis qu'il me l'aménât le soir de ce même jour. Le roi à qui je donnai avis de la visite de d'Entragues, en eut la même opinion, & m'ordonna pourtant d'écouter l'envoyé.

D'Entragues ne manqua pas de revenir accompagné de l'espagnol, qui après bien des discours assez vagues sur la joie qu'on avoit eue à la cour d'Espagne de l'abjuration du roi, &

1593. plein de vanité. Le roi à qui j'exposai mes craintes, crut sauver tout apparence d'engagement & de négociation avec l'Espagne, en ne chargeant la Varenne d'aucun écrit; & en faisant servir de prétexte à son voyage, le réglément de quelques limites sur la frontière d'Espagne. La Varenne n'eut pas plutôt reçu son congé, qu'il fit parade de sa commission, trancha de l'ambassadeur, & se fit recevoir comme tel par Mandoce, qui de son côté enchérit encore sur les honneurs qu'exigeoit la Varenne. ce qui pro-

tres de noblesse. La Varenne ayant mis un gentilhomme auprès de son fils. » Comment, lui dit ce prince, donner ton fils à un gentilhomme, je comprends bien cela, mais donner un gentilhomme à ton fils, c'est ce que je ne puis comprendre. » On raconte encore que la Varenne ayant obtenu certaine grace du roi, sur laquelle le chancelier de Bellièvre lui fit quelque difficulté, la Varenne dit

au chancelier. » Monseigneur, ne vous en fuyez pas tant accroire: je veux bien que vous sçachiez que si mon maître avoit vingt-cinq ans de moins, je ne donneroispas mon emploi pour le vôtre. Voyez d'Antiquité, geneal. de Sainte-Marthe. Mem. de m. le duc d'Angoulême. m. de d. Pleffis. n. en aziz. az, &c. Cuyt, ibid. tom. 5. pag. 276 parle de l'ambassade de la Varenne en Espagne tout différemment de nos mémoires.

duisit l'effet que les Espagnols avoient en vue. On crut quelque tems en Angleterre & en Allemagne, que Henri avoit recherché l'amitié du roi d'Espagne, & rompu l'alliance avec les puissances protestantes d'où l'on auroit peut-être vu s'en suivre une rupture éclatante, si le roi n'avoit promptement pris les devans pour les persuader du contraire.

Une dernière ressource fut laquelle on comptoit dans la ligue, & qui faisoit qu'on reculoit toujours l'accordement & l'éloignement des Espagnols, c'est l'horrible résolution de poignarder le roi, qu'elle avoit su inspirer à un petit nombre de gens déterminés, dont elle avoit renversé l'esprit par l'attrait des plus grandes récompenses, s'ils venoient à bout de leur entreprise, & s'ils y succomboient, par l'espérance que leur action leur mériteroit la couronne du martyr. La nature se revolte si violemment, lorsqu'elle voit que ceux qui se vantoient d'être les soutiens de la Religion, font un abus si monstrueux de ce qu'elle a de plus sacré, qu'il faudroit effacer ce trait de tou-

1593. posa dans la confession son dessein à un prêtre, qui effrayé de cette frénésie, en avertit un gentilhomme de Lyon. Celui-ci partit précipitamment

Cayet, liv. 5. p. 240. dant au premier pré-
 & Mezeray, il est sident de Harlay, qui
 certain que Barriere représentoit que le
 appliqué à la ques- parlement avoit pei-
 tion, pour déclarer ne à vérifier l'Edit du
 ceux qui l'avoient sol- rétablissement des jé-
 licité à attenter à la suites, les justifia en
 vie du roi, ne nom- particulier sur l'arti-
 ma point le pere Var- cle qui regardoit Bar-
 rade Il est encore riere, disant qu'il étoit
 certain qu'on ne fit faux qu'aucun d'eux
 nulle poursuite con- eût sçu le dessein de
 tre ce pere, qu'on ce parricide. *mémoi-*
 ne le rechercha point *res Chronol. & Dog-*
 dans tous le cours de *matiques pour servir*
 cette procédure, qu'il *à l'histoire de l'Eglise,*
 demeura à Paris apres *tom. 1. pag. 28.*
 même que le roi y fut C'est donc une énor-
 entré. Quand l'année me calomnie dans
 suivante 1594, An- Messieurs de Thou,
 toine Arnaud dans Cayet & Mezeray,
 son plaidoyer pour d'avoir avance que le
 l'Université, repro- P. Varrade avoit con-
 cha aux jésuites le pré- seillé à Barriere de
 tendu attentat du pe- tuer le roi. Ce fut le
 re Varrade, ceux de pere Seraphin Banchi
 sa compagnie s'en dé- qui découvrit ce com-
 fendirent fortement, plôt, & le gentilhom-
 & l'avocat ne le prou- me qui partit de Lyon
 va point *Hist. de l'U-* pour en avertir Henri
versité de Paris, IV. & qui reconnut
tom 6 p. 894. Enfin Barriere à Melun,
 le roi en 1604. répon- s'appelloit Branc-
 lion

ment pour prévenir le meurtre, & le désigna si bien au roi, sur le portrait que lui en avoit fait le prêtre, qu'il fut reconnu à Melun au milieu de la foule. il confessa son crime & en reçut le châtiment. Le roi étoit confus pour ses ennemis mêmes, d'une méchanceté qui découvroit si bien le fond de leur cœur. Il se trouvoit également alarmé de toutes ces entreprises sur sa personne, & gêné des précautions qu'il étoit obligé de prendre. il m'en fit souvent les plaintes les plus amères.

Il se seroit trouvé heureux, si la conduite des Catholiques de sa cour l'eût du moins consolé de celle des Catholiques ligues, mais ils n'en avoient pas changé non plus que les autres, pour avoir vu le roi se faire

calcon. *Chancel* à 1 aussi bien que *Cat*
ab d. Henri IV par ment d'un con-
 lant de ces attentats à avec ses complices
 P. Mathieu son hillo- d'envelopper dans son
 rien lui dit que ce accusation une infamie
 siérait se trouvoit ré de personnes inno-
 suis dans l'occasion de centes & en particu-
 le tuer à la chaise ller plusieurs princes
 en cueillant des fruits de seigneurs de Fran-
 d'un arbre & dans ce. *Mathieu* 1011. à
 l'église de Saint-Denis & que *Harlé*
Harlé 1 p. 150

1593.

dame (10) de Simiers, sœur de Vitry & grande amie de l'amiral de Villars & l'autre de Lafont, étoient écrites en chiffres, & que la troisième, qui étoit d'un nommé Desportes, de Verneuil, ne marquoit rien autre chose, sinon que cet homme avoit à m'entretenir sur une proposition que je lui avois faite dans mon abbaye de Saint-Taurin d'Eyieux. Le roi obsédé par les Catholiques, ne put faire autre chose en ce moment que me remettre les trois lettres, dont je lui dis ensuite le contenu. Desportes étoit l'agent dont le baron de Medavy (11) avoit résolu de se servir pour traiter de son accommodement & de la reddition de Verneuil. Pour la lettre de Madame de Simiers & celle de Lafont, elle rouloient sur certaines facilités qui se présentoient de mettre Villars dans les intérêts du roi : mais les choses chan-

(10) Louise de l'Hôpital - Vitry, femme de Jacques de Simiers, grand-maître de la garde-robe du duc d'Alençon.

(11) Pierre Rouxel, baron de Medavy,

comte de Grancey, lieutenant général en Normandie, & conseiller d'état, mort en 1617. Il étoit doué d'une force de corps singulière.

gèrent bien de face à son regard par la
perte de Felcamp, qui fut si sensible à
ce gouverneur, qu'il remplit pour ce
seul tout accommodant, J'en suis
informé par de nouvelles le lendemain
de Simiers & de Lafurterre répon-
ses aux miennes, dans le moment que
je me disposois à partir par ordre du roi,
pour entretenir Villars dans ses bon-
nes dispositions. Voici ce qui s'est
passé à Felcamp : c'est un trait de har-
dieur qui mérite de trouver place ici.

Lorsque ce fort fut pris par Biron
sur la ligue, il y avoit dans la garni-
son qui en sortit, un gentleman
nommé Bois-Rose, (12) homme de
de cœur & de tête, qui remarqua exac-
tement la place où on le chassoit, &
prenant ses précautions de loin, fit
ensorte que deux soldats qu'il avoit
gagnés furent reçus dans la nouvelle
garnison que les royalistes établirent
dans Felcamp. Le coin du fort qui
donne sur la mer, est un rocher de
six cents pieds de haut, coupé en pré-
cipice, & dont la mer lave continuel-

(12) N de Goussier *voir la Chronique* de
minist. de Goussier *voir la* *voir la* *voir la*
leur de Bois-Rose

1593. lement le pied à la hauteur d'environ douze pieds, excepté quatre ou cinq jours de l'année, où pendant la morte eau la mer laisse à sec l'espace de trois ou quatre heures le pied de cette falaise, avec quinze ou vingt toises de sable. Bois-Rosé à qui toute autre voie étoit fermée pour surprendre une garnison attentive à la garde d'une place nouvellement prise, ne douta point que s'il pouvoit aborder par cet endroit regardé comme inaccessible, il ne vint à bout de son dessein. Il ne s'agissoit plus que de rendre la chose possible; & voici comment il s'y prit.

Il étoit convenu d'un signal avec les deux soldats gagnés, & l'un d'eux l'attendoit continuellement sur le haut du rocher, où il se tenoit pendant tout le tems de basse marée. Bois-Rosé ayant pris le tems d'une nuit fort noire, vint avec cinquante soldats déterminés & choisis exprès parmi des matelots, & aborda avec deux chaloupes au pied du rocher. Ils'étoit encore muni d'un gros cable, égal en longueur à la hauteur de la falaise, & il y avoit fait de distance en distance des nœuds & pas-

se de courts bâtons, pour pouvoir s'appuyer des mains & des pieds. Le soldat qui se tenoit en la lion attendant le signal depuis six mois, ne l'eut pas plutôt reçu, qu'il jeta du haut du précipice un cordeau, auquel ceux d'en bas lièrent un gros cable, qui fut guindé en haut par ce moyen, & attaché à l'entre-deux d'une embrasure avec un sort levier passé par une agrafte de fer faite à ce dessein. Bois Rosé fit prendre les devans à deux sergens dont il connoissoit la résolution, & ordonna aux cinquante soldats de s'attacher de même à cette espèce d'échelle, leurs armes liées autour de leur corps & de suivre à la file se mettant lui-même le dernier de tous, pour ôter aux lâches toute espérance de retour. La chose devint d'ailleurs bientôt impossible, car avant qu'ils fussent seulement à moitié chemin, la marée qui avoit monté de plus de six peds, avoit emporté la chaloupe & faisoit flotter le cable. La nécessité de se tirer d'un pas difficile, n'est pas toujours un garant contre la peur, lorsqu'on a autant de sujet de s'y livrer. Qu'on se représente au naturel ces cinquante hommes

1593.

suspendus entre le ciel & la terre au milieu des ténébres, ne tenant qu'à une machine si peu sûre, qu'un léger manque de précaution, la trahison d'un soldat mercenaire, ou la moindre peur pouvoit les précipiter dans les abymes de la mer, ou les écraser sur les rochers : qu'on y joigne le bruit des vagues, la hauteur du rocher, la lassitude & l'épuisement : il y avoit dans tout cela de quoi faire tourner la tête au plus assuré de la troupe : comme elle commença en effet à tourner à celui là même qui la conduisoit. Ce sergent dit à ceux qui le suivoient qu'il ne pouvoit plus monter & que le cœur lui défalloit. Bois-Rosé à qui ce discours étoit passé de bouche en bouche, & qui s'en appercevoit parce qu'on n'avançoit plus, prend son parti sans balancer. Il passe par-dessus le corps de tous les cinquante qui le précèdent, en les avertissant de se tenir fermes, & arrive jusqu'au premier, qu'il essaye d'abord de ranimer. Voyant que par la douceur il ne peut en venir à bout, il l'oblige le poignard dans les reins de monter, & sans doute que s'il n'eût obéi, il l'auroit poignardé & précipi-

ré dans la mer. Avec tout le travail & la peine & le travail qu'on s'imagine, enfin la troupe se trouva au haut de la falaise un peu avant la pointe du jour, & fut introduire par les deux soldats dans le château, où elle commença par massacrer sans pitié le corps de garde & les sentinelles. Le sommeil livra presque toute la garnison à la merci de l'ennemi qui fit main basse sur tout ce qui résista, & s'empara du fort.

Bois-Rosé donna aussi tôt avis à l'amiral de Villars de ce succès presque incroyable, & il crut que la moindre gratification à laquelle il devoit attendre, étoit le gouvernement de cette citadelle, qu'il avoit si bien acheté. Cependant il lui revint que Villars, ou plutôt le commandeur de Grillon (13) songeoit à l'en chasser. Dans le premier transport de colère que lui donna cette injustice, il remit le château de Fescamp au roi, dont il venoit d'apprendre la conversion. A cette nouvelle, Villars rompit la négociation qu'il avoit permis à Madame de Simiers & à Lafont d'enta-

(13) Thomas Berton gouverneur de Honneur frère de Grillon.

1593.

mer en son nom, & il envoya investir Fescamp. Bois-Rosé qui se sentoît trop foible, appella à son secours le roi, qui s'achemina dans l'instant vers Dieppe & vint loger à Saint-Valery en Caux. Les trois mois de suspension étoient finis, lorsque se fit cette hostilité; mais le roi s'étoit porté à la prolonger de deux ou trois mois, sur la représentation que lui avoit fait faire le duc de Maïenne, qu'il lui falloit un tems plus considérable, pour régler une affaire aussi importante que son accommodement & celui de la ligue. Il ne manqua pas de crier contre le roi à l'infraction, & il fit partir le comte de Belin, gouverneur de Paris, pour lui en porter ses plaintes. Belin vint à Saint-Valery, & s'acquittant de sa commission, il demanda encore au roi une prolongation de trêve pour trois mois : tems nécessaire au duc de Maïenne pour faire connoître ses dernières intentions à Rome & à Madrid, où il avoit envoyé pour ce sujet le cardinal de Joyeuse (14)

(14.) François, le se. Henri Desprez, fils second des sept fils de de Montguyat.
Guillaume de Joyeu-

& Montpezat Le roi qui vit qu'on ne cherchoit qu'à l'amuser, rejetta les propositions du Comte de Belin; & sans vouloir l'entendre davantage sur un violement qui devoit être imputé en première cause à ses ennemis, il s'avança droit à Fescamp, obligea les troupes de Villars de se retirer, & pourvut abondamment cette forteresse de tout ce qui étoit nécessaire pour la sûreté.

De retour à Mante, le roi apprit que le Marquis de Vitry étoit disposé à le recevoir dans Meaux. Pour seconder les bonnes intentions de ce gouverneur, sa majesté vint à Lagny, où tout fut réglé de manière qu'elle fit une entrée solennelle dans (15) Meaux, le

1523

Louis de
Hippolite
marquis de
Vitry

(15) Le duc de Milence ayant fait faire des reproches à Vitry de ce qu'il l'avoit trahi en livrant Meaux au roi; Vitry répondit à son envoyé: Vous me pressez trop vous me ferez à la fin parler en soldat. Je vous demande si un farouche ayant volé une bourse me l'avoit

donnée en garde, & si après reconnaissance le vrai propriétaire je lui rendois la bourse, & se ferois de la donner au voleur qui me l'aurait conté; aurais-je à votre avis fait acte mauvais & de trahison? Ainsi est-il de la ville de Meaux mon peur l'est de France, &c.

Mvj

1594.
Claude de
la Châtre.

premier jour de l'année 1594; & cet exemple fut suivi bientôt après par la Châtre pour les villes d'Orléans & de Bourges.

Entre
Meaux &
Soissons.

Monte-
reau - Haut-
Yonne, en
Champagne.

La trêve étant finie, le roi alla faire le siège de la Ferté-Milon. Je voulois profiter de ce tems pour achever les affaires qui m'avoient conduit à Bontin; mais sa Majesté me commanda d'aller faire la revue de quelques bataillons Suisses à Montereau. Je mandai à Madame de Rosny de se trouver en cet endroit, d'où je la ramenerois à Mante. Elle m'y attendit inutilement: deux jours avant celui où je devois aller faire cette revue, je reçus de nouvelles dépêches de Madame de Simiers & de Lafont, qui me mandoient que l'homme, (c'étoit M. de Villars, étant appaisé, rien n'empêchoit qu'on ne reprît le projet rompu. Le roi jugea cette affaire assez de conséquence, pour ne pas différer d'un moment. Le comte de (16) Chaligny venoit d'arriver à l'armée avec un passeport pour Paris. Il avoit prié le roi de lui donner un gentilhomme

(16) Henri de Lorraine, comte de Chaligny, de la branche de Montmorency.

de confiance pour le conduire dans cette ville. Sa Majesté jugea à propos que je profitasse de cette double occasion de connoître plus particulièrement les dispositions du duc de Maine & de la ligue, & de me rendre sûrement à Rouen.

J'accompagnai donc le comte de Chabigny jusqu'à Paris d'où j'eus une entrevue avec le duc de Maine, je me rendis par Louviers chez le sieur de Saint-Bonnet, à deux lieues de Rouen. Ayant donné de cet endroit avis de mon arrivée aux entremetteurs on me vint prendre la nuit du lendemain & l'on m'introduisit dans le fort de Sainte-Catherine, où le capitaine Boniface me reçut & me traita splendidement, en attendant l'amiral de Villars qui vint lui même le soir, suivi d'un seul laquais, comme de mon côté je n'avois qu'un seul valet de chambre avec moi. Nous ne nous séparâmes qu'après un entretien de deux heures, qui me laissa entièrement satisfait des sentimens de ce gouverneur. Cette entrevue se passa avec un fort grand secret. Outre que les gouverneurs des principales villes royalistes des

1594. environs de Rouen n'auroient pas manqué de traverser la négociation par jalousie & par intérêt, & que peut-être ils auroient fait pis, comme ils firent en effet, si-tôt qu'ils purent en soupçonner quelque chose, il y avoit dans tout ce canton plusieurs troupes ligueuses & étrangères, dont Villars n'étoit pas entièrement le maître, & il s'y en pouvoit joindre en peu de tems un assez grand nombre, pour le faire repentir de sa démarche.

Je passai cinq jours entiers dans le fort de Sainte-Catherine avec le même secret. J'eus de fréquentes conférences avec Villars. Nous touchâmes les principaux points de son accommodement. La plus grande difficulté ne rouloit pas sur l'intérêt. Il cherchoit moins à satisfaire des vûes mercénaires, qu'à se convaincre qu'en traitant avec lui, le roi ne songeroit pas simplement à gagner une capitale de province; mais à s'attacher un homme qui se sentoit autant de disposition que de talens à le bien servir. On a vû ci-devant quelle idée Villars avoit conçue du roi: Si-tôt que mes discours l'y eurent confirmé,

Je pus regarder son traité comme fort avancé, mais alors je ne pouvois pas aller plus loin, n'ayant point par écrit les pouvoirs nécessaires pour conclure l'affaire.

Pour achever de faire connoître ce gouverneur, tout ce qui paroît de lui, avoit rapport à l'une ou à l'autre des deux qualités qui dominoient dans son caractère, ou étoit produit par leur mélange. Ces deux qualités étoient la valeur & la droiture. La première rend le cœur élevé, généreux, plein d'une fierté (17) noble & naturelle, qui n'est autre chose que le sentiment de ce que nous valons. Sentiment qui ne tient rien de la basse vanité & de l'affectation à se perdre dans la sorte admiration de soi même. La seconde fait qu'on est sincère & vrai, incapable d'artifice & de surprise, prêt à se rendre à la raison & à la justice. Celui qui les unit toutes deux, a rarement d'autre défaut que la promptitude d'un premier mouvement de colère. Tel étoit Villars, & on s'en apperce-

(17) M. de Tboü d'un esprit dur & ha-
sardant de l'amiral de tain Liv 101
Villars du qu'il étoit

1594. vraifément dans tout ce qui me reſte à dire de lui. La nature ne l'avoit pas fait pour être long-tems ennemi d'un prince, avec lequel il avoit tant de conformité dans l'humeur. La ſeule différence entr'eux étoit que Henri par de continuelles réflexions ſur les effets de la colére, par l'uſage d'une longue adverſité, par la néceſſité de ſe faire des partiſans, enfin par la trempe d'un cœur tourné vers la tendreſſe, avoit converti ces premiers transports ſi bouillans en de ſimples (18) mouvemens qui les marquoient

sur son visage, dans son geste & plus
rarement dans ses paroles.

1524

de colère & d'impa-
science; on eut peu-
que ce prince ne se-
saut de l'école de
quelqu'un & qu'il
n'en frappât un
bâton aux info-
lents. Enfin étant
revenu après que
Grillon fut sorti &
le tournant du côté
des seigneurs qui
l'accompagnaient,
il vint avec de Th
avoient admis sa
patience après une
brutalité si cruelle.
Mais il leur dit
la nature m'a ser-
mé contre moi de
pas que je me con-
rui's. Je me suis tou-
jours tenu en garde
contre une passion
qu'il est dangereux
d'écouter. Je sais
par expérience que
c'est une mauvaise
conseillère & je
suis bien aise d'avoir
de si bons témoins
de ma modération.
Il est certain que
son tempérament
les fatigues conti-
nuelles & les dif-
férentes situations
de sa vie lui avoient
rendu l'âme si sen-
sible qu'il étoit beau-
coup plus sensible
de la moindre de
ses passions. Il avoit
senti qu'on murmuroit
que durant la con-
stitution de Gril-
lon le maréchal de
Blon lui le trou-
va chez le roi, &
qu'il étoit assis sur
un coffre l'air se-
mblant de dor-
mir que plus elle
s'échauffoit & que
les voix s'élevaient
plus il affectoit de
dormir profondé-
ment. Quoique Gril-
lon se fut d'a-
bord approché de
lui pour l'injurier,
& qu'il lui crût al-
légement aux oreil-
les qu'il n'étoit
qu'un chien galeux
& hargneux. La
compagnie fut per-
suadée qu'il n'avoit
affecté ce profond
sommell qu'afin de
ne le point com-
mettre avec un cri-

1594.

ment de pouvoir raccommo-
 der les deux princes de son sang, que cette
 considération l'emporta sur celle du
 traité avec Villars. Elle n'eut aucun
 égard à mes instances, ni au danger
 que je lui faisois envisager dans le re-
 tardement : il fallut que je me déter-
 minasse à entreprendre cette difficile
 réconciliation, conjointement avec
 l'évêque d'Evreux, sur lequel le roi
 avoit d'abord jetté les yeux, mais qu'il
 ne trouvoit pas capable de faire réussir
 seul une affaire si délicate. Il est vrai
 que je m'étois toujours conservé une
 grande part dans la confiance de M.
 le Comte ; mais je connoissois son es-
 prit hautain & dédaigneux, que la
 seule crainte de paroître désérer à un
 rival qui lui étoit supérieur, porteroit
 non-seulement à se roidir dans ses pré-
 tentions, mais peut-être encore à en
 former de nouvelles. Je n'envoyai
 point par le récit de nos contestations,
 des refus & de mauvaises humeurs
 que nous eûmes à essuyer : nous fîmes
 plus d'une fois prêts d'abandonner la
 partie. Cependant à force de rai-
 sonnées de la volonté & de la satis-
 faction du roi, avec beaucoup de pa-

uence, de prières & d'importune, nous parvinmes à faire consentir les deux princes à se voir & à s'embrasser. Je ne garantis pas que le cœur ait ja mais eu beaucoup de part à cette démarche. Je me donnai bien de garde de discuter l'article de l'amour & du mariage, qui demeurant indécis, laissoit entre eux la principale semence de division ; mais qui me parut un obstacle absolument insurmontable.

J'étois fort satisfait d'avoir réussi sans toucher cet article, & je ne voyois plus rien qui m'empêchât de me rendre à Rouen. Je n'en étois pas où je pensois. Le roi n'avoit paru si fort empressé pour le raccommodement des deux princes, que pour arriver à un second point qu'il désiroit encore plus passionnément ; & ce second point étoit précisément celui que j'avois cru devoir mettre si prudemment à côté, le mariage de Madame sa sœur. Pour comble, ce fut encore moi sur lequel la Majesté s'arrêta pour amener la chose à son but. Je fus donc chargé de nouveau de retirer la promesse de mariage dont il vint d'être parlé, afin que cet obstacle étant levé, le

1594. roi résolu de gratifier en tout le duc de Montpenier, employât ensuite son autorité pour lui mettre la princesse entre les bras; & par-là se vit enfin délivré de la crainte de voir conclure un mariage, qui tout clandestin qu'il eût été, ne l'en auroit pas moins embarrassé : le comte de Soissons se rendant son héritier malgré lui, & se servant contre lui de ses propres biens. Si de ce mariage il provenoit des enfans, comme on ne pouvoit guère en douter, autre sujet d'inquiétude pour sa Majesté qui n'en avoit point.

Il me prit un frémissement lorsque le roi me donna un pareil ordre. Je voulus encore lui rappeler que Villars alloit s'engager pour toujours avec les ennemis, aussi-bien que Médavy & plusieurs autres gouverneurs de Normandie, si je n'accourois promptement dans tous ces endroits. C'étoit une chose résolue : le roi ne m'écouta point; & il ne m'accorda que ce que je lui demandai pour pouvoir réussir; je veux dire, qu'il ne donneroit aucun lieu de soupçonner qu'il m'eût chargé de cet emploi, & qu'il me laisseroit le choix des moyens.

Lorsque je suis seul, & que je réfléchis à la conduite que j'ai tenue de recevoir, j'avoue que je me trouve dans le dernier embarras. De l'honneur dont je connaissais madame Catherine, à quel point d'attachement cet écart, je sentais bien que toute éloquence humaine n'eût pas été capable de lui faire goûter les délices du roi sur sa personne. Quelle surprise d'aller proposer à une femme & à une princesse, de passer d'un amant qu'elle aime pour se livrer à un autre qu'elle hait ! Il ne restait donc de ressource qu'à la tromper. Pour cela je me dis à moi-même, que si ce n'étoit pas selon son cœur que je la trompais c'étoit du moins pour ses intérêts, & pour détourner les malheurs que l'irrégularité de sa conduite pouvoit attirer sur le royaume & la personne du roi, qu'elle m'en avoit un jour obligation elle même ; que je l'empêchois par un innocent artifice de perdre sa fortune avec l'amitié du roi son frère. Malgré tout ce que ces raisons avoient de spécieux, il fallut toujours que je convinsse que je n'agissois pas avec elle de bonne foi ; &

1594. cette idée me faisoit de la peine. Si je m'y déterminai, ce fut par l'impossibilité de réussir autrement, & par l'espérance qu'un jour j'en obtiendrois le pardon d'elle même ; en la faisant convenir qu'en cela je lui avois rendu un service réel. Pour M. le Comte, outre que je n'avois point à m'adresser à lui, & que je ne lui étois que très-peu attaché, les égards que je devois à la Personne n'étoient plus à compter pour rien, puisqu'ils étoient contraires à l'utilité publique, & à ce qu'exigeoit de moi le service du roi. Toute cette affaire m'a dans la suite causé des chagrins, dont il semble que ma répugnance & mes scrupules auroient dû me préserver.

Je trouvai ensuite une autre difficulté. Je voyois fort rarement madame, à cause de mes occupations continuelles, & je la connoissois assez pour ne pas douter que de quelque manière que je m'y prisse pour en obtenir la pièce dont il étoit question, l'assiduité que je lui témoignerois, ne manqueroit pas de faire naître aussitôt dans son esprit naturellement défiant, des soupçons qui la mettroient en garde contre tout ce que je pour-

rois lui dire ce lui sai & dire Je cher-
chai à faire en sorte qu'elle me prît le
elle-même Je me le vis pour cela des
deux du Perron, que je savois être
d'humeur, sur-tout le jeune, à mettre
leur cour aux grands aux dépens d'un
secret. Je n'avois pas une aussi grande
liaison avec celui-ci qu'avec l'évêque
d'Evreux, mais on ne risque rien à
compter sur la bonne opinion qu'en
ont tous les hommes de leur même, sur
cet article ils commencent toujours
par être leur dupe à eux-mêmes. J'al-
lai donc trouver le jeune du Perron,
je le flatai, je m'insinuai dans son esprit
par des fausses confidences, il se re-
garda comme un homme important, &
crut par vanité tout ce que je lui disois.
Lorsque je le vis enivré de son amour
propre, je lui dis avec toutes les mar-
ques de la plus parfaite sincérité, &
en exigeant même avec serment un se-
cret que j'aurois été bien fâché qu'il
m'eût gardé, que le roi m'avoit con-
fié les intentions au sujet de Mademoi-
selle qu'il étoit résolu de la faire épouser à
M. le Comte; que quelques petites
difficultés qui ressoient encore à appa-
nir, avoient empêché Sa Majesté de

1524. voyage de Rouen, & je pris congé de la compagnie, qui attendit impatiemment le terme que j'avois marqué.

Je retournai ponctuellement au bout des trois jours. Je me fis encore presser long-tems; enfin feignant de céder à l'importunité de ces deux dames, je leur dis, qu'ayant plusieurs fois sondé le roi sur le mariage en question, il m'avoit d'abord montré quelque éloignement d'y consentir, sans vouloir s'expliquer davantage avec moi; que je l'avois tant pressé de m'ouvrir son cœur sur ce sujet, qu'enfin il m'avoit avoué que loin de sentir aucune répugnance à conclure cette union, il la trouvoit bien assortie; qu'il auroit été ravi qu'au défaut d'enfans de son côté, il pût en avoir de sa sœur & d'un prince de son sang, qu'il regardât comme les siens propres; que le caractère doux & paisible du comte de Soissons & de Madame étoit fort de son goût: mais qu'il sentoit toujours qu'il avoit de la peine à oublier que M. le comte eût cherché à le tromper, & à obtenir sa sœur sans son aveu. Ce discours dont j'avois concerté toutes les paroles, fit son effet.

Ces trois personnes commencèrent à convenir qu'elles auroient pu agir autrement qu'elles n'avoient fait, & à s'entr'accuser du conseil qui avoit conduit cette affaire avec tant d'indépendance. Je pris ce moment que j'attendois pour leur faire concevoir que je croyois ce mal tout à fait facile à réparer, que le roi étant naturellement bon & facile à oublier le passé, il ne s'agissoit que de tenir avec lui une conduite toute opposée, le rechercher, paroître dépendre uniquement de lui, le laisser le maître de leurs personnes, et fin, & c'étoit là le grand point, lui sacrifier l'engagement par écrit que les deux amans s'étoient donnés, comme étant ce qui l'avoit le plus irrité, & ne pas craindre de lui donner une déclaration même écrite, par laquelle ils renonçoient tous les deux à s'épouser que de son consentement, que je croyois pouvoir leur assurer qu'après cette complaisance de leur part, il ne se passeroit pas trois mois sans qu'ils le vissent prévenir lui-même leurs desirs, & cimenter leur union.

On n'eut aucune peine à me croire,

1594. & le sacrifice de la promesse de mariage fut arrêté sur l'heure, peut-être parce qu'on regardoit cet écrit comme inutile, tant que le roi devenu maître absolu dans son royaume, ne l'agréeroit point. La comtesse de Guiche dit qu'elle l'avoit laissé en Béarn, & se chargea de le faire venir incessamment. On ne se rendit pas si facilement sur la déclaration que je demandai ensuite ; & sans laquelle il ne servoit en effet de rien d'avoir retiré l'écrit, que les parties intéressées pouvoient rétablir à leur gré. Ce fut cette raison là même que je fis valoir ; & je les fis convenir que sans cela sa majesté ne pouvoit ni ajouter beaucoup de foi à leur sincérité, ni être persuadée de leur obéissance. Cet article fut fortement débattu, & lorsqu'à force de remontrances j'eus obtenu enfin cette déclaration, par laquelle madame & le comte annulloient toutes les promesses données ci-devant, se délioient mutuellement de tout engagement, & se soumettoient à la seule volonté du roi, les conséquences de cet écrit leur parurent trop fortes ; & l'on eut recours à un tempéramment, sans lequel vrai-semblablement

blablement la chose en leroi demandé 137
 rellà. Ce temporel ne fut que je me
 rendrois le despoſitaire de la déclara-
 tion, & que jamais elle ne ſortir de
 mes mains, pas même pour paſſer dans
 celles du roi. Heureuſement on n'a-
 jouta rien que je lui rendrois à Madame,
 & les choſes tournèrent ainſiement
 qu'elle ne compſut. Je donnai ma pa-
 role d'honneur, dont on ſe conſervoit,
 & la déclaration me fut ſignée en une
 bonne forme, ſignée de madame & de
 comme & ſcélée de leurs amans. Le roi
 qui n'avoit eu ſeulement que je ſuſſe
 ſon, trouva qu'il manqueroit toujours
 quelque choſe à ſa joie, tant qu'il n'a-
 roit pas cet acte en ſon pouvoir. Il
 me fit à pluſieurs reprèſes les plus ſer-
 tes inſtances, & il ne ceſſa de me le de-
 mander, que quand il eut obtenu par
 mes refus, que je faiſois marcher ma
 parole avant l'obéiſſance, & que je lui de-
 vois. Comme l'eſſet ne ſauvoit point les
 belles eſperances que j'avois données
 aux deux amans, on s'attend bien qu'ils
 ne me pardonneront pas la traupeſſe
 que je venois de leur faire. La ſuite de
 ces mémoires en inſtruit.

Après la conclusion de cette affaire,

1594.

dont le souvenir m'a toujours été désagréable, je ne m'occupai plus que de mon voyage à Rouen. Je craignois avec raison qu'un si long retardement n'eût entièrement rompu mes premières mesures avec l'amiral de Villars. J'obtins carte - blanche (21) du roi pour conclure non-seulement avec ce gouverneur, mais encore avec tous les autres gouverneurs & officiers de la province. Desportes arriva comme j'allois partir, & m'arrêta encore. Il venoit de la part du baron de Medavy, prier l'évêque d'Evreux de lui prêter pour quelques momens sa maison de Condé, & m'engager à passer par cet endroit, pour m'aboucher avec lui sur les conditions de son traité & de celui de Verneuil. Je partis de Chartres & vins coucher à Anet, où madame d'Aumale me sollicitoit instamment depuis long-tems d'aller la voir.

Cette dame plus avisée que son mari, le conjuroit sans cesse de quitter la ligue & de se donner au roi. Outre le devoir & la sûreté, elle trouvoit dans

(21) M le duc de Sully d'aujourd'hui, possède l'original de ce plein pouvoir, & ceux de plusieurs lettres de Maximilien de Béthune à ce sujet.

cette démarche son père, & le duc
 les affaires domestiques du duc (11)
 d'Anjou étant si dérangé, & qu'il se
 menacé d'une ruine prochaine, & qu'il
 ne pouvoit l'éviter qu'en se faisant re-
 corder les avances du duc jadis en
 cette occasion ceux qui rentrent des
 premiers dans le devoir Je descendis
 à Anet dans une auberge & pendant
 qu'on m'y approuva à souper, j'allai
 voir madame d'Anjou dans d'un se-
 cret page la joie éclata sur le visage de
 ce te Dame des qu'elle me pressa
 Elle y avoit toutes les précautions
 elle l'arrêta, & pour ne pas perdre
 un sens précieux, elle me prit par la
 main, & me faisant parcourir avec
 elle ces galeries & ces beaux jardins
 qui sont d'Anet un lieu enchante, elle
 ne m'entreteint que de la passion qu'elle
 aoit de voir son mari dans l'obéissance
 ce due à son souverain, & des condi-
 tions qu'il vouloit y mettre Je laisse
 toutes les propositions approuvées &
 rejetées entre nous deux Jusques là
 je n'avois rien vu qui ne fût honneur au

(11) Charles de Lorraine duc d'Anjou ne mourut que le 10 de
 mai 1621. Il étoit né duc d'Alençon
 à Bruxelles. Sa femme

1594.

maître d'une maison vraiment royale, & j'aurois ignoré l'état déplorable où il étoit réduit, si la duchesse ne m'avoit prié, & pour ainsi dire violenté de demeurer à souper & à coucher chez elle. Après un repas attendu fort long-tems, & aussi mauvais que mal servi, je fus conduit dans une chambre fort vaste & toute reluisante de marbre, mais si dénuée & si froide, que ne pouvant ni m'échauffer ni m'endormir dans un lit ou de courts & étroits rideaux de taffetats, une simple couverture fort légère & des draps moites pouvoient transir même au milieu de l'été, je pris le parti de me relever. Je comptois me dédommager en faisant grand feu, mais je ne trouvai pour tout bois à brûler que du houx & du genièvre verd qu'il fut impossible d'allumer. Je passai la nuit entière dans ma robe de chambre, ce qui me tint éveillé de fort grand matin. Je quittai avec plaisir un si méchant gîte, & j'allai retrouver mes gens, dont le moindre avoit fait beaucoup meilleure chere, & bien mieux passé la nuit que leur maître.

Je réparai cette fatigue à Condé

ou je trouvais toute la commodité qui fait l'essentiel de la bonne réception, en y arrivant je me mis dans un fort bon lit, attendant Medavy qui ne devoit arriver que sur le midi. Medavy en usa d'abord suivant l'idée ou l'ortest, qu'en pareille conjoncture le plus petit seigneur eût en droit de se faire valoir dix fois plus qu'il ne vaut. Il remplît parfaitement son personnage, par un air de fausse des fiance, & une supériorité d'air due avec laquelle il crut bien avancer ses affaires. Je cor rassai avec sa vanité par une franchise qui le demortu. Je lui dis tout un ment que s'il attendoit que les villes eussent fait leur accord, son sacrifice diminueroit tout d'un coup de plus de la moitié de son prix, lui qui n'avoit que Verneuil à proposer, & que peut-être on ne voudroit plus après cela l'écouter, ni lui rien accorder du tout. Ma sincérité força la sienne, il se montra plus raisonnable, & nous fûmes bientôt d'accord. Il me pria seulement que la chose ne fut rendue publique qu'à la fin de Mars, parce qu'il s'étoit engagé à M. de Villars de ne rien faire que de sa participation. Il chargea Desportes de

1594. venir avec moi à Rouen, pour rendre cette déférence au gouverneur; & en mêmetems pour voir si je finirois avec Villars, dont l'accommodement entraînoit le sien, & en quelque sorte nécessairement.

Le lendemain je vins coucher à Louviers; d'où ayant fait sçavoir mon arrivée à l'amiral de Villars, il envoya d'Isencourt, capitaine de ses gardes, me recevoir à la porte de la ville. J'y entrai non plus secrettement, mais publiquement & avec une espee de pompe. Le peuple avoit rempli les rues, & l'espérance d'une paix qui alloit rétablir la tranquillité & le commerce, lui faisoit pousser mille cris de joie sur mon passage. Villars avoit fait préparer pour me loger avec ma suite qui étoit de douze ou quinze gentils-hommes, la plus belle hôtellerie de Rouen, & il y avoit donné tous les ordres nécessaires pour que nous y fussions traités splendidement. La Font qui étoit chargé de ma réception, m'attendoit pour m'y conduire. Il enchérit sur son maître. Il me donna le soir la musique & le spectacle des fauteurs & des joueurs de gobelets, auxquels il fut im-

possible de faire recevoir ni argent ni présent. Je voyai du Perat & l'uy de ma part l'amiral, madame de Sully, & l'abbé de Tiron (23), qui eut une grande part dans toute cette affaire. Ils me rendirent à l'heure même ma civilité par le sieur de Perdreu, & me firent dire qu'après que j'en serois repassé cette journée, on enverroit le lendemain en main. Ce qui n'empêcha pas que l'abbé ne vint dès le soir même me voir sans cérémonie, & toute sa conduite en cette occasion si pleine d'une droiture & d'une sincérité, qui ne sont pas fort communes en de pareilles conjonctures.

Je connus par son discours qu'il n'y s'en étoit presque rien fallu que le roi ne eût pe du Villars sans retour. Il étoit arrivé à Rouen quelque temps avant moi, un député de l'Espagne, nommé dom Simon Antoine, & un autre du duc de Mayenne, nommé la Chapelle (24) Marteau qui avoient fait les plus belles offres à ce gouverneur, outre :

(23) Philippe Desportes abbé de Jumièges
 (24) Michel Marteau sieur de la Chapelle, maître des comptes

1594.

qu'il recevoit journellement des lettres des Catholiques , même du parti du roi, qui tendoient à lui rendre suspect tout ce que sa majesté lui faisoit espérer, & à le prévenir contre une négociation qu'on donnoit à conduire à un agent protestant , motif très-puissant sur l'esprit de Villais , zélé pour sa religion , & qui l'auroit jetté infailliblement entre les bras des ennemis du roi, si dans cette perplexité il n'avoit été soutenu par d'autres lettres du cardinal de Bourbon , de l'évêque d'Evreux & du marquis de Vuiry. Ceux-ci lui mandoient qu'il pouvoit faire fond sur la parole du roi, & s'assûrer sur ma sincérité. Tiron me montra une partie de toutes ces lettres , & crut devoir me prévenir sur ce que je verrois paroître de l'amiral, qui continuellement obsédé des députés de la ligue , & d'ailleurs piqué de la lenteur avec laquelle on agissoit avec lui, ne sortiroit pas de son irrésolution, sans que j'eusse à essuyer de sa part quelqueune de ces saillies & de ces fougues naturelles , dont avec un peu de patience il étoit facile de le faire revenir.

J'allai trouver (25) Villars, bien préparé à soutenir tous ces points al-lés, & d'abord je m'appuyai bien clairement que ma vue se voyait dans son esprit un peu nouveau de dé-fiance & de fierté. Je finis par ce que ce nuage s'ari dissipé, Villars pro-posa des articles les cordons. Elle se réduisoit aux chefs suivants qu'il de neurroit recevoir de la charge d'a-miral, dont il a voit été pourvu par la ligue, qu'il jouirait de son gou-vernement de Rouen d'un pouvoir indé-pendant de si le duc de No-yen, ser, gou-vernateur de la province, du moins pendant trois ans, & que ce pouvoir s'étendrait sur les bailliages de Rouen & de Caux, qu'il ne se feroit dans cette capitale, ni dans ses environs à six lieues loin, aucun exercice de la religion réformée, que tous les offi-ciers mis par la ligue dans les villes

(25) M. de Villars est personne ne put y résider dans les résider que M. de Ro-
n. é. m. de ce tems ny n'ist pour l'au-
là, comme un bon de l'ra. et. tem. s. il
me extrêmement fier est aussi p. u. l. avec élé-
de emporté Il y est ge dans M. de Thou
remarqué que de l'ra. de ces négo-
tous ceux qui se mé- cialons de M. de Ro-
lrent de l'ra. u. l. ny

1594. reffortiffantes de fon gouvernement ; y feroient confervés avec quinze cens hommes d'infanterie & trois cens de cavalerie , entretenus par le roi pour la fûreté de ces mêmes villes ; que Sa Majesté lui donneroit pour acquitter fes dettes une fomme de cent vingt mille livres , & une pension de foixante mille ; qu'on lui rendroit Fescamp ; enfin qu'on lui laifferoit la difpofition des abbayes de Jumiéges , Tiron , Bonport , La-Valafe , Saint-Taurin , & celle de Montivilliers , qu'il defti- noit à une fœur de madame de Simiers..

Si tous ces articles avoient auffi bien dépendu de moi que celui qui regardoit l'abbaye de Saint-Taurin , qui étoit à moi en propre , & dont je fis à l'heure même une ceffion à Villars , le traité eût été conclu fans plus long délai. Je dis la même chofe de ceux dont le roi étoit purement le maître : mais quelque pouvoir que j'euffe reçu de Sa Majesté , j'étois arrêté par ceux qui intéreffoient foit M. de Montpenfier , foit Biron , revêtu de la charge d'amiral & en poffeffion de Fescamp , parce qu'il l'a-

voir retiré des mains de Bois rosé sans
 promesse d'un dédommagement qui
 pourtant n'avoit point été ac-
 corde, & je ne crus pas devoir passer
 outre sans en informer le roi. J'espé-
 rois que Villars géneroit ce mariage
 ment, d'autant mieux que je ne lui
 demandois aucun délai sur les condi-
 tions qu'il étoit de la part du roi immédia-
 tement mais ce gouverneur s'entretint
 d'avec les députés de la ligue, & souve-
 nant qu'il vouloit lui faire et rendre
 mes raisons, j'en sus rudement établie,
 avec ce peu de paroles produites
 d'un ton exalté, me tenant point, « que
 » je pouvois m'épargner la peine de
 » lui parler d'usage, parce qu'il vou-
 » loit sur le champ convenir de tout,
 » ou rien prendre sur tout.

Quoiqu'un peu effrayé de ce coup
 imprévu, je répondis tranquillement
 à Villars. Que je me tenois assuré que
 le roi lui accorderoit les trois arti-
 cles en question, aussi bien que tous
 les autres, (celui de Fescamp en fai-
 soit deux, parce que Bois rosé y étoit
 mêlé) Que cela ne devoit point nous
 empêcher de dresser le traité, & mê-
 me de le signer dès ce moment com-

1594.

me si tout étoit accordé, avec cette apostille en marge vis-à-vis les trois articles, qu'on en attendoit la réponse du roi; que pour lui marquer que je ne cherchois point à gagner du tems avec lui pour le tromper ensuite, je consentois à demeurer entre ses mains, en attendant la réponse de Sa Majesté. Villars trouva encore des difficultés; mais il ne put résister à madame de Sumiers, à l'abbé de Tiron & à La-font, qui parlèrent tous comme moi. Je me hâtai de faire le traité, nous le signâmes, & j'en envoyai aussitôt une copie au roi, avec une longue lettre qui le mettoit au fait de tout ce qui s'étoit passé. Mais avant que la réponse fût venue à Rouen, il arriva un autre incident qui pensa la rendre inutile.

La plus grande partie des gouverneurs des petites places aux environs de Rouen, bien loin de les porter à l'obéissance qu'elles devoient au roi, les entretenoient dans la révolte, parce qu'à la faveur des troubles, ils faisoient quantité de profits, qu'ils prévoyoiient devoir cesser avec la guerre. Les plus adroits se rendoient nécessaire-

res aux deux parties de la négociation 1354
 pour les reconstruire, et les remettre. Du-
 rollet, gouverneur de Pont-de l'Ar-
 che, étoit un de ceux qui s'occupoient de
 manéger la plus subtillement. Il avoit
 flatté le roi, il y avoit plus d'un an,
 qu'il trouveroit les moyens de lui
 livrer la ville de Rouen de la part des
 du gouvernement, à condition qu'on lui
 donneroit le gouvernement de cette
 place, que Sa Majesté lui avoit pro-
 mis par écrit à tout risque. N'ayant
 pas réussi dans sa entreprise, et à par-
 tir les forces, Duroillet se mit à la
 tête de faire échouer sa négocia-
 tion, & voici comment il s'y prit.

Il ordonna à un capitaine, nommé
 Dupre, de se mettre à sa suite
 lorsque je passai par Pont-de l'Arche,
 & d'entrer dans Rouen avec moi. J'e-
 rois aversi que Duroillet n'étoit pas
 fort bien intentionné, mais pour ce
 capitaine, je ne pouvois le soupçon-
 ner de rien, ni l'empêcher de me sui-
 vre, & une chose que j'ignorem abso-
 lument, c'est que Dupre étoit ce même
 homme dont Duroillet s'étoit servi so-
 paravant pour cabaler dans Rouen.

1594. (25) contre Villars. Il n'y fut pas plus tôt rentré, que renouant ses connoissances il se mit à la tête d'un parti d'é-tourdis, auxquels il fit former le dessein de s'emparer du vieux palais, & de se saisir du gouverneur, leur persuadant qu'il agissoit par mon ordre. Comme il n'avoit point d'autre but que de porter ce gouverneur aux dernières extrémités contre moi, il ne s'embarassa pas beaucoup que la chose demeurât secrète, & elle fut en effet incontinent rapportée à Villars.

On se figure aisément à quel excès de colére il se porta à cette nouvelle, & tout ce qui lui passa dans la tête contre le roi, & sur-tout contre moi. Il n'approfondit pas davantage. Il crut avoir une preuve sans réplique de ma mauvaise foi. Il envoya dans le moment d'Isencourt me dire de venir lui parler. Je dînois chez la Pile, procureur-général de la chambre

(26) Pendant le siége de Rouen, Durollet cherchant à se jeter dans cette ville avoit été pris & enfermé dans le vieux palais; où il ne laissa pas apparemment de continuer ses brigues en faveur du roi. Cayet, liv. 4. pag. 14.

des compes, & je venais de recevoir 1524
des lettres qui me mettoient de fort
bonne humeur. Le roi accorda à
Villars les trois articles lui demandés,
& s'engageoit à y faire confier les
parties intéressées vis-à-vis ces arti-
cles j'avois écrit sur la copie de l'origi-
nal d'ura rédon, & en porteur, un
corde j'en avais écrit de Sa Majesté. Je
me faisois un vrai plaisir de supplier
Villars, qui n'avoit pas dû s'attendre à
une si prompte expédition. Je lui écri-
vais chez la Pile, portant le traicté sous
main, & tenant l'autre sur une table
blanche que j'avois mise dans ma po-
che, à dessein de la jeter au cou de Vil-
lars en l'embrassant, & le faisant an-
ral & gouverneur des bailliages de
Rouen & de Caen. Le cortège des
réflexions avec lesquelles nous nous
avancions à l'un contre l'autre, &
à je crois quelque chose de si pater-

Je ne gardai pas long-temps mon
air riant. Du plus loin que Villars
m'appergut, il s'avança à grands pas
vers moi, le visage bouffi & enflam-
mé, les yeux étincellans & repre-
sentant par tous ses traits la plus vi-
ve colère. Il commença par m'arra-

1594. » qui ne m'arriva ni ne m'arrivera ja-
» mais. Je suis trop homme d'honneur,
» ces manquemens de foi ne sont bons
» que pour ceux qui trahissent leurs
» amis, & veulent les faire assassiner. «
Il n'avoit encore rien dit d'aussi positif
que cette parole , & quoique je ne la
comprisse pas, je commençai du moins
à pouvoir conjecturer d'où provenoit
un emportement si furieux.

Je lui demandai de s'expliquer, & lui
protestai avec cet air de vérité & d'af-
surance qui se fait sentir au plus préve-
nus, que je ne sçavois nullement de
quoi il vouloit parler, & que si je pou-
vois être convaincu de la moindre du-
plicité, je me mettois entre ses mains ,
& ne demandois ni faveur ni grace. Il
se vit donc obligé de me dire plus net-
tement de quoi il m'accusoit. Il me re-
procha d'avoir voulu le faire assassiner
par Dupré & m'emparer du vieux palais,
ce qu'il fit si fort en bâtons rompus par
un effet de son agitation, que la chose
me paroissant dépourvue de toute vrai-
semblance , je ne pus m'empêcher de
suspçonner, & de lui dire qu'il s'étoit
laissé éblouir par les pistoles d'Espa-
gne, pour imaginer un prétexte aussi
frivole

frivole de rompre avec moi » Moi,
» morbleu ! reprit-il encore, en rou-
» gissant de nouveau, que je confesse
» que j'ai manqué de foi & faussé mon
» serment ? J'aimerois mieux mourir
» que d'avoir fait cette lâcheté. Par-
» bleu ! Monsieur, lui repliquai-je.
» car vous m'apprenez à jurer, il sau-
» dra bien que vous observiez le traï-
» té, ou que vous le rompiez, & que
» par là vous meritiez qu'on vous re-
» garde comme un homme vrai, ou
» comme un parjure »

L'éclaircissement tiroit en longueur
& s'éloignoit au lieu de s'approcher,
à mesure que de part & d'autre la co-
lère prenoit le dessus. Il fut b. soin que
l'abbé de Tiron arrivé pendant la con-
testation, se mit de la partie & nous
rapprocha l'un de l'autre » C'est sans
» doute, Monsieur, dit-il à Villars,
» que M. de Rosny n'est point coupa-
» ble des desseins qu'on a projetés
» contre vous il est trop homme de
» bien, & en ce cas trop habile, pour
» venir se mettre entre vos mains »
Ces paroles achevèrent de m'ouvrir
les yeux. Je me tournai tranquillement
vers Villars, en lui disant que je

1594.

» le 20 mars ou le 21 à Saint-Denis;
 » afin que vous aidiez à crier *vive le*
 » *roi* dans Paris, & puis nous en irons
 » faire autant à Rouen. « C'est que
 je lui avois mandé que j'y croyois sa
 présence nécessaire : « Montrez cette
 » lettre, ajoutoit-il; au nouveau ser-
 » viteur que vous m'avez acquis; afin
 » qu'il voie que je me recommande à
 » lui, qu'il sçache que je l'aime bien,
 » & que je sçais priser & chérir les
 » braves hommes comme lui. Pardieu!
 » s'écria Villars en cet endroit, ce
 » prince est trop gracieux & trop obli-
 » geant, de se souvenir de moi & d'en
 » parler en si bons termes. « Depuis
 ce moment Villars ne s'écarta jamais
 des sentimens de soumission & d'atta-
 chement qu'il avoit pris pour le roi, &
 sa majesté put compter que parmi ses
 plus anciens serviteurs, elle n'en avoit
 point de plus affectionné. Il me pria de
 me contenter de sa parole pour l'exé-
 cution de tous les articles compris au
 traité, & je l'acceptai comme la meil-
 leure caution qu'il pouvoit me donner.

J'employai le reste du tems que j'a-
 vois à séjourner à Rouen, à régler quel-
 ques affaires de même nature. Je

passois le jour avec l'amiral de Villars, & je m'enfermois la nuit pour donner audience aux principaux officiers tant de la ville & du parlement, que de la guerre, repandus dans la province, qui venoient me trouver en secret pour concerter ensemble les moyens de détacher les peuples de la ligue. Medavy fut de ce nombre. Je consummai le traité avec lui. Verneuil n'étant pas une ville d'assez grande importance pour qu'on eût pour elle les mêmes égards que pour Rouen, le roi ordonna à Medavy de rendre son traité public, afin de donner l'exemple aux autres gouverneurs.

Comme je n'avois garde de manquer au rendez vous que sa Majesté m'avoit donné, je me hâtai de quitter Rouen, comblé de remerciemens & de politesses de la part du gouverneur. Je me separai avec une égale satisfaction de l'abbé de Tiron & de Madame de Simiers. Je leur promis de revenir dans peu, & à Madame de Simiers d'amener avec moi le marquis de Vitry son frere, avec un corps de troupes qui pût mettre Villars en état de s'expliquer sans crainte. Je leur avois assez

1594. d'obligation pour leur rendre ce service, quand l'intérêt de Sa Majesté ne s'y feroit pas trouvé joint.

C'est sur les intelligences que le roi avoit pratiquées dans Paris, que ce prince fondeoit ses espérances d'y être bientôt introduit, & il s'acheminoit de Saint-Denis vers cette ville, lorsque j'arrivai près de lui. La partie étoit si bien faite, & tant de personnes également braves & fidelles s'en étoient mêlées, qu'il étoit comme impossible qu'elle ne réussit pas. Depuis la journée d'Arques où le comte de Belin qu'on a vu qui y fut fait prisonnier, s'étoit convaincu par lui-même des grandes qualités du roi & de la foiblesse de ses ennemis, le duc de Maienne s'étoit apperçu que ce gouverneur étoit secrètement porté d'inclination pour le roi. Sur ce soupçon il n'hésita pas à lui ôter le (27) gouvernement d'une ville aussi considérable pour le parti que l'étoit Pa-

(27) Le parlement | poser à son expulsion,
rendit en cette occa- | & à sortir plutôt de
sion un arrêt qui fait | Paris avec lui. *Mém.*
bien honneur au com | pour l'hist. de France,
te de Belin Il y exhor- | tom. 2. *mém. de la li-*
te les bourgeois à s'op- | gue, tom. 6.

ris, & cherchant un homme dont le dévouement pour lui & pour la ligue fût connu, pour se remettre sur lui du soin de cette grande ville, dans un tems où la nécessité de ses affaires demandoit qu'il portât ses pas sur la frontière de Picardie, il s'arrêta sur Brissac (18) qu'il gratifia de ce gouvernement.

Celui-ci répondit parfaitement à son attente dans le commencement. La lecture de l'histoire romaine avoit inspiré à cet officier, qui se piquoit d'esprit & de pénétration, un projet singulier. Il méditoit d'ériger la France en république, & de rendre Paris la capitale de ce nouvel état, dont il bâissoit tous les fondemens dans son imagination sur le modèle de l'ancienne Rome. Pour peu que Brissac fût descendu de cette haute spéculation aux applications particulières, auxquelles il est nécessaire d'avoir égard dans les plus grands desseins, il auroit vu qu'il est des circonstances, où le projet même le plus heureux devient par la nature des obstacles, par la différence du génie

(18) Charles de Collé comte de Brissac & maréchal de France

1594.

& du caractère des peuples, par la trempe des loix qui y sont adoptées; & par le long usage qui y a mis comme le dernier sceau, également chimérique & impossible. Il n'y a que le tems & une longue expérience qui puissent remédier à ce qu'il y a de défectueux dans les coutumes d'un état dont la forme est décidée, & ce doit toujours être sur le plan de sa première constitution. (29) Cela est si vrai, que toutes les fois qu'on verra un état se conduire par des voies contraires à celles de son établissement, on peut se tenir assuré qu'il n'est pas éloigné d'une grande révolution. D'ailleurs l'application des meilleurs remèdes n'opère point sur les malades qui y résistent.

Brissac n'alloit pas si loin. Il fut

(29) Cette maxime des abus que l'ignorance n'est entendu par le duc de Sully, & ne doit l'être en effet, que dans le sens, qu'il ne faut jamais s'écarter que le moins que l'on peut de l'ancienne forme & des principes fondamentaux du gouvernement, & non pas de ce qu'on la nécessité ont mêlés dans les différens établissemens qui regardent, soit la finance, soit la politique, &c. C'est sur quoi il s'expliquera lui-même dans la suite de ces mémoires.

long tems sans pouvoir comprendre d'où provenoit l'opposition générale qu'il trouvoit à ses desseins car il s'en ouvrit aux seigneurs & à tous les principaux partisans de la ligue. Il craignit à la fin pour lui-même, que tandis qu'il travailloit ainsi sans aucun second à mettre son projet à la perfection, le roi ne l'anéantit en s'emparant de sa capitale. Cette crainte le fit retomber assés promptement de ses idées purement romanes à l'esprit François de ce tems là, de ne travailler que pour soi même. Lorsque le motif de l'intérêt est encore fortifié par celui de quelque danger, il n'y a presque personne qui ne se porte à trahir son meilleur ami. Brisac (30) en usa de même. Il reprit le dessein du comte de Belin, mais par un motif beaucoup moins noble, & il ne songea plus qu'à mettre l'enclère au prix dont il vouloit vendre

(30) Le duc de Maïenne fut averti à ce que marque de Thou par le duc de Guise sa mère de la trahison de Brisac mais ils n'en vou-
 lèrent rien croire. Con-
 sultez sur cette relation de la ville de Paris *Mabliu*, tom. 2 liv. 1. p. 174. La *Chroniq. Noire* liv. 7. p. 335 de autres historiens.

1594.

au roi la trahison qu'il faisoit au duc de Maienne pendant son absence. Saint-Luc (31) son beaufrere fut chargé de négocier avec le roi, & lorsqu'il eut obtenu des conditions dont Brissac eut lieu d'être content, celui-ci s'accorda à faire entrer dans Paris Henri avec son armée, malgré les Espagnols. Il étoit le maître des troupes de la ligue. Pour le peuple, il n'étoit déjà plus besoin de lui faire à cet égard aucune violence.

D'O (32) prit aussi-tôt les devans & se fit donner les provisions du gouvernement de Paris & de l'Isle-de-France. Il y avoit ici un conflit d'intérêt qui embarrassoit ce sur-intendant, au point que malgré sa nouvelle dignité, la réduction de Paris étoit une des choses qu'il craignoit le plus de voir arriver. A l'entendre, cette crainte n'avoit point d'autre motif que celle de voir les finances en proie aux gens d'épée & de robe, dont il di-

(31.) François d'Épinay, sieur de Saint-Luc, grand-maître de l'artillerie.

(32.) Nos mémoires ne marquent pas que M. d'O avoit été dépouillé par la ligue de ce gouvernement, qu'il avoit eu d'Henri III. *Préf. 2. Part.*

soit que le roi alloir être accablé si tôt qu'il seroit le maître de Paris, pour le paiement des pensions, appointemens & gratifications, mais ce discours n'en imposoit qu'à ceux qui ignoroient de quel profit il étoit pour lui d'entretenir les choses dans leur première confusion, & avec quel fruit il y avoit travaillé jusqu'alors.

Le roi mit en action tous les amis du comte de Bellu, sur lequel il comptoit bien autant que sur Brisfac, & vint à la tête d'environ huit mille hommes se présenter à cinq heures du matin à la Porte Neuve, où il trouva le prévôt (33) des marchands & les échevins de la ville que le re-

Le 11 Mars

(33) Jean L'Hillier de président de la cour étoit ce prévôt des chanciers, des comptes, des marchands, & de conseiller de roi. Il étoit à Brisfac qui lui disoit, qu'il falloit rendre à César ce qui appartient à César, & non pas le lui vendre. *Mém. pour l'histoire de France* Le Journal de P. de l'Etoile donne ce bon mot à Henri IV. L'Hillier fut récom-
 péné d'une charge

de de conseiller de roi. & Mutin Lamoignon étoit échevin de la prévôté des marchands. *Le Grand*, l. 6. On lit dans un discours de 1603, que Henri IV. étant entré dans Paris par la Porte Neuve qui s'est depuis nommée la Porte de la Conté-
 rence en restoit de

gurent comme en cérémonie. Il alla aussi-tôt se saisir du Louvre, du Palais, du grand & petit Châtelet, & ne trouvant d'opposition nulle part, il parvint jusqu'à Notre-Dame, où il entra pour rendre ses actions de grâces à Dieu. Ses soldats répondirent si bien de leur côté à l'ordre (34) & à l'intention de leur maître, qu'on ne se plaignit pas dans toute cette grande ville de la moindre violence de leur part. Ils s'emparèrent des principales places & carrefours, où ils se rangèrent & se tinrent en bataille.

y entra plusieurs fois, des huissiers pour des craignant malgré toutes les assurances de son père les assurances de avoir contractées au ces prévôt & éche- service de ce prince, vins, qu'on ne cher- & s'étant allé plain- chât à faire entrer sa dre à lui de cette in- troupe dans Paris, solence, il lui répon- pour la tailler en pié- dit publiquement : ces, & se saisir de sa » La Noue, il faut personne.

(34) » Le roi ayant » paie bien les mien- » avisé un soldat qui » nes. « Mais qu'a- » prenoit par force un » près cela il le tira à » pain sur un bou- part. & lui donna de » l'anger, y courut lui- ses pierreries pour en- » même, & le vou- gager aux créanciers, » lut tuer « *Journal* au lieu du bagage » de l'Etoile Péréfixe qu'ils lui avoient lais- dit que la Noue Péref. Parr. 2. » ayant été arrêté par

Rien ne branla, & dès ce même jour 1524
on vit les boutiques ouvertes, avec
toute la sécurité qu'auroit pu donner
la plus longue paix.

Il ne restoit aux Espagnols que la
Bastille, le Temple & les Quartiers
de Saint Antoine & de Saint Martin,
où ils s'étoient cantonnés au nombre
d'environ quatre mille, ayant à leur
tête le duc de Feria & Dom Diego
d'Evora, tous fort surpris d'une (34)
nouvelle si inattendue, & dans la ré-
solution de se défendre jusqu'à l'ex-
trême, si l'on entreprenoit de les
forcer dans ces endroits avantageux.
Le roi les tira de leur embarras,
en leur faisant dire qu'ils pouvoient
sortir de Paris & se retirer en toute
assurance. Il traita avec la même dou-
ceur les cardinaux de Plaisance & de
Pellevé, quelque ressentiment qu'il
eut pu conserver de leur conduite à
son égard. Soissons fut l'endroit où
se retirèrent tous ces ennemis du roi.

(35) L'Etoile mar | de l'histoire romaine
que que la nouvelle | le duc de Feria s'écria
en ayant été portée | par deux ou trois fois
aux Espagnols que | Ah grand roi ! Grand
Anglois amusé ce | roi ! Journal de P. de
pendant par des traits | l'Etoile

1594.

(36) à la faveur d'une bonne escorte. Sa Majesté fit publier un pardon (37) général pour tous les François qui avoient porté les armes contr'elle. Lorsque ce sacrifice n'est point arraché par la nécessité, & qu'on le fait au contraire dans un tems où tout flate la vengeance, on peut dire qu'il n'y a point de marque moins équivoque d'un cœur vraiment royal. Madame de Montpensier (38) s'étant présentée pour saluer le roi, il l'entretint

« (36) » Le roi les l'histoire de France :
 » voulut voir sortir mais il est contredit
 » & les regarda passer par le journal du même
 » d'une fenêtre au- me auteur.

« dessus de la porte (37) Tous les mé-
 » de Saint-Denis. Ils moires de ce tems-là
 » le saluèrent tous, le sont pleins de traits de
 » chapeau fort bas & clémence de Henri &
 » avec une profonde de ses réparties vives
 » inclination. Il ré- & agréables - voyez
 » dit le salut à tous les les mémoires cités ci-
 » chefs avec grande dessus. » Un ligueur
 » courtoisie, ajoutant » venant le trouver
 » ces paroles : recom- » comme il jouoit à la
 » mandez-moi bien à » prime - venez, lui
 » votre maître, & al- » dit-il soyez le bien
 » lez-vous en à la bon- » venu, si nous ga-
 » ne heure ; mais n'y » gnons vous serez des
 » revenez plus. « Pé- » nôtres. « *Le Grain,*
ref. 2 Part. Ce récit *liv 10*

est conforme à celui (38) Catherine-Ma-
 des mémoires pour rie de Lorraine, veu-

aussi poliment & même aussi familièrement, que s'il eût eu quelque grand sujet de lui épargner la confusion, dont tout autre à sa place se seroit fait un plaisir de la couvrir (39)

Le roi n'avoit pas encore pu trouver un moment pour m'entretenir sur mes négociations de Rouen. Il le fit ce même soir après que la presse fut passée, en me tirant dans l'embrasure d'une des fenêtres du Louvre. Il voulut que je lui en rapportasse jus-

ve de Louis de Boer, son cousin, qui étoit allé
ben, duc de Mont, le le par à la na e le
penser

(19) Il joua aux cartes ce même soir avec elle comme le remarque Pétrus. L'Étoile ajouta qu'il lui rend la visite, ainsi qu'à madame de Nemours. Il rapporte une conversation singulière que ce prince eut avec elle à la fin de la quelle madame de Montpensier dont la haine pour Henri étoit connue de tout le monde, lui ayant dit sur son entrée dans Paris, qu'elle auroit souhaité que le duc de Maïenne son frère

pour y entrer ce prince
celui répondit : « Ven-
« tre sans gris ! il
« meut pû, le fait
« attendre long temps
« de le n'y suis pas
« car le matin. C'est
« le Dame, pour lui-
« il entendait les cils
« de voir le roi, dit
« en dans que l'Étoile
« avait plus fait que
« la femme qui est
« quinze ans n'avait
« fait chanter qu'un
« cocu, au lieu que lui
« en huit ours avait
« fait chanter plus de
« vingt mille per-
« sons à Paris. L'É-
« toile, mai 1594

1594. qu'aux plus petites circonstances, qu'il écouta avec beaucoup d'attention. Il s'accusa d'avoir été la cause du contre-tems que du Rollet y avoit apporté, en oubliant à me prévenir sur les propositions que celui-ci lui avoit faites, & qui m'auroient tenu en garde contre tout ce qui venoit de sa part.

Ce prince n'avoit encore rien dit au duc de Montpensier & au baron de Biron, de la satisfaction qu'il avoit accordée à l'amiral de Villars à leurs dépens. C'est tout ce qui restoit d'embarrassant, parce que le roi ne se sentoît point de l'humeur de ces princes, qui au lieu de s'abaisser en pareil cas à quelques ménagemens, commencent par étourdir la plainte, & ne doivent l'obéissance qu'on leur rend, qu'au ton d'autorité dont ils se servent. Il convint avec moi que je lui ferois le même détail, comme si c'étoit la première fois qu'il l'entendît, en présence de ces deux Messieurs, auxquels je donnerois à entendre que la conclusion du traité avec Villars dépendoit du sacrifice que l'un & l'autre voudroient bien faire de leurs droits. La chose ayant

été exécutée de cette manière, le roi se tourna vers eux, & dit hautement qu'il aimeroit mieux perdre Villars & Rouen, que de les acquérir en faisant une injustice à deux personnes qu'il estimoit. Ce procédé toucha vivement MM. de Montpensier & de Biron, qui s'écrièrent qu'ils se désilloient de bon cœur de tous leurs prétentions. Henri les remercia, & donna pour équivalents au premier les gouvernemens du Perche & du Maine, pour être joints à celui de Normandie lorsque celui-ci lui seroit restitué en entier mais la générosité de Villars changea cette disposition : pour Biron, un bâton de maréchal de France & quatre cens vingt mille livres en argent le dédommagèrent de la perte qu'il faisoit.

La réduction de Paris jeta le roi dans de nouveaux embarras, qui l'obligèrent à reculer encore son voyage de Rouen. Il fut occupé à recevoir l'hommage des différentes cours, (40) de l'Université & des autres

(40) Le parlement étoit transféré par des lettres-patentes du roi de Paris sur l'appellé de Tours ou il avoit

1594. partir pour Rouen dès le lendemain de son entrée dans Paris, puisqu'il ne pouvoit y venir lui-même. J'y arrivai le 25 Mars, menant avec moi

jouoit par ordre du roi, on comprend aisément quel est le sens de ces paroles, dont on a voulu faire un crime à Villeroy. On voit même qu'il ne pouvoit guère s'exprimer autrement en parlant au duc de Maïenne, & pour dire exactement la vérité, si l'on peut taxer Villeroy de quelque chose en cette occasion, c'est tout au plus de ne s'être pas piqué d'un peu plus de générosité dans une circonstance où il eût été si beau d'en avoir, car outre les avantages dont parlent nos mémoires, il y gagna le gouvernement de Lyon pour Charles de Neuville, marquis d'Alincourt, son fils. Mais où est le seigneur François de ce tems-là, ou même l'homme le moins nécessaire, qui ait pu se dire exempt de ce reproche? P. de l'Etoile n'a pas passé à M. de Villeroy ce caractère d'homme un peu trop intéressé. » Henri IV. dit-il, » dans son journal, » étant allé un jour » à Villeroy faire » une simple collation » avec douze ou quinze personnes de sa cour, il leur dit à table. Mes amis, nous sommes tous à table d'hôte, faisons bonne chère pour notre argent, car nous avons un hôte qui nous fera bien payer l'écot. » Je crois qu'il est désormais inutile de répondre à tout ce que la passion du duc de Sully lui fait dire dans la suite de ses mémoires, contre un homme qui jusqu'en l'année 1617. où il mourut, a rendu de très-grands services à

Vint à la tête de trois cens hommes. La Font me reçut à la porte de la ville & me conduisit avec toute sa suite à la maison qui m'avoit été préparée c'étoit celle du sieur de Martinbault, la plus belle de toute la ville, & Villars l'avoit encore fait meubler somptueusement. Simon Antoine & la Chapelle n'approuvoient pas une distinction si marquée. Ils ne s'avoient encore rien du traité, mais ils avoient pris tant d'ombrage de mon premier voyage, qu'ils employèrent tout leur crédit pour porter l'amiral à me défendre l'entrée de la ville.

La Font qui m'eût mis au fait de tout leur manège, m'apprit qu'ils s'étoient pris ce soir même à souper chez le gouverneur, ou devoient être aussi l'abbé de Tiron, le président de Boquemare, Médavy & d'Hacqueville, deux conseillers du parlement, & quelques autres. Je pris ce moment pour éclater, & la Font m'ayant assuré que l'amiral de Villars ne trou-

1554

ce royaume ayant	Charles IX. Henri
été ministre & secré	III. Henri IV &
taire d'état sous qua-	Louis XIII
tre rois consécutifs	

1594.

veroit rien de mauvais de ma part, je voulus jouir de la confusion des députés de la ligue & de l'Espagne, en leur apprenant ce qui venoit d'arriver dans Paris.

Je sortis dans le moment, & m'en allai à Saint-Ouen, où Villars étoit avec sa compagnie. Il entretenoit les députés dans un bout de la galerie lorsque j'entrai. Je courus l'embrasser, sans craindre de troubler leur entretien, & je lui dis que je venois lui demander à souper pour lui faire part des nouvelles. Villars répondit à mes caresses, & comme s'il eut été de concert avec moi au sujet des deux députés, il me dit froidement en me les montrant, qu'ayant du monde à souper, il craignoit que je ne trouvasse pas la partie bien assortie. Je répliquai que je m'accommodois de tout le monde, & que j'étois persuadé que toute haine de parti à part, ces deux Messieurs entendraient avec plaisir ce que j'avois à lui apprendre. Le gouverneur jeta un coup d'œil sur Simon-Antoine, qui prenant la chose en galant-homme, dit qu'il seroit charmé de sçavoir de qu'elle manière le roi avoit traité les

Espagnols & Les deux cardinaux. ce qu'il accompagna de louanges pour ce prince & de politesses à son égard, avec toute la sincérité & le bon goût possibles. « A ce que je vois, me voilà obligé de vous traiter tous, » nous dit Villars, en ajoutant un compliment d'excuse sur la mauvaise chère.

Le reste de la compagnie s'approcha, & quelques instans que me fit le président de Bouquemare, je ne pus rien dire que nous ne fussions à table. On annonça le souper : « Je Lis, » dit l'amiral en se mettant d'abord au milieu de la table, très mauvais maître des ceremonies. « Je ne veux en faire aucune avec Dom Simon, qui ne manquant pas d'ambition, & étant d'ailleurs de rang à la soutenir, se seroit peut-être mis à la première place sur un simple compliment ce qui pourroit tirer à conséquence dans une occasion où je représentois la personne du roi. J'allai donc m'y placer sans façon, seulement je dis au départ Espagnol, que s'il ne s'agissoit que de nos deux personnes, je lui rendrois ce qu'on doit à un étranger de mérite : ce qu'il reçut de fort bonne grace. » Cha-

1594. pelle lui ayant dit que je faisois à table
 ce que mon maître venoit de faire à
 Paris, & qu'il n'y avoit rien là qui ne
 fût dans l'ordre » : Je le vois, dit l'Es-
 » pagnol, & je crains bien que cet
 » avantage ne soit d'un mauvais augure
 » pour nous ; mais pour cela il ne faut
 » pas laisser de rire & de boire à la san-
 » té de nos maîtres, qui ne sont point
 » ennemis, puisqu'il n'y a point de
 » guerre déclarée entr'eux. » Cette ré-
 ponse étoit pleine de sagesse & de poli-
 tique. Pendant tout le repas cet étran-
 ger prit part à la conversation en hom-
 me d'esprit, & parut sensible aux bon-
 nes qualités du roi, & sur-tout aux mar-
 ques de clémence qu'il avoit données à
 tous ses ennemis, tant étrangers que
 François. Je ne remarquai que Tiron &
 un docteur nommé Dadré (42) qui gar-
 dèrent le silence pendant tout ce détail.

Le repas se passa ainsi avec beau-
 coup de joie, vraie ou apparente de
 tous les convives ; & après qu'il fut
 fini, Villars me dit en me recondui-
 sant, qu'il me prioit de ne point le
 venir voir de tout le lendemain, qu'il

(42) Jean Dadré, pénitencier de l'église
 de Rouen.

employeroit à se défaire de façon ou d'autre de ses députés. Il ne sçavoit pas trop comment ces deux hommes s'entendroient donner leur congé, il me dit que si je voulois en être instruit, je n'avois qu'à venir passer l'après-dinée chez Madame de Samiers. J'y appris que Villars étoit demeuré enfermé trois heures entières avec les deux agens, ils contestèrent; on en vint aux reproches & aux grosses paroles, mais ce gouverneur n'étoit pas un homme qu'on pût facilement intimider ou faire changer, il leur déclara nettement que son accommodement avec le roi étoit consommé, & qu'ils n'avoient plus d'autre parti à prendre, que de se retirer sans tarder, ou à Soissons, ou vers le duc de Maïenne, avec un sauf conduit qui étoit la seule grace qu'il pouvoit leur faire. Il fallut en passer par-là, & Villars se précautionna contre les effets de leur ressentiment en faisant entrer dans Rouen de nouvelles troupes qui se saisirent du palais, du fort & du château. Cela fait, il envoya la Font me dire que le lendemain matin à ma première réquisition, il se déclareroit pour le

1594.

roi en présence de toute la ville, qu'il fit assembler pour cet effet avec toute la forme & l'appareil qui pouvoit rendre cette action plus solennelle.

Je n'ai jamais ressenti de satisfaction plus parfaite que fut celle d'avoir rendu un service si considérable au roi & à tout le royaume, ni goûté un sommeil plus tranquille que la nuit qui suivit cette journée. Le lendemain je me hatai d'aller trouver Villars à Saint-Ouen; & quoiqu'il fût encore assez matin, je le trouvais se promenant, depuis près d'une heure dans la grande place. Elle étoit remplie, aussi bien que toutes les principales rues d'un peuple si nombreux, attiré par le bruit qui s'étoit répandu de la sortie des députés & de la nouvelle cérémonie, que Perdriel & d'Isencourt, la Font & les soldats que le gouverneur avoit envoyés par honneur au-devant de moi, eurent beaucoup de peine à m'ouvrir un passage. L'allégresse étoit générale; & elle se remarquoit aisément sur tous les visages.

J'abordai l'amiral qui avoit à ses côtés le baron de Médavy & le président de Boquemare; & après le

salut ordinaire, je lui dis que le roi
étant présentement bon Catholique,
il étoit temps qu'il lui donnât des mar-
ques de son zèle. Villars me répon-
dit qu'il étoit déjà dans le cœur le
serviteur le plus fidèle de sa majesté ;
& que s'il ne s'agissoit plus pour en
faire une profession éclatante, que de
revêtir l'écharpe blanche, il étoit prêt
de la recevoir de ma main. J'en tirai
une de ma poche ; & Villars ne l'eut
pas si tôt mise, que sans songer d'a-
vantage à composer ses termes, il
s'écria avec un transport qui étoit bien
dans son caractère « Allons morbleu !
« la ligue est que chacun enie avec le
« roi. » Le profond silence qui s'étoit
fait dans l'assistance à notre abord, fut
rompu à cette parole par une accla-
mation générale de vive le roi, &
dans l'instant il se forma de tous ces
cra joints au son de la grosse cloche
& de toutes les autres, & à une dé-
charge de toute l'artillerie tant du
fort que des différens endroits de la
ville, un bruit capable d'inspirer l'es-
froi, si le sentiment de joie qui ré-
gnoit par tout, avoit permis de faire
attention qu'il n'y avoit pas

1594. son dans la ville qui ne tremblât de ce frémissement. » Ce son des cloches, » dis-je au gouverneur, nous avertit » d'aller rendre à Dieu nos actions de » grâces dans l'église de Notre-Dame. « Le *Te Deum* y fut chanté solennellement, & suivi de la Messe, au commencement de laquelle je me retirai. Si-tôt qu'elle fut finie, Villars vint me prendre dans son carrosse, & me mena à un festin superbe, où les cours Souveraines, les officiers de guerre & la maison de la ville étoient invitées. On envoya ordre à Verneuil, à Ponteau-de-mer, au Havre où commandoit le chevalier (43) d'Oise, enfin dans toutes les places qui reconnoissoient l'autorité de l'amiral de Villars, de se conformer à la capitale.

Mon premier soin quand je me vis libre, fut d'informer le roi de ce qui venoit de se passer, & de le prier d'envoyer quelqu'un de son conseil pour réhabiliter le parlement. Le lendemain la ville vint me remercier en corps, des soins que j'avois pris, & m'apporta son présent : c'étoit un buf-

(43) Georges de Brancas-Villars, chevaliers, frère de l'amiral.

set de vaisselle d'argent doré, parfaitement travaillé, & de valeur de plus de trois mille écus. Je fis inutilement toutes sortes d'instances pour me dispenser de le recevoir. Mon courrier ne tarda pas à revenir chargé des dépêches de sa majesté. Il y avoit une lettre pour l'amiral de Villars, ou le roi le qualifioit de son cousin, amiral, gouverneur en chef de Rouen, du Havre, &c. & le convioit de venir à la cour, d'une manière qui lui promettoit l'accueil le plus gracieux. Celle qui étoit pour moi, renfermoit un ordre de m'y rendre le plutôt que je pourrois.

L'amiral qui ne vouloit y paroître qu'avec un équipage conforme à son rang & à ses dignités, se donna le tems d'y travailler, pour moi je pris les devans, & vins coucher à Louviers, où il m'arriva avec Bois rosé, que je ne connoissois point, la petite scène qu'on va voir,

Ce gentilhomme ayant appris par le bruit public, que le roi remettoit à Villars le sort de Fescamp, & n'entendant rien dire de son dédommagement, résolut d'en porter ses plaintes.

1594. tes au roi ; & cherchant à s'appuyer du crédit de quelque gouverneur qui fût connu de sa majesté , il vint à Louviers pour demander une lettre de recommandation à du Rollet , un moment après que j'y fus arrivé. Il descendit à la même auberge , où on lui dit d'abord qu'il venoit d'arriver un homme , qu'à son train & aux discours de ses domestiques , on jugeoit devoir être fort bien en cour. On ne lui dit point mon nom ; & Bois-rosé qui me croyoit encore à Rouen , n'avoit garde de le deviner. Il ne balançoit pas à préférer la protection de ce seigneur à celle de du Rollet ; & montant aussi-tôt dans ma chambre , il me dit après m'avoir appris qui il étoit , qu'il avoit bien sujet de se plaindre d'un seigneur de la cour nommé M. de Rosny , qui abusant de la faveur de son maître , l'avoit sacrifié aussi-bien que M. le duc de Montpensier & le maréchal de Biron , à l'amiral de Villars son ancien ami. Ensuite il m'expliqua ses demandes , ce qu'il fit d'une manière si vive & si passionnée , & avec tant de juremens & de menaces contre ce M. de Rosny , que je ne trou-

vous rien de si plaisant que le personnage que je jouois en cette occasion

Je pris la parole après qu'il eut jeté tout son feu, & je lui dis que j'avois assez de connoissance des affaires dont il me parloit, pour l'assurer que M. de Rosny n'auroit osé rien faire sans l'express commandement du roi; & que sa majesté songeoit efficacement à lui donner une récompense dont il auroit lieu d'être content. Je ne crus pas devoir pousser la civilité jusqu'à lui promettre de servir son ressentiment contre celui dont il se plaignoit si amèrement. Je lui dis au contraire que s'il le connoissoit, il conviendrait qu'un homme qui pour le bien de l'état s'étoit dénué gratuitement de son abbaye de saint Taurin, pouvoit bien avoir fait par nécessité, ce qu'il attribuoit à une mauvaise volonté. Je le congédiai, en lui disant qu'il vint me trouver lorsque je serois arrivé à la cour, ou je lui promis de parler au roi pour lui faire obtenir l'équivalent qu'il demandoit. Il se retira aussi content de moi, que mécontent de M. de Rosny mais ayant demandé mon nom au bas de l'escalier à un de mes pa-

1594. ges qu'il rencontra, il demeura si étourdi d'entendre nommer celui qu'il avoit si peu ménagé en parlant à lui-même, que craignant le ressentiment qu'il supposoit que j'avois contre lui, il remonta à cheval dans l'instant, changea d'hôtellerie, & ne songea plus qu'à continuer à toute bride sa route vers Paris, afin d'y arriver avant moi, & d'y chercher de la protection contre les mauvais services que j'allois lui rendre.

L'aventure ne finit pas-là. Pendant que Bois-rosé se précautionnoit contre moi comme contre un ennemi irréconciliable, je pris ma route plus tranquillement par Mante, d'où je devois amener mon épouse à Paris. Dès que j'y fus arrivé, la première chose que je fis, fut d'aller rendre compte de mon voyage au roi, qui selon sa coutume voulut que je n'en omisse rien. Après que j'eus tout épuisé du côté du sérieux, je voulus le réjouir de la scène de Louviers. Bois-rosé n'avoit eu garde de l'en instruire : il s'étoit contenté de supplier sa majesté de ne point ajouter foi à ce que je dirois contre lui, à cause d'une vieille haine que je lui portois. Le roi rit de bon cœur de l'aventure de Bois-

rose Je l'envoyai chercher Il crut ses affaires désespérées puisque c'étoit à moi qu'il avoit le malheur d'être adressé Je jouis quelque tems de son chagrin & de son embarras , ensuite je l'en tirai d'une manière qui le surprit beaucoup Je sollicitai pour lui avec chaleur, & lui fis obtenir une pension de douze mille livres, une compagnie avec appointemens, & deux mille ecus en argent Il n'en espéroit pas tant mais sa tracasserie à part, je le regardois comme un officier de cœur Je me l'attachai même plus étroitement dans la suite, & je le crus digne de la lieutenance générale d'artillerie en normandie, lorsque le roi m'en eut donné la grande maistrise

Je n'avois caché au roi de tout ce qui m'étoit arrivé à Rouen, que la donation du buffet de vermeil Il fut bien étonné en voyant arriver un matin dans sa chambre des porteurs chargés de cette vaiselle Je lui dis que n'ayant pu par aucun moyen empêcher la ville de Rouen de me faire ce présent, je venois le lui apporter, comme une chose qui lui appartenoit, parce que j'avois fait un vœu solennel de ne jamais

1594.

rien recevoir à ce titre d'aucun de ses sujets, tant que je serois à son service.

Je dois rendre compte au public du sentiment qui me faisoit tenir cette conduite. Je suis déjà sûr qu'on ne le regardera pas comme un artifice adroit pour m'attirer de plus grandes richesses : car quoique les bienfaits du maître que j'ai servi ayent été considérables, & qu'ils ayent même surpassé mon attente, on conviendra sans peine qu'un homme qui a conduit pendant un si long-tems & presque seul la finance & la guerre, avoit un moyen beaucoup plus court de s'enrichir. Il n'est pas besoin que je le nomme : le passé en fournit trop d'exemples pour qu'on l'ignore ; & malgré tout ce que j'ai fait pour introduire l'usage contraire, l'avenir n'en fournira sans doute encore que trop.

Au défaut d'intérêt, on pourra trouver beaucoup de vanité à ne vouloir rien devoir à personne. Je n'ai contre cette imputation qu'une simple assurance, mais très-sincere, que je n'ai eu en agissant ainsi, d'autre motif que d'apprendre à ceux qui conduiront les affaires après moi, qu'à cet égard

leur situation n'a rien de diffé-
 rent de ceux qui sont préposés pour rendre
 la justice, & que comme on regar-
 deroit avec horreur un juge qui ou-
 vroit sa main aux présents même sans
 intention de laisser fléchir la balance,
 un ministre & tout homme en charge
 se rend coupable d'une injustice aussi
 marquée, lorsqu'il reçoit avec com-
 plaisance ces présents, qui dans l'esprit
 de ceux qui les font, se trouvent tou-
 jours faits pour le moment présent, ou
 dans la suite, aux dépens du roi, ou
 du peuple. Si nous ne devons pas
 compter sur la droiture d'intention
 de ceux qui nous donnent, (c'est à
 mes successeurs que j'adresse ici la pa-
 role) comptons encore moins sur nous
 mêmes qui recevons, & accoutu-
 mons-nous à regarder comme deux
 choses qui ne sçauroient jamais être
 conciliées, le profit du maître & le
 nôtre à moins, comme je l'ai remar-
 qué, que ce ne soit lui-même qui
 nous donne, & sa libéralité ira tou-
 jours assez loin pour nous ôter tout
 sujet de nous plaindre, dès que nous
 aurons su le convaincre qu'il ne
 nous revient rien d'ailleurs. Mais le

594. malheur est que l'habitude de calculer & de voir passer par nos mains des sommes immenses, nous amène presque toujours insensiblement au point de regarder comme peu de choses, celles qui doivent suffire au bonheur & à la fortune d'un simple particulier.

Le roi ne me dissimula pas qu'il n'étoit point accoutumé à de pareils discours, & que ce système tout simple qu'il est, une fois bien établi dans la finance, étoit le moyen d'enrichir le roi & l'état, qu'on cherchoit & qu'on a encore si fort cherché depuis, sans jamais pouvoir le trouver. Il n'avoit garde d'accepter le buffet : mais pour s'accommoder à ma façon de penser, il voulut que je le prisse de sa main. La donation qu'il m'en fit devint publique ; parce qu'il m'en expédia un brevet (44), où il étoit spécifié que

(44) » L'humeur » eun pot de vin, ni
 » de Rosny s'accor- » aucun présent, sans
 » doit parfaitement » l'en avertir. Et
 » bien avec celle du » quand Rosny l'en
 » roi. Lorsqu'il lui con- » avertissoit, il y con-
 » fia ses finances, il » sentoit aussi-tôt, &
 » désira de lui qu'il » même étoit si ai-
 » ne prit jamais au- » se qu'en le servant

ce basset étoit un présent de la ville de Rouen fait à sa majesté, dont elle m'avoit gratifié. & le lendemain ce Prince prit dans sa cassette trois mille écas en or, qu'il m'envoya par Beringhea, pour apprendre qu'une pareille action dans un ministre ne perd point sa récompense. J'en use dans ses vûes en instruisant le public de cette double gratification.

L'amiral de Villars parut à la cour peu de tems après, avec une suite de plus de cent gentilhommes, dont quelques-uns étoient de la première noblesse de France, & l'emporta sur tous les autres seigneurs mais on ferma bien-tôt les yeux sur la magnificence

« bien il y trouvoit son prince de
 « son comte, que qu'en ne s'agit à
 « bien souvent il y lui reprocher qu'il se
 « ajoutoit des dons servoit de sa faveur
 « du bien pour la à épuiser les es-
 « donner courage de sires. Pers pas
 « le serviteur ou de par Ce que cet es-
 « mieux en mieux am ignora dans ce
 « mais Rosny ne les tems la avec tout la
 « recevoient jamais qu'ils mon'e, par la mo-
 « ne fussent du men de l'ide de
 « vérifiés à la cham ly c'est que l'ide de
 « bre des comptes cette économie si sa
 « afin que tout le ge se bien entendue,
 « monde sçut les il vint de M. de Sully
 « bératités que lui sal lui même

1594. de sa maison & sur le brillant de ses équipages, pour les ouvrir sur sa générosité & sur sa modestie, qui sont en effet les véritables richesses de l'homme, quoiqu'on les rencontre si peu avec les premières. Il aborda le roi d'un air noble & soumis tout ensemble & se jeta à ses genoux. » Monsieur l'amiral, lui dit le roi, mortifié de cette attitude, & en le relevant promptement, » cette soumission n'est due qu'à Dieu seul. « Et pour l'élever autant qu'il s'abaissoit, il se mit à entretenir les courtisans des grandes actions de M. de Villars, avec un discernement qui sembloit leur donner un nouveau prix. L'amiral chercha par des protestations de respect & de dévouement à arrêter le cours de ses louanges : appercevant ensuite M. le duc de Montpensier, il alla lui prendre les mains & les lui baisa, en l'appellant son supérieur, & en se démettant du gouvernement en chef de Rouen : ce qu'il fit de si bonne grace, que ce prince qui l'avoit d'abord reçu assez froidement, touché de sa générosité, l'embrassa plusieurs fois de suite, & en fit dès

ce moment un de ses plus chers vœux.

Le mois d'Avril & celui de Mai furent employés de la même manière par le roi & son conseil, à recevoir les députés des différentes villes, & les gouverneurs qui venoient traiter des conditions de leur reddition : celles de Lyon & de Poitiers étoient les plus considérables. Etrange cascade du duc de (45) Nemours ! D'abord cet homme ambitieux laisse entrer dans son esprit le projet chimérique de se faire roi de France, en épousant l'infante d'Espagne. La haine publique & l'opposition de son propre titre le duc de Malsenne, l'obligent de renoncer à cette folle prétention. Il s'en dédommage aussi lui en se blâmant, en idée, des provinces du Lyonnais, Beaujolais, Foret, Marcannais & Dombes, une principauté relevant de l'Espagne. Il commence par songer à s'assurer la capitale de son nouveau royaume mais ceux du (46)

(45) Charles-Emmanuel I^{er} duc de Savoie, fils de Louis, duc de Nemours, fils de Charles de Jacques & d'Anne. (46) Pédantisme

1594. Lyon plus fins que lui, s'affûrent eux-mêmes de la personne de leur prétendu Souverain, qui les traitoit déjà en Tyran, & le gardent à vûe, sans aucune intention de rompre pour cela avec le parti. La ligue prend pour un affront le traitement fait à un de ces chefs. Saint-Sorlin, (47) jeune frere du duc de Nemours, intéresse l'Espagne dans sa querelle, & obtient du duc de Savoie & du duc de Terra-Nova, gouverneur de Milan, un puissant secours, avec lequel il vient fondre contre les Lyonnois. Ceux-ci déterminés par cette violence à se séparer ouvertement de la ligue, appellent le colonel d'Ornano; avec lequel duc de Maïenne lui-même auteur de cette révolte de Lyon, parce qu'il vouloit ravir cette ville à son frere uterin. Ce que l'auteur dit ici du duc de Nemours, ne doit pas empêcher qu'on ne lui rende justice d'ailleurs, Tous les historiens conviennent que par les belles qualités du corps & de l'esprit, il étoit un des seigneurs de France le plus recommandable. Voyez son éloge & celui du marquis de Saint-Sorlin son frere dans le troisieme Tome des memoires de Brant. à l'article M. de Nemours. pag. 1. suiv. & le détail des affaires de Lyon, dans Cayer, liv. 6. f. 299. & les autres historiens.

(47) Henri de Savoie Nemours, marquis de Saint-Sorlin.

se sentant les plaisirs, il se déclara hautement pour le roi, abaissa & malmena dans les bores les armées & les livrées d'Espagne, de Navarre & de Nemaours, fust bruler en place publique avec une espee de sa ceinture, & le fustige d'une femme habillée en tourterelle, portant écrit sur son sein, *La L.*, & de deffendre pour tout delay qu'on n'alla à toutes les petites villes de la dépendance de Lyon, pour se ranger à leur devoir.

Le duc de Nemaours mal à son aise perdant tout ce grand vacarme, & appréhendant quelque chose de pis de la part de ses prétendus sujets, prend pour s'évader l'habit de son valet de chambre qui lui ressembloit par la taille, sort de la chambre en portant le bassin de sa chaise percée, passe au milieu des soldats, qui le gardoient dans l'antichambre, sans en être reconnu, parce qu'il detourne le visage, comme pour éviter la mauvaise odeur, s'esquive par la rue, & gagne la campagne trop heureux, après tant de grandeur imaginaire, d'abandonner en Capus une ville qu'il destinoit à être le siège de la gloire, & convaincu par

1594. une triste expérience d'une vérité sur laquelle on s'aveuglera toujours, qu'il n'y a en tout rien de si difficile que de faire répondre les effets aux desirs.

L'ambition renversa encore une autre tête. Baligny (48) le trouvant gouverneur dans Cambray, place que sa situation rendoit d'une extrême importance pour le roi, eut la hardiesse de demander qu'on changeât son titre de Gouverneur en celui de Prince Souverain; & malheureusement pour lui il l'obtint. Il se flatoit de voir par-là son nom grossir le catalogue des têtes couronnées; & il oublia qu'il manquoit des moyens qui pouvoient le maintenir dans ce haut rang. Il le soutint, ou crut le soutenir, en s'épuisant pour briller à la cour du roi, & pour amener au siège de Laon deux mille arquebusiers & trois cens chevaux : mais la gloire de ce nouveau Potentat dura peu. Il échoua, ainsi que Nemours, à l'écueil commun des ambitieux, auxquels il est impossible de persuader que les meilleures desseins sont ceux qui ne donnent que de mé-

(48) Jean de Montluc, bâtard de Jean de Montluc, évêque de Valence.

diocres avantages, mais exempt de tous revers, & à l'abri de tous les hazards.

Les Espagnols voyant que tout leur échappoit dans le cœur du royaume, voulurent arrêter le torrent, en faisant un coup d'éclat, & vinrent assiéger la Capelle. Le roi ne balança pas à laisser toutes les affaires domestiques, pour aller s'opposer à la prise de cette place. Le soldat n'étoit pas dans la même disposition. Las de la guerre, il ne songeoit qu'à l'oublier & à l'éloigner. Il se passa un si long tems avant que le roi eût pu rassembler son armée, que quoiqu'il la précédât avec un petit corps de troupes, il arriva trop tard. Il trouva le siège si avancé, & le comte de Mansfeld qui le commandoit si bien posté, qu'il n'osa, foible comme il étoit, entreprendre de le forcer. On espéroit encore que le gouverneur avec l'avantage d'une place si forte, donneroit le tems au reste des troupes de joindre, & qu'alors on seroit en état, ou de jeter du secours dans la place, ou de forcer les assiégeans au combat ; mais ce gouverneur, qui suivant l'esprit du tems ne

1594. cherchoit qu'à tirer parti de tout pour son profit, avoit si bien lésiné sur les vivres, les munitions de guerre & le nombre des soldats qui devoient composer la garnison, qu'il fut obligé de rendre la place beaucoup plutôt qu'il ne le devoit, & se vit ruiné par son avarice.

En Picardie, Pour user de représailles, le roi alla investir Laon. Il n'ignoroit pas que la ligue avoit mis cette place déjà si forte par sa situation & ses défenses, en état de faire repentir quiconque oseroit l'attaquer. Elle avoit pour gouverneur un nommé Du-Bourg, (49) l'un des meilleurs & des plus expérimentés officiers du duc de Maienne qui y avoit encore fait enfermer son second fils le comte de Sommerive (50) à la tête d'une grande quantité de Noblesse : mais le roi considéra qu'en cette oc-

(49) C'est le même qui aima mieux sortir de la bastille dont il étoit gouverneur, publiquement avec l'écharpe noire, que de la remettre au roi pour de l'argent. P. de l'Etoile, Cayer, 10m.

2 pag. 691 Il s'appelloit Antoine du Maine, surnommé du Bourg, ou l'Espinasse.

(50) Charles Emmanuel de Lorraine, comte de Sommerive.

casion il avoit à soutenir la réputation militaire, à laquelle il avoit l'obligation de tant de succès, & de sa part il ne négligeoit rien à cet égard, pour venir à bout de son entreprise.

Je le suivis avec joie à ce siège, & je fus chargé selon mon goût, de la direction d'une batterie de six pièces de canons, conjointement avec le vieux de Bors, lequel en qual. é de lieutenant-général de l'Artillerie, la conduisoit en l'absence du comte de la Guiche (31) qui en étoit grand-maître, & consentit à me prendre pour second. J'avois commencé à peine à m'installer dans mon emploi, qu'il fallut l'abandonner. Le roi connu par toutes les lettres qu'il lui furent écrites de Paris, que le comte d'Auvergne (32) avec d'Entragues son beau-père, commençoit les menées qui

Je n'ai pas
l'air de
l'air de
l'air de

(31) Philibert de la Valais duc d'Angou
Gauche gouverneur leuc grand-père de
de Lyon fut grand France, fils de Char-
maire de l'artillerie les IX. & de Marie
en 1578 par la démission Touchet d'anc de
sion du maréchal de Belleville, fils de
Ulton.

(32) Il se maria avec d'Orléans Elle mou-
coup par le dans la suite fut en 1618 âgée de
et c'est Charles de quatre vingt-neuf

4594.

faillirent depuis à lui faire laisser la tête sur un échafaud, & que Paris se remplissoit de mal-intentionnés & de séditieux. Il venoit encore de s'élever entre l'Université & les curés de Paris d'une part & les jésuites de l'autre, une dispute fort à craindre dans le commencement d'une domination mal affermie.

Sa majesté jugea à ces nouvelles qu'elle avoit besoin d'un agent fidele & vigilant dans cette grande ville. Si elle différa à m'en parler, c'est qu'elle jugea bien que cette commission qui m'éloignoit du siège, ne seroit pas de mon goût. Une lettre du cardinal de Bourbon que je reçus & que je ne pus me dispenser de lui montrer, acheva de la déterminer. Ce cardinal, sans entrer dans aucun détail; me mandoit simplement qu'il me souhaitoit passionnément auprès de lui, pour des affaires si importantes, que moi,

ans, & le duc d'An- il eut Henriette de
goulême en 1639. Il Balzac, marquise de
étoit beau-fils de Fran- Verneuil, maîtresse
çois de Balzac, Sei- d'Henri IV. & sœur
gneur d'Entrague, par- utérine du comte
ce que celui-ci épousa d'Auvergne.
Marie Touchet, dont

seul, dit-il, pourvu qu'il n'y ait rien de contraire à la dignité du roi. Quant à la question de la couronne, la majesté crut ce devoir plus réligier l'avis, & ce se fit il y eut de la seule personne du cardinal, le roi avouant de moult de le méconter, qu'après cette lecture il m'ordonna de me disposer à retourner à Paris, avec un véritable regret de m'arracher de la cour. Pour ce qui est de la place que je lui dois vacante, il me dit de la donner à un homme de confiance. Je nommai à la majesté Vigore, Parabere de Tognay, & elle se déterminant en faveur de Parabere. Je me disais que les affaires qui m'appellent à Paris étoient terminées, je reviendrais devant Louis, & je comptais bien en presser la conclusion ; mais à celle-là il en succéda d'autres de si près, que d'après la fin de Mai jusqu'au commencement d'Août que dura ce siège je ne pus le voir que par échappées. Ce que j'en dirai sera par cette même raison assez interrompu.

Je pris les instructions du roi pour mon voyage & vins coucher à Crépy. J'arrivai le lendemain à Paris, où je me transportai d'abord chez le cardi-

1594.

nal. Je le trouvai malade (53) & aussi abbattu d'esprit que de corps. Il m'embrassa étroitement & témoigna une joie infinie de me voir. Il chassa tout le monde de sa chambre & me fit assiseoir près de son lit, pour entendre mille choses importantes qu'il disoit avoir à me communiquer. Celle par où il débuta ne devoit pas me donner une grande opinion de tout le reste : mais c'étoit celle qui lui tenoit le plus au cœur ; quoiqu'il ne s'agit que de chagrins domestiques & de tracasseries de femme, dont j'ai presque honte d'entretenir le public. Une certaine Madame de Rofieres étoit celle qui les causoit. Soit jalousie, ou vision, le cardinal s'étoit mis dans l'esprit qu'elle le faisoit mourir par enchantement, pour se venger de ce qu'il l'avoit brouillée avec l'abbé de Bellozanne son mignon. Sa consolation étoit qu'il falloit que sa malfaisante mourût, s'il ne mouroit pas. Mon épouse lui avoit

(53) Lorsqu'il se sentit ensuite dans sa belle tir malade, il vint de la maison de l'abbaye de Gaillon demeurer à saint Germain, dit M. sainte Geneviève, & de Thou, liv. 102.

dit, il y avoit trois jours, que cette madame de Rosiers étoit extrêmement malade, & apparemment il avoit bâti là-dessus toute la fable de magie & de mort.

Il me faisoit toutes ces confidences avec un si grand serrement de cœur, que je ne doute point que ces imaginations n'aient beaucoup contribué à avancer ses jours. Je m'efforçai de lui remettre l'esprit & il put enfin me parler de ses autres affaires qu'il alloit oublier. Après madame de Rosiers, le roi étoit celui dont il se plaignoit le plus : car la situation de son esprit étoit telle, qu'il ne se plaignoit que de ceux qu'il aimoit. Il avoit demandé au roi de le laisser disposer de ses bénéfices, & Sa Majesté, disoit il, ne l'avoit pas écouté favorablement, ce ne pouvoit être ajoutoit il, que parce que ce prince ne l'aimoit point, ou, parce qu'il n'étoit pas encore attaché sincèrement à la religion catholique : (car comment être bon catholique romain, & désobliger un cardinal ?) & tout de suite sans trop songer quel étoit celui à qui il parloit, il me pria de me rendre l'

1594.

de la religion romaine auprès du roi, de l'y affermir, de lui faire lier une étroite correspondance avec le Pape, de demander au Saint-Pere sa bénédiction, afin d'en obtenir ensuite la dissolution de son mariage avec la reine Marguerite de Valois & le pouvoir d'épouser une autre princesse, dont il eût des enfants qui assurassent la couronne à la maison de Bourbon, & à la France la paix & le repos. La fin de ce discours étoit plus sensée que je ne devois m'y attendre. Je ne trouve pas même à y retrancher l'éloge du pape qu'il y inséra : car je conviens que Clément VIII. étoit non-seulement d'un esprit sage & juste, mais encore si fin politique, que la Cour de Madrid ne sçauroit se vanter de lui en avoir imposé par ses déguisemens.

Le cardinal se jeta ensuite sur l'affaire des Jésuites, & quoiqu'il les favorisât ouvertement en homme dévoué à la cour de Rome, il ne m'apporta cependant pour m'engager à les soutenir, que des raisons de politique & de l'intérêt du roi, si solides, que je ne pus m'empêcher de convenir en moi-même que la maladie ne lui

avoir à la présence de tout ce qui fut
son propre chapitre. Tout ce que je t
sur ce, et fut une lue d'écrit en
serlés que me fit faire cette lue
ce, sur les risques qu'il y eut en la
bannière de France d'as la couronne
présent toute cette société car on va
voit qu'il ne s'agit pas moins que
de cela.

Une quatrième affaire, qu'il me re-
commanda, fut de son oncle et le
surintendant le v. e. x. archevêque de
Glasco en Irlande, qu'il aimoit à ho-
norer et jusqu'à le traiter de son parent.
Cet archevêque portoit le nom de
(54) Bèthune. Voyant la reine d'E-

(81) Jacques de Blé, archevêque de
Bourges archevêque de
Glascow Glascow en
Glascow en Ecosse,
de nous as en l'année
vint à Paris en qua-
lité d'ambassadeur ce-
dinaire de la sainte
d'Ecosse, de il y mou-
rut en 1603 âgé d'en-
viron quatre-vingt
six ans après en
quatre cent années
d'une vie exécrable
ment travestie de
puis la mort de
cardinal de Blémore,

1594. coffe sa bienfaictrice morte, il ne songeoit plus qu'à achever tranquillement loin de la patrie le peu de jours qui lui restoient à vivre : mais il avoit dans le Surintendant un ennemi qui le persécutoit continuellement & sembloit avoir entrepris de le chasser de France. Je n'en ai jamais trop bien sçu le motif : peut-être étoit-ce l'attachement que ce prélat avoit toujours témoigné par la maison de Guise, à cause de la reine (55) d'Ecosse qui étoit de cette maison. Le cardinal de Bourbon disoit que d'O n'en avoit point d'autre que l'intérêt que lui car-

te maison le nom de	» Sully & de Ch-
Béthune, parle aussi	» rost, pour une bran-
de cet archevêque.	» che de leur mai-
» Quoiqu'il en soit,	» son. « <i>tom. 2 p 69.</i>
» dit-il, la maison de	» C'est parce que selon
» Béthun d'Ecosse,	» nos Mémoires, le vé-
» de laquelle étoient	» ritable nom de l'ar-
» le cardinal archevê-	» chevêque de Glasco,
» que de Saint - An-	» ainsi que l'archevêque
» dré, & l'archevê-	» de Saint - André est
» que de Glasgow,	» Béthune, & non pas
» ambassadeur de la	» Béthun.
» reine Marie Stuard	» (55) Marie de Lor-
» en France, ou il	» raine, fille de Claude
» mourut en 1600 ou	» duc de Guise, épou-
» 1601, (il y a erreur	» sa en 1510 Jacques-
» de date ici) est re-	» Stuard, roi d'Ecosse,
» connue par M. de	

1574
dinal prenoit à l'archevêque : & il est
vrai que toutes les fois que cette émi-
nence avoit fait solliciter le surinten-
dant en faveur du vicar prêtre, il
n'en avoit paru que plus acharné à le
détruire. Le cardinal me pria de per-
suader le roi à protéger l'Archevêque. Il
promettoit de ne plus se mêler d'au-
cune affaire au-dedans ni au dehors
du Royaume, il n'en étoit même plus
capable d'ailleurs on ne pouvoit rien
lui reprocher. Pour me mettre dans
ses intérêts, le cardinal me dit que
cet Archevêque m'affectionnoit au
point de pleurer continuellement sur
le malheur que j'avois d'être engagé
dans la religion protestante.

Il revint encore à ses bénéfices, &
ce fut par où il finit. Il me recomman-
da instamment de lui obtenir de Sa
Majesté la liberté de les résigner. Il
m'avoua que la possession de ces bé-
néfices avoit donné de terribles scrup-
ules au feu cardinal son oncle de qui
il les tenoit & ne lui en donnoit pas
moins à lui-même, parce qu'il y en
avoit dont on avoit dépouillé les fa-
milles qui en étoient légitimes pro-
priétaires, & son éminence s'imagi-
Quij

1594.

noit fatifaire à ce qu'il leur devoit & aux remords de fa confcience pour lui & pour fon oncle, en les leur remettant après fa mort. Il n'avoit plus rien de nouveau à me dire, lorsque fon médecin entra dans fa chambre. Duret (56), car c'étoit lui-même, ayant recommandé le silence à fon malade, se chargea de m'entretenir sur tous les secrets du cardinal dont il poffédoit la confiance & s'en acquitta en homme fort-éloquent; c'est-à-dire qu'il m'ennuya long-tems. Je ne répondis à fes longs discours que par une promesse réitérée de servir fon éminence.

Trois jours que je passai à Paris suffirent pour mé mettre au fait des liaisons dangereuses du comte d'Auvergne, de d'Entragues & de sa femme. Leur maison étoit le rendez-vous de tout ce que le roi avoit d'ennemis, soit dans la ligue, soit dans le parti Espagnol. Il ne se passoit point de nuits qu'il ne s'y tint des conseils secrets contre l'intérêt & le service du roi. En attendant que j'eusse conféré avec Sa Majesté sur les moyens de dé-

trouve cette méchante cabale, je représentai à M^{ll}. de Chiverny, (57) de Pont carré, de Blavie & de Maillé, qu'ils ne pouvoient éclaircir de trop près toutes les démarches de ces broillons, & j'en chargeai plus particulièrement Maillé, dont je connoissois l'activité.

Je donnai ensuite une attention particulière à l'affaire des Jésuites, dont le procès étoit actuellement porté au Parlement & vivement poursuivi par l'Université & les Curés de Paris, qui les accusoient d'avoir attiré à eux toute l'instruction de la jeunesse & la direction des consciences; les représentoient comme une société pernicieuse à l'état, & prétendoient la faire bannir comme telle de toutes les terres de France. Il n'étoit rien moins qu'assuré que tous ces adversaires de la société remportassent sur elle le triomphe qu'ils se promettoient, quand même l'autorité du roi ne seroit pas inter-

(57) M^{ll} livre II. — Pomponne de Bellis-
saut de Chiverny ou vic André Hurault
Cheverny chancelier, sieur de Maillé il fut
de France. N. C. nommé ambassadeur
mis de Pontcarré à Venise l'année sui-
vante des requêtes l'année.

1594. venue. Les Jésuites avoient puissamment agi dans cette occasion , & la partie étoit déjà si bien liée , que sans compter le pape , l'Espagne & leurs partisans dans la ligue (58), qui n'étoient pas en petit nombre , ils se trouvoient forts de la moitié du Parlement , qui faisoit ouvertement des brigues en leur faveur. La cause étoit remise entre les mains des Avocats les plus accrédités du Barreau , Duret & Versoris (59) pour les Jésuites , Arnaud & Dollé pour leurs adversaires , & l'on ne s'entretenoit d'autre chose dans Paris , que deux factions si puissantes partageoient.

(58) Le cardinal de Bourbon, le Surintendant d'O, Antoine Séguier, avocat du roi, & beaucoup d'autres sollicitèrent ouvertement pour les Jésuites. Il y a un factum plein de raisons tres-solides. Il y justifie sa société

(59) La cause fut plaidée à huis clos, le 18 Avril 1594. Antoine Arnaud parla pour l'Université , Louis Dollé pour les Curés , & Claude Duret en peu de mots pour les Jésuites. Pierre Barne, Jésuite, syndic du Col-
lège de Clermont , aujourd'hui collège de Louis le Grand, le défendit fut amplement par un factum plein de raisons tres-solides. Il y justifie sa société sur cette obéissance au pape , dont il semble qu'on lui fit un crime : il défie qu'on puisse trouver dans aucun endroit de ses statuts. qu'il lui est permis de détrôner les rois , & de tuer les tyrans , ce qui en effet étoit une

Je me représentai tout ce que m'a-
voit fait envisager le cardinal de Boor-
bon, qu'il n'y avoit point d'extrémité
à quoi ces religieux ne se portassent si
on les chassoit du royaume, soit par
vengeance, soit par l'espérance d'ob-
liger à révoquer leur bannissement,
qu'ils pouvoient faire soulever par
leurs intrigues une partie de l'europe,
qu'ils scauroient bien faire regarder
cette persécution con tre eux comme
une injure faite à la religion même, &
jetter sur le roi le soupçon d'e re en-
core intérieurement attaché à celle
qu'il venoit de quitter, ce qui dans la
circonstance présente pouvoit pro-
duire un fort mauvais effet. Clément

854

pure calomnie de ses
ennemis ; il prouve
au contraire qu'il lui
a été défendu à R. me
de se mêler d'aucunes
affaires publiques &c.
Il y avoit déjà contre
les Jésuites de la part
des mêmes parties
un ancien proces pen
dant depuis trente
ans au parlement au
sujet de leur établis
sement dans le roya
me. Au lieu d'un ar

est d'un tel, de pille-
ment en rendant un
paire, et les requi-
sitions de l'Université de
des Cours de Paris sur
ne l'ont pas par les
des de ce premier pro-
ces de pour être lon-
gles ensemble, ce qu'il
est facile d'empêcher
qu'en ne su de Thau-
lev 110. 111^e de l'U-
niversité de Paris,
1077. à pag 166 de au-
1101

1594.

VIII. n'ayant encore pu se résoudre à accorder l'absolution qu'on sollicitoit à Rome, le roi se trouvant engagé dans une de ces entreprises dont l'événement est toujours si douteux & quelquefois si critique, enfin les Catholiques les plus puissans dans le royaume, tant ceux qui étoient à Paris que ceux même qui remplissoient la cour, craignant ou feignant de craindre pour leurs propres intérêts, qu'on n'eût pas encore mis la religion romaine assez en sûreté en France. Je sçavois que MM. de (60) Longueville, de Nevers, & de Biron en avoient parlé publiquement en ces termes, & qu'ils n'avoient rien oublié pour communiquer leur frayeur au cardinal de Bourbon, par le moyen de d'Entragues, d'Humieres, des Sourdis & de quelques autres. Je ne veux prêter ici aucune mauvaise intention à personne, mais combien y en avoit-il parmi ces Catholiques si chauds, qui n'étoient poussé que par un motif pareil à celui de Biron, lequel ne semoit tous ces discours, que depuis qu'il avoit

(60) Henri d'Orléans, duc de Longueville.

perdu l'espérance d'obtenir le Gouvernement de Lion?

1524.

Quoi qu'il en soit, je crus qu'il étoit plus prudent de ne pas commettre ainsi l'autorité du roi absent, pour une pique de Prêtres & de Théologiens, & je ne doutois pas que Sa Majesté ne prit elle-même en pareil cas le parti le plus modéré. Je déclarai donc à messieurs du conseil, que le roi ne trouvoit pas à ses fois les griefs proposés contre les Jésuites. Que Sa Majesté étoit déterminée à attendre pour bannir ou renir en France la Société, de quelle manière elle se comporteroit dans la suite, soit à l'égard de l'étranger, soit au sien. Sur tout qu'en attendant des ordres plus positifs de sa part sur ce sujet, elle défendoit absolument qu'on se portât à aucune procédure violente contre ces pères, qu'il fût fait contre eux aucun plaidoyer (61)

(61) Celui d'Arnaud le premier président de Arnaud fut si violent qu'il ne put empêcher de l'émeute qu'au rapport lui imposer silence par de l'Étoile qui ne Les épilotes que M. prend pas volontiers le Thou donne dans le parti des Jésuites. L'endroit cité ci dessus n'en fut blâmé de ceux aux avocats de l'Université & de ceux mêmes qui n'aimoient pas ces pères, & que

1594. injurieux; & même que la cause fût agitée en pleine audience. Personne ne s'attendoit à trouver en ma personne un protecteur des Jésuites, &

qu'il trouvoit comme	Richelieu dans son
toutes les personnes	testament politique,
non prévenues, qu'on	1. Part. chap. 2. Sect.
se portoit dans cette	10. ou apres avoir ba-
affaire contre les Jé-	lancé à son ordinaire
suites avec une grande	les raisons pour ou
passion; quoi qu'en	contre l'Université &
cette occasion, ainsi	les Jésuites, il résout
qu'en toutes les au-	la question en ces ter-
tres, cet historien se	mes. » La raison ne
déclare entièrement	» permet pas de frus-
contre la société Je	» trer un ancien pol-
trouve dans les Mé-	» sesseur de ce qu'il
moires de la ligue	» possède avec titre,
qu'on chercha un au-	» & l'intérêt public
tre grief contre ces	» ne peut souffrir
Peres qu'on abandon-	» qu'une compagnie
na ensuite comme	» non-seulement re-
n'ayant aucune vrai-	» commandable par
semblance, c'est d'en-	» sa piété, mais cet-
lever les enfans à leurs	» bre par sa doctrine,
parens, pour les trans-	» comme est cell. des
porter malgré eux hors	» Jésuites, soit privée
l'europe.	» d'une fonction d'oc-

Quant à l'article de	» elle peut s'acquitter
l'instruction de la jeu-	» avec grande utilité
nesse; personne, je	» pour le Public. Il
crois, n'appellera de	» est donc raisonnab-
la décision d'un hom-	» ble que les Univer-
me dont on connoît	» sités & les Jésuites
les vues supérieures	» enseignent à l'enfant;
sur toutes les parties	» afin que l'émulation
du gouvernement;	» aiguille leur zèle
c'est le cardinal de	» & que les lances

je puis dire que par cet endroit, ma recommandation ne leur fut pas inutile, quand je n'aurois pas parlé au nom du roi. Effectivement cette affaire en demeura là pour lors.

« furent d'autant plus
« assurés des États
« qu'ils étoient dévoués
« entre les mains de
« leurs gardiens, si
« les uns viennent à
« perdre un si sacré
« dépôt il se trouve
« chez les autres. »

Et pour ce qui se
gardoit de la direction des
consciences ce grand
council convenait en
avec tout le monde
que par elle & par
l'instruction des en-
fants de qualité les
Jésuites « présentaient
« les plus secrets & de
« moments des cœurs
« & des familles ; »
ce sont ces termes.
Mais pourtant ne
trouvant pas plus de
justice à interdire cet
te fonction du sacré
ministère à cette So-
ciété qu'à tous les au-
tres prêtres séculiers
ou réguliers, il se
contente d'en faire
un des motifs qui doi-
vent porter à ne pas

laisser aux Jésuites
seuls l'emploi d'in-
struire la jeunesse du
royaume. La charon-
logie Septenaire un-
voyage le suit avec le
Métier Français qui
en est la suite, et
parce que de tous
les Jésuites de ce
temps-là un d'eux
taire le plus de ces
pas l'ignorance de la
sincérité avec laquelle
il est écrit, autant qu'
par le grand dévoué le
Septenaire, d'ailleurs,
parlant de l'utilité
dont les Jésuites ont
été à ce royaume en
particulier par leur
éducation de leur âme
contre les nouveautés
par la pureté de leurs
sentiments d'écolo-
gues & par leurs
millions sans de tout
cela un éloge qui il
faut nécessairement
vous dans le livre même
fol 418 Il est
d'autant plus frap-
pant, &c

1594.

Je crus devoir aussi parler au surintendant pour l'archevêque de Glasco, par déférence à la prière du cardinal de Bourbon. Quoique je sçusse bien que j'avois à attendre d'un homme qui s'embarassoit peu de cacher la haine qu'il portoit à toute ma famille, encore augmentée par un démêlé qu'il venoit d'avoir avec mon jeune frere. J'espérois d'avantage de la justice du roi. Je me hâtai d'aller le rejoindre devant Laon, après avoir pris congé de M. le cardinal, que je trouvai encore considérablement affoibli.

J'appris à Bruyeres, où j'avois laissé mon équipage de guerre, que le duc de Maienne en attendant la grande armée que devoit lui amener incessamment le comte Charles de Mansfeld, s'étoit avancé avec quelques troupes jusqu'à la Fère & avoit tenté deux fois de faire entrer dans Laon

même tems où la jalou-
sies suscitoit contre
les Jésuites de si noi-
res accusations. L'au-
teur de ce morceau
historique, quoique
son nom ne se trouve
pas à la tête, est ce
même P. Victor

Cayer qui a composé
la Chronologie No-
vennaire, où l'on voit
ce proces des Jésuites
détaillé avec une fore
grande exactitude, an-
née 1594 liv. 6. pag.
379, 407.

un secours de cent chevaux & de deux cens arquebuziers, que le premier avoit été détaché par Givry, & le second par M. le comte de Soissons, qui étoit ce jour là de garde dans la tranchée, que le roi montrait en tout l'exemple aux princes & aux officiers, & releva lui même la tranchée à son rang.

Ce prince étoit couché quand j'arrivai à son quartier, quo qu'il fut trois heures après midi. Sitôt qu'il me vit entrer, il me demanda si je n'étois pas surpris de le trouver ainsi à pareille heure, ce lui étoit deux matelats sur la terre dure. Toute la nuit & le jour précédent ce prince s'étant tenu debout dans la tranchée, ou occupé à faire faire des travaux dans la montagne sur le penchant de laquelle Laon est assis, soit pour faire changer quelques batteries de place, soit pour mettre les travailleurs à couvert par des parapets, il s'étoit si fort saigné sur ce terrain qui est extrêmement rude, qu'il s'étoit fait plusieurs contusions aux pieds, ce qui ne l'empêcha pas de faire continuer son ouvrage, jusqu'à ce que toutes ces meurtrissures s'étant ouvertes, ses

1594. pieds ne furent bientôt plus qu'une grande playe, qui l'obligea de se mettre au lit, & d'y faire appliquer un appareil, qu'il ordonna qu'on levât en ma présence; » afin que je connusse, dit-il, qu'il ne faisoit pas le » douillet mal-à-propos. « J'étois bien éloigné d'avoir cette pensée; & si je l'accusois de quelque chose, c'étoit plutôt de l'excès opposé. Je crois qu'il s'en apperçut : car il me dit en cherchant à se disculper, qu'il s'étoit cru obligé d'entreprendre & de faire conduire ce travail, qui lui donnoit deux jours d'avance sur la ville assiégée; & que je ne le condamnasse qu'après l'avoir vu, ou du moins après avoir entendu les connoisseurs qu'il avoit envoyés le visiter, qui devoient revenir sur les cinq heures,

Je profitai de ce moment où je me trouvai seul avec le roi, pour lui rendre compte de mon voyage, ce que je fis en me mettant à genoux sur un carreau que ce prince me fit apporter, & Sa Majesté voulant autoriser ce que j'avois fait, fit écrire en ce moment trois lettres par Beau-lieu-Rufé. La première étoit adressée

au chancelier, & regardoit les Jésuites. Il n'y avoit rien de différent de ce que je lui avois dit moi-même. Dans la seconde, il mandoit à d'O qu'il eût intention d'ordonner qu'on l'assurât paisiblement l'archevêque de Glasgow des deux seules abbayes (61) qu'il avoit en France, & il jussifioit la conduite passée de ce prelat, par la reconnaissance qu'il devoit à sa bourse & c. La troisieme au cardinal de Beaulieu, étoit écrite au nom de Lemaître Secrétaire d'état, qui faisoit savoir à cette éminence que le roi approuvoit telle disposition qu'il feroit de ses bénéfices, & étoit prêt de la ratifier en signant de sa main l'état qu'il lui enverroit, pourvu qu'il ne s'y trouvât rien de contraire aux Canons, aux libertés & aux coutumes du royaume. Le reste de la lettre étoit une assurance de sa protection & de son amitié, & il lui donnoit une preuve de sa confiance, en faisant passer par ses mains les deux autres lettres qu'il venoit d'écrire, & dont il avoit la complaisance de lui mander le contenu.

(61) Notre Dame & le Prieuré de Saint
de l'Abbaye en Poitou, l'abbaye de Pontise.

94. Je chargeai Dupeirat à qui le roi donna ces trois lettres à porter à Paris, d'en rendre une de ma part au cardinal, où je l'exhortois par tout ce que je crus capable de faire impression sur son esprit, à se délivrer de tous ses chagrins domestiques.

Ces affaires étant expédiées, arrivèrent MM. de Biron, de Givry, de Saint-Luc, de Marivault, de Parabere, de Vignoles, de Fouquieroles & autres, que le roi avoit envoyés visiter ses travaux du jour précédent, & surtout deux mines qu'il avoit fait ouvrir. Chacun en dit son avis, & chercha à faire honneur à ses connoissances. On ne s'accorda pas, & insensiblement il survint une dispute. Le maréchal de Biron qui gâtoit les bonnes qualités qu'il avoit pour la guerre, par un air capable & un ton de supériorité qui le rendoient toujours maître de la conversation, ne souffroit qu'avec peine qu'on se déclarât d'un sentiment contraire au sien.

Le roi voyant que les paroles s'échauffoient, leur apprit en leur imposant silence, qu'il venoit de recevoir avis par trois espions consé-

euils & venus de divers lieux en d'au-
que le d. c. de Maenne & le comte de
Mansfeld avoient résolu de tout tran-
ter pour faire entrer un convoi con-
sidérable dans Laon, afin d'y recueillir
des provisions de vivres & de munitions ; & ce
convoi alloit se mettre incessamment
en marche, soutenu d'une escorte d'in-
fante, dans l'intention de passer sur
le ventre à tous les corps de piqués,
de forcer les passages, & d'entrer
dans la place. Mais la nouvelle mar-
che de contestation, terminée à l'a-
vantage de Breton, qui se fit nommer
pour commander un détachement con-
sidérable, avec lequel il se posteroit
dans la forêt entre Laon & la Fère,
& insulteroit l'escorte avec le convoi.
Il le composa lui-même, & prit dou-
ze cents hommes d'infanterie fran-
çoise tous choisis, huit cents Suisses,
trois cents chevaux légers, deux cents
gendarmes, & cent gentilhommes
presque tous de la maison du roi. Le
roi me refusa plusieurs fois d'être de
ce détachement, ayant encore, di-
soit-il, plusieurs choses à savoir de
moi, mais je fis tant d'instances, qu'à
la troisième fois je l'obtins.

1594,

Nous nous mêmes en marche sur les six heures du soir, & arrivâmes à une heure de nuit dans la forêt; où nous avançames sans bruit jusqu'au bord du bois du côté de la Fère, qui étoit le lieu de notre embuscade. Le maréchal de Biron fit arrêter sur le grand chemin tous les passans qui auroient pu donner avis de son dessein dans la Fère; & plaça sur les bords de la forêt des vedettes qui l'instruisoient exactement de tout ce qui sortoit de la ville. Nous attendîmes inutilement & avec beaucoup d'impatience jusqu'à quatre heures après midi: alors les vedettes vinrent annoncer que le grand chemin de la Fère à Laon étoit couvert d'une file si longue de gens & d'attirail de guerre de toute espèce, qu'ils ne pouvoient conjecturer autre chose si non que toute l'armée ennemie s'avançoit. Je vis en ce moment bon nombre des plus résolus pâlir, & se dire à l'oreille qu'on ne devoit songer qu'à faire retraite. Quelques-uns de nous s'y opposèrent; & le commandant s'étant déclaré de notre avis, il passa à la pluralité des voix qu'on chargeroit quelqu'un de la troupe

d'aller reconnaître sa part l'éclair des
 choses. L'ouverture des deux en con-
 soit la valeur & le long froid, L'éd-
 pour cet effet avec deux ou treize
 rres, & rapporta peu de temps après,
 que ce qui composoit cette ligne se
 formidable en apparence, étoit en
 ces charrettes chargées de provisions
 de guerre, ayant pour escorte quatre
 escadrons de cent chevaux chacun
 qui marchèrent à la tête du convoi,
 suivi de huit à neuf cents mous-
 quiers ou piquiers Valons, Lanquens
 & Lézards. Pareil nombre d'infan-
 terie Espagnole naturelle étoit à la
 queue.

Il fut arrêté tout d'une voix qu'on
 attaqueroit, ce nombre n'égalant pas
 le nôtre. La différence des avis fut sur
 la manière. Je trouvois avec beaucoup
 d'autres qu'il eût été plus à propos de
 laisser entrer le convoi dans la forêt,
 & ensuite de le prendre en queue.
 Givry (63) Montigny & Marvaux

(63) Anne d'An-
 glais baron de Gi-
 vry Il fut tué devant
 Leon peu de jours
 après cette rencontre
 de l'île, lieu de Mar-
 vaux.

1594. qui étoient à la tête de la cavalerie ; furent pour la négative ; & soutinrent si fortement qu'il y avoit moins de péril à attaquer de front les quatre escadrons en rase campagne , qu'ils entraînérent le maréchal de Biron. On s'en trouva bien d'abord. La cavalerie ennemie céda à la première attaque , quoiqu'elle montrât au commencement beaucoup de résolution , & se retira sur les flancs des chariots ; mais on trouva bientôt à qui parler. L'infanterie ennemie de la tête attendit de pied ferme nos cavaliers que le maréchal de Biron envoya l'attaquer ; & fit ses décharges avec tant d'ordre , qu'elle les obligea de tenir le large. Ils eurent ordre de Biron de retourner à la charge par le flanc gauche , tandis que lui-même les prendroit par le flanc droit , qui étoit visiblement le moins périlleux. Le choc fut si terrible , que les fantassins ennemis furent contraints de se retirer , & de chercher comme les quatre escadrons un abri au milieu des charrettes , d'où ils ne laissèrent pas de se défendre. Pendant ce tems-là le bataillon Espagnol s'étoit avancé de la queue à la tête ; & il s'étoit mis en ba-

taille de mar, & de qu'il étoit soutenu de
 tous costez par la cavalerie & par les
 charrois, & qu'il ne perdoit pas le se-
 cours de son premier bataillon. Leur
 défer se fut si vigoureuse, que les pre-
 res, & les menaces du maréchal de
 Biron ne purent empêcher nos six-
 cents hommes de cavalerie de se re-
 rer du combat, extrêmement affoiblis.
 L'infanterie François & Suille qui
 prit leur place, trouva une égale réli-
 tance. Le combat urant en longueur,
 Biron songea qu'une Armée qui se pal-
 soit si proche de la Fère, pouvoit
 donner le tems d'envoyer au convoi
 un secours considerable, pour peu
 qu'elle durât encore. Il ordonna donc
 pour dernière ressource, que les cent
 gentilshommes missent pied à terre,
 qu'ils joignissent à leurs armes qui
 étoient l'épee & le pistolet la pique
 (il en avoit fait apporter quantité), &
 qu'ils remenaient à la charge nos
 gens de pied François & Suilles, qui
 n'avoient encore pu entamer les Es-
 pagnols. MM de (64) Guiry, de
 Montigny, de Marivault, de Trigny

(64) Ce n'est pas tant de fois fait men-
 Jean de Clamont de Lion dans l'histoire de
 Guiry dont il a été.

d'Arambure, de La-Curée, de Lopes, d'Heures & autres s'avancèrent de cette manière à la tête de trois cens fantassins ; & Biron les suivit avec pareil nombre : je fus mis de cette seconde troupe. On se choqua si brusquement, que la pique & le fusil devinrent inutiles, & qu'on se battit corps à corps, & pour ainsi dire à la lutte.

Les Espagnols cédèrent enfin & se sauvèrent dans les bois & sous les charriots, après avoir jetté leurs armes. (65) Ce second refuge n'étoit plus sûr pour eux. Nous les y poursuivîmes, & le carnage fut horrible vu le nombre : il n'en demeura pas moins de douze cens sur la place. Il y eut peu de prisonniers ; ce qu'il y avoit de personnes de marque dans la cavalerie eut le tems de regagner la

Il étoit mort dès l'année 1591. Voyez son éloge dans *M. de Thou* liv. 103. Celui qui est nommé ici ne s'appelloit ainsi, selon Cayet, que parce qu'il avoit épousé l'héritière de cette maison. *Chronol. Noven. liv. 4. p. 23* Mais Cayet se trompe. Jean de Chaumont laissa plusieurs enfans mâles qui portèrent les armes pour le service du roi. (65) La Curée, bon juge en cette matière, attribuoit cette défaite des Espagnols à leur coutume de se servir d'épées trop longues, & de ceinturons trop courts. *vol. 892 p. 115. de la biblior. du roi.*

la Fère, ou romain comme garde de les
 poursuivre, non plus que ceux qui ve-
 nirent dans le leu, & le leu n'e-
 d'être surpris en d'le d're p r de recu-
 velles un peu qui pou e n ven- de
 la Fère à le r lecou. A n s re su-
 gême, au conit r, q r a r ouit l' er
 & nous tenir sur nos gardes, pendant
 le tems nécessaire p r r nous reposer
 & pour rep r r e avec les viandes cul-
 tes q'ou r e uva en abond r e dans
 le convoi, après quoi nous rep r r a-
 mes tout e la nuit le camp, où nous
 amenâmes l'artillerie avec un obstacle
 tout le bagage des ennemis, mais si p r
 le par le soldat, & si peu méritage, mal
 gré l'ordre du commandant, qu'il y
 eut plus de quatre cens chevaux de
 guerre ou de bagage est opiés.

Avec ce même air avantageux que le
 maréchal de Bron avoit pris pour se
 faire dorre le commandement dans
 cette expédition, il se présenta au re-
 tours à sa majesté pour recevoir les
 louanges dues à son succès. Ayant une
 si belle matière à parler de lui, on ima-
 gine sans peine tout ce que put dire à
 l'avantage de sa victoire un homme qui
 ne connut jamais de quel mérite est le

1594. silence en ces occasions. On eût dit à l'entendre, qu'il venoit de mettre en ce moment la couronne sur la tête du roi. L'expérience a montré que cette fierté un peu fanfaronne, qui par elle-même est assez dans le goût François, réussit ordinairement à un général qui a des François à conduire : avec eux il semble que c'est avoir beaucoup fait pour la victoire, que de paroître sûr de la remporter. Le roi ne l'ignoroit pas ; & il en avoit éprouvé de si heureux effets dans ces occasions hazardeuses, où il semble que le soldat ne cherche que sur le visage & dans les paroles de son chef l'idée qu'il doit prendre du danger présent, qu'il s'en étoit fait une habitude. A son exemple, cet air étoit devenu celui de tous les officiers généraux : & comme il arrive toujours, plusieurs d'entr'eux, mais particulièrement le maréchal de Biron, l'ouvroient jusqu'à en être insupportables aux autres, & au roi lui-même qui n'étoit pas le moins indulgent.

Les caresses dont sa majesté combla ce maréchal & ceux qui l'avoient suivi, donnèrent beaucoup de jalousie aux courtisans qui n'avoient point été de la

partie, & achevèrent de perdre Biron. Cependant il ne put jamais obtenir le gouvernement de Lion, qui étoit le but de son ambition à elever à tout propos la dernière action & à en rapporter toute la gloire à lui seul, comme si les autres n'y étoient entrés pour rien. Le roi s'en ouvrit à moi, & me parut à tous égards très-mécontent de ce maréchal. Sa majesté me dit qu'après tous les succès de plaise que Biron lui avoit donnés, les menaces qu'il avoit été lui faire tout récemment de passer dans le parti de ses ennemis, & les liaisons actuelles qu'on venoit de découvrir qu'il avoit avec M^{lle}. d'Épernon & d'Auvergne, elle n'avoit garde de lui confier une place aussi voisine des Pays-Bas que Lion, qui ne devoit être donnée qu'à un (66) homme d'une fidélité à l'épreuve mais qu'elle craignoit que Biron ne gardât plus aucune mesure après ce refus, & qu'il ne prit ouvertement parti contre elle, ou ce qui seroit encore plus dangereux, qu'il demeurât auprès de sa personne pendant qu'il seroit secrètement d'accord avec

(66) Ce gouvernement fut donné à Marivaux.

1594.

ses ennemis. Henri qui dès ce moment étoit persuadé qu'un jour il auroit tout à craindre de Biron, ajouta qu'il s'étoit apperçu que ce maréchal me recherchoit depuis quelque tems ; sans doute dans le dessein de faire réussir le mariage de son frere avec (67) mademoiselle de Saint-Geniès ma nièce, qui étoit un des plus riches partis de France ; & il m'ordonna de me servir de cette nouvelle amitié, pour le faire parler & pour pénétrer ses dessein.

Le grand convoi ayant été défait, le roi continua sans obstacle le siège de Laon, jusqu'à ce qu'il lui vint de nouveaux avis que le duc de Maienne & le comte de Mansfeld, loin d'être rebutés de ce mauvais succès, ne parloient que de venir forcer les lignes des assiégés, aussitôt qu'ils auroient eu quelques troupes qu'ils attendoient. Le maréchal de Biron traita ces avis de ridicule : mais sa majesté qui ne négligeoit rien ne se tranquillisa là-dessus qu'après que Givry qu'il envoya à la découverte, escorté de trois cens che-

(67) Fille d'Elie de Bearn, Viceroy de Navarre, seigneur de Gontault, de Varre, & de Jacques Badefou & Saint-Genes de Béthune, sa nièce, gouverneur de M. de Roins.

vingt & accordez exprès de retourner sans une pause de rien. Il se de la main ou se des le coeur de commun, lui en rapporté u bon à 1140 jo ne qu'il a y avoient par ce que le compaignon, ad 10 se de q 3 les Espagnols fuyent et s'en virent prendre la route d'Alcala, que celle de Lion. Le roi se repaça et la s'en li é de ce rapport, fit partir d'Alcala même, d'aler dicter le l'indica à Saint-Lambert, mais en de la de da domaine de Navarre, & de la milieu de la forêt, ou il se lavant qu'il étoit souvent allé manger des fruits, du lait & du fromage, sans pendant le séjour qu'il fit en la forêt de la châtre de Marie & qu'il se faloit encore un grand plaisir de revoir.

Nous l'accompagnâmes à Saint-Lambert au nombre de trente. Comme il avoit passé une partie de la nuit précédente à visiter, l'on s'accoutume, les tranchées, les bauxes & les ruines, ils s'endorment aussitôt qu'il eut dîné. La bonne constitution de son corps, jointe à l'habitude de la fugue, l'avoir accoutume à dormir partout, & quand il vouloit, & à se réveiller de même. Il

1594.

La forêt
de Folam-
bray.

faisoit alors un chaud extrême. Nous allâmes huit ou dix ensemble chercher le frais dans le plus épais de la forêt, peu loin du grand chemin de la Fère à Laon. Nous n'avions pas fait plus de douze ou quinze cens pas, qu'un bruit qui se fit entendre à nous du côté de la Fère, nous obligea de prêter l'oreille attentivement : c'étoit comme un mélange confus de voix humaines, de claquemens de fouet, de hennissemens de chevaux, & d'un bourdonnement pareil au son des trompettes & des tambours entendus dans le lointain. Nous avançames jusques sur le chemin pour mieux entendre ; & pour lors nous aperçumes distinctement à huit cens pas devant nous une colonne d'infanterie, étrangere à ce qu'il nous parut, marchant en bon ordre & sans bruit : celui que nous avions entendu étoit causé par les valets & les goudats qui suivoient, & par les conducteurs d'un convoi considérable d'artillerie qui escortoit. Portant notre vue jusqu'où elle put s'étendre, il nous sembla voir déhler après ces chariots un si grand nombre de troupes que nous ne doutâmes plus que ce ne fût l'armée entière des ennemis.

Nous revînmes brusquement sur nos pas, & trouvant le roi qui à son reveil secourait un premier don le fruit nous avoit paru délicieux. « Pardieu! Sire, » lui dismes nous, nous venons de voir » passer des gens qui vous preparent » bien d'autres prunes & un peu plus » dures à digerer. » L'explication se fit en peu de mots, le tems pressoit & le roi avoit d'autant moins de peine à nous croire qu'il nous dit aussi avec lui-même que s'il avoit quelque chose de pu s'enquérir d'être, mais que s'il étoit de croire que Girard, s'il étoit si mal acquitté de sa commission, il avoit jugé que le bruit venoit de son propre camp. Sa majesté donna ordre à douze de nous qu'elle trouva sous sa main, d'aller promptement vers les différens logemens de cavalerie, dont elle portoit toujours la liste dans la poche, d'y répandre l'alarme & de les prier de se rendre tous au quartier du roi, pendant qu'une partie de nous irait vers l'infanterie, pour la former en bataillons & la placer entre ce même quartier & les tranchées. Il monta à cheval en donnant ces ordres, & quoiqu'il marchât à toute bride, il les donna à tous

1594.

ceux qu'il rencontra avec la même justesse & la même étendue que s'il s'étoit préparé de longue-main à une bataille. Grace à tant de célérité & à cette admirable présence d'esprit, qui faisoit que rien n'échappoit à ce prince, là où tout autre en sa place au lieu de former un plan suivi, auroit à peine été capable de prendre la moindre résolution sentée, les ennemis ne surprirent personne, ce qui sauva peut-être l'armée entière du dernier malheur : car il faut avouer que si la cavalerie ennemie qui parut au même moment à la tête du camp, où elle se forma en escadron avec une extrême diligence, avoit une fois jetté l'épouvante parmi le soldat, ce qui seroit arrivé presque indubitablement dans l'effet d'une première surprise, le roi & une partie des officiers étant absens, il lui auroit été facile dans ce premier moment de confusion d'enlever un ou plusieurs quartiers : & peut-être que la peur lui auroit livré tout le reste.

On pourroit donc s'en tenir à ce seul exemple, si l'on vouloit prouver de quelle utilité il est pour un général d'armée, je ne dis pas seulement de

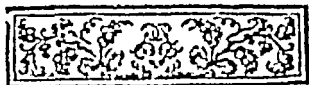
posséder cette qualité de l'esprit qui fait embrasser tous les cas quoiqu'infinitis, mais de connoître par leurs noms, leur capacité, leurs bonnes & mauvaises qualités, soit les officiers, soit les différens corps de son armée, d'en être connu à son tour pour celui de tous les officiers généraux, dont, la qualité de chef à part, ils viendroient dans une conjoncture difficile prendre l'avis comme le plus sage, de le leur donner avec la fermeté, mais sans l'ostentation qu'inspire la certitude d'avoir rencontré ce qu'il y a de mieux à faire, de les attacher à leur métier par goût, & de leur rendre la discipline douce, en ne les surchargeant jamais d'ordre, mais aussi en les accoutumant à ne jamais se dispenser pour quelque sujet que ce puisse être, ni à rien diminuer de ceux qu'on leur a une fois donnés, enfin de savoir se faire toujours & promptement obéir d'eux, sans leur donner cette timidité qui leur ferme la bouche, lorsque par un rapport utile ils pourroient aider les lumières de leur commandant, inconvénient qui de tous tems a perdu tant d'armées & de chefs.

Malgré la diligence dont le roi usa

1594.

emparoient. Le roi qui m'avoit envoyé la reconnoître, me donna deux pièces de canon bâtarde pour y soutenir un régiment qui s'y logea & s'y retrancha par son ordre. J'y fis faire une cabane pour moi, & le roi trouva tout en état lorsqu'il vint visiter ce poste. Le lendemain les ennemis faisant une contenance encore plus fiere que la veille, commencèrent une escarmouche avec toute leur mousqueterie, & s'attachèrent à se rendre maîtres d'un petit bois qui étoit entre les deux camps. Il y eut plus de cinquante mille coups de fusil tirés : mais avec si peu d'effet que Parabere qui vint le soir souper sur ma colline, m'assûra qu'il n'y avoit pas eu vingt hommes de tués, ni deux fois autant de blessés. La nuit vint dans tout ce vacarme, & les généraux ennemis qui ne pensoient à rien moins qu'à s'engager plus avant, en profitèrent pour faire sans bruit leur retraite vers la Fère. Le roi les laissa s'enfuir, pour ne pas perdre de vue son objet; il se contenta de la honte qu'ils remportèrent de cette ridicule levée de boucliers.

Fin du sixième Livre.



MEMOIRES

DE

SULLY.

LIVRE SEPTIÈME.

JE ne sejournai presque plus
au camp devant Laon depuis 1594
cet événement. Il survint
des difficultés dans les trai-
tés, & sur tout dans celui du baron
d. Médavy, qui m'obligèrent à faire
par ordre de sa majesté un voyage à
Rouen, qui fut suivi d'un second à
Paris, & d'un autre plus considérable
que ceux ci à Sedan.

Le duc de Bouillon donnoit cha-
que jour de nouveaux sujets de mé-
contentement au roi. Il s'étoit engagé à
sa majesté lorsqu'elle lui fit épouser
l'héritière de Sedan, de lui amener

1594. » Cela veut dire , me dit le roi après
» avoir achevé de lire la lettre , que
» M. de Bouillon a fort affaire de moi :
» n'est-il pas bien honnête ? «

Pour humilier & punir le duc , sa majesté fut fort tentée de le laisser démêler cette fusée tout seul : mais le bon naturel de ce prince & le souvenir des anciens services du duc de Bouillon , l'emportèrent encore. Il fit réponse au duc , pour le complimenter sur la mort de la duchesse de Bouillon & l'assurer de toute sa bienveillance. Si le roi avoit pu compter que cette dernière marque d'amitié eût ramené pour toujours le duc de Bouillon à son devoir , la commission de celui que le roi envoyoit à Sedan chargé de cette lettre , se seroit réduite à la remettre aux mains du duc , & la moindre personne auroit suffi pour cela : mais ce prince accoutumé à n'obliger qu'un ingrat , voulut se servir de cette députation à plusieurs fins. Il se tourna vers moi & me dit qu'il jugeoit à propos que ce fût moi qui portât la lettre ; parce que si elle n'étoit pas capable de fixer Bouillon dans son devoir , les paroles d'un

homme en droit de le lui représenter
surtout, si par une telle, et une seule
re, de quel un esnoy par, la que
l'un se peut se voir, se de par se les
secrets, et de se de se de se de se de
des le plus que le ciel et la de-
on, se de se de se de se de se de

Cette aventure me parut si
semblable à celle qui m'avoit été la-
cée de madame de la Roche de
Seignelay, & mon premier et se-
cret en la recevant, en fut un de ce-
de ce que le service du roi de ma-
rout d'ordinaire que des autres si de-
putantes. Il est si gal de se de se-
ne de ce qui se passait de se de se-
prie, et oubliant de ce qui se de se-
prie de ce qui se de se de se de se-
e et de se de se de se de se de se-
qu'il sembloit que la fortune avoit
attaché à toutes les affaires d'un
médicament, et que on prie qu'elle
devoit à ma fidélité, j'engageai à
m'employer préférentiellement à tout au-
tre, que rien de ce que je faisois pour
lui ne se perdoit dans son esprit, &
qu'il me sçavoit sur tout son bien, &
de l'attention que j'avois à élever ou à
rompre toute liaison capable de reser-

1594. dir mon zèle pour lui. Il m'embrassa tendrement en disant ces paroles ; & il ajoûta avec une bonté dont je fus pénétré, qu'il me prioit de songer à ma sûreté, parce que j'avois à passer dans des lieux soumis au pouvoir de la maison de Guise ; & de me conserver soigneusement pour un prince qui m'aimoit. Les Princes qui s'y prennent de cette façon ne sçauroient qu'être bien servis.

J'étois alors heureusement assez bien pourvu d'argent, en ayant fait venir de Rosny & de Moret, où étoit mon épouse : ainsi je me trouvai en état de satisfaire sans délai l'impatience que le roi avoit de me voir partir. Trois heures après que j'eus reçu cet ordre, j'allai prendre mon équipage à Bruyères ; & suivi de vingt-cinq cavaliers bien armés, j'arrivai sans aucune mauvaise rencontre en quatre jours à la vûe de Sedan. Le duc averti de mon arrivée, vint au-devant de moi jusqu'au village de Torcy, qui fait la séparation de ce petit état d'avec la France ; mit pied à terre, & prit un maintien triste pour recevoir mon compliment & lire la lettre du roi.

Eusa se il me combla personnellement de civilités, parait charmé du choix que sa majesté avoit fait, de persister malgrés moi, comme si c'étoit un bailleur de fonds, à l'opérer si promptement, & tout cela en délayant. Il me parait avec une sorte de complaisance les causes qu'il m'alléguait à son égard de Sedan, & me dit qu'il étoit sûr qu'il feroit tout ce qu'il pourroit pour le bien de la France, & qu'il ne pouvoit pas, en ce moment, ne pouvant en rien que ce qui place ne donne par la situation le coup de prise.

Le sénéchal de Lion dont le duc de Bouillon me demanda des nouvelles, nous donna su, & d'entrer en conversation plus par culture. Après des assurances réelles de son attachement au roi, le duc me demanda si après tant de sujets de plainte que sa majesté avoit reçu des Pays Bas Espagnols, elle ne se détermineroit point à y porter la guerre, & me parla de ce projet, comme d'une idée dont l'exécution étoit ce qu'il souhaitoit le plus. Il s'étendit sur l'avantage de cette guerre, sur la manière dont on

1594. pourroit attaquer les provinces de Luxembourg, de Liège & de Namur, sur les intelligences qu'il avoit pratiquées dans cette vûe avec les principales villes de Flandre, & sur le puissant secours qu'il offroit d'y conduire Je n'ai point de peine à croire qu'il eût travaillé de tout son pouvoir à faire réussir une guerre, dont tous les fruits auroient été pour lui. Il s'en falloit beaucoup que le roi y eût le même intérêt : ce beau projet n'étoit à son égard qu'une pure chimère. Aussi le duc craignant qu'à la cour on ne le traitât de ridicule, n'oublia rien pour me le mettre dans la tête, en lui donnant les plus belles couleurs, & avec tout l'air de désintéressement capable de m'en imposer. Après donc avoir discouru sur la Flandre, il s'enfonça dans la politique; & déploya toute son éloquence pour me prouver que l'intérêt principal du roi étant l'abbaissement de la maison d'Autriche, il ne pouvoit y parvenir que par le moyen des Protestans, avec lesquels il devoit être toujours étroitement uni Il supposaque l'abjuration que le roi venoit de faire, n'étoit qu'un cérémonial néces-

faire, qu'il ne dût avoir sa charge
en ce point que l'été - et seule-
ment, & il crut l'avoir fait ar-
ranger pour deux ou trois ans de plus
sans que les quatre principaux supérieurs
des dévotion Catholiques, sur
les mêmes raisons, & sur les écri-
vains des Jésuites (1)

Le duc de Bourgogne, en en-
tendant, comme un homme qui est
cédant à l'orgueil, & trop libéral,
& méprisait si fort une telle
raison, dit de Je l'avais déjà vu
l'incompréhension. Je disais à son
s'en aperçut, toutes les idées qui
passent par cette tête absurde,
mais il me restait encore bien des
choses à savoir, & je crus pour cela
qu'il ne s'agissait que de le faire par-
ler long temps car il n'est pas possi-
ble qu'un homme qui est à la fois vain
& grand parler, ne trahisse enfin
tous ses secrets. Je me mis donc à sou-
rire, & je pris l'air d'un homme qui

(1) Le duc de Bourgogne sur les raisons mêmes com-
ment il généralisait me les a fait voir
la conclusion pour un duc de Bourgogne
Calviniste si emporté sur les Jésuites dans la
de la cause que la bonté
louange & le blâme

1594. ché d'admiration pour son esprit , son
politique & son éloquence. Le duc
agréablement flaté , ne se fit pas pres-
ser ; & reprenant la parole , il passa
me faire connoître le véritable inté-
rêts des Réformés dans la situation
présente des affaires de France. Ici
fallut que j'en devinasse plus qu'on ne
m'en disoit , soit que le duc de Bouil-
lon s'observant toujours un peu de
peur d'indiscrétion , (2) son expres-

(2) Le caractère d'esprit du duc de Bouillon est représen- té ici dans le vrai » s'expliquoit à des- » sein , dit son histo- » rien , d'une manie- » re si obscure & si » embarrassée , qu'il y » pouvoit donner le » sens qu'il lui plaisoit. » Il prétendoit qu'il y » avoit des occasions » délicates , où l'on ne » pouvoit se dispenser, » ou de le retrancher » dans le silence , ou » de suivre la maxime, » quand on étoit obli- » gé de parler. « Une autre maxime du duc de Bouillon , selon le même écrivain , étoit , » Qu'il falloit se défier	» du témoignage de la » main. On explique, » disoit-il , comme on » veut ce qu'on a dit , » on n'en convient » même qu'autant qu'il » est à propos de le » faire on se retran- » che sur le plus ou le » moins , on accorde » ou l'on nie selon » qu'il convient ; il » n'en est pas de mê- » me de ce qui est é- » crit, &c. « M. de Sully étoit dans des maxi- mes toutes contraires. Il pourra se trouver quelques politiques qui ne blâmeront pas le duc de Bouillon , mais il n'y aura personne qui ne loue le duc de Sully.
--	--

ficut in de lae uia - e d. e
 ept. i. q. l. i. uia, e f. d. d. d.
 non d. u. e. m. d. e. u. e. f. d. d.
 d. u. e. m. d. e. u. e. f. d. d.
 e. u. e. m. d. e. u. e. f. d. d.
 f. d. d. e. m. d. e. u. e. f. d. d.
 u. e. m. d. e. u. e. f. d. d.
 u. e. m. d. e. u. e. f. d. d.
 u. e. m. d. e. u. e. f. d. d.

[illegible]

1594.

bulle par laquelle il le reconnût roi de France, que parce qu'il vouloit que cette prétendue union en fût le préliminaire. A cette preuve Bouillon en joignit d'autres, qui n'avoient pas plus de fondement, par lesquelles il crut justifier que les Catholiques avoient entièrement changé le cœur du roi à l'égard des Protestans, & lui avoient fait commettre contre eux mille injustices. Ce grief des Réformés ainsi établi, le duc voulut bien m'apprendre le remède que ceux-ci avoient jugé à propos d'y apporter. Ils alloient, me dit-il, fortifier incessamment leurs places; se choisir un chef hors du royaume; établir au-dedans un conseil général des affaires de la religion, dans un lieu qu'il ne nomma point, auquel toutes les différentes églises n'auroient qu'à s'adresser; & qui connoitroit en dernier ressort des affaires qui lui seroient portées de dix autres conseils provinciaux, en quoi on partageoit toute la France calviniste. Afin que le pouvoir de ce conseil souverain fût absolu & irréfragable, on mettoit à la tête un protecteur ou prince étranger, capable de le faire respecter.

En

En parlant de la sorte, le duc de
Bouillon suivant qu'il croyoit avoir
besoin de m'obliger, de me convain-
cre, ou de me tromper, prenoit suc-
cessivement le personnage d'ami &
d'allié du roi, de bon Protestant, ou
de simple narrateur, mais toujours
d'un homme consommé dans la poli-
tique, & le dépensait de tout ce que
le parti Protestant avoit de plus secret.
Il ne put pourtant si bien s'envelop-
per, que je ne comprisse assez clai-
rement que tous ces projets de haut &
bas conseils, ces réglemens si parti-
cularisés, pouvoient bien n'être émis
que dans le cerveau du duc, & ren-
dans les Synodes de Saint Malxant
& de Sainte Foi, comme il vouloit
que je le crusse. Sur-tout ce prince
étranger protecteur me parut être pu-
rement de la façon, & n'être en effet
que lui même, qui donnoit ses propres
vues pour autant de points arrêtés,
& tout son but en cela, (car quels
ressorts l'ambition ne fait-elle pas
jouer ?) n'étoit peut être autre chose,
sinon qu'en répandant à la cour ces
desseins, comme si les Calvinistes les
eussent véritablement formés, & sur

1594. cifier le dedans du royaume ; parce qu'on devoit s'attendre que l'Elpagne se défenderoit tout autrement , lorsqu'elle se verroit directement attaquée , qu'elle ne l'avoit fait dans une guerre où elle n'étoit entrée que comme auxiliaire.

Pour ce qui regardoit la personne de lui duc de Bonillon , je lui dis que je voulois croire tout ce qu'il m'avoit dit de lui-même ; parce qu'il devoit sentir que les sentimens d'honneur , de justice , de reconnoissance , lui marquoient trop clairement la voie par où il devoit marcher avec le roi , pour qu'il pût s'en éloigner. Il me refusa les troupes que je lui demandai pour Henri ; & il se dispensa de même de me donner lecture du testament de madame de Bouillon. Elle l'avoit , disoit-il , cacheté elle-même dans une boîte , & fait promettre qu'on ne l'ouvreroit qu'en Justice ; & supposé que quelqu'un le contestât , non contente d'une simple promesse , elle lui en avoit fait faire serment. A tout cela il me fut aisé de comprendre que je n'avois fait que d'inutiles remontrances ; mais ma commission étoit rem-

pie, & je ne songeai plus qu'à reprendre la route de Laon.

1524

En arrivant au camp, je fus surpris de rencontrer le roi, qui en allant à la chasse passoit si près des murs de cette place, qu'il n'en étoit qu'à une portée de fusil. J'appus qu'on avoit mis bas les armes de part & d'autre, la ville ayant capitulé aux conditions de se rendre dans dix jours, si elle n'étoit pas secourue avant ce temps par une armée, ou qu'il n'y entrât pas au moins huit ou neuf cens hommes de renfort. Henri me fit tenir à ses côtés pendant toute la chasse, pour entendre jusqu'aux moindres particularités de mon voyage. Lorsque je lui dis qu'on avoit refusé de me faire voïre le testament de la duchesse, il me répondit qu'il voyoit bien après cela ce qu'il devoit penser de la donation (3). Il porta

(3) Pour décrire le bruit le duc de Bouillon soupçonne que tout son mari l'écrivoit de tous ses ner sur la réalité de cette donation de la duchesse de Bouillon. Le bruit se courut que nonobstant le testament de la duchesse de Bouillon sa succession seroit contestée au duc son mari. Par son testament dit il, elle

1594. le même jugement que moi du duc de Bouillon, qui s'offroit, disoit-il, pour entremetteur des brouilleries dont il étoit le seul auteur. Il ne fut pas content non plus, que Bouillon retînt les troupes qu'il lui avoit promises, mais la conjoncture présente

<p>» La - Mark, comte » de Maulevrier, on- » cle de Charlotte de » La - Mark, préten- » dit que cette succes- » sion lui appartenoit » & qu'elle n'en avoit » pas pu disposer en » faveur de son Mari » à son préjudice. Le » duc de Montpen- » sier prétendit aussi » que les souveraine- » tés de Bouillon, Se- » din, Juncs & Rau- » court, ne pouvoient » lui être contestées, » puisqu'il y avoit été » substitué par Robert » de La - Mark, der- » nier duc de Bouil- » lon... Le duc de » Bouillon jugea plus » à propos de s'en- » commodér avec ces » deux prétendants, » que de s'engager, » dans un procès qui » le détourneroit de » l'exécution de ses</p>	<p>» grands desseins, l'ac- » commodement fut » conclu, & les tou- » verainetés de Bouil- » lon, Sedan & Rau- » court, lui demeuré- » rent en propriété. <i>Histoire de Henri duc</i> <i>de Bouillon, par Mar-</i> <i>sollin, tom 2. liv. 4.</i> Cet historien parle aussi du voyage du duc de Sully à Sedan, & de la protection qu'offrit en cette oc- casion Henri IV. au duc de Bouillon. Mais on ne peut s'empêcher de remarquer ici, qu'il est beaucoup in cer- tain de la protection que lui fit le Marquis de Sully, que d'en dé- couvrir le sens. & de conclure, qu'il ne s'agit point du texte de ces mots, mais de l'usage qu'en fit le duc de Sully.</p>
--	---

demandant que Sa Majesté eût égard à tous ces sujets de malcontentement, elle seign en p. b. a. d'c. e. l'ort. f. a. t. u. l. a. t. e. de la cour. d. a. d. c. & r. é. s. o. l. u. t. de le maintenir dans Sedan. A l'égard de la guerre contre l'Espagne, que j'étois chargé de lui proposer, elle remit à en délibérer en plein conseil dans un autre tems.

Le comte de Sommeville, du Bourg & Jeannin, voyant qu'il leur étoit impossible de réussir à la levée de la bourgeoisie & de la partrition de Laon, révoltés contre ceux comme contre des tyrans qui avoient rendu leur domination insupportable, jugèrent à propos d'avancer le tems marqué pour remettre cette place au roi. Ils n'avoient plus d'espérance de secours, depuis le malheur arrivé à celui que le duc de Mayenne avoit voulu y faire entrer. Ce secours étant arrivé trop tard pour pouvoir

ler après tout ce qui s'est passé que Henri IV en a écrit & en dire & le duc de Sully ne nient rien p. r. Am. l. u. s. i. n. t. pas les seuls qui de la Houlaye dans s. y. e. n. t. p. a. r. o. u. t. e. r. de ses Mémoires à l'existence de cette isle Bouillon. La donation Mark ; d'a. t. a. n. t. p. l. o. s.

1594. espérer de surprendre les assiégeans, crut devoir attendre la nuit dans le bois, où il se tint caché le reste du jour. Le roi étant allé ce même jour à la chasse dans cet endroit de la Forêt, les chiens éventèrent l'embuscade. Les ennemis qui étoient au nombre de huit à neuf cens, au lieu de se montrer & d'attaquer le roi qui n'avoit que trois cens chevaux, crurent qu'ils pourroient éviter d'être découverts, en se séparant pour se mieux cacher, mais les chiens ne cessèrent point de les poursuivre, & la troupe du roi arrivant sur ces entrefaites, ils furent surpris dans un si grand désordre, que sans qu'il fût besoin que les trois cens cavaliers s'en mêlassent, les valets seuls s'en rendirent les maîtres & les dépouillèrent.

Après la prise de Laon, le roi jugea à propos de faire un voyage sur les frontieres de Flandre; flatté principalement par des espérances d'intelligence dans plusieurs de ces villes, qui devoient se rendre à son approche. L'événement n'ayant pas répondu à cette attente, Sa Majesté ne retira d'autre fruit de son voyage,

que d'avoir aſſez de leur devoir 15,4
 Amiens, Abbeville, Montreuil, Pe-
 ronne, & plufieurs autres villes, &
 elle fit une entrée ſolemnelle. Je ne
 puis en rien rapporter d'avantage, le
 bien de ſon ſervice m'ayant apperçu
 pendant ce ſecours à Paris pour des
 affaires moins importantes que les pre-
 cédentes, & que je ne particuliè-
 raï point par cet eſſai, non plus que
 tout ce qui s'étoit paſſé pendant tout
 ce tems dans les différentes provinces
 du royaume La priſe de Mortua & de
 Quimper par le maréchal (4) d'Au-
 mont, aide des troupes angloiſes, la
 conſtruction du fort du Croſic par le
 duc de Mercœur, à la tête de ſes Eſ-
 pagnols, pour reſſerrer Breſt, ſurvi-
 ce qui arriva de plus conſidérable en
 Bretagne entre les deux parties La
 Savoye, le Piémont, la Provence &
 le Dauphiné, continuèrent à être le

(4) Il ſuccéda l'année ſuivante en aſſiégeant Comper d'un coup de canon qui lui tra-
 caſſa le bras, âgé de plus de ſoixante dix ans Il ne dit rien au
 ſeigneur de Thoſſy

1594. théâtre d'une guerre (5) toujours favorable à l'Escligaières contre le duc de Savoye , malgré la défaite & la prise de (6) Créqui.

Le duc de Maienne voyant Laon pris , presque toute la Picardie dans le parti du roi, les principaux officiers de la ligue & le duc de Guise lui-même disposés à faire dans peu leur accommodement avec sa majesté, se rendit au sentiment du (7) président Jeannin , qui le pressoit depuis long-tems de se fixer à une seule province , & de faire pendant qu'il en étoit tems encore , les plus puissans efforts pour s'y rendre indépendant, afin qu'après que

(5) Voyez ces expéditions militaires dans les historiens | plus de deux ans auparavant , à son retour d'Espagne , l

(6) Charles de Créqui , gendre de Lesdiguières , voulant se courir Aiguebelle assiégée par le duc de Savoye , fut défait & fait prisonnier , ce qui n'arriva qu'en l'année 1598. | avoit été le premier à conseiller au duc de Maienne de s'accommoder avec le roi , choqué de la hauteur & de la vanité avec laquelle le roi d'Espagne , traitant avec lui , disoit *ma ville de Paris , ma ville d'Orléans* , comme si la France eut été en effet à lui.

(7) Je ne sçai si l'auteur ne taxe point ici un peu légèrement ce président , du moins on a dit que

la fortune avoit tout ravé de son royaume, ce qu'il ne devoit point qui s'attachoit bien, il lui restait de moins quelques débris de la fortune.

La Bourgogne fut la (3) province sur laquelle le duc de Bavière eut les yeux, & il s'y attacha avec ses forces, après avoir laide de l'argent pour la d'Orléans, la Fère de Soissons. Quoiqu'il tenait ce royaume le parti de cette province, la proximité de la Saraye, de la Franche Comté, de la Lorraine, de la Suisse & de l'Allemagne, dont il espérait tirer de grands secours, et d'un nouveau motif qui le portait à s'attacher en cet endroit. Le pape & l'empereur paroissoient en ces temps-là vus. Il pouvoient satisfaire son droit de conquête par une cession en bonne forme, ce que l'Espagne lui avoit accordé d'autant plus volontiers, que cette couronne eut fait revivre par là un droit sur la Bourgogne, éteint depuis long-temps, mais auquel elle ne prétend pas avoir renoncé. Toutes ces vraisemblances firent croire à plu-

(3) Le duc de Bavière étoit gouverneur de cette Province.

1554.

fieurs qu'on étoit sur le point de voir rétablir l'ancien royaume de Bourgogne. La maniere dont le duc de Maienne se comporta dans ces quartiers tout le reste de cette année & jusqu'au mois d'Avril de la suivante, appuya cette opinion ; & je dois moins douter qu'un autre de son intention à cet égard , après les lettres que je vis à Paris entre les mains du cardinal de Bourbon.

Mais malheureusement pour le duc de Maienne , les Bourguignons n'étoient point d'humeur à choisir un sujet pour en faire leur maître. Jamais ils n'ont donné de preuves si éclatantes de leur fidélité pour leur Souverain. Le duc ayant commencé par vouloir s'affurer de Beaune en y faisant entrer une nombreuse garnison, les bourgeois se soulevèrent contre elle , le battirent & l'obligerent à se retirer dans le château , & comme elle pouvoit leur faire beaucoup de mal de cet endroit , ils se fortifièrent avec des barricades contre le château , & appellèrent à leur secours le maréchal de Biron , auquel ils permirent de se loger pour six semaines avec sa

petite armée dans l'enceinte du fort
mar. Ensuite ils s'aguerrent en face
le château avec une batterie de deux
pièces de canon, & poussaient les
ouvrages si vivement, qu'ils en sa-
rent en fin tout à fait la part. Le
général Jequier se retira avec ses
troupes en Bourgogne, & les laissa
pour reprendre les autres de la co-
gnée.

Je voyois le cadavre de B. aller
hausser si prodigieusement de jour en
jour, que le dévot parut que sa der-
mière heure ne lui étoit pas loin, le ma-
tin à Paris pour en donner avis au
roi. Il mourut sans avoir fait
cette déclaration de ses bêtises (.)
qui avoit paru lui tenir si fort au cœur.
Sa Maesté fut sensible à sa perte,
comme à celle d'un bon parent, &
d'un serviteur plein d'austérité. Elle
m'écrivit qu'elle étoit accablée de
gens qui convoitoient la dépouille du

(b) Il s'agit de l'église de Rouen, abbaye de Saint Denis de Saint Germain-des-Près de Saint-Ouen de Ste Catherine de Rouen & d'Orcamp & de St de Thionville	le repertaire de l'abbaye de Rouen, abbaye de Saint Denis de Saint Germain-des-Près de Saint-Ouen de Ste Catherine de Rouen & d'Orcamp & de St de Thionville
--	--

1594.

cardinal, & que pour s'en défaire, elle leur répondoit à tous qu'elle en avoit déjà disposé. Voici quelles étoient ces vûes sur ces bénéfices. Comme dans l'accommodement avec l'abbé de Tiron, on lui avoit cédé certaines abbayes appartenantes au chancelier & au gouverneur de Pont-de-l'Arche, dont ceux-ci demandoient un dédommagement du double sur les bénéfices du feu cardinal, le roi vouloit qu'on portât l'abbé de Tiron à relâcher ces abbayes aux propriétaires, & à recevoir en échange l'archevêché de Rouen, valant au moins trente mille livres de revenu; mais que Sa Majesté chargeoit de quatre mille écus de pension, promis au chevalier d'Oise, (10) retenant pour elle-même la maison de Gaillon, en l'achetant de l'abbé, qu'elle m'ordonna de disposer à prendre cet équivalent. Pour l'abbaye de Saint-Ouen, l'un des plus beaux morceaux de la succession du cardinal, ce prince n'en avoit encore gratifié personne, & il avoit la bonté de me marquer qu'il ne le feroit pas,

(10) George de Brancas-Villars, frère de l'amiral de Villars.

l'abbaye une pension de dix mille livres pour lui.

La plus grande difficulté que je rencontrais en allant à Paris aux affaires du roi étoit d'amener à la sage économie les directeurs de ses finances & le surintendant par des lois. L'abus de l'argent des finances en proie aux favoris, (mal dont on peut trouver la première source en remontant jusqu'à Charles VIII) étoit parvenu sous le dernier règne au point que l'homme du monde le plus laborieux, le plus intelligent, le plus intègre, à la tête des finances, n'auroit peut être pas pu remédier aux mauvais effets d'une aussi prodigieuse dissipation, & malheureusement d'O (11) n'étoit rien moins que tout cela. Son tempérament naturellement porté à la dissi-

(11) François d'O seigneur de Fresnes de Maillebois, &c. Premier gentilhomme de la chambre pour le vin de Paris & Intendant des finances &c. Il supprima les galles des rois, les pilonnages usés à ses soupers il se faisait servir des tourtes composées de musc & d'ambre qui revenoient à vingt cinq écus. *Journal de l'Esprit*, année 1554 p. 37

1594. pation, à la moleſſe & l'indolence ; avoir encore été gâté par tous les vices dont on faiſoit gloire à la cour d'Henri III. le grand jeu, la débauche outrée, les dépenſes folles, le dérangement domeſtique & les prodigalités de toute eſpèce. Pour tout renfermer en un mot, d'O avoit eu place dans le catalogue des Bellegarde (12), Souvrai l'Oncle, Villequier Quélus, Saint-Luc, Maugiron, Saint-Mégrin, Livarrot, Joyeuſe, Epernon, La-Valette, Du-Bouchage, Thermes & quantité d'autres favoris

(12) Roger de Saint-Larry de Bellegarde Gilles de Souvrai. René de Villequier Jacques Levis de Caylus, ou Quélus, François d'Epinaï de Saint-Luc François de Maugiron Paul Stuart de Cauffade, ſieur de Saint-Maigrin. Jean d'Arceſ de Livarrot Anne de Joyeuſe. Jean Louis, & Bernard de Naugaret. Henri de Joyeuſe, comte du Bouchage, depuis capucin & cardinal Jean de Saint-Larry de Thermes, ou au-

guſte, baron de Thermes. Souvrai, quoiqu'il fût un des favoris d'Henri III. ne doit pas être mis au nombre des mignons de ce prince C'étoit un homme de mérite & d'une probité reconnue Henri III. diſoit que s'il n'étoit ni roi ni prince, il voudroit être Souvrai. Il refuſa la commiſſion dont Henri III. voulut le charger, de poigner le maréchal de Montmorency dans ſa priſon. *De-Thou, liv. 61.*

mins declares , & le titre de mignon étoit toute la recommandation qu'il avoit eue pour une charge , que les parrains les plus inappliqués exceptent pour leur propre intérêt , de celles dont ils récompensent cette sorte de serviteur

Voilà par quel berne les finances étoient conduites , dans un tems où les mignons & les maîtresses étant exclus du conseil , il semble qu'elles auroient dû prendre une tout autre forme , & ce qu'on trouvera de plus surprenant , c'est que le roi dans ses plus grands besoins , ne pût pas jouir du moins du privilège de partager ses propres revenus avec le surintendant. D'O s'embarrassoit fort peu de lui faire manquer une ville ou un gouverneur , pour une somme souvent très-légère , pendant qu'il ne vouloit rien refuser à ses plaisirs. Lieramont, (13) gouverneur du Catelet, s'adressa à moi pour solliciter auprès de d'O le paiement de sa garnison. Je trouvai la chose si importante que je vainquis ma répugnance & m'acquittai de la

(13) François de Dampierre , sieur de Lieramont, ou Liermont.

1594.

commiffion ; mais avec peu de succès. Le furintendant après que je l'eus quitté , dit, à MM. d'Edouville (14) & de Mouffy , qu'il aimoit mieux voir cette place entre les mains des Espagnols que des Protestans (Lieramont étoit de la Religion.) Mouffy qui étoit mon parent , me l'ayant rapporté , je déclarai au furintendant que je le rendois responsable de cette place si elle venoit à être perdue faute de ce paiement , il ne fit pas grand cas de ma menace.

Le bonheur du roi voulut que peu de jours après , une retention d'urine le délivrât de ce mauvais serviteur. Ce qu'il y eut de singulier dans cette mort, c'est que cet homme riche de plus de quatre millions , ou pour mieux dire , riche de tout l'argent du royaume, dont il dispofoit presque absolument , plus splendide dans ses équipages , ses meubles & sa table , que le roi même , n'étoit pas encore abandonné des médecins , que ses parens qu'il avoit toujours fort affectionnés (15) ses domes-

(14) N... fleur d'E- | d'enfans de Charlotte-
douville. N Boutil- | Catherine de Ville-
lier , fleur de Mouffy | quier, sa femme. » Hen-

(15) Il n'eut point | » ri IV , jouant à

1594. trêve que le duc de Lorraine lui de-
mandoit instamment , & de l'accom-
modement du duc de Guise , qui l'en
recherchoit par la (17) duchesse de
Guise sa mere , cousine germaine de
Sa Majesté , & par mademoiselle de
Guise sa sœur. On peut dire que le
duc de Guise étoit celui de tant de
personnes qui avoient porté les armes
contre le roi , qui méritoit le plus d'in-
dulgence. Aux motifs communs de
religion & d'indépendance qui sem-
bloient rendre tout permis , il joignoit
celui d'un pere assassiné par ordre du
roi prédécesseur de Henri. Madame
de Guise fut celle qui le porta le plus
fortement à faire cette démarche.

„ Liancourt le pleura ,	„ paroles qu'il dit, fut ;
„ parce qu'elle en fai-	„ Recommandez-moi
„ soit ce qu'elle vou-	„ bien au roi , il sçau-
„ loit , & si l'entrete-	„ ra mieux apres ma
„ noit aux bonnes gra-	„ mort de quoi je lui
„ ces du roi. „ M. le	„ servois , qu'il n'a scu
„ doyen Seguier qui	„ pendant ma vie. L'E-
„ lui assista jusqu'à la	toile <i>ibid.</i>
„ fin , -comme firent	(17) Catherine de
„ aussi messieurs ses	Clèves femme du duc
„ freres , lui crioit ,	de Guise , tué à Blois ,
„ comme il se mouroit	Charles de Lorraine ,
„ <i>Misere meï , Deus.</i>	duc de Guise.
„ L'une des dernieres	

Elle ne cessoit de représenter à son fils, que la révolte des princes & des grands du royaume, que la religion pouvoit avoir justifiée dans le commencement devenoit criminelle depuis que Henri avoit levé le seul obstacle qui put l'empêcher de jouir de ses droits légitimes à la couronne.

Dans tout autre siècle, ou l'on n'auroit pas perdu comme dans celui-ci la véritable notion des vertus & des vices, ce se femme auroit été l'ornement de son sexe, par le caractère de son cœur & celui de son esprit. C'étoit une droiture si vraie & si naturelle, qu'on s'appercevoit qu'elle n'avoit pas même l'idée du mal, soit pour le suivre, soit pour le conseiller, & en même-temps, un si grand fond de douceur, qu'elle ne connoissoit pas davantage le plus petit sentiment de haine, de malignité, d'envie, ou simplement de mauvaise humeur. Je ne crois pas que jamais femme ait eu une conversation plus remplie de graces, & joint à un tour d'esprit fin & délié, une naïveté & une simplicité plus agréables. Ses réparties étoient pleines de sel & de légèreté. On la trouvoit

1594. tout ensemble douce & vive, tranquille & gaye. Le roi ne fut pas long-tems sans connoître parfaitement Madame de Guise ; & dès ce moment non seulement il oublia tout son ressentiment , mais encore il agit à son égard avec toute la familiarité & la franchise d'un ami sincère. Il consentit à donner les passe-ports nécessaires aux sieurs de la Rochette, Pericard & Bigot, que le duc de Guise envoyoit proposer ses demandes ; & vaincu par les instances de ces deux dames , il nomma de son côtés trois agens pour traiter avec ceux du duc , le chancelier de Chiverny , le duc de Retz , & Beaulieu-Rusé , secrétaire d'état.

Ces trois personnes pour se montrer fins négociateurs, commencerent d'abord à user de tout les détours , que la politique des affaires à mis si mal-à propos à la place de cette conduite franche & ouverte , qui sans tromper personne produiroit le même effet.- On conféra pendant dix jours de suite , & au bout de ce tems on n'étoit point encore demeuré d'accord du moindre préliminaire Madame de Guise que toutes ces longueurs affect-

tees même est à la cour, vient trou-
 ver le roi, un jour que Sa Majesté
 se soit l'honneur de se retirer avec
 moi, et me tenant par la main ; &
 ayant mis la conversation sur le traité
 de son fils, elle se jeta au roi avec
 son espoir ordinaire, mais d'un
 peu de content d'impatience, de ce
 qu'il lui avoit mis entre les mains le
 net, « qui il voit, dit-elle, par
 ces deux choses si différentes à re-
 vers en soi. Le premier, c'est de
 « l'act j mais rien de plus précis que
 « c'est moi, il faut le, il faut le, il
 « faut le, le seigneur se con-
 « tending par lui-même, quoiqu'il se
 « la presque continuellement, & le
 « meilleur, en ne sortant jamais de
 « son grand air. C'étoit la seule le
 vrai caractère des trois négociateurs.
 Celle-ci, ne se fiant se luit en soi
 emporter à son zèle pour le roi, & à sa
 tendresse pour son fils, prit les mains
 de Sa Majesté, & en lui baissant
 malgré Henri, elle le conjura de vou-
 loir bien rendre les bras au duc de
 Guise, & lui donner à elle même la
 consolation de voir rentrer sa famille
 dans les bonnes grâces de son roi. Elle

1594. parloit avec une effusion de cœur si vive, que le prince touché lui-même j'usqu'aux larmes, ne put s'empêcher de lui répondre : » Hé bien ma cou-
 » sine, que désirez-vous de moi ; je
 » ne veux rien vous refuser. Rien au-
 » tre chose, reprit-elle, sinon de nom-
 » mer pour traiter avec mon fils, ce-
 » lui que votre Majesté tient par la
 » main. Quoi ! repartit le roi, ce mé-
 » chant Huguenot ? Vraiment je vous
 » l'accorde fort volontiers ; quoi-
 » que je sçache qu'il est votre pa-
 » rent, & qu'il vous aime infiniment
 » Il ôta dans le moment même la
 connoissance de cette affaire aux
 trois commissaires ; & m'en fit ex-
 pédier un brevet scellé du grand
 sceau, non-seulement pour le re-
 gard du (18) duc de Guise, mais en-
 core pour toute la province de Cham-
 pagne. On s'imagine aisément que le
 chancelier ne m'en sçut pas meilleur
 gré ; mais il est d'un vieux & fin
 courtisan de faire d'autant plus de
 caresses à ceux qui sont en faveur

(18) Voyez M. de Thou, *liv* III. qui se modement du duc de
 donne aussi quelque Guise.

qu'on leur garde dans le cœur un ressentiment plus vif, & (19) Chiverny sçavoit mieux que personne être cour-
tisan

Le duc de Guise avoit débuté par des propositions véritablement excessives, & qui auroient rendu son traité impossible, sans doute parce que connoissant ceux à qui on l'avoit adressé, il avoit cru que pour pouvoir obtenir quelque chose, il devoit demander beaucoup. Il ne prétendoit pas moins que rentrer dans la charge de grand-maître de la maison du roi, qu'il eût fallu ôter à M. le comte de Soissons, qui en avoit été pourvu après l'assassinat du duc de Guise, posséder le gouvernement de Champagne, aussi donné au duc de Nevers, pour de tous les bénéfices du cardinal de Guise son oncle, & en particulier de l'archevêché de Reims, actuellement entre les mains de M. du Bec, parent de madame de Liancourt, maîtresse du roi. Il y avoit encore plusieurs autres articles mais ces trois-ci étoient ceux

(19) Philippe Hurault de Chiverny
mort en 1599. âgé de
soixante-deux ans
chancelier de France

1594.

qui souffroient le plus de difficultés. Le duc de Guise apprenant son changement de commissaires, se résolut sans peine à rabattre tout ce qu'il y avoit d'outré dans ses demandes; & il écrivit à madame sa mère & à ses agens, de finir avec moi à des conditions raisonnables, & même à quelque prix que ce fut. Il avoit depuis peu un nouveau motif de conclure au plutôt, que j'ignorois absolument. Il avoit découvert que la ville de Reims, qui étoit le plus beau présent qu'il avoit à faire au roi, voulant se faire un mérite de rentrer de son propre mouvement dans l'obéissance, faisoit solliciter le reste de la province de s'unir à elle; & en avoit déjà entraîné une partie. Le duc de Guise ayant voulu pour prévenir cet inconvénient, y faire entrer une garnison, les Rémois lui déclarèrent qu'ils prétendoient garder leur ville eux-mêmes; & ce refus ayant causé une contestation, ils répondirent aux menaces du duc par d'autres menaces.

Dès la seconde conférence que j'eus avec les agens du duc de Guise, il ne fut plus question, ni de la grande-

[illegible]

1594.

Le lendemain arrivèrent à Paris six députés de la ville de Reims, qui furent adressés chez moi. Il me dirent que le roi pouvoit s'épargner la peine de donner de grandes récompenses au duc de Guise; parce que non-seulement il n'étoit plus le maître de la reddition de Reims, mais encore que ceux de Reims offroient de le livrer lui-même au roi. Ils ne demandèrent point à parler à sa majesté: ils dirent seulement qu'il leur suffisoit d'avoir son aveu par écrit, ou simplement le mien; se remettant au roi de leur accorder après telle récompense qu'il jugeroit à propos. Tout ceci fut accompagné de la part des six députés, de l'offre d'un présent de dix mille écus pour moi, suivant l'usage. Je refusai le présent, que je ne voulois ni ne pouvois plus accepter. Je les remerciai au nom du roi, de leur bonne volonté; & je les assurai qu'il en recevroit le témoignage avec plaisir. Je remis à leur rendre réponse, après que j'en aurois conféré avec sa majesté, à qui j'allai incontinent rapporter le tout. Le roi fit sortir tout le monde, excepté Beringhen, de son

petit cabinet où il étoit en ce moment, & m'écouta en se promenant, en se grattant la tête, & en souriant par réflexion sur l'inconstance & la légèreté naturelle du peuple. Ensuite il me tira vers la fenêtre, & me demanda à quel point j'en étois avec le duc de Guise. Dès que je lui eus appris que le traité étoit consommé, il ne balança point s'il l'observeroit : mais il ne voulut pas pour cela se montrer insensible à la Tension de la ville de Reims. Je lui amenai les députés qu'il remercia en roi. Il leur accorda une gratification considérable, & d'un air si gracieux, qu'ils s'en retournèrent pleins de joie & d'admiration.

Le traité du duc de Guise ayant été selon la forme ordinaire signé de (20) Gèvres pour le roi, madame & mademoiselle de Guise demandèrent à sa majesté la permission qu'il vint lui même l'assurer de son obéissance. Je lui écrivis de ne point chercher d'autre sûreté que cette permission même : il n'en fit aucune dissi-

(20) Louis Pâler / Gèvres & de l'écuyer
de Gèvres secrétaire / Pâler de Blamont,
d'Etat. De lui est des / son secrétaire de la
candue la branche de Navarre.

1594.

culté. Il ramassa le plus qu'il put de ses amis, & il vint se jeter aux genoux du roi, avec les marques d'un repentir si sincère, que le roi qui l'isoit dans le fond de son cœur, au lieu de reproches, ou d'un silence plus accablant en ces occasions que les reproches mêmes, ne s'attacha qu'à le rassurer. Il l'embrassa par trois fois, l'honora du nom de son neveu, lui fit mille caresses; & sans éviter ni affecter de rappeler le passé, il lui parla du feu duc de Guise avec éloge. Il dit qu'ils avoient été fort amis dans leur jeunesse, quoi que souvent rivaux auprès des dames. Que les bonnes qualités du duc & une grande conformité d'inclination, les avoient tous deux unis d'aversion contre le duc d'Alençon. Un ami qui cherche à se raccommoder avec son amis après une légère brouillerie, ne pourroit rien faire de plus; & tous ceux qui furent témoins de cet accueil, ne pouvoient assez admirer qu'un roi qui avoit tant de qualités pour se faire craindre, n'employât jamais que celles qui font aimer.

Le duc de Guise que ce discours acheva de gagner, répondit au roi

qu'il n'oublieroit rien pour se rendre digne de l'honneur qu'il faisoit à la mémoire de son père, & des sentiments qu'il témoignoit pour lui même. Il sut si bien le convaincre que son respect & son attachement seroient désormais inviolables, que dès ce moment ce prince oubliant tout ce qu'un autre en sa place auroit appréhendé du rejetton d'une maison qui avoit fait trembler les rois, vécut avec lui familièrement, & l'admit dans toutes les parties de plaisir avec les autres courtisans, car tel étoit le caractère de Henri, que l'extérieur grave dont la majesté royale semble imposer la nécessité, ne l'empêcha jamais de se livrer aux plaisirs que l'exalté des conditions répand dans la société. Le vrai grand homme sçait être tout à tout, & suivant les occasions tout ce qu'il faut être, maître ou égal, roi ou citoyen. Il ne perd rien à s'abaisser ainsi dans le particulier, pourvu que hors de-là il se montre également capable des affaires militaires & politiques. Le courtisan se souvient toujours qu'il est avec son maître.

Madame de Guise étant entrée quel

1594. ques jours après dans la chambre du roi, & dans le moment que son fils présentoit la serviette à sa majesté, pour un léger repas que Henri faisoit après son dîner, elle en prit encore occasion de lui témoigner sa reconnaissance, & dit avec vivacité que si jamais son fils venoit à manquer à son devoir, elle le désavoueroit pour son fils & le deshéritoit. Le roi courut l'embrasser, en lui disant que de son côté il prenoit pour le duc Guise & pour toute sa famille les plus tendres sentimens d'un pere.

On ne manqua pas de se recrier fortement contre le traité que je venois de faire avec le duc de Guise. Les ennemis particuliers de ce duc, & cette autre espèce de gens dont la cour fourmille, qui n'ont d'autre occupation que de décrier la conduite des personnes en place, s'unirent contre moi amentés secrètement par ceux à qui l'on avoit ôté la connoissance de cette affaire, & firent retentir par tout que je ne m'étois chargé de la commission, que pour gratifier madame de Guise. Le duc d'Eprenon ne s'oubliâ pas. Il répétoit sans cesse

en parlant du duc de Guise & de lui, que j'avois obligé l'un sans aucun sujet, & desobligé l'autre contre toute raison. Ces discours furent si souvent rebatus aux oreilles du roi, que ce prince vint aussi à penser que j'avois agi peut être avec un peu trop de précipitation, sans que pour cela sa majesté m'en fût plus mauvais gré.

Il ne m'étoit pas difficile de me justifier c'est ce que je fis dans une apologie par écrit, que je présentai au roi. J'y appuyois ma défense sur les raisons suivantes. Qu'il n'étoit pas au pouvoir du roi d'accorder au duc de Guise les trois points que j'ai marqués plus haut, sans faire une infinité de mécontents, qu'il auroit pourtant fallu lui céder, si l'on n'avoit pas eu un gouvernement à lui donner, ce qui étoit la moindre récompense qu'il pouvoit espérer en remettant celui de Champagne, & en renonçant à tant d'autre prétention, qu'à l'égard du gouvernement qu'on lui donnoit pour équivalent, on ne pouvoit en choisir un qui fût moins à conséquence que celui de (21) Provence, parce que

(21) Ce gouvernement lui fut ôté de
E v

1594. supposé que le duc de Guise devint capable dans la suite d'oublier ses nouveaux sermens, on auroit peu à craindre de sa part dans une province sans communication avec la Lorraine, les Pays-Bas, & sur-tout la Bourgogne, d'ailleurs qu'en n'accordant au duc de Guise de toutes ses demandes, que de le continuer dans le gouvernement de Champagne, on risquoit à perpétuer la guerre dans ces contrées. Qu'il étoit de l'intérêt du roi de pouvoir disposer de la Champagne en faveur d'un homme, non seulement intérieurement attaché à son service, mais encore si bien connu, que les rebelles de Bourgogne désespérassent de pouvoir jamais lier aucun commerce avec lui. J'y j'oiinois à l'égard de la Provence le motif du duc d'Epernon, dont j'ai déjà touché quelque chose. Je rappellois au roi en peu de mots tous les sujets de plaintes que cet homme lui avoit donnés: sa révolte presque continuelle, ses brigues pour

puis par le cardinal de Lorraine, & celui de Poitiers de Richelieu, avec ce prince, & par là même parcelllement celui de la Rochelle.
 P. de L. au duc d'E.

de richesses les Catholiques du parti de sa majesté, la manière dont il étoit hautement vanité qu'il ne reconnoît jamais aucun supérieur dans son gouvernement, son dernier procédé au siège de Villermaur, & tant d'autres endroits, qui assurément n'embelliront pas l'histoire de ce sujet orgueilleux. C'étoit un chef de la ligue auquel on en opposoit un autre, que ni l'un ni l'autre, outre celui de son intérêt personnel qu'on doit toujours regarder comme le plus puissant, étoient dans un système tout contraire à ses premières vues.

Je passois ensuite à la personne du duc de Guise, sans m'arrêter sur les ordres que Sa Majesté m'avoit donné à ce sujet, ni sur le danger d'un long délai. Quand même le traité fait avec le duc n'auroit pas été aussi avantageux au roi, qu'il étoit facile de montrer qu'il l'étoit; Sa Majesté avoit elle du agir à toute rigueur avec un homme, qui avoit refusé constamment les offres & les promesses les plus flatteuses de la part de l'Espagne, des ducs de Savoye & de Lorraine, & de tous

1594.

les ennemis de l'état, (22) pour le porter à soutenir une guerre ; laquelle, quelque peu qu'elle eût duré, auroit beaucoup plus incommodé le roi, que tout ce qu'il accordoit au duc de Guise ? Je veux encore qu'on compte pour peu de chose d'avoir gagné un homme, que son nom & sa naissance pouvoient mettre à la tête d'un parti puissant ; quelque chose qu'en disent ses ennemis & les miens, je leur accorde même s'ils le veulent, que ce seigneur n'ait fait après tout qu'un sacrifice frivole de prétentions injustes & incertaines. Enfin mettons tout au plus bas, & n'envisageons rien ici qu'une pure générosité du roi : il s'attachoit par-là non un homme seul, mais une maison entière recommandable par ses alliances, ses biens & son crédit : peut-on appeller cela une générosité perdue ?

Le roi fut frappé de ces raisons, & me parut surpris de me voir si exacte-

(22) Le duc de Guise étoit mal-voulu dans une émeute le sieur de Saint-Paul, la ligue, sur-tout de son lieutenant en puis qu'en dernier lieu Champagne, fort affa- il avoit tué de sa main sectionné à la ligue.

arent informé sur le chapitre de d'Espernon. Il ne jugea pas à propos que cet écrit fut rendu public, parce qu'il étoit rempli de vérités, que le temps n'étoit pas encore venu de révéler. J'y consentis sans peine, parce que je me suis toujours fort peu embarrasé des efforts de l'envie, espèce de maladie incurable. Je pus dire que toute la conduite du duc de Guise dans la suite, me servit d'une meilleure apologie encore. Il commença son gouvernement par une déclaration si nette & si précise de ses sentimens, qu'il ôta toute espérance aux factieux de pouvoir jamais le tenter. Il se porta en toutes rencontres au service du roi & au bien de l'état, avec autant de fermeté que de prudence. La rédaction de (23) Mar

(23) Cette ville étoit sur le point d'être livrée au roi d'Espagne par deux de ses bourgeois. On m'en fit avis par Charles Casale, le duc de Guise, qui acheta le duc de Guise cette entreprise avec un moyen de s'en rendre le maître d'intelligence avec Pierre de Barthelemi Liberto, les deux autres bourgeois. Voyez De Thou, liv. 116 d'Allemagne, liv. 4 chap. 12 de Henri IV après

1594.

de son ambition & mettre la violence à la place du droit. S'il y a quelque louange à donner ici, c'est sans doute au roi, qui après tout cela reçoit encore d'Épernon à bras ouverts & ne l'exclut pas des graces, dans un état où elles étoient en toutes manières pures graces pour lui.

Nicolas de
Harlay de
Sancy..

Après la mort de d'O, il parut sur les rangs un homme, qu'on jugea devoir bientôt remplir la place de sur-intendant : c'est Nicolas de Sancy, qui ne manquoit ni de capacité, ni d'expérience en cette matière. Sancy étoit ce qu'on appelle proprement un homme d'esprit, à prendre ce terme dans le sens qu'on lui donne ordinairement pour marquer de la vivacité, de la subtilité & de la légèreté; mais comme ces qualités ne sont rien moins qu'inséparables de l'excellent jugement, il les gâtoit par une vanité, un caprice, une fougue qui le rendoient quelquefois insupportable. Ce que je pense en général de ces esprits d'une imagination vive & forte, c'est que quoiqu'ils soient communément sujets à deux grands défauts, celui de trop de subtilité dans

leurs idées & de peu d'ordre & d'arrêt dans leurs projets, on ne doit pourtant pas les regarder comme tout à fait incapables des affaires parce que souvent il leur arrive de rencontrer des expédiens, qui auroient échappé aux esprits froids & phlegmatiques, mais qu'ils ont presque continuellement besoin d'être veillés & redressés.

Sarcy avoit servi long tems & utilement Henri III & le roi regnant, soit en Allemagne, soit en Suisse Il s'étoit insinué dans l'esprit d'Henri par beaucoup de complaisance, par des manières déliées, par un art très-rasé de le flatter dans ses divertissemens & de l'amuser dans ses galanteries par là il s'étoit mis avec ce prince dans les termes de la plus privée familiarité Pour lui faire la cour en toutes manières & aussi par jalousie, il étoit sans cesse contre la dissipation des finances, & comme un flateur en dit presque toujours plus qu'il n'a envie, en frondant le surintendant, il n'avoit pas s'empêcher d'invectiver aussi contre la surintendance, comme contre une charge ruineuse à l'état, en quoi il ne s'étoit pas montré pour cette fois

1594. homme d'esprit. Mais il avoit mis à son élévation à cette charge, un obstacle bien plus essentiel encore : c'est que non-seulement il ne s'étoit pas attaché à plaire à madame de Liancourt, (25) actuellement en faveur auprès du roi ; mais encore que par une intempérance de langue, à laquelle ses pareils sont sujets, il avoit offensé cette dame par un endroit des plus sensibles.

Je ne sçais si le conte que je vais rapporter, a jamais été en effet autre chose qu'un conte : en ce cas Sancy n'en auroit que plus de tort de lui avoir donné cours : quoiqu'il en soit voici comme il courut dans Paris. Ali-bour, premier médecin du roi, ayant été envoyé par sa majesté visiter madame de Liancourt, qui avoit mal passé la nuit, (c'étoit au commencement de ses poursuites amoureuses près de cette dame,) vint lui redire qu'à la vérité il avoit trouvé un peu d'émotion à la malade ; mais que sa

(25) C'est la belle ce mariage qui n'étoit Gabrielle, mariée à point de son goût, Nicolas d'Amerval, mais Henri IV. seigneur de Liancourt bien empêcher qu'il Elle fut contrainte par ne fût consommé, son père, dit-on, à

sa majesté ne devoit point s'en mettre
 en peine, & qu'assurément la fin en
 seroit bonne. — Mais ne la voulez vous
 pas saigner & purger, lui dit le roi ?
 — Je m'en doute très bien de garde ré-
 pondit le bon V. — Mais avec la même
 candeur, avint qu'elle soit à moi cet
 — me. Comment, reprit le roi, surpris
 — & étonné de ce point, que voulez
 — vous dire, bon homme ? — C'est que
 — vous savez, & ne sçavez pas en votre
 — bon sens. — Alibour appuya son ser-
 vement de bonnes preuves, que le prince
 crut bien de ruse en lui, & s'en-
 t'us particulièrement en quels termes
 il en étoit avec la dame. — Je ne sçais,
 — repartit le V. — eux médecin avec beau-
 — coup de phlegme, ce que vous avez
 — fait ou point fait, — & de il le remède
 pour la preuve complète, à six ou
 sept mois de là. Le roi quitta Al-
 bour extrêmement en colère, & s'en
 alla de ce pas gronder la belle mala-
 de, qui sçut bien s'habiller tout ce
 qu'avoit dit ignoramment le bon hom-
 me, car on ne vit aucune mésintelli-
 gence entre le roi & la maîtresse. Il est
 bien vrai que l'effet fut de tout point
 conforme à la prédiction d'Alibour.

1594.

mais on conjecture que Henri fut amené après un meilleur examen, à croire que tout le mécompte étoit de son côté; puisqu'au-lieu de désavouer l'enfant dont madame de Liancourt accoucha à Couffy pendant le siège de Laon, il s'en expliqua hautement, & voulut qu'on lui donnât le nom de César.

Sancy se donnoit carrière en faisant ce conte, & il n'y oublioit pas la circonstance de (26) la Regnardiere, qui ayant voulu, dit-il, un jour prendre la liberté de donner à sa majesté certains éclaircissmens qui ne lui plurent pas, fut peu de jours après chassé de la cour: on chercha pour prétexte, qu'il avoit rompu en visière à l'amiral. (27) Sancy trouvoit à parler jusque sur la

F (26) La Renardié-
re étoit un espece de
bouffon, » moitié fol-
» dat, moitié procu-
» reur, moitié gen-
» tilhomme, qui di-
» soit tout ce qui lui
» venoit à la bouche.
C'est ainsi qu'il en est
parlé dans les Avan-
tures du baron du
Fœnesté, *liv. 4 chap.*
2. où il y a plusieurs

contes de lui.
(27) Le journal de
l'Etoile & la confes-
sion de Sancy confir-
ment toute cette plai-
santerie, aussi-bien
que le soupçon qu'elle
se finit d'une manie-
re tragique pour le
vieux M. Alibour, pre-
mier médecin du roi,
empoisonné, disoit-
on, par ordre de la

mort du bon homme Alibour, & d'
l'aurait trouvée plus naturelle, si elle
ne fut point arrivée avant l'accomplis-
sement de sa prédiction. S'il glosait
ainsi sur la naissance du fils, il n'en
faisoit pas moins sur toute la vie de la
mere. Sarcy éprouva à ses dépens
ce que peut la haine d'une femme,
sur-tout d'une maîtresse du roi. Henry
l'aimoit & lui vouloit du bien quoi-
qu'il penchât de lui même à suppli-
mer la surintendance des finances, il
l'aurait encore conservée uniquement
pour la lui donner, mais madame de
Liancourt sut bien l'en empêcher.

En la place de surintendant des
finances, la majesté forma un con-
seil composé de huit conseillers, le
chancelier de Chiverny, le duc de
Reiz, MM de Bellievre dont Ma-
tignon tint la place dans la suite, de
Schomberg, de Maupeou, de Fresne
protégé par madame de Liancourt,

maîtresse de lui, mais pulvérisé de des libelles
tout cela est dit sans preuves. On peut en-
core lire de lui ces vers touchant
que Saurai à rapporter Galvane de la due de
sur la loi des bruits de la garde

1594. cette bonne qualité ne sera pas rendue inutile & par ses propres défauts, & par ceux de ses associés. Presque tous ceux qui entrent dans les charges, n'y apportent point de plus forte disposition, qu'un penchant invincible à s'élever & à s'enrichir, eux & tous leurs parens. Si cette soif des richesses ne se fait pas sentir à eux dans le commencement, elle naît bien-tôt, croît & s'irrite par tout l'argent qu'ils touchent. Dans la dépendance & la crainte mutuelle où ils font les uns des autres, *chacun d'eux se représente l'intégrité* comme une qualité qui lui seroit inutile, ou même nuisible, & dont l'honneur se répandant sur tous ses confreres, l'incommodité seule lui resteroit. Le roi n'eut pas de bonheur dans le choix des membres de ce nouveau corps. Une partie de ceux qui le composoient, outre la malignité de la nature, étoient dans une situation de toute propre à les corrompre. Ils avoient des dettes à éteindre & des affaires domestiques à rétablir.

Sa majesté m'y avoit aussi destiné une place, & dans ses entretiens avec moi, elle me parloit depuis long-tems

ems de l'envie qu'elle avoit que je commençasse à me mettre au fait de la finance, mais je ne m'accommodai nullement des airs impétueux du duc de Nevers, qui nous morguoit à tout propos de sa qualité de prince, dans un endroit où elle est comptée pour peu de chose. Je pris la liberté, un jour que je me sentis piqué à bout, de le prier de faire attention que le comté de Nevers n'étoit entré dans la maison de Gonzague, qu'après être sorti de celle de Bethune. On ne pouvoit porter à cet homme bouffi de vanité, un coup plus sensible : il dit & redit à tous ceux qui voulurent l'entendre, que j'étois Huguerot de pere en fils, & pour répondre à mon anecdote, qu'il avoit vu mon grand-pere faisant une triste figure à Nevers. Je le laissai exercer sa vengeance, qui ne pouvoit aller qu'à me tirer d'un conseil où je me souciois fort peu d'entrer avec lui. Il eut satisfaction. Le roi qui avoit encore mille égards à conserver ne jugea pas à propos de nous laisser ensemble. Il me dit obligamment qu'il étoit contraint de remettre à un tems plus éloigné la

1554.

témoignage de sa bienveillance à mon égard. Je demeurai contens en l'attendant, de la charge de secrétaire d'état avec deux mille livres de gages, & d'une pension de trois mille six cents livres dont Sa Majesté me gratifia.

La nécessité de remettre une réforme dans les finances frappant les plus aveugles, le nouveau conseil voulut dans son commencement que cet honneur lui fût dû, & il en fit composer un projet par ceux d'entr'eux qui se piquoient d'avoir dans l'esprit plus de pénétration & de méthode, Freine & la Grange-le-Roi ; mais, après qu'ils eurent enfanté sur cette matière un fort gros volume, il en arriva comme de la plupart des systèmes qu'on a inventés & qu'on inventera : rien de plus merveilleux dans la spéculation, rien de plus scabreux dans la pratique ; & le roi qu'ils avoient entretenu des plus magnifiques espérances, ne s'en trouva pas plus avancé au bout de l'année, qu'il avoit passé à Paris attendant de jour en jour l'effet de leurs promesses.

Il y fut plus utilement retenu par

1595.

pas à en faire la proposition en plein conseil. Il y avoit deux sortes de personnes qui ne la trouvoient pas de leur goût : ceux en qui il restoit encore un germe d'attachement à la ligue & à l'Espagne, ils n'étoient pas en petit nombre ; & ceux qui jugeoient que dans l'état de foiblesse & d'épuisement où se trouvoit alors le royaume, la guerre étoit tout-à-fait hors de saison. Ce dernier avis n'avoit que très-peu de partisans, mais très-forts en raisons, si on avoit voulu les écouter.

Je ne voulus pas avoir à me reprocher d'avoir gardé le silence en cette occasion ; je tâchai par toutes sortes de moyens de dissuader le roi de la guerre ; mais ce prince que son propre penchant entraînoit toujours un peu de ce côté-là, crut avoir trouvé l'occasion qu'il cherchoit de se venger d'un voisin, qui s'étoit fait une

*portée au tome 6. des
mémoires de la ligue,
tous les bons écrivains
& les esprits judicieux
ne forment qu'une
seule voix en faveur
du sentiment du duc
de Sully, sur la pré-*

*cipitation & l'imprudence avec laquelle
Henri IV. se porta à
cette entreprise, dont
les suites pouvoient
être encore bien plus
fâcheuses, qu'elles ne
le furent,*

état d'exciter le feu qui co-
 mme la ceinture de son royaume. On
 étoit assuré des troupes Lorraines.
 L'Angleterre & la Hollande s'étoient
 es, être par leurs ambassadeurs une
 puissante diversion. A entendre le
 duc de Bouillon, il n'avoit qu'à dire
 une parole pour faire rendre tout le
 Luxembourg. Sancy faisoit les plus
 belles promesses de la part des Tiers
 Cantons. Ils devoient remplir & re-
 vêtir toute la branche Comte. Tant
 de belles apparences de triumphe
 le roi, & la guerre lui étoit en
 forme à l'Espagne, au mois de jan-
 vier de l'année suivante.

L'Espagne parut s'en mettre peu
 en peine, & n'y répondit qu'en té-
 moignant beaucoup de mépris pour le
 conseil de Henri & pour Henri lui-
 même, aux quel elle ne donnoit point
 d'autre qualité que celle de prince de
 Béarn. Pendant qu'elle se préparoit à
 se défendre, ses émissaires en France
 travailloient à lui en épargner la peine
 par un dessein si noir, qu'on ne sau-
 roit presque se persuader qu'elle ait
 pu recourir à un si lâche artifice.

Le 16 décembre, le roi étant à

minelles contre l'autorité & la vie
des têtes couronnées Jean Que
ret, (37) Pierre Varade, Alexandre

saire de Châtel. Il pou
voit l'avoir enseignée, soin des cabinets &
pendant les fureurs des bibliothèques ou
de la ligue ; comme de semblables écrits
la Sorbonne elle mē étoient gardés & où
me l'avolt fait, avec un ils se sont conservés
grand nombre de pré- jusqu'à nos jours
tres & de religieux. A Il dit qu'il mourroit
en tenis aux pièces innocents... Exhorta
du procès de ce pere le peuple à la crainte
on doit convenir : de Dieu obéir
Que s'il avoit écrit & sance au roi ; mē-
parlé en faveur de la me fit une priere
ligue ce crime lui tout haut pour la
étoit pardonné, puis- majesté priant pro-
que l'amnistie avoit ple de n'ajouter soi-
été accordée à tous légitimement aux faux
les ligueurs 1° Qu'il rapports qu'on sa-
n'a sibi la rigueur soit courir d'eux ;
des loix que pour qu'ils n'étoient point
avoir conservé quel a l'aligner des rois &
ques écrits & quel que jamais les Jésui-
ques livres, qui étoient tes n'avoient procu-
favorables à ce parti ré ni approuvé la
Sur quoi le P. Daniel moit de toi que con-
histoire de France m- que &c n. *Além. de*
1706 1^{er} pag 1706 l'*Etoile*, *ibid.* » Il ne
remarque que si on vouloit point faire
avoit fait le procès à amende honorable
tous ceux qui étoient au roi disant qu'il
dans le même cas il ne l'avoit point of-
auroit fallu condam fensé » *Cayer, ibid.*
ner à mort la plupart (37) L'auteur se
des prêtres & des re- trompe encore Jean

damnés à faire amende honorable, & à être bannis à perpétuité.

Le roi n'en fut que plus animé à poursuivre la guerre contre l'Espagne. Il tira un favorable augure du succès qu'eurent les premiers actes d'hostilités. Les troupes Lorraines aussi-tôt après leur traité avec la France, s'étoient repandues d'elles-mêmes dans la Bourgogne, sous la conduite de Tremblecourt & (38) de Saint-George, & y avoient jetté la terreur. D'un autre côté la garnison de Soissons, place toute dévouée à la ligue, ayant à sa tête Conan & Bellefond, fut défaite presque entièrement par Mouffy, (39) d'Edouville, de Bays & de Gadancourt, lieutenant de ma compagnie. Le duc de (40) Montmorency, pour se rendre digne de la dignité de connétable dont il venoit d'être revêtu, étoit

Bernardin
Gisault de
Bellefond.

(38) N d'Auffon ville fleur de Saint George & Louis de Beauveau fleur de Tremblecourt gen. 118 hommes Lorrains. Conan est nommé Conas ou Conac dans M. de Thou; & il faut lire Beyne au lieu de Bays.

(39) Le 15 Février dans les plaines de Villers Cotterets en Vallois. Le baron de (40) Henri II fils du connétable Anne de Montmorency Il fut fait connétable en 1591

paravant, mais l'avantage que sa majesté espéra retirer du premier dessein, le lui fit préférer. Ayant à choisir entre la Picardie, la Champagne & la Bourgogne, ce prince se détermina pour la Bourgogne, où MM de Montmorency, de Biron & de Sancy lui donnoient espérance des plus grands succès. Voyons quels étoient les motifs secrets de ces trois personnes.

Le connétable de Montmorency avoit pris l'allarme des grands préparatifs qu'il voyoit faire à l'Espagne en Lombardie, où le connétable de Castile avoit eu ordre d'abandonner le Milanois, quelque nécessaire qu'y fût sa présence, pour entrer en France, & y tenter quelque grand exploit après sa jonction avec le comte de Fuentes, général des troupes Espagnoles dans les Pays-Bas. Montmorency craignoit d'avoir toutes ces forces sur les bras. Le maréchal de Biron qui étoit dans les mêmes quartiers, où après s'être saisi de la ville de Dijon, il s'étoit attaché au château de cette ville & à celui de Talan, tous deux très forts, appréhendoit aussi d'être obligé

prince eût pour elle un si grand foible, (42) qu'il n'étoit plus ignoré de personne, mais il n'en fallut pas davantage à cette dame, pour se ranger du côté de ceux qui conseilloyent à sa majesté le voyage de Bourgogne. Voilà quelle est la cour, & voilà comme on trompe les rois. Qu'ils apprennent de là, que quelque idée qu'ils ayent conçue de l'habileté ou de la sagesse de leurs ministres, il est toujours plus sûr de bien étudier par rapport à chaque affaire, le penchant, l'intérêt & les dispositions secrètes de ceux qui les approchent.

Pour remédier en quelque sorte à l'inconvénient de laisser la frontière de Picardie exposée aux efforts des troupes Espagnols qui étoient en Flandre, le roi qui ne s'abusoit pas comme les autres sur ces discours si

(42) » Il passoit au travers de Paris les lettres qu'il lui écrivolt. Elles ont été son côté; la menolt à la chaise; la caroit devant tout le monde. *Journal du* pour cette dame par les lettres qu'il lui écrivolt. Elles ont été extraites des manuscrits de la bibliothèque du roi & imprimées dans le 1. tome du *Journal du règne de Henri III* pag. 221. *chement de Henri IV* & suit.

ree, mais le roi qui sentoit croître de jour en jour son aversion pour le comte, avoit déjà jeté les yeux sur le prince de Conty, & s'en expliqua a son dîner devant toute la cour, ensuite se tournant vers M. le comte, il lui dit que connoissant que son humeur le portoit tout entier vers la guerre, il le retenoit près de sa personne pour cette campagne, & lui ordonna d'aller mettre en état sa compagnie de Gendarmes. Le prince de Conty répondit par une profonde révérence, parce qu'il s'exprimoit avec peine, & le comte de Soissons en fit autant, parce que le dépit l'empêcha de parler tout ce que lui disoit Sa Majesté étant accompagné d'éloges de sa valeur, & d'un air de distinction dont il falloit faire semblant d'être content.

Les membres du nouveau conseil furent presque tous pris de l'ancien. On y ajouta trois intendans, Heudicourt, Marcel & Guibert le nombre en fut dans la suite augmenté jusqu'à huit, en joignant à ces trois ci Incarville, des Barreaux, Auchy, Santeny & Vienne & un secrétaire qui fut Meillant, Quoique le duc de Nevers

que le conseil pourroit faire de louable Ils crurent me dégoûter, ou me forcer au silence, en se réunissant tous constamment contre mon avis, comme ils virent que je n'en allois pas moins mon chemin, ils prirent le parti de s'entretenir dans les assemblées de toute autre chose que des finances, dont ils remettoient à conférer en secret, tantot chez le chancelier, tantot chez Sancy c'est là que tout se regloit sans ma participation. Je ne leur dissimulai point ce que je pensois de cette prévarication je leur déclarai que je ne pretendois plus être compris dans leurs résultats, & au lieu de signer leurs arrêtés, je protestai contre, & me retirai à Moret, Messieurs du conseil qui n'avoient pas même de prétexte à apporter du mecontentement qu'ils me donnoient, craignirent les reproches de sa majesté, & me firent prier par M. le prince de Conty lui-même de révenir au conseil J'ai toujours été naturellement incapable de flater personne, ni de rien dire contre mon sentiment. Je leur répondis que puisqu'on ne remédioit à aucun des abus qui s'étoient introduits dans les

grand-maître de la maison du roi lui donnoit le droit de conduire en chef toutes ces troupes en l'absence de Sa Majesté, & il le lui déclara à elle même. Le roi ne jugea pas devoir seulement parler au connétable & au maréchal de souffrir un passe-droit de cette nature & s'efforça de faire revenir le comte de Soissons de cette ridicule idée Il le sollicita, le pria comme il auroit pu faire son fils ou son frere, ce sont les termes dont ce prince se servoit en me mandant ce détail, mais inutilement. Le comte qui ne péchoit pas par ignorance, le quitta avec un feint mécontentement, & engagea une partie des gens de guerre qu'il avoit sous sa conduite, à en faire autant. Le roi dépêcha aussi tôt un courrier chargé de lettres pour son conseil, qu'il avertissoit de prendre de justes mesures sur la suite du comte de Soissons. Le même courier en laissa une pour moi en passant par Morer. Henri ne sçavoit pas encore que je m'y étois retiré, mais nous étions ainsi convenus, afin de dérober à mes ennemis la connoissance de mon commerce avec Sa Majesté.

1595.

Trois ou quatre jours après la réception de cette lettre, mes domestiques vinrent m'avertir qu'il venoit d'arriver des gens de guerre; qui prétendoient avoir leur logement à Saint-Mamert, village sur le confluent de la Seine & du Loin, de la dépendance de Moret, & qui n'en est distant que d'un quart de lieu. J'envoyai Camord sçavoir qui ils étoient, & quel étoit leur dessein. Non-seulement ils ne me rendirent point par ce gentilhomme les civilités usitées en pareil cas : mais encore il lui répondirent insolument qu'ils étoient en droit de loger par tout où leur chevaux se trouvoient fatigués, sans qu'on pût exiger d'eux que de ne faire aucun dégât. Ils refusèrent de nommer leur capitaines, & dirent seulement qu'ils étoient à M. le comte de Soissons. Pour mettre encore davantage ces officiers dans leur tort, je crus devoir leur écrire une seconde fois, que puisqu'ils appartenoient à M. le comte qui me faisoit l'honneur de m'aimer, ils devoient venir loger à Moret, que je leur ferois donner place dans les hôtelleries & chez les bourgeois, ou il se-
roient

toient plus commodément. J'y glissai seulement un mot pour leur montrer que je sentoie bien la maniere dont ils avoient reçu mon député Camord que je voulus charger de ce second message, me dit que cela ne serviroit qu'à accroître l'insolence de ces officiers, qui n'étoient venus que dans un dessein prémedité de m'insulter ce qu'il me confirma par plusieurs autres circonstances de sa réception, qu'il m'avoit cachées pour éviter un plus grand malheur. Madame de Rosny qui étoit présente à ce rapport, commença à se laisser aller à des frayeurs de sempe, & en accusant Camord d'imprudence, elle dit qu'elle aimoit mieux que tout le village de Saint Mamert fût ruiné de fond en comble, que de me voir pour si peu de chose brouillé avec M. le comte, & exposé à un démêlé avec ces officiers.

J'imposai silence à mon épouse, & commençant à faire arrêter cinq ou six de ses cavaliers, qui étoient venus faire raccommoder leurs équipages dans Moret, & acheter des denrées, je renvoyai Camord vers ces officiers, impolis. Il fut encore

474 MEMOIRES DE SULLY;
95. plus mal reçu cette fois. Peu s'en fallut
qu'on n'usât de main mise. On se plai-
gnit avec de grandes menaces de la
détention des soldats. Il n'étoit plus
possible de dissimuler; & il ne me res-
toit d'autre parti à prendre que de me
faire raison à moi-même, en conti-
nuant d'user de toute la modération
possible. Je fis retenir douze autres
cavaliers qui venoient d'entrer dans
Morier; & rassemblant en deux heures
cent cinquante arquebusiers & trente
chevaux, je pris avec moi les trente
chevaux, cinquante des arquebusiers
& trente piquiers, avec lesquels je
m'avançai vers Saint-Mamert, par le
chemin de terre qui y conduit, & qui
est fort couvert; pendant que le reste
de ma troupe fit le même trajet par la
rivière, sur un bateau plat & couvert
de planches, & arriva en même tems
que moi sous les maisons du village
qui bordent la rivière. Mes aggres-
seurs voyant cette double escorte,
détachèrent quelques-uns des leurs,
qui s'adressant à moi me demanderent
ce que cela signifioit: „Rien autre
„ chose, leur répondis-je froidement,
„ sinon que ce village étoit à moi.”
Il n'en fut pas de même.

» j'y mene loger mes gens de pied ,
» qui en font leur quartier « Les of-
ficiers comprirent à ces paroles que je
n'étois pas d'humeur à leur céder Ils
renvoyèrent me faire des excuses , &
me dire qu'ils alloient se retirer dans
le moment , n'ayant point compté lo-
ger sur mes terres malgré moi , ce que
M^r le comte ne leur auroit pas paru
donné En effet ils payerent ce qu'ils
avoient acheté & remonterent tous
à cheval , sans seulement demander
leurs prisonniers , que je leur renvoyai
lorsqu'ils furent sur le côté du de Dor-
meilles Ils m'en remercièrent , & me
firent des offres de service , qui ache-
verent de m'appaiser J'envoyai même
aux officiers douze bouteilles de vin
& deux pâtés. Après quoi je montai à
cheval , pour aller suivant l'ordre que
je venois de recevoir de sa majesté ,
prendre avec M^r le prince de Conty
des mesures contre la désertion de M^r
le comte de Soissons

Ce malheur n'est rien auprès de
celui qui arriva en Picardie. La jalousie
du commandement brouilla dès
l'abord le duc de Nevers avec le duc
de Bouillon Le comte de Fuentes &

1595.

Rosne qui commandoient les troupes Espagnols & qui fans-doute en furent informés, profiterent de cette désunion & vinrent assiéger le Catelet & la Capelle. La premiere de ces deux places manquoit de vivres & de munitions de guerre, & la seconde avoit un gouverneur sans honneur; mais la principale cause de leur perte vint des deux généraux (44) françois qui en haine l'un de l'autre ne firent aucune démarche pour les secourir.

Les choses étoient en cet état, lorsque le gouverneur de Ham, place Espagnole, mécontent de sa garnison, résolut de remettre au roi le château de Ham, qui entraînoit la reddition de la ville. Il s'adressa au duc de Longueville, & le pria de lui prêter main forte, ayant en tête une garnison nombreuse. Longueville fit part de la chose à ses officiers généraux & sur-tout au duc de Bouillon, qui lui promit un prompt secours. Sur

(44) Brantôme justifie le duc de Nevers sur l'échec arrivé aux François à Dourlens, & marque qu'il s'avança à grande jour-
née, & qu'il manda qu'on l'attendît. Ce que les autres commandans ne jugerent pas à propos de faire, tom. 3, p. 268.

cette assurance, le duc de Longueville pour ne pas perdre par trop de délai une occasion si favorable, accourut d'abord du côté de Ham, avec d'Humières suivi de quelques troupes Picardes, & en jeta partie dans le château, partie aux environs, cherchant à réduire la ville par l'escalade & le petard. La garnison ennemie se défendit avec un courage de lion. Elle les repoussa plusieurs fois. Il ne s'est peut-être jamais rien passé de plus vil en ce genre. Enfin les François animés par leurs braves chefs, qui virent qu'ils attendoient inutilement le duc de Bouillon, s'attachèrent aux retranchemens du château, les forcerent & entrèrent dans la ville. La garnison Espagnole les y attendit de pied ferme. Forcée de plier, elle se rallia plusieurs fois, & donna une infinité de petits combats dans les places, les carrefours, les maisons mêmes, jusqu'à ce qu'elle fût toute taillée en pièces au nombre de mille ou douze cents hommes. Mais les François achetèrent fort cher cet avantage. Il leur en coûta trente de leurs meilleurs officiers, du nombre desquels furent du Cluseau & la Croix, N. Blandin
du
Cluseau.

1595. mestre de camp, & d'Humières (45) lui-même, le plus brave & le plus capable officier qui fût en toute la Picardie.

Messieurs de Saint-Paul, de Bouillon & de Villars, ayant joint leurs troupes pendant cet intervalle, crurent ne pouvoir mieux les employer qu'à faire lever le siège de Dourlens, que Fuentes & Rosne avoient attaqué après le Catelet & la Capelle. Le duc de Bouillon menoit quatre cens chevaux, Villars autant & Saint-Paul cinq cens; & toute leur infanterie pouvoit monter à deux mille hommes qu'ils comptoient jeter dans la ville, s'ils ne réussissoient pas à en chasser les assiégeans.

A demie-lieue de Dourlens, Bouillon ayant fait avancer cinq cens pas devant lui cinquante de ses cavaliers, pour gagner le sommet d'une montagne d'où l'on découvroit en plein la ville & le camp des assiégeans, qua-

(45) On ne peut rien ajouter à l'éloge de ce seigneur M. De-Thou, qui dit, liv. 112. que le roi & tout le royaume le pleurent. Sa vie & ses belles actions rem-
plissent le vol. 8930.
des Mss. de la bibliot.
du roi.

tre de ces cinquante chevaux qui précédèrent les autres , apperçurent une troupe des ennemis qui venoit droit à eux entre le camp & le coteau c'étoit l'armée entière en ordre de bataille , qui avoit été instruite du dessein des nôtres. Mais ces quatre cavaliers , qui la peur ne permit de voir la chose que confusément , firent un faux rapport au duc de Bouillon , qui croyant n'avoir en tête qu'un détachement , double le pas de ce côté avec son escadron. Arrivé sur le haut de la montagne , il vit clairement la méprise. Un parti de cent chevaux précédait deux escadrons de six cents chevaux chacun , qui se tenoient derrière environ mille pas , & étoient soutenus de trois autres escadrons de pareil nombre & d'une infanterie de sept à huit mille hommes. Les cent chevaux n'eurent pas si tôt apperçu Bouillon , qu'ils vinrent à lui au trot , suivis au grand pas des deux premiers escadrons , tous armés de pied en cap & la lance sur la cuisse , ce qui ne lui permit plus de douter que les François n'eussent été découverts , & qu'il ne fallut en venir aux mains , quoique la partie fût si inégale , que les

1595.

Espagnols étoient plus forts-au moins des deux tiers, à moins qu'il ne trouvât le moyen de leur cacher son petit nombre.

Bouillon envoya un gentilhomme dire à l'amiral qu'il vint promptement à son secours Villars qui-étoit la braveure même, sans répondre un seul mot, haussa les bras au milieu de ses cavaliers & leur fit mettre casque en tête, en leur disant pour toute exhortation de ne songer qu'à le suivre; & dans l'instant Bouillon le vit à son côté. Le trouvant si bien disposé, il lui dit qu'il falloit empêcher les ennemis de reconnoître leurs derrières, en faisant la plus furieuse charge qu'on pourroit. L'amiral ne se le fit pas dire deux fois. Croyant être parfaitement secondé par Bouillon, il prit par émulation le devant avec sa troupe, & marchant intrépidement vers l'ennemi au grand trot, il attaqua brusquement la gauche & se jeta le pistolet à la main au travers de cette forêt de lances. Il mit l'épouvante parmi les six cens premiers chevaux, & il les auroit taillés en pièces & peut-être mieux fait encore, s'il avoit eu un aussi bon second; mais

Bouillon ne fit de son côté qu'une fausse attaque, après laquelle il se retira en caracolant, & il a toujours soutenu, qu'il n'eût convenu que de cela seul avec (46) l'amiral, quoique tous ceux qui accompagnoient ce dernier, aient unanimement déposé pour une attaque véritable.

Cette méprise, si c'en fut une, eut toute la suite fâcheuse qu'on en devoit attendre. L'escadron ennemi que Bouillon avoit attaqué & ensuite esquivé, fut le premier qui tomba sur les bras de Villars vainqueur du sien, & dans l'instant il s'y joignit d'autres

(46) Si nous n'en croyons pas l'historien qui a écrit sa vie, croyons-en M. De Thou qui disculpe entièrement le duc de Bouillon. Il dit de plus, que l'amiral de Villars fut encore averti par le comte de Saint-Paul de se retirer mais qu'il ne prit cet avis que pour une espèce d'ordre du duc de Bouillon auquel il refusa de déléguer par vanité & par une bravoure

qu'en ne peut excuser de témérité. *liv. 110*
D'Aubigné parle comme De Thou *liv. 100*, *liv. 4 chap. 9* les mémoires de la ligue *liv. 6* & Mathieu *liv. 1* Le sentiment de Cayet est que l'amiral de Villars vouloit profiter de l'avis que le duc de Bouillon lui fit donner de se retirer mais qu'il étoit alors trop engagé *Chronol. Novenn. liv. 7 pag. 504*

2595. troupes fraîches en si grand nombre, que son escadron accablé ne vit plus d'autre parti à prendre que la fuite. Villars incapable de fuir ou de trembler, fit des efforts incroyables avec un petit nombre de braves gens qui ne l'abandonnerent point ; mais enfin affaillis & enveloppés de tous côtés, ils furent tous portés par terre & expirent percés de coups, ou massacrés (47) de sang froid.

Il ne servit de rien à Bouillon d'avoir ainsi mis à la boucherie son collègue. L'ennemi victorieux s'attacha à sa troupe, & celle de Saint-Paul à l'infanterie. Leur chef ne leur avoit pas inspiré l'exemple de se défendre, & ne fit encore rien moins en ce moment. Bouillon & Saint-

(47) L'amiral de Villars fut de ces derniers. Ayant été fait prisonnier par quelques Napolitains ; un capitaine Espagnol, nommé Contrera, entra exprès en dispute avec eux pour l'avoir, & se servir de leur refus pour le tuer. L'Etoile dit que la haine que les Espagnols lui portoient depuis qu'il avoit quitté le parti de la ligue pour celui du roi, fut la véritable cause de sa mort. Il lui donne les mêmes louanges que M. de Rosny. *Journal de P. de l'Etoile, année 1595.*

Paul prirent la fuite & leur cavalerie avec eux, laissant l'infanterie sans aucune espérance de salut, aussi fut-elle hachée par morceaux. La ville assiégée demanda en vain après cela à capituler. L'ennemi enivré de sa bonne fortune n'écouta rien, força la place lorsqu'elle parlementoit, & fit main basse par tout avec une horrible inhumanité. Je tiens ce détail de Lafont, qui repassa à mon service après avoir perdu son maître, & on peut s'assurer qu'il est exactement vrai, puisque cet homme mérite toute la foi qu'on doit à un homme d'honneur & témoin oculaire de tout ce qu'il rapporte. Il observe qu'il périt en cette occasion plus de trois mille François, & ce qui est bien déplorable, plus de vaillans hommes qu'il n'en avoit péri dans les trois grandes batailles ensemble que le roi avoit livrées à Coutras, à Arques & à Ivry. Dans le seul Villars la France dût compter avoir fait une perte irréparable. Aux regrets communs à tout le royaume, je joins particulièrement celui d'avoir perdu un véritable & rare ami.

Une autre lettre aussi fidelle du

1595.

sieur Baltazard, auquel j'avois expressément recommandé de ne rien perdre de tout ce qui se feroit dans l'armée du roi me met en état d'en instruire le public. On verra avec plaisir en lisant ce récit, un roi que les délices du trône avoient laissé tel qu'il étoit auparavant. Ses succès paroissent tels en toutes leurs circonstances, qu'on ne sçauroit les attribuer qu'à sa valeur & à sa bonne conduite; & leur gloire redouble par l'opposition des malheurs qui arrivoient par-tout où il n'étoit point. Aussi cette campagne de Henri en Franche-Comté l'emporte, dans l'esprit de bien des connoisseurs, sur-tout ce qu'on lui avoit vû faire jusques-là,

J'ai remarqué plus haut que le maréchal de Biron étoit occupé à secourir les bourgeois de Dijon, qui tenoient assiégée la garnison ennemie dans leur château. Il y arriva fort-à-propos. Le vicomte de (48) Tavannes ayant amené un renfort considérable à cette garnison, d'assiégée elle étoit

(48) Jean de Saulx, lieutenant en Bourgogne pour le duc de ce par la ligue, & Maïenne.

devenue assiégante à son tour La bourgeoisie pressée de toutes parts & réduite aux abois, ne faisoit plus que se défendre dans quelques bouts de rues où elle étoit acculée, & ne dispoſoit plus que d'une seule des portes de la ville L'arrivée de Biron lui fit reprendre courage Ils rechassèrent ensemble le vicomte de Tavannes & l'investirent dans les châteaux de Dijon & de Talan (49) C'est sur ces entreſaites que Biron apprit que le duc de Maïenne, qui étoit sensiblement affligé du succès des armes du roi en Bourgogne, avoit si instamment sollicité le connétable de Castille, que celui-ci étoit sur le point de passer enfin les Monts à la tête d'une armée & d'entrer en Bourgogne. Biron cachant au roi ce qu'il avoit appris, se contenta d'envoyer le prier de venir au plutôt lui aider à réduire le château de Dijon Le roi arrivoit à Troyes, lorsqu'il reçut la dépêche du maréchal, & devinant par pure conjecture ce que Biron ſçavoit par un bon avis, je veux dire, que le connétable de Castille

(49) A demi leu | mandoit un Italien,
de Dijon, ou com | nommé François

1595. qu'il croyoit devoir bien-tôt passer en Flandre, prendroit sa route par Dijon, pour y rétablir en passant avec le duc de Maienne les affaires de la liguë; il y marcha en diligence & mit tout en œuvre, afin qu'ils ne trouvassent plus rien à faire à leur arrivée.

Il est sans contredit que ces deux généraux auroient encore pû prévenir le roi, & se conserver les châteaux de Dijon s'ils ne s'étoient pas arrêtés mal à-propos à prendre sur leur chemin Vesoul & quelques autres petites places en Franche-Comté, dont les troupes Lorraines s'étoient saisies. Après ce retardement volontaire, ils se trouvèrent ensuite arrêtés malgré eux à Gray où ils trouvèrent le passage de la Saône impraticable par le débordement de cette rivière. Le connétable de Castille pour lever cet obstacle fit un pont au-dessous de cette ville; mais il conduisit son ouvrage si lentement qu'il sembloit craindre de s'engager dans le cœur de la France, laissant tant de rivières derrière lui. La vérité est que ce général sçavoit déjà qu'il auroit en tête la personne du roi.

En partant de Troyes le roi fit

prendre les devants au comte de (50)
Tongny, avec huit ou neuf cens che-
vaux, qui firent bien plaisir au maré-
chal de Biron. Henri arriva à Dijon
quatre jours après, & sans descendre
de cheval, il alla reconnoître les de-
hors & tous les environs de cette pla-
ce, principalement du côté où il con-
jecturoit que les ennemis pourroient
arriver. Il y fit faire de bons retran-
chemens, & coupa la communication
des deux châteaux. Cela fait, le roi
voyant que ces châteaux pouvoient
malgré tous ses efforts tenir encore as-
sez long tems, il prit à son ordinaire
le parti de s'avancer lui même sur la
route des ennemis avec un simple de-
tachement, afin de retarder leur mar-
che & de donner le tems au reste de
ses troupes d'achever l'entreprise. Il
jugea que ce seroit un avantage consi-
dérable pour lui, s'il pouvoit les trou-
ver encore occupés au passage de la
Saône, n'eût il avec lui qu'une pol-
ignée de monde. Il donna donc rendez-
vous à toute la troupe à Lux & à (51)

(50) Odet de Nax | maréchal
signon comte de | (51) Sur la frontiè-
Tongny fils aîné du | re de Bourgogne &

1595. Fontaine-Françoise ; prit les devants ; avec trois cens chevaux seulement, dont une moitié étoient arquebusiers, & vint avec cette petite escorte jusques sur la Vigenne, près du bourg de St Seine. Là il détacha le marquis de (52) Mirebeau avec cinquante ou soixante chevaux, pour aller prendre Langue ; & pendant ce tems là il passa la rivière de Vigenne, avec cent ou cent vingt chevaux, uniquement dans le dessein de connoître le terrain & la forme d'un pays où il seroit peut-être obligé d'avoir une affaire.

Il n'avoit guère fait plus d'une lieue, qu'il vit revenir à lui assez en désordre Mirebeau, qui lui dit qu'il avoit été chargé par trois ou quatre cens chevaux qui l'avoient empêché de bien reconnoître l'ennemi. Qu'il croyoit pourtant que ces quatre cens chevaux avoient été envoyés se saisir du poste de Saint-Seine, & qu'ils étoient suivis de près par toute-

dé Franche-Comté | beau, comte de Char-
cette expédition se fit | ny, conseiller d'état,
au commencement de | & lieutenant pour le
Juin. | roi en Bourgogne,

(52) Jacques Cha- | mort en 1670.
bort, marquis de Mue-

l'armée Le maréchal de Biron qui arrivoit en ce moment auprès du roi, offrit d'aller sçavoir des nouvelles plus positives Au bout de mille pas il trouva une garde avancée sur une colline d'environ soixante chevaux, qu'il chargea, & ayant pris sa place, il vit clairement toute l'armée Espagnole s'approcher en ordre de bataille, & en particulier quatre cens chevaux plus avancés que le reste de l'armée, qui en poursuivoient cent cinquante François. C'étoit (53) d'Auffonville que sa majesté avoit envoyé à la découverte d'un autre côté d'Auffonville en fuyant, détourna l'orage sur le maréchal de Biron. Le détachement ennemi l'attaqua à droite & à gauche en se séparant en deux bandes, sans doute dans la même intention que Biron, de découvrir ce qui pouvoit être derrière La différence entre eux étoit que les ennemis soutenus de près de six cens autres chevaux, étoient supérieurs de plus des deux tiers aux deux troupes de MM de Biron & de Mirebeau, qui ne fai-

(53) N baron d'Auf | George gentilhomme
lonville de Saint | me Lorrain

1595.

soient en tout que trois cens chevaux.

Malgré l'inégalité Biron ne laissa pas de faire face. Il separa ses trois cens chevaux en trois pelotons égaux. Mirebau fut placé avec le premier à la droite ; le baron de Lux (54) à la gauche avec le second , & le maréchal se tint au milieu avec le troisième. Les ennemis chargerent en même-tems par cent cinquante hommes d'un & d'autre côté. De Lux fut fort maltraité & même jetté par terre avec plusieurs autres. Biron qui avoit eu l'avantage par son endroit , vola à son secours , & rétablit sa troupe ; mais ensuite il fut chargé si impétueusement lui-même par tous les escadrons ennemis réunis , vers lesquels il en vit encore s'avancer d'autres de la grande armée , qu'il prit le parti de la retraite. Cette retraite fut changée en une fuite véritable , si-tôt que cette cavalerie ennemie se fut mise à ses trouffes.

(54) Edme de Mailain , baron de Lux ou de Luz Il fut conseiller d'Etat , capitaine de cinquante hommes d'armes , & lieutenant du roi en Bourgogne. Il en sera parlé à l'occasion de la conspiration du maréchal de Biron , dans laquelle il trempa.

Il arriva en cet état à la vue du roi, qui envoya d'abord cent chevaux pour le soutenir. Rien n'est plus difficile que d'arrêter une troupe qui suit, surtout lorsqu'elle a l'ennemi sur les talons. Ces cens hommes prirent eux mêmes le mouvement de ceux qu'ils venoient appuyer & r vinrent en fuyant.

Le roi voyant qu'il ne lui restoit de ressource que dans lui même, s'avance vers les fuyards, sans se donner le tems de prendre son casque; s'expose à la rencontre des escadrons victorieux, qui composoient plus de huit cens hommes, appelle ses principaux officiers par leur nom, & en se portant par tout sans aucun ménagement pour sa personne, il fait tant qu'il arrête une partie des fuyards. Il fait deux corps du tout, & se mettant à la tête de cens cinquante chevaux, il revient à la charge d'un côté, pendant que la Trémouille en fait autant de l'autre par son ordre, avec pareil nombre. Sans cette intrépidité, il ne seroit peut être pas échappé un seul de ces trois cens hommes, ainsi engagés au delà d'une rivière, devant un corps de cavalerie victo-

Claude
de la Tré-
mouille
duc de
Thouars.

1595. ne laissa pas de les poursuivre ; & il ne cessa point de les harceler, qu'il ne leur eût fait repasser la Saône sur leur Pont au-dessous de Gray. Comme ils n'osèrent plus après cela tenter ce passage, la Bourgogne demeura par cet exploit à la discrétion du roi, qui la prit toute en peu de jours, à l'exception de (57) Seure. Il s'empara encore de quantité de petites villes en Franche-Comté, qu'il mit en liberté à la prière des Suisses. Tous ces avantages furent les fruits de la journée de Fontaine-Françoise.

Henri avoua qu'ils n'égalèrent pas ce qu'il avoit perdu, quand il eût appris la déroute arrivée en Picardie. Il se hâta de quitter la Bourgogne & le Lyonnais & revint en diligence à Paris. Il passa par Moret ; où ayant sçu en détail les motifs de ma sortie du conseil, il me rendit justice, & jugea que les marques qu'il avoit laissé paroître de sa confiance en moi, & le désir que j'avois de m'en rendre encore plus digne, étoient les vraies

(57) Seure, ville s'appelle aujourd'hui sur la Saône Belle-Belegarde, & a changé de nom, &

causes qui m'avoient attiré tant d'ennemis. Il eut la bonté de m'en consoler, en m'assurant que ce déchaînement ne faisoit qu'accroître sa bonne volonté pour moi. Je convins en même tems que sa majesté ayant à ménager tout le monde, dans une conjoncture où l'échecarrivé devant Doullens pouvoit causer une révolution, elle étoit obligée de dissimuler & de n'accuser personne. Ce fut avec moi seulement que le roi se plaignit des auteurs de ce cruel accident, & qu'il déplora les pernicioeux effets de l'inimie des chefs, presque l'unique cause des plus grands désastres dans la guerre. Il me parut sensiblement touché de la perte de l'amiral de Villars, & il ne m'en parla qu'avec mille louanges. Il avoit bien sçu démêler la vérité, au travers de tout ce que les parties intéressées avoient avancé, pour mettre sur le compte du mort tout ce qu'étoit arrivé.

Ce prince comprit en ce moment, & m'avoua qu'il s'étoit laissé aller mal-à-propos à l'avis d'une guerre, dont on lui avoit assuré le succès infailible. Il eut même la sincérité de la traiter de faute si capitale, qu'elle étoit capable

1565.

long-tems : nouvelle qui n'étoit rien moins qu'indifférente dans la conjoncture présente.

Le saint Pere mit pour conditions (60) à cette absolution : que le roi

» l'absoudre , quoi-
 » qu'ils ne l'eussent
 » absous que par pro-
 » vision *ad Cautelam*
 » seulement. »

(60) Outre ces conditions qu'on peut voir en original dans le *Vol. 8778 des Mss de la bibliot. du roi*, où l'acte de l'absolution de Henri IV. est rapporté tout au long en italien ; le saint pere y impose encore pour pénitence à ce prince, d'entendre tous les Dimanches & fêtes une messe conventuelle dans la chapelle royale, & la messe privée tous les jours de la semaine, de dire le rosaire tous les Dimanches, le chapellet tous les samedis, & les litanies tous les mercredis, de jeûner tous les vendredis, de se confesser & communier publiquement au moins quatre fois l'an-

née. Je remarque dans cet acte, que le pape apres avoir donné l'absolution à Henri, le nomma alors seulement, roi de France & de Navarre. A chaque verset du *Miserere*, le saint pere donnoit légèrement un coup de la baguette du pénitencier sur les épaules de MM. du Perron & d'Ossat qui y, sont nommés *procuratori di Navarra* ce qui est une formalité ordinaire de cette sorte de cérémonie, sur laquelle les écrivains protestans n'ont pas manqué de gloser avec malignité, en disant que Henri IV. s'étoit soumis à recevoir des coups de fouet par procureur, & autres traits semblables. Mais ces mauvaises plaisanteries n'en ont plus imposé à personne, de-

excluroit les Protestans de toutes les charges & dignités, & qu'il travailleroit de tout son pouvoir à les éteindre tout-à-fait, qu'il rétablirait la

puis que M. de Thou & tous les critiques sensés ont fait voir qu'elles étoient injustes & sans fondement M. de Sully à ce qu'il paroît a étoit mis au-dessus de cette erreur populaire mais je ne sçais s'il observe la même équité par rapport au cardinal d'Orléans

Ce qu'il en dit ici & en plusieurs autres endroits de ses mémoires, m'a donné la curiosité de lire avec attention le recueil des Lettres de ce cardinal qui jouit parmi nous de la réputation d'avoir été aussi bon françois qu'habile négociateur Je dirai librement ma pensée sur chacun des griefs qui fournissent au duc de Sully occasion de l'attaquer à mesure qu'ils se présenteront ; & pour commencer par celui de l'absolution

d'Henri IV il me semble qu'après avoir examiné tout ce qu'il dit sur ce sujet p. 45 48 105 107 115 129 108, *Or suite ancienne édition en fol* on ne peut se dispenser de reconnoître d'un côté, qu'il y trouva de grandes difficultés dans l'esprit du pape & de véritables obstacles de la part du conclave ; qu'il s'appliqua avec travail & avec fruit à les surmonter ; & que tout autre que lui auroit eu bien de la peine à y réussir témoin ce qui arriva au duc de Nevers au cardinal de Retz au marquis de Pisany & autres ; qu'il est fort éloigné d'approuver les subterfuges auxquels la cour de Rome eut souvent recours dans les formalités ; & même que tout ce manège l'impatienta souvent aussi-

messe en Béarn ; qu'il feroit restituer aux Catholiques tous les biens ecclésiastiques qui leur avoient été pris par les Huguenots ; qu'il résoudroit le prince de Condé à se faire Catholique romain ; qu'il publieroit & feroit recevoir le concile de Trente ; enfin qu'il

bien que la supercherie dont il se plaint qu'on usa dans la bulle d'absolution. Cependant au travers de tout cela on sent d'un autre côté dans ces mêmes endroits, & bien plus encore dans tous ceux qui ont quelque rapport aux Protestans, aux Jésuites, au concile de Trente, &c. que cette éminence ne fut point fâché que l'affaire de l'absolution du roi passa avec les conditions dont M. de Sully se plaint si amèrement : soit que d'Os-
 fat n'y apperçut point cette prétendue lésion de l'honneur de la couronné, & ce préjudice aux libertés de l'église Gallicane, ce que je laisse aux sçavans à discuter. soit qu'il crût que toutes ces précautions devenoient nécessaires pour l'intérêt de la religion : soit enfin qu'il fût un peu prévenu en faveur des maximes de la ligue ; ce qui ne m'empêche pas de souscrire aux éloges qu'ont donné à ce cardinal tous nos bons historiens, & en dernier lieu Amelot de la Houffaye, dans la vie qu'il nous a donnée du cardinal d'Os-
 fat, à la tête de l'édition de ses lettres à laquelle je renvoie le lecteur L'abbé du Perron & M. de Villeroy rendirent aussi d'importans services à Henri IV. dans l'affaire de son absolution. *Mathieu, tom. 2. liv. 2. pag. 210. & suiv.*

rétablirait les Jésuites en France. Celles de ces conditions qui regardoient les Protestans & le concile de Trente demeurèrent sans effet. le roi satisfit aux autres. Ceux qui trouvent qu'en cette occasion sa majesté reçut la loi du pape, ne doivent s'en prendre qu'à du Perron, & plus encore à Arnault d'Ossat, alors agent immédiat de cette affaire à Rome. Bien loin de rejeter ces conditions, ces deux ecclésiastiques auroient été bien sâchés que la chose se fût exécutée autrement. Si l'on doit ajoûter foi à un mémoire qui me fut envoyé de Rome plusieurs années après, & dont je parlerai plus au long en son tems, on y trouvera la preuve complète de ce que je viens de dire, du moins quant à d'Ossat.

Ce mémoire avance deux choses au sujet de l'absolution du roi, qui en fait un des articles principaux. L'une, que le pape & tout le sacré collège souhaïtoient si passionnément que ce prince eût recouru à Rome pour cette formalité, qu'ils ne pouvoient cacher la crainte que quelquefois les nouvelles leur donnoient, que Henri ne se

1595. portât à la mépriser ou à la regarder comme inutile. Il en prend la preuve dans leurs propres lettres. L'autre, que d'Ossat, loin d'instruire le roi de cette disposition de la cour de Rome, comme il devoit; pour peu qu'il eût eu en recommandation l'honneur du roi & de la couronne, faisoit au contraire entendre à ce prince, qu'il ne pourroit obtenir sa réconciliation du saint pere, qu'en souffrant qu'on donnât atteinte aux libertés de l'église Gallicane, & en l'achetant par toutes les conditions qui viennent d'être marquées. Henri ne laissa pas de récompenser ses deux agens par les plus éminentes dignités de la prélature.

En trois jours sa majesté se rendit à Péronne, où elle fut saluée d'abord par Balagny. Cet homme à qui une folle vanité (61) venoit de faire perdre gouvernement, biens, femme &

(61) M. de Péréfixe de Balagny Les mémoires de la ligue, tom. 6. marquent que pris par famine; d'autres, comme Mathieu, trois compagnies faisoient en accusant la méintelligence des ducs de Nevers & de Bouillon, qu'il ne payoit point, l'obligerent à rendre sa place. Tous & d'autres, la lâcheté les historiens ont par-

honneur au lieu de rougir & de se cacher, affectoit de se produire, parloit haut, & vouloit qu'en cet état, qui étoit son état naturel, on eût pour lui tous les égards qu'on conserve pour les souverains malheureux. Le roi résolu de tout tenter pour secourir Calais, voyant qu'il n'avoit aucunes troupes avec lui pour entreprendre de forcer le camp des assiégeans, prit le seul parti qui

lé du courage de Renée de Clermont, femme de Balagny & sœur du brave Bussy d'Amboise qui après avoir inutilement fait tous ses efforts pour inspirer de la résolution à sa garnison & à son mari ne voulut pas survivre à la perte de sa principauté, & se laissa mourir de faim ou de douleur. Voilà en un chapitre l'abrégé des plus grands affronts que de mémoire d'homme la France ait reçus par les étrangers. C'est d'Amboise qui parle ainsi en finissant le Chapitre

de *l'liv 4 tom. 3* de son histoire dans lequel il a rassemblé la prise du Catelet & de la Capelle, la défaite de Doullens la prise d'Arras Cambrai & Calais Balagny dit à un officier Espagnol qui paroissoit étonné de lui voir emmener sa maîtresse avec lui, & dans le même bateau, que l'amour adouciissoit les traits de la fortune :
 « Vous avez raison
 « répartit l'Espagnol
 « & sur tout à présent que vous n'avez
 « que vous n'avez. »
P. Mathieu tom. 2 liv 2 p. 219
 Y Y

1595. lui restoit, de se jeter lui-même dans la place, à la tête d'un parti considérable. Il s'embarqua par deux fois dans ce dessein : mais le vent contraire le rejetta sur la terre. Comme il désespéroit de son entreprise, Matelet, gouverneur de Foix, vint lui offrir d'essayer pour une troisième fois l'entrée dans Calais; & lui promit que s'il vouloit lui donner quatre ou cinq cens gentilshommes, il feroit tant, soit par mer, soit du côté de la terre, qu'il s'ouvreroit un passage. Le roi l'ayant loué de sa résolution, lui donna l'escorte qu'il demandoit, avec laquelle Matelet vint effectivement à bout de son entreprise, & entra dans Calais, après avoir surmonté mille obstacles. (62) : mais il fit bientôt oublier sa belle action, lorsqu'on vit qu'il ne s'étoit-

(62) Les historiens de Foix. Elisabeth offre ne sont pas d'accord sur cette action. Les uns, comme de Thou & d'Aubigné, n'en font rien, paroissent la révoquer en doute : d'autres l'attribuent au sieur de Campagnole le cadet, Davila & nos mémoires, à Matelet, gouverneur

de Foix. Elisabeth offrit de défendre Calais contre les Espagnols, à condition qu'on remettroit cette place aux Anglois eux-mêmes. Sancy, qui étoit alors ambassadeur à Londres, répondit à cette reine ; que le roi l'aimoit encore mieux dans les mains,

joint à la garnison de cette place, que pour partager sa peur & consentir à la capitulation. Ainsi le roi eut le chagrin de ne s'être avancé jusqu'à Calais, que pour le voir rendre sous ses yeux.

On me dira qu'on mandera où étoient pendant ce tems-là tous ces seigneurs & officiers François, qui s'étoient montrés si ardens à conseiller la guerre; & pourquoi ils laissoient sa majesté en supporter seule le fardeau, & recevoir échec sur échec. Il faut le dire à la honte du nom François, ils songeoient à tirer parti pour eux mêmes des malheurs que leur imprudence avoit causés, & que leur nonchalance augmentoit, & ils tramoloient cependant des desseins plus ruineux à l'autorité du roi, que la guerre étrangère la plus cruelle. On va en être instruit dans un moment.

Le roi supérieur à la mauvaise conduite des Espagnols que cause qu'Elisabeth ro- dans celles des An- susa depuis d'assiéger glois: Et Henri IV cette ville pendant disoit aussi que s'il que Henri IV assié- avoir à être mordu il geoit celle d'Amiens, aimoit autant que ce qu'on lui offroit a- fut d'un lion que d'une lors de la lui engager lionne. Ce qui fut

Mathieu ibid. T. 221.

1595.

Villes &
Porteresſes
Picardie.

me à la bonne fortune, conſola ceux qui étoient ſortis de Calais; pourvût à la ſureté de Boulogne, Abbeville, Montreuil, Monthulin & autres châteaux & places; & marcha vers Saint Quentin, dans la crainte que les ennemis, qui n'étoient pas éloignés de ces quartiers, ne ſurpriſſent quelqu'un des ſeigneurs & officiers généraux, qui ſ'y rendoient enfin l'un après l'autre. Ils choiſirent ce moment pour travailler auprès du roi à l'exécution du deſſein qu'ils avoient formé enſemble avant que de partir de Paris. Ce fût le duc de Montpenſier qui ſe chargea de cette commiſſion, non qu'il fût le plus mal intentionné, mais il étoit le plus facile & le plus foible. Il aborda le roi à Saint Quentin, & lui propoſa de la part des principaux ſeigneurs françois, comme l'unique moyen de réſiſter à ſes ennemis, d'abandonner aux gouverneurs des provinces la propriété de leurs gouvernemens, à droit d'hérédité, & ſans être obligés à rien envers le roi qu'à l'hommage-lige.

On ne comprend pas comment une propoſition, qui tendoit ſi viſible-

ment à rejeter la France dans l'état d'anarchie qui l'avoit remplie de sang & d'horreur dans ses premiers siècles, pût sortir de la bouche d'un François, d'un prince, & sur tout d'un prince du sang. Henri ne trouva point de parole dans ce premier moment, tant il se sentit surpris & frappé de l'affront qu'on faisoit à la dignité Royale. M. de Montpensier continuant un discours, concerté de longue-main, voulut prouver à sa majesté que tous ces gouverneurs ou pour mieux dire tous ces petits princes, s'obligeant à lui tenir pour tous ses besoins, des troupes toujours prêtes, elle ne se trouveroit plus dans la situation où elle étoit actuellement, de paroître sans soldats devant ses ennemis. De tous les sentimens qui agitoient l'esprit du roi, ce prince ne montra au duc de Montpensier que celui d'une grande compassion, de lui voir faire un personnage si indigne de lui. Il l'arrêta, en lui disant sans la moindre aigreur, qu'il n'en avoit déjà entendu que trop, qu'il voyoit bien qu'on avoit abusé de sa facilité, pour le charger d'un rôle dont il n'avoit pas senti toute la bas-

1595. fesse ; lui prince du sang, & beaucoup plus proche de la couronne , que n'en avoit été autrefois Henri lui-même. Ce prince ajoûta encore beaucoup de choses sur le même ton: Il étoit si éloigné de craindre de se voir jamais obligé à donner les mains à une pareille proposition, & si déterminé à périr mille fois , plutôt que de couvrir de cette infamie la famille & la dignité royales , qu'il n'eût pas même la pensée d'entrer à cet égard dans aucune discussion , ni de répondre un seul mot sur le fond de la proposition. (63)

M. le duc de montpensier sentit sa faute, par l'air & le ton dont sa majesté lui parloit. Il en rougit, en demanda pardon, & pria le prince d'oublier qu'il eût été capable de se dégrader ainsi lui-même, de son rang. Le roi après avoir fait connoître au duc tout son tort, lui enseigna le moyen de le réparer en quelque manière , auprès de ceux qui le lui avoient fait commettre ; &

(63) » Nous som- } quelquefois Henr IV.
» mes tous gentils- } devant les princes du
» hommes, » disoit } sang.

pour lui, il assura M. de Montpensier, qu'il vouloit bien l'oublier & continuer à le regarder comme étant de son sang. M. le duc de Montpensier convint qu'à la première occasion où les auteurs de la proposition le mettroient sur ce chapitre il déclareroit, qu'il avoit fait ses réflexions sur ce qu'ils avoient exigé de lui, qu'ils pouvoient charger un autre d'une proposition qu'il déavoit formellement, que s'il en parloit jamais à sa majesté, ce ne seroit que pour l'en détourner, & qu'ils devoient s'attendre qu'il en empêcheroit l'effet lui-même, par tous les moyens imaginables. ce qu'il exécuta ponctuellement & d'un air si naturel qu'il déconcerta tous ces seigneurs & leur ôta pour toujours l'envie de tenter sa fidélité.

C'étoit donc pour jeter le roi dans la nécessité de les rendre ses égaux, que les princes & les gouverneurs des Provinces de France, l'aidoient si mal des secours qu'ils lui avoient promis. Le duc de Bouillon fut un de ceux qui se firent le plus acheter. Comme sa majesté ne doutoit pas de la part qu'il avoit dans le

1595. complot, elle en voulut tirer la conviction, de l'embarras du duc sans lui faire connoître qu'elle en eût rien appris d'ailleurs. Bouillon étoit assez dissimulé & assez beau parleur, pour bien cacher ce qu'il ne vouloit pas qu'on découvrit, mais outre que Henri n'avoit pas moins de talens pour pénétrer jusque dans le fond du cœur de ceux qu'il entretenoit; la présence du souverain est seule un poids capable d'abattre un homme qui se sent coupable. Le roi commença par s'assurer que M. de Montpensier ne lui avoit point fait une seconde trahison auprès du duc de Bouillon. Il le mit ensuite sur la défaite de Dourlens, en lui demandant sans détour & avec une espèce de confiance, comment avoient pu manquer ces intelligences si sûres, que lui duc de Bouillon avoit dans Liège, Namur & tant d'autres places du Luxembourg & du Hainaut, & sur lesquelles, comme il sçavoit, on s'étoit porté à entreprendre la guerre.

Bouillon embarrassé de la question & de l'air simple dont elle étoit faite, au lieu de répondre juste sur ses prétendues intelligences, se jeta dans

de grands discours sans suite, qui le trahissoient mieux que l'aveu le plus sincère. Il accusa tout le monde, le duc de Nevers, qui lui avoit, disoit il, débauché ses officiers & empêché ses levées, les Anglois, qui n'avoient point fait la diversion qu'ils avoient promise, les Hollandois, qui avoient profité de cette conjoncture, pour s'agrandir eux-mêmes du côté de l'Over-Issel & de la Frise. Sur quoi le duc de Bouillon, qui ne cherchoit qu'à détourner de plus en plus la conversation, dit au roi, que la première cause de tous les malheurs ne venoit que de ce que sa majesté n'avoit aucune personne de confiance & de poids à la cour de Londres, pour hâter le secours qu'elle avoit promis, & en même tems il s'offrit pour cette ambassade & même la sollicita instamment. Le roi jugeant qu'il étoit inutile de presser davantage le duc sur sa faute, cessa de lui en parler, & pour l'ambassade d'Angleterre, il y consentit à la fin, considérant qu'il perdoit fort peu en perdant la présence du duc. Il lui en fit expédier la commission, & Bouillon partit peu de jours après pour l'Angleterre.

1595.

C'est de la bouche de sa majesté que je tiens le détail de cette conversation avec le duc de Bouillon, aussi bien que de celle qu'elle eut avec M. le duc de Montpensier, dont il vient d'être parlé. Le roi n'eût pas plutôt quitté Bouillon, qu'il fit réflexion que le duc, au-lieu de le servir utilement à la cour de Londres, pouvoit bien ne demander cet emploi, que pour y donner de mauvaises impressions de sa conduite, ou du moins, qu'il ne travailleroit que pour lui seul. Ce prince m'envoya chercher de fort grand matin par Jacquinot, pour me communiquer sa crainte. M'étant mis à genoux sur un carreau près du lit de sa majesté, il me demanda d'abord ce qu'on disoit & ce que je pensois moi-même du long entretien qu'il venoit d'avoir avec le duc de Bouillon. Je répondis que chacun en conjecturoit à sa manière, & qu'apparemment l'affaire de Ham & de Dourlens, & la proposition faite par M. de Montpensier, y avoient eu la meilleure part. Le roi me dit que je me trompois, qu'il connoissoit assez le duc de Bouillon, pour ne point douter que les reproches qu'i

Il auroit pu faire sur tous ces sujets, loin de le corriger, n'auroient servi qu'à l'engager tout à fait dans la révolte. Ensuite sa majesté m'ayant redit presque mot pour mot, tout ce qui s'étoit dit entr'eux sur l'ambassade d'Angleterre, elle me proposa d'y accompagner le duc de Bouillon pour éclairer ses démarches.

Tout se fait par souterrains à la cour. Au sortir de la conversation avec Bouillon, le roi ayant dit à MM. du conseil des finances, qu'elle envoyoit le duc en Angleterre, ces messieurs après en avoir conféré ensemble, n'avoient trouvé rien de plus propre à satisfaire leur jalousie contre moi, que de persuader au roi qu'il devoit me joindre au duc de Bouillon. Ma capacité dans les négociations reçut de leur part des éloges, dont ils comptoient bien de se racquitter, d'abord qu'une fois ils seroient parvenus à m'éloigner du roi. Ce prince ne pénétrant point leur intention, trouva cette idée de son goût, mais je ne donnai pas dans le piège. Je fis appercevoir à sa majesté le vrai motif de la feinte générosité de ces messieurs à mon égard.

1595.

Dès le moment que le duc de Bouillon auroit eu le moindre soupçon que je l'observois & que je détruisois son ouvrage, il n'auroit pas manqué d'éclater contre moi, & de l'esprit dont il étoit, sa haine ingénieuse auroit trouvé le moyen de me charger du mal qu'il auroit fait & du bien qu'il n'auroit pas voulu faire. C'est ce que mes envieux avoient aussi bien senti que moi, sa majesté en convint, & s'étant rendue à mes raisons, elle ne me pressa plus.

Messieurs du conseil ne s'en tinrent pas là. Lorsqu'ils revirent le roi, ils furent les premiers à avouer qu'ils avoient eu tort de vouloir me joindre avec le duc de Bouillon, mais comme ce duc ne devoit être que fort peu de tems à Londres, ils imaginèrent de me faire remplir sa place, avec le même titre & les mêmes honneurs. Tout leur étoit égal, pourvû qu'ils fussent défaits de moi. Le roi tomba encore dans leur sentiment & me déclara son intention quelques jours après, avec un ordre de faire dès-à-présent tous mes préparatifs pour ce voyage, de me pourvoir d'argent, & de disposer mon épouse à me suivre, si je jugeois à

propos de la mener avec moi, ce que sa majesté ne trouvoit pas nécessaire, mon voyage ne devant être, disoit-elle, que de sept ou huit mois au plus. Ce prince qui s'apperçut d'abord de ma répugnance, accompagna son ordre de tout ce qu'il put imaginer d'obligeant. Il me dit que la nécessité des temps l'empêchant de me charger seul de ses finances, il se reprocheroit d'exposer aux dangers d'un siège long & rude, le seul homme de son royaume, qu'il jugeoit digne de remplir cette importante place. Sa majesté venoit de se déclarer hautement sur le siège de La-Fère.

J'admirois pendant que le roi me tenoit ce discours, l'opiniâtreté de mes adversaires à me persécuter & le fond de leur malice. Sous l'apparence d'un titre d'honneur vain & ruineux, ils éloignoient & peut-être pour toujours, les occasions de m'avancer. car qui auroit parlé pour moi en mon absence? Qui les auroit empêchés encore de prolonger à leur gré mon séjour hors du royaume, jusqu'à ce que les affaires ayant pris en France un état fixe & durable, ils n'y eussent plus

595. laissé de part à un homme , qu'une si longue absence auroit fait regarder ensuite comme un étranger ? Toutes ces pensées firent que je tins ferme. Je suppliai le roi de ne me point contraindre à un voyage , pour lequel je me sentoiss un éloignement invincible, & j'eus le bonheur que Henri disposé à croire de lui-même , que je lui serois d'une plus grande utilité à Paris que dans Londres , pendant le siège qu'il alloit entreprendre , m'y renvoya pour me faciliter la levée de l'argent & l'envoi de toutes les choses nécessaires à faire réussir ce siège pour y recevoir ses ordres , en faire part au conseil & y faire prendre de sages résolutions. Quand j'aurois choisi moi-même ma vengeance , je n'en aurois pas pu prendre une autre.

Fin du second Volume.

TABLE GÉNÉRALE

DES

MATIÈRES

Contenues dans ce deuxième Volume.

A

ABJURATION nement d. Lyon 124

d'Henri IV 235 N 2

Particularités sur cet **AUGLISE** (Africain
te cérémonie 235 d'Anglared) est dé-
240. N 52 53 fait par le duc de

ABSOLUTION Bouillon & cuf, 124
d'Henri IV 241 242 N 2

N 1 A quelles con- **AMBOISE** (Geor-
ditions elle est accor- ges de Clermont d)
dée 300-302 N. 60 fait Henri IV en
Remarques sur cette Franche-Comté 495
absolution 303 304 N 16

AIX (Louis d') 124. **ANDRIOT** (N d')
tente de lier Mar- rallié de blâmé des
seille aux Espagnols plaintes qu'il porte au
437 N 21. roi contre Sully, 4

ALIBOUR pre **ANDRIOT** (François
mier médecin d'Hen- de Colligny, marquis
ri IV 7 441 442 Sa d') meurt; les trois
prédiction à ce prin- enfans meurent en
ce 443 Sa mort 444 même-tems 23 N.
N 27 24

ALINCOURT (Char **ANDREZY** Confé-
les de Neuville mar- sences sur la religion
quis d') tente de se tenues en cet endroit
prendre blance 34 N 258 Nom de ceux qui
21 obtient le gouver y assistent: matières

qui y furent traitées, che Comté, 495. N. 5 6
258. 259. N. 9. ARIAT (N. d') se

ANGLOIS, donnent cours Villemur contr
du secours au maré- les troupes de la ligue
chal d'Aumont en 125. 128.

Bretagne, 409. N. 4. ARMAGNAC, valet

Voyez AUMONT. Ils se de chambre de Henri
joignent à la France IV 390.

contre l'Espagne dans ARNAUD (Antoi-
la guerre de 1591- ne) avocat pour l'U-
45. niversité de Paris con-
tre les Jésuites, 360.

ANGLURE (Anne ge, 64. N. 37. N. 59.

ANGOULEME (Char- d') commande les
les de Valois, comte troupes Espagnoles en
d') duc d'Auvergne, Champagne, 31. ne
voyez AUVERGNE. peut empêcher la prise

ANGOULIME (Hen- de Noyon, 31.
ri de Bourbon, comte ATICHY, du conseil
d') grand prieur & des finances, 467.

gouverneur de Pro- AUMALE (journée
vence, 121. N. 7. d') 71-76 Particula-
rités de cette journée,
75-77 N. 40.

ANHALT (le prince d') amene des troupes
Allemandes au siege AUMALE (Charles de
de Rouen, 45. 46. Lorraine, duc d') bat-
tu, 29. N. 17. Sa fem-
me traite de la reddi-
tion de son mari, 289.
290. N. 22

ANTOINE (D Si AUMALE (Claude de
mon) député de l'Es- Lorraine, chevalier
pagne, 293 326 Ré- d') est tué à l'attaque
cit de ce qui se passe de Saint Denis, 114.
entre Sully & lui chez N. 1.
le gouverneur, 327. 328.

ARAMBURE (N. d') Combat où il se trou-
ve, 64. & autre affaire AUMONT, maréchal
à laquelle il participe de France Ses exploits
376 Il suit Henri IV. en Bretagne, 409. Sa
à la campagne de Fran- mort, 409. N. 4

AUSSONVILLE;

AUSSONVILLE **DARRIERE** (Pierre)
 voyez **SAINT-GEORGE** son complot de poi-
 gnarder **HENRI IV**
AUTUM **PIRE**, 463
AUVERGNE (Charles comment découvre
 de Valois, comte d') & pont, 255
 l'un des séditieux. l'assés sur ce complot
 149 N 52 523 158 255 256 N 8

B

BALAUNT (Jean de Montloc de) 461 N 19
 conduit des troupes **BEALORARD** gentil-
 de la Ligue au siège de homme attaché à Sul-
 Rouen 63 N 16 est ly utile à la fille de
 fait gouverneur sou- Louviers, 19
 verain dans Cambray, **BEAULIEU - RUST**,
 amène des troupes à voyez **RUST**
HENRI IV au siège de **BEAUNE** se soulève
 Laon 146 N. 48 contre le duc de
BALTAZARD (N **BEAUNE** de SAM-
 sieur) contenu de la **BLANCAI** (Renard ou
 lettre à Sully 484- Bernard de) archevê-
 486 que de Bourges re-
BALTAC, voyez **EX- çoit l'abjuration de**
TRAQUES **HENRI IV**, 239. N
BALZAC (Henriette 54
 de) marquise de Ver **BEAUVREAU** (Louis
 neuil, marquis d'**HEN- de)** voyez **TREMEL**
RI IV 350 N **COURT**
BANCHI (père Sé- **BEC** (N du) arche-
 raphin) découvre le vêque de Reims 488
 dessein de **BARLIERE** de **BEL** (Jean Le) Jé-
 poignarder **HENRI IV** suite accusé de com-
 256 N plicité avec Jean Châ-
BARREAUX (des) tel 460
 membre du nouveau **BELIN** (François
 conseil des finances, **FRUDON** d'Avrion
 467 comte de) 353 a em-
BARRIERE ou **LA** ploie utilement pour

Henri IV dans l'affaire de sa conversion, 213. est dépêché auprès de ce prince par les Catholiques, 232. pour demander une treve, 266. Le gouvernement de Paris lui est ôté, 310. Arrêt du Parlement très-honorable pour lui, 310. N. 27. Il est disgracié, pour avoir rendu Ardres, 498. N. 58.

BELLANGLISE, officier de l'armée du duc d'Aumale, 30.

BELLEFOND défait à la tête de la garnison de Soissons, 461.

BELLEGARDE (Roger de Saint-Larry de) l'un des favoris de Henri III, 416. N. 12.

BELLENGREVILLE (Joachim de) gouverneur de Meulan, 37. 43. 44.

BELLIEVRE (Pom-pone de) travaille pour la conversion de Henri IV, 213. N. 41. 359. N. 57. entre dans le conseil des finances, 445.

BELLOZANNE (Jean Touchard, abbé de) l'un des auteurs du Tiers - Parti, 151.

voyez SULLY.

BERINGHEN (Pierre de) voyez HENRI IV.

BETHUNE (Jacques de) archevêque de Glasco, voyez GLASCO.

BETHUNE (Philippe comte de) frère du duc de Sully, fait échouer l'entreprise du duc de Mayenne sur Houdan, 33.

BETHUNE (Salomon de) frère du duc de Sully, est fait gouverneur de Manté, 5. N. 3. Il empêche la surprise de cette place par le duc de Mayenne, 32. 33. N. 20.

BIGOT, agent pour le traité du duc de Guise, 422.

BIRON (Armand de Gontault, maréchal de) fait attaquer mal-à-propos le fort de Sainte Catherine au siège de Rouen, 47-50. est accusé d'avoir cherché à faire échouer cette entreprise, 50. Il est la cause de la levée du siège de Rouen, 80 Son humeur mutine & contredisante,

110 Parole qu'il adresse à son fils, 110. N. 51. Mauvais conseil

DES MATIERES. 523

qu'il donne à Henri
110. Il assiège Eper-
nai & y est tué, 132.
Son caractère, son
éloge 132 N 11

BIRON (Charles de
Gontaut maréchal
de) 461 Il défait un
détachement du duc
d'Anjou 30 Atta-
que où il combat
vaillamment 60 at-
taque le bois retran-
ché du prince de Parme & l'emporte, 91 92

à entretenir pour la con-
version de Henri IV
213 Injurie par Gril-
lon, 271 N intéressé
dans le traité de l'a-
miral de Villars 296.
est fait maréchal de
France 321 défait le
grand convoi devant
Laon, 372 Son aïe
sans son & présen-
tueux 377 aide aux
Bourguignons à chas-
ser le duc de Mayen-
ne 412 prend Beau-
ne Nuy. Autun
Dijon 462, attaque
les châteaux de Dijon
& de Talan, 463

BIRON (le baron de)
91 voyez HARGERIL.
BOIS-DAUPHIN l'un
des quatre mécènes
de France laits par la
Ligue 192 N 29

BOIS ROSE (N de
Goussumil ou Gouf-
muni, surn de) Ma-
nife surprenant dont
il se rend maître de
Fescamp, 261-265 N
10 Il reçoit ce châ-
teau au roi, 265 In-
téret qu'il a dans le
traité fait avec l'ami-
ral de Villars 297
Aventure comique
qui lui arrive avec
Sully à Louviers 311

317

BOISSIERE (N de
la) voyez HARGERIL.

BONIFACE (le capi-
taine) reçoit le duc
de Sully dans le fort
de Sainte Catherine,
269

BOQUEMARE pré-
sident au parlement
de Rouen, 125. 127
130.

BORN (Jean de Du-
resort de) commande
l'artillerie au siège de
Rouen, 48 N 10 au
siège de Laon 149

BOUILLON (Prin-
cipal de) donnée au
duc de Bouillon par
sa femme 391

BOUILLON (Char-
lotte de la March, du-
chesse de) épouse le
vicomte de Turenne.
Raison. - Historiques de

ce mariage, 41. N. 26. Sa mort, 391. Son codicille, 393.

BOUILLON (Guillaume Robert de la Marck, duc de) *voyez* MARCK (La).

BOUILLON (Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, duc de) épouse mademoiselle de Bouillon, 41. Raisons politiques de ce mariage, 41. N. 26. Il amène des troupes étrangères au siège de Rouen, 45. 46. les jette dans la mutinerie, 50. 51. But vers lequel il dirigeoit toutes ses vues, 103-105. Il prend Dun & Ste-nai, & défait les Lorrains à Beaumont, 114. N. 2. Son ingratitude envers Henri IV, 390. Il donne avis au roi de la mort de sa femme, 391. Entretien où Bouillon cherche à surprendre Sully, 395-396. Ses brigues & ses projets politiques, 397. Son caractère & ses maximes, 398. N. 2. Il refuse de montrer la donation de la duchesse de Bouillon,

404. Jugement sur cette donation, 425. N.

3. Ses desseins en faisant déclarer la guerre à l'Espagne par la France, 451. N. 30. Il conduit les troupes Françaises en Picardie, 466. Sa méfintelligence avec le duc de Nevers, cause les malheurs de cette campagne, 475. 476. Il est défait devant Dourlens, 478-481. N. 46.

BOURBON (Charles second, cardinal de) 188. 294. Il s'intéresse pour les Jésuites, 360. N. 58. Lettres réciproques de lui & de Sully, 369. 370. N. 62. Sa mort, 413. Ses abbayes, son caractère, 413. N. 9. *Voyez* HENRI IV, TIERS-PARTI, SULLY.

BOURG (Antoine du Maine du) gouverneur de Laon, 358. N. 19. rend Laon, 407.

BOURGOGNE (la) Province, se soulève contre Mayenne, 412.

BRANCALEON découvre le dessein de Barrière d'assassiner Henri IV, 256. n. 8.

BRANÇAS, *voyez*,

DES MATIÈRES 345

OISE VILLARS. 22 prêt à se révolter pendant le règne de
BRETAGNE, villes prises & reconquises
militaires dans cette province 409

BRISSAC (Charles de Collé, comte de) a dessein de changer la forme du gouvernement en France 111
est fait gouverneur de Paris 111 N 10 Il trahit son parti 113
N 10 pag 115

C.

CALVINISTES
VOYCE PROTESTANS

CAMORD gentilhomme attaché au duc de Sully, 471

CATELL (La) & CATELET assiégés & pris par les Espagnols 476 493

CAPUCINS accusés d'avoir voulu faire assassiner Henri IV 254

CASAU (Charles de) son parti en Provence 114 N 10. est tué en tentant à livrer Marseille aux Espagnols 417 n 21

CATHOLIQUES du parti d'Henri IV, se rendent les plus forts dans son conseil, 20.

CAUDRY rendu au prince de Parme & repris par Henri IV 29 30
CAUCADRE voyez SAINT MISGRIN
CAYLUS (Jacques de Levis de) l'un des principaux de Henri III 416 N 10
CHALONS SUR MARNE Henri IV saillit à y être assassiné 254 N 7
CHAMBAUT secourt Villemur 119 110
CHANLIVAUT (René Viau seigneur de) soit Henri IV à Anmale 64 N 17
CHANTELERIE (La) est défail en voulant secourir Noyon 29
CHARLES VIII Son règne est la source de la mauvaise administration des finances, 415

CHARLES - QUINT.
Bon mot de lui sur la
France, 193.

CHARTRES, pris par
Châtillon, 23. 24. N.
14.

CHATEAUPERS
(François Hurault, sei-
gneur de) premier ma-
ri de la duchesse de
Sully, 135. N.

CHATEAUPERS (Ra-
chel de Cochefilet,
madame de) épouse
le duc de Sully, 134.
N. 15. Rapport qui
l'effraie, 473.

CHATEAUVIEUX
(Joachim de) 57.

CHATEL (Jean)
blesse Henri IV. d'un
coup de couteau, 454.
Particularités sur cet
attentat, son procès,
son supplice, 454-
461. N. 32-37.

CHATILLON COLI-
GNY (François de)
fils de l'amiral s'em-
pare de Chartres, 23.
Sa mort, son éloge,
33. N. 14.

CHARTRE (Claude
de la) conduit des
troupes au siège de
Rouen, 63. N. 36.
L'un des quatre ma-
réchaux de France de
la Ligue, 192. N. 29.
rend Orléans & Bour-

ges à Henri IV, 268.

CHÉSY (l'abbé de)
l'un des entremeteurs
pour la conversion de
Henri IV, 213

CHIVERNY (Henri
Hurault, comte de)
suit Henri IV à la
campagne de Bour-
gogne, 495. N. 56.

CHIVERNY (Philippe
Hurault de) chance-
lier, 358. est nommé
pour traiter avec les
agens du duc de Gui-
se, 422. Le roi lui ôte
la connoissance de
cette affaire, 424. Il
entre dans le nouveau
conseil des finances,
445. favorise les des-
seins de madame de
Liancourt, 464.

CHOIRIN, voyez
HENRI IV.

CLAYE. Escarmou-
che en cet endroit, 13.

CLEMENT VIII. Dif-
ficultés qu'il fait de re-
cevoir l'abjuration de
Henri IV, & de lui
donner l'absolution,
241. N. 1. pag. 361.
362. Eloge de ce pape,
354 Il s'intéresse pour
les Jésuites dans leur
proces contre l'Uni-
versité, 360. Il accor-
de l'absolution à Hen-
ri IV, pourquoi, 499.

DES MATIERES 537

N 39 à quelles con-
ditions, 300-301 N
40.

CLERGÉ DE FRANCE
prend les intérêts de
l'Espagne contre He-
ri IV, la haine contre
ce prince 306. 307
N 36.

CLUSKAU (N Blan-
chard du) tué à la pri-
se de Ham 477

CONAN CONAS ou
CONAC (baron de)
défait avec la garnison
de Souffons, 461 N
39

CONDÉ (Henri de
Bourbon prince de)
303

CONFÉRENCES sur
la Religion, 333 N.
41

CONSEIL D'ÉTAT &
des FRANCKS. Sa for-
me est changée 445.
446 N 33 Brouille-
ries entre ceux qui le
composent, 448 449
Nouveau conseil éta-
bli 466. 467 Mem-
bres de ce nouveau
conseil 469 Ses bri-
gues contre Sully 513
517

CONSTANS Gen-
tilhomme 171

CORTI (François de
Bourbon prince de)
est battu au combat

de Craon 114 N 1
est fait chef du con-
seil.

CONVERSATION en-
tre Sully & Villars
sur son tria 16 351-352
301 303 entre Sully
& le cardinal de Bour-
bon sur d'écarts 351
352 354 entre Sully
& Bouillon sur les de-
seins de celui-ci, 355-
404

CRAQUEY (Charles
de) est battu & fait
prisonnier à Aigue-
belle 410 N 6

CRISTE. Fort const-
ruit par le duc de
Mercœur 409

CROIX (La) offi-
cier tué à la prise de
Ham 478

CURIE (Gilbert Fil-
let de La) sur Henri
IV 64. Son éloge 64
N 37 se trouve à la
défaite du grand con-
vol devant Laon, 376
Son sentiment sur cet-
te action 376 N 65
se trouve à la journée
de Fontaine François-
se : louange que lui
donne Henri IV 491
N 53 182 495 N 56

CURÉS de Paris
leurs procédés con-
tre Henri IV 306 N
36 Leur procès contre

les Jésuites, 360. *suiv.*
N. 58. 59.

D.

DA D R É (Jean)
pénitencier de la
cathédrale de Rouen ,
328. N. 42.

DAVY (Jacques)
voyez PERRON (Jac-
ques Davy du)

DESPORTES, agent
de Medavy, 260. 288.
289

DIZIMIEUX rend
Vienne & Montluel
au roi, 462.

DOLLÉ (Louis) avo-
cat pour les curés de
Paris contre les Jé-
suites, 360. N. 59.

DURET (Claude) avo-
cat pour les Jésuites
contre l'Université &
les curés de Paris, 360.
N. 59.

DURET (Louis &
Charles) auteurs du
Tiers-Parti, 151. N.
18. 358. N. 56.

E.

ECUS au Soleil,
monnoie d'or, 44.
N. 27.

EDOUVILLE (N. d')
418. N. 14. défait les
troupes de la Ligue
461.

ELBEUF (duc d')
combat pour Henri
IV à Fontaine-Fran-
çoise, 492. N. 55.

ELIZABETH, reine
d'Angleterre, deman-
de Calais qui lui est
refusé, 306 N. 62.

ENTRAGUES (Fran-
çois de Balzac, sieur
d') ses brigues par-
mi les Catholiques
contre Henri IV, 166.
N. 23, Il présente à
Henri & à Sully un
envoyé d'Espagne ,
248 *Voyez* NUGUES.
Il cabale contre Hen-
ri, 349. 350. N. 52.
page 358. 362.

EPERNAY, assiégé &
pris par Henri IV ,
132. 133.

EPERNON (Jean-
Louis de Nogaret de
la Valette, duc d')
son caractère, sa hai-
ne pour Henri IV, ma-
niere dont il se con-
duit en Provence ,
118. 123. Particula-
riétés sur son extrac-
tion, ses charges & sa
vie, 118 N. 5. Mau-
vaise manœuvre de ses
troupes à Villemur,
126-128. N. 12 Accu-
sations faites contre
lui, 434-435 Il est jus-
tifié, 438-440 N. 24.

EPERNON (Bernard

de Nogaret duc d')
 mignon de Henri III,
 416 N 15

ERNEST d'Autriche
 archiduc répond pour
 le roi d'Espagne aux
 propositions de la Li-
 gue & du duc de
 Mayenne 147 148
 Voyez ESPAGNE

ESCOUVELEAU voyez
 SOURDIS

ESPAGNE & ESPA-
 GNOLS But de ses dé-
 marches en faveur de
 la Ligue 142 - 146,
 Réponse du conseil de
 Madrid au mémoire
 des demandes & des
 offres faites à l'Es-
 pagne de la part de la
 Ligue 147 150 Con-
 duite qu'elles font dans
 les états de Paris : br-
 gues & fautes qu'ell-
 y fait 196-201 Les
 ambassadeurs Espa-
 gnols tentent de faire
 élire Ernest d'Autri-
 che roi de France
 201 N 14 Sa politi-
 que sur la Religion
 & le Calvinisme 243
 244. Différens pûges
 que le conseil de Ma-
 drid tend à Henri IV
 249 250. Elle lui fait
 offrir l'Infante en ma-
 riage 250 N 5 Les
 Espagnols sortent de

Paris 251 N 36
 Voyez VILLARS (An-
 dré de Brancas) Ils
 donnent du secours
 au duc de Nemours,
 144 assistent & pre-
 nent la Capelle 149
 prennent le parti des
 Jésuites dans leur pro-
 ces contre l'Universi-
 té 160. Leur grand con-
 roi est défait devant
 La Fère 171 174. Ils
 ne peuvent empêcher
 la prise de cette place
 180 181 Expéditions
 en Bretagne, 208 Le
 conseil de Madrid
 ve rétablir le roya-
 me de Bourgogne en
 faveur du duc de
 Mayenne 211 Voyez
 GUISE (Charles du
 Lorraine duc de)
 L'Espagne accusée d'a-
 voir cherché à faire as-
 sassiner Henri IV 451
 Les Espagnols pren-
 nent Le-Catelet & La
 Capelle 476 battent
 les François à Dour-
 lens 478 482 Voyez
 BOUILLON, NEVERS
 VILLARS Ils entrent
 en Franche-Comté &
 sont défait par Henri
 IV à Fontaine Fran-
 coise 487-494 N 51
 Essex (Robert d'E-
 vreaux, comte d') amér-

ne un puissant secours à Henri IV au siège de Rouen, 45. N. 28. propose à l'amiral de Villars de se battre en duel, 49. N.

ESTRÉES (Gabrielle d') voyez HENRI IV. Pourquoi elle souhaite la conversion de Henri IV, 231. N. 47 & regrette la mort du surintendant d'O, 420. N. 16. Anecdotes sur ses amours avec Henri IV, & sur son mariage avec Liancourt, 442, 443, 444. N. 25. 27. Voyez SANCY. Dessein qu'elle a de faire obtenir la Franche-Comté à son fils, 464, 465. Voyez VENDOSME (César de).

ESTRÉES (Jean-Antoine d') père de la belle Gabrielle, 17. N. 15.

ÉTATS (les) tenus à Paris, leur convocation, tumulte & confusion qui y regnent, 206-204. n. 30.

EVORA (D. Diego d') fort de Paris, lors de la reddition de cette ville à Henri IV, 317.

F.

FAYE (La) ministre, voyez HENRI IV. FERE (La) 372-375.

FERIA (Laurent Suarez de Figueroa y Cordoua, duc de) plénipotentiaire d'Espagne aux états de Paris, 198. Paroles qu'il dit à sa sortie de Paris rendu, 317 N. 55.

FESCAMP pris par la Ligue & repris d'une manière extraordinaire. Affaire pour ce fort, 261-265 N. 12.

FINANCES & FINANCIERS, 3. N. 2. Friponneries des financiers & cause des abus, dans les finances, 446, 447. N. 29.

FLANDRE, PAYS-BAS & PROVINCES-UNIES. Les Flamands envoient cinquante vaisseaux à Henri IV pour le siège de Rouen, 45. s'unissent à la France contre l'Espagne, 453.

FLEURY (Etienne) conseiller au parlement. Député aux états de Paris, y soutient les droits de Henri IV à la couronne, 205. N. 35. employé dans l'affaire de la conversion de ce prince, 213.

FONT (La) maître d'hôtel de Villars,

employé pour engager la) rend Caudébec au
l'amiral de Villars à prince de Parme. 22.
traiter avec Henri IV GAUTIERAS (les) Li-

57 58 160. 165 168 guesis sont ralliés en
158 155 Il repasse au pièces au nombre de
service de Sully après cinq à six mille 39
la mort de Villars, N 34
481

FONTAINE-FRAN GISEVRES (Louis
ÇOISE (journée de) Poulet de) secrétaire
487-496 N 46 d'état signe le traité
du duc de Guise, 489
n. 20.

FONTAINE-MARTEL GILAY (Anne d'An-
(François de) ne peut glaise Baron de) com-
empêcher la prise de bat où il se trouve 44
Louviers 38 Son éloge, 64. N 17

FOURQES, gentil- Son éloge, 64. N 17
homme fait prendre défend mal Neuschat-
Gisors, 30 Son pere tel, 34 N 43 défait
est pris par Sully con- le se cours que les Es-
duisant un bateau si pagnols veulent jet-
chemement chargé 42-43 ter dans Laon 147-

FRANKE (Pierre For 170. met l'armée en
get sieur de) secré- danger par un faux
taire d'état 7 est mis avis 180. 181 32
du nouveau conseil mort 171 N 43

des finances, 445 GLASCO ou GLAS-
compose un projet sur LOW (Jacques de li/
la réforme des finan- bane archevêque de)
ces 450 166 recommandé à

FUENTES (comte de) Sully par le cardinal
défait les François de de Bourbon 155 N
vant Doullens, 476 34 Particularités sur
N 44. son extraction & sa
vie 155 N 34 voyez

G

GADANCOURT GONDY (Albert de)
(N de) défait les doc de Retz voyez
troupes de la Ligue RETZ
461 N 39

GARDE (baron de) GONDY (Pierre de
Retz cardinal de)

évêque de Paris. Le pape refuse de l'entendre de la part de Henri IV, 209. N. 36. Il retourne à Rome rendre obéissance au pape de la part de ce prince, 242.

GOURDON (N. de Terride, Vicomte de) secourt Villemur, 129.

GOVERNEURS de PROVINCES en titre & héréditaires proposés à Henri IV, 508.

GRÉGOIRE XIV envoie des troupes à la Ligue, 61.

GRILLON (Louis Berton de) sa valeur & ses blessures au siège de Rouen, 60. Il injurie le maréchal de Biron en présence du roi, 272. N. 18. Bon mot de lui sur la mort du surintendant d'O, 419. N. 15.

GRILLON (Thomas Berton, commandeur de) cherche à ôter Fescamp à Boisrosé, 265. N. 13.

GUERGHE (Georges de Villequier, vicomte de) est défait au passage de la Vienne, 114, 115. N. 3.

GUERET (Jean) Jésuite, impliqué dans

le complot de Châteaub, 459. N. 37.

GUIBERT, est du nouveau conseil des finances, 467.

GUICHE (Philibert de la) grand-maître de l'artillerie, 48. N. 30 pag. 57. 349. N. 51.

GUIGNARD (Jean) Jésuite, pendu, 458. N. 36. Discussion sur ce fait, 456. N. 33.

GUISE (maison de) son ambition & ses projets, 200, 201. N. 34.

GUISE (Catherine de Cleves, duchesse de) fait rentrer son fils dans l'obéissance & les bonnes grâces de Henri IV. Son caractère & son éloge, 420. N. 17 page 421.

GUISE (Charles de Lorraine, duc de) se sauve du château de Tours, 40. 7. 25. Son escadron est défait à Bures par Henri IV, 66. ensuite à Yvetot, 91, 92. Ses desseins, brigues, &c. aux états de Paris déconcertés, 199. 200. Il cherche à rentrer dans l'obéissance, 420. La Champagne se souleve c-on

tre Im, 424. Articles Saint Côme, son In-
de son traité 425- Solence 61 N 15

427. Il est conclu, 427. HENRIER (Louis

425. Il vient se jeter d'Ogules de la) dé-
aux pieds de Henri IV; fait avec N de la Hif

accueil qu'il en reçoit. Ferr & le baron de Bi-

430. Eloge du duc de ren un détail de

Gaife sur la conduite du duc d'Anjou, 10

en Provence. Il rédit HENRI III des ra-

Marcellien ou il chaf groit 418 N 13

se les Espagnols & HENRI IV Victoire

autres belles actions qu'il remporte à Jé-
& particularités de sa re : N 1. Causes qui

vie 437 438 N 23. l'empêchent de profi-

GUISE (mademoi- ter de la victoire, &

selle de) Marguerite pren l D eux & man-

de Lorraine luthère que deux : & liem

Henri IV en faveur de porte l 3. Luchbourg

son frere 430. de Paris, & y met le

GUITY se trouve siège, 7 & N 1 que

au siège de Laon & a sa bonté pour les ha-

l'attaque du grand bians s'efforç à lever

convol, 375 376. N. 9. Faute qu'il fait en

64. se portant à Orléans,

H. 33 34 N 2. Il faut af-

siéger Clermont 36.

de poursuit avec avan-

tage le prince de Parme s'il saut la vie au

baron de Biron, 38

N 9. va voit la belle

Gabrielle à Corvire,

39 n 10. Son parti

grossit 30. 1472. Ab-

JURATION Il prend

Chartres 33 n. 13

& Corbie 37. Sa pas-

sion pour mademoi-

selle d'Elfrés 37 N.

35 p 112. N 33. Salen-

tre Im, 424. Articles Saint Côme, son In-
de son traité 425- Solence 61 N 15

427. Il est conclu, 427. HENRIER (Louis

425. Il vient se jeter d'Ogules de la) dé-
aux pieds de Henri IV; fait avec N de la Hif

accueil qu'il en reçoit. Ferr & le baron de Bi-

430. Eloge du duc de ren un détail de

Gaife sur la conduite du duc d'Anjou, 10

en Provence. Il rédit HENRI III des ra-

Marcellien ou il chaf groit 418 N 13

se les Espagnols & HENRI IV Victoire

autres belles actions qu'il remporte à Jé-
& particularités de sa re : N 1. Causes qui

vie 437 438 N 23. l'empêchent de profi-

GUISE (mademoi- ter de la victoire, &

selle de) Marguerite pren l D eux & man-

de Lorraine luthère que deux : & liem

Henri IV en faveur de porte l 3. Luchbourg

son frere 430. de Paris, & y met le

GUITY se trouve siège, 7 & N 1 que

au siège de Laon & a sa bonté pour les ha-

l'attaque du grand bians s'efforç à lever

convol, 375 376. N. 9. Faute qu'il fait en

se portant à Orléans,

H. 33 34 N 2. Il faut af-

siéger Clermont 36.

de poursuit avec avan-

tage le prince de Parme s'il saut la vie au

baron de Biron, 38

N 9. va voit la belle

Gabrielle à Corvire,

39 n 10. Son parti

grossit 30. 1472. Ab-

JURATION Il prend

Chartres 33 n. 13

& Corbie 37. Sa pas-

sion pour mademoi-

selle d'Elfrés 37 N.

35 p 112. N 33. Salen-

HACQUEVILLE (N
de Vieux Pont
sieur de), 33. rend Pon-
teu-de-mer au prin-
cede Parme 38 N. 40

HALLOT (François
de Montmorency de)
bleffé au siège de
Rouen puis ruf, 30
N 33

HAM pris d'emblée
par les François 476
477

HAMILTON, curé de

tre à Sully, 27. N. 16. Quand ce prince a commencé à lui confier ses secrets, 28. N. Ses avantages sur la Ligue, 28-30. Sa présence à Manté fait manquer une entreprise de Sully sur le duc de Mayenne, 36. Il surprend Louviers, 37-39. s'empare d'une partie de la Normandie, 39. 40. Paroles de Henri IV sur l'évasion du duc de Guise, 40. N. 25. Il quitte Manté où il faisoit son principal séjour, 41. va voir la belle Gabrielle à Compiègne, 41. Raisons qui le rendent favorable au mariage du vicomte de Turenne avec mademoiselle de Bouillon, 41, 42. N. 26. Il entreprend le siège de Rouen, 40-56. prend Darnetal pour quartier, 47. Valeur de ce prince dans les affaires, 53-55. Ses mécontentemens de la part des Catholiques de son armée, 55. 56. Il va au-devant du prince de Parme, 59. Parole de lui sur la mort de Sixte-Quint, 62. N. 33. Marches & campemens de ce prince, 63-66. Il enleve l'escadron du duc de Guise, 66. Sa valeur au combat d'Aumale, 71-76. Il y est blessé, 76. 77. Il oblige le duc de Parme à repasser la Somme, 78. 79. Ses égards pour Biron, 80. 81. N. 42. Ses paroles au jeune Chatillon, 80. N. 42. Mutinerie dans son armée, 81. Il leve le siège de Rouen, 83. Il offre inutilement le combat au prince de Parme, 85. sépare ses troupes, 87. les rassemble & défait l'avant-garde des ennemis ; reprend Ponteau-de-mer, 90. Autres avantages qu'il remporte, 91-93. Il défait une partie de l'armée du prince de Parme à Yvetot, 92. 93. N. 47. Remarques sur ces expéditions & sur les fautes qu'on lui reproche, 95. N. 47. Il va pour forcer le prince de Parme dans son camp, 94. 95. qui lui échappe, 96. 97. Son armée refuse, contre toute raison, de pour-

suivre les ennemis, n'est point couronné
 99 100. Il licencie & conduit les troupes
 protestantes en Picardie 111. Motifs se-
 crets de ce voyage, 112 N 50 Il décon-
 certe les brigues du comte de Solisons en
 Béarn 116. 117 Il prend Epernay &
 congédie ses troupes 118 119 Sujet de mé-
 contentement qu'il donne à Sully 115 Il
 découvre par Sully les secrets de la Ligue &
 du Tiers-Parti dont il fait part à Bir-
 inghen & à Chérin 150. 151 Grande mar-
 que de confiance qu'il donne à Sully le prin-
 cipal auteur de la con-
 version 156-158 N. 51 Ses entretiens avec
 Sully qui le dispose à changer de religion.
 motifs qui l'y déter-
 minent 161-162. N. 52 Ce qu'il dit sur la
 mort de Morlas, 171 N 55 Il fait consentir
 les Protestans à une négociation avec les
 Catholiques 171 176. rejette les conditions
 que la Ligue lui propose 191 194 Son
 droit à la couronne 105 110. N 36. 37 Il
 leve le siège de Selles. 108 N 38 Ses am-
 bassadeurs sont retou-
 rés à Rome. 109 Il
 recherche le pape &
 accorde une conféren-
 ce avec les Catholi-
 ques inutile 111 112 Il assiste aux conféren-
 ces entre les Catholi-
 ques & les Protestans 113 114 Il assiège &
 prend Dreux 114 Sincérité de sa con-
 version 119 129 N 45 Sa conduite avec
 les Calvinistes 111 112 N. 47 Sa réspon-
 se au ministre la Haye 112. N 48 Lettre qu'il
 écrit à la marquise à l'occasion de son ab-
 juration 114. N 49 L'arrêt de ce prince
 117 N 51 Dévota-
 tion qu'il fait à Rome 141 N 1 Sa sage con-
 duite avec l'Espagne & la Ligue 144 145
 & avec les Huguenots 145 146. N 2 Il ac-
 corde une trêve aux députés de la ville de
 Paris 146 147 N 3 reçoit un député Es-
 pagnol 148 152 Voyez d'EXTRAORDINAIRES. Nu-
 méris. Paroles de lui sur,

son abjuration , 247. N. 44. Accueil qu'il
 N. 4. Il députe mal-à- fait à Villars , 342.
 propos la Varenne à Plusieurs villes se sou-
 Mandoce , 251. Bon mettent , 343 marche
 morduroi à la Varen- au secours de la Ca-
 ne, 252. N. sur Villeroi, pelle , 347. investit
 324. N. Il court risque Laon , 348. Ses tra-
 de sa vie à Fontaine- vaux & fatigues à ce
 bleau, à Gournay, à Me- siège , 367. Il accorde
 lun, 254. N. 17 il man- sa protection à l'ar-
 que d'être assassiné, 254. chevêque de *Glasco*,
 Voyez CAPUCINS, JÉ- 369 empêche les Es-
 SUITES. Il reprend ses pagnols de secourir
 conférences sur la re- Laon , 371-376 Il ins-
 ligion , 258. Il com- piroit l'air d'assurance
 mence à traiter avec & de présomption à
 l'amiral de Villars , ses officiers , 378. est
 260. secourt Fescamp; mécontent de Biron ,
 est reçu dans Meaux , 379 qu'il fait observer
 267. N. 15 Il sçavoit par Sully , 380 Il sé-
 modérer sa colere, 272. journoit à Marle pen-
 Trait sur ce sujet, 272. dant sa jeunesse , 381.
 273. N. 18 se fait sa- Partie de plaisir qu'il
 crer à Chartres , 274. fait à Saint Lambert
 N. 19 fait raccommo- troublée par l'arrivée
 der le duc de Mont- des Espagnols , 381-
 pensier & le duc de 384 Son armée est
 Soissons , 273-277 Il presque surprise par
 est reçu dans Paris où les Espagnols qu'il
 il pardonne à ses en- oblige à se retirer ,
 nemis , 315-318. Par- 383-388. Louanges des
 ticularités & bons qualités militaires de
 mots de lui a ce sujet , ce prince , 384 , 385.
 315. 316 N. 33. 34. Il cache les sujets de
 35. Il y rétablit le bon plainte qu'il a contre
 ordre , & récompense Bouillon , pourquoi il
 le duc de Montpensier députe Sully , 393. 394.
 & Biron , 318. 319 N. Prise de Laon , fait
 36 - 38. Présent qu'il son entrée dans diffé-
 fait à Sully , 340. 341. rentes villes de Picar-

- die 408 409 Ses vues pour la disposition des bénéfices du cardinal de Bourbon : il a dessein d'acheter la maison de Gaillon 414 Accueil qu'il fait aux députés de Rheims 419. Carettes que l'roi fait au doc de Gulse & louanges qu'il donne aux princes de la maison. 420 421 Familiarité de ce prince avec ses courtisans 422 Son accueil à madame de Gulse. 423. Ses amours avec la belle Gabriel les entresien de lui & d'Alibour à ce sujet 442-443 N 21 Changement qu'il fait dans le conseil des finances. 445 446 N 22 Il déclare la guerre à l'Espagne 453 Il est blessé par Charles ; particularités sur cet attentat 454-457 N 23 Premiers succès de ses armes 461 462 Il va en Bourgogne 463 Ses amours avec la belle Gabrielle 464 465 N 42 Nouveau conseil qu'il établit 466. 467 Entretien entre lui & Sully à Blois 468 469 Il est malcontent du comte de Soissons, 470 Sa campagne de Bourgogne 471 472 prise par ce prince 476 Il revient à Paris & déplore avec Sully les malheurs arrivés en Picardie. 476. 477 Ses regrets de la mort de Villars. 477 L'orgueil d'Henri VIII, il ne peut empêcher la prise de Calais. 506 507 qu'il refuse de céder à Elisabeth 508 N 63 Il pourroit à la suite de la Picardie 509 Il reproche au doc de Montpensier la pitié qu'il a aux criminels dessein des grands du royaume 509 510 N 63 Reproches qu'il fait au duc de Noillon qu'il envoie en ambassade à Londres, 511 514 Il veut aussi y envoyer Sully 517 518 Humier (Jean) Prévôt des Marchands de Paris contribue à y faire recevoir Henri IV 515 516 N 23 Humier (Charles) seigneur d') force les Espagnols à Ham & y est tué 477 478 Son éloge 478 N 43

HURAUULT, voyez
CHIVERNY. MAISSE.

J.

JACOB (François) Jé-
suite, impliqué
dans le procès de
Châtel, 460. N.

IBARRA (D. Die-
go d') l'un des plénipo-
tentiaires Espagnols
aux états de Paris, 198.

JEANNIN (René) pré-
sident au parlement
de Dijon. sa proposi-
tion à Henri IV de la
part de la ligue, 108.
Mémoire des deman-
des & offres qu'il fait
à l'Espagne de la mê-
me part, 142-147. N.
27. Quels furent son
objet & ses véritables
sentimens au sujet de
Henri, de l'Espagne
& de la ligue, 172. N.
26. Conditions qu'il
propose à Henri, 189-
193. rejetées, 193.
194. Serment qu'on
l'accuse d'avoir fait
faire aux chefs de la
ligue contre ce prin-
ce, 214-216. N. 42. Il
est obligé de lui ren-
dre Laon, 407. Con-
seil qu'il donne au duc
de Mayenne, 410. jus-
tifié, 410. N. 9.

JÉSUITES impliqués
dans le complot de
Barrière, & justifiés,
256. N. 8. leur procès
avec l'Université &
les curés de Paris; par-
ticularités sur cette af-
faire, 354. 359-364.
N. 58. 59. 61. impli-
qués dans le procès de
Châtel, & bannis, 460.
N. 33. Particularités
sur leur bannissement,
456-460. N. 34 - 37.
Leur rappel est une
des conditions de
l'absolution accordée
à Henri IV. 503.

INCARVILLE, con-
troleur général des
finances, entre dans
le nouveau conseil des
finances, 467.

INFANTE D'ESPAGNE
(Claire -- Eugénie
d'Autriche) dessein
de la faire épouser au
cardinal de Bourbon,
rendu inutile par les
seigneurs, 201. 202.
N. 34 pag. 250.

JOYEUSE (Anne de)
l'un des mignons de
Henri III 416 N. 12.

JOYEUSE (Antoine
Scipion, chevalier de
Malthe, puis duc de)
son parti en Proven-
ce, 124. assiége Vil-
lemur, 125. 131. y est

défait & se noie dans
le Tarn 131

JOYEUX (François
de) cardinal, est en-
voyé par Mayenne en
Espagne 166 N

JOYEUX (Henri de)
comte de Bouchage
capucin & cardinal
l'un des mignons de
Henri III 416. N 12

L

LACRY pris par
le prince de Parme 14 N 8

LACROIX, échevin
de Paris est fait pré-
vot des Marchands,
reçoit Henri IV, en
cérémonie 115 116
N 31

LAON assiéger 141
167 est rendu, 407

LACQUES (Antoine
du Pleix sieur de)
secourt Villenur 128
129

LADIGUIERES (Fran-
çois de Bonne de)
connétable, déconcer-
te en Provence les
desseins du duc de Sa-
voye & de l'Espagne
123 N 9

Quelles
étaient ses vues, 129
Ses succès en Savoye,
Dauphiné contre le

duc de Savoye &c.
410.

LIZAMONT (Fran-
çois de Dampierre
sieur de) gouverneur
du Catelet, 417 N

11
LIGNE. Son parti
en Provence 114

LIGUE (la) est ba-
tue devant Noyon
Autres sorts qu'elle
fait 12-13 Une gran-
de partie de la Nor-
mandie lui est enlevée
par Henri IV, 139-40. N

24 Ses propositions &
offres à Henri IV, 121

125 Ses troupes sont
battues à l'attaque de
Saint Denis & au pas-
sage de la Vienne
mais elle gagne la ba-
taille de Craon 114

N 1 2 3 Défait de
ses troupes à Ville-
mur 129-131 F. PILLI-
PPE II Conditions
qu'elle veut imposer à
Henri IV rejetées,
129 130 Ses chefs ne
peuvent s'accorder
aux états de Paris 121

100. N 31 Impu-
dence de ses prédica-
teurs, 106 217 N 36

Brigues & sermens de
ses chefs contre Henri
IV 202-216 La Ligue
fait une députation à

ce prince, 232. 233. Elle se sert des moines pour attenter contre la vie de Henri IV, 254. N. 7. Ses chefs se retirent à Soissons, à la reddition de Paris, 317. 318. N. 36 Elle soutient les Jésuites dans leur procès contre l'Université, &c. 360. Ses partisans s'opposent à la déclaration de guerre contre l'Espagne, 452. Ses troupes sont chassées de Dijon & de Talan, 548. *Œ suiv.* N. 49.

LIVAROT (Jean d'Arces de) l'un des mignons de Henri III, 416. N. 12.

LONGUEVILLE (Henri d'Orléans, duc de) l'un des Catholiques mutinés pendant le siège de Rouen, 57. L'un des chefs du Tiers-Parti, 151. cabale contre Henri IV aux états de Paris, 202. 203 362. N. 60. Il emporte d'assaut Ham, 476

LOPPES, gentilhomme calviniste, se trouve à la défaite du grand convoi devant Laon, 376.

LORRAINE (la) &

LORRAINS. Les Lorrains défaits, à Dun, Stenay, &c. pris par le duc de Bouillon, 113. 114. N. 2. 3 La Lorraine se sépare de l'Espagne & s'unit avec la France, 450. 451. Succès des armes des Lorrains, 461.

LORRAINE (Charles II, duc de) ses brîgues aux états de Paris inutiles, 199. 200.

LORRAINE (Catherine-Marie de) duchesse de Montpensier, voyez MONTPENSIER.

LUX. Rendez-vous de l'armée de Henri IV, 487

LUX (Edme de Malain, baron de) négocie pour la conversion de Henri IV, 213. Part qu'il a à la journée de Fontaine-Françoise, 490. N. 54.

LYON se rend à Henri IV, malgré le duc de Nemours, 343, 344.

M.

MADAME CATHERINE DE BOURBON, duchesse de Bar fait venir le comte de Soissons en Bearn, 116, 117. & lui don-

ne une promesse de mariage 375 qu'elle remet à Sully 386 387

MAISONN Unkê dont il est au siège de Rouen 53

MAISSE (André) Hovault, sieur de) services qu'il rend contre les séditieux 359 N 57 Il entre dans le conseil des finances 445

MAISTRE (le) président du parlement sa réponse au duc de Mayenne auquel il faisoit des remontrances, 305 306 N 35

MANDOCS (Bernardin de) propositions qu'il fait par le moyen de d'Esneques 348 351

MANDOCS (Inigo de) l'un des plénipotentiaires Espagnols aux états de Paris 393

MANOY (Jean d'O) seigneur de) l'un des chefs catholiques du parti de Henri IV 265 N 23

MANSFIELD (Charles) amène une armée Espagnole en France pendant les états de Paris, 398 prend

Noyon 303, & la Capelle, 348 ne peut empêcher la fille de Laon, 366 371 380 est déshait par le duc de Bouillon 482

BIANTE. Conférences sur la religion qui y ont tenues 302 N 43 Assemblée des Calvinistes qui vient 345 N 3

MARIVAUT (Claude de l'Isle) se trouve à la journée d'Almonle, 64 N 37 assiéger de Laon 370. à la déshait du grand conseil 371 N 61

MARCK (Guillaume-Robert de la) Frere de la duchesse de Bouillon sa mort & son testament 41, N 26.

MARCK (Robert de la) pere de la duchesse de Bouillon 41 N 26

MARSEILLE. Sa réduction par le duc de Gulle 417 418 N 27

MARTEAU (Michel sieur de la Chapelle) traverse le traité de Villars avec Henri V, 391 394 N 23 p 125 Ce qui se passa entre Sully & lui cher ce gouverneur, 387 388,

& souverains , 508. Il reconnoît & répare cette faute , 510. 511.

MONTPENSIER (Catherine-Marie de Lorraine , duchesse de) traits de clémence & de générosité qu'elle reçoit de Henri IV , 318 , 319. N. 38 , 39.

MONTPEZAT (Henri Desprez de (envoyé par Mayenne en Espagne , 266. N. 14.

MORLAIX , pris par d'Aumont , 409. N. 4.

MORLAS , l'un des chefs Calvinistes , se convertit , fort estimé de Henri IV , 171. N. 25.

MORNAY (Philippe du Plessis) 7. n. 4. Lettre de lui à Henri IV , après le combat d'Aumale , 78. n. Il sert Villeroi dans son traité avec le roi , 322.

MOTHE (Valentin de Pardieu de la) amène des troupes pour la ligue au siège de Rouen , 63 , 64. Sa mort , 63. n. 36.

MOUSSY (N. Bouchillier de (défait un corps de troupes de la ligue , 461. n. 39.

N.

NASSAU (Philippe de) amène des troupes à Henri IV pour le siège de Rouen , 45. défait le comte de Mansfeld , 462.

NEMOURS (Charles-Emmanuel de Savoye , duc de) défend Paris contre Henri IV , 10. N. Son parti ne réussit pas en Provence , 123. 124. non plus que ses brigues & ses desseins aux états de Paris , 200. 201. Traitements qu'il reçoit à Lyon , 343 , 344. N. 45. Ses troupes sont défaites & ses villes sont prises , 462.

NEMOURS (Henri de Savoye , duc de) voyez SAINT SORLIN.

NEVERS (Louis de Gonzague de Mantoue , duc de) 362. amène des troupes au roi & cherche à dominer dans le conseil , 19. 21. mutine les Catholiques , seconde mal Henri IV à Bully , &c. 67. 68. N. 39. Il se fait l'un des chefs du Tiers-Parti , 151. Ses brigues aux états de

de Paris, 201 envoyé à Rome prier l'obé-
dience au Pape, 241
N 1 Il est proposé
gouverneur de Cham-
pagne, 425 & fait
chef du nouveau con-
seil des finances, 446
Ses démêlés avec Sol-
ly 449 Il commande
les troupes du roi en
Picardie, 466. se brouil-
le avec les autres chefs
malheurs qui en arri-
vent 475, 476. N 44

Nous pûs par le ma-
rchal, de Biron, 462
O

O (François d) so-
intendant des fi-
nances 356 les gou-
verne mal, & fait
Henri IV manquer de
tout, 2 3 N 2 Jette
les Catholiques dans la
mutinerie, 106 107 Il
devient un des chefs de

Neuchâtel mal
défendu par Givry,
34. N 43 44.

NORMAND l'un des
Seize son dire hardi
& insolent dans la
chambre du duc de
Mayenne, 61 N 35

NORMANDIE La
Normandie donne du
soutien à Henri IV pour
le siège de Rouen 46
Ses villes se gouver-
nent se rendent à ce
prince 308 309

NOU (François de
la) 316 N 34

NOTOM. Prince de
cette ville 129 30, N 43
32 repulse, 108

NOUMES ou ORDO-
suis à la campagne de

Franche-Comté , 494

OLIVIER (Séraphin)
sa réponse à Clément
VIII, qui refusoit d'ab-
soudre Henri IV. 242.
N.

ORNANO (Alphon-
se d') soutient le parti
de Henri IV en Dauphi-
né , 124. secourt les
Lyonnois contre la li-
gue , 344.

OSSAT (Arnaud d')
cardinal , accusé d'at-
tachement à la Ligue,
examen de sa conduite
& de ses sentimens ,
501. N. p. 503.

P.

PALCHEUX , officier
Calviniste , mis in-
justement aux arrêts
pour la reddition de
Neufchâtel , 84.

PANGEAC ou PAN-
GEAS (N. de Pardail-
lan de) oblige le com-
te de Soullons à sortir
de Béarn , & en est
maltraité , 117.

PARABERE , Officier
Calviniste prend Cor-
bie , 27. se trouve au sié-
ge de Laon , 351-370.

PARIS , assiégé ; hor-
reurs de ce siège ; autres

particularités à ce sujet
7-9 N. 5. Joie qu'on
y ressent de l'abjuration
de ce prince , & députa-
tion qu'elle lui fait mal-
gré Mayenne , 246-
248 Reddition de cette
ville , & particularités
sur l'entrée qu'y fait
Henry , 314-319. N.
33-39.

PARLEMENT de Paris
s'oppose aux desseins de
Mayenne & de la Li-
gue , aux états de cette
ville ; arrêt qu'il rend
sur la succession à la
couronne ; ceux qui y
eurent le plus de part ,
& autres particularités
sur cet arrêt , 204 205.
N. 35. Brigues dans le
parlement en faveur des
Jésuites contre l'uni-
versité & les curés , 360.

PARME (Alexandre
Farnèse , duc de) obli-
ge Henri IV à lever le
siége de Paris , 9. 12.
N. 5. se poste avant-
gardeusement & se con-
duit en habile général
dans cette occasion :
bon mot de lui au duc
de Mayenne , 14. N. 8.
Il prend Corbeil avec

- pelat 17 souffre pla-
 de de Gause pour son
 leurs échecs en le teil
 1121 é, 422.
 raot 17 18 Il repasse
 la somme & vient au
 secours de Rouen 59
 Il manque à prendre ce
 prince à Aumale, 71
 serv Paroles de lui sur
 cette action 77 N 41
 Il repasse la somme 78
 reprend le chemin de
 Rouen, 83, 84. étie le
 combat 85 à autre
 d tant Rouen 86
 Echecquo il reçoit dans
 lesquels il est blessé 90-
 93 N 47 Il é happe à
 Henri IV par sa belle
 manoeuvre 81 passage
 de la Seine, 95 97 Il
 repasse en Flandre, 113
 Sa mort; jugement sur
 cette mort 133 N 14
 Ses projets ne sont
 point suivis aux états
 de Paris 194. N. 30
 PELLIER (Nicolas de)
 cardinal, propose aux
 états de Paris le mariage
 de l'infante d'Espagne
 avec l'archiduc Ernest
 ses bruyes inutiles
 101 N 34 se retire à
 Soissons lors de la ré-
 duction de Paris 317
 PERRARD agent du
 duc de Guise pour son
 1121 é, 422.
 PIERRE (Jacques
 Dary de) cardinal, un
 des auteurs & promo-
 teurs du Tiers Parti,
 151 devint favorable
 à Henri IV, 180-189
 N 1- 18 Il restitué ce
 prince dans la religion
 Catholique 230 à la
 principale raison sa con-
 version, & cherche à es-
 sayer de convertir Sully 236
 Il est envoyé à Rome
 prêter l'obédience au
 pape & est fait évêque
 d'Evreux, 236 237 N
 travaille avec Sully à la
 réconciliation du com-
 te de Soissons avec le
 duc de Montpensier,
 276 Sa conduite à Ro-
 me blâmée 303 & jus-
 tifiée 300 N 40.
 PIERRE (Da) siere
 du cardinal employé à
 restiter la promesse de
 mariage de Madame au
 comte de Soissons 281
 282
 PHILIPPE II roi d'Es-
 pagne cherche à me-
 nacer le duc de Savoie en
 possession de la Proven-
 ce 123 124 Sanson
 A 2 1)

se aux conditions qui du au prince de Parme,
lui sont offertes par la 88. repris par Henri IV,
Ligue & par le duc de 90.

Mayenne, son objet en PONTCARRÉ (N. de)
soutenant la Ligue, sert Henry IV à Paris
142-150. Ses brigues contre les factieux, 359.
aux états de Paris inuti- N 57.

les, 199, 200 Propositions qu'il fait à Henri
IV, après son abjura- PONTOISE La Ligue
tion, rejetées, 243 gue y établit son con-
seil, 34 Conférence en
cette ville, 223 N 43.

PILE (La) procureur PRÉ (Du) employé à
général de la chambre traverser le traité de
des comptes de Rouen, Sully avec Villars, 299-
fait Sully dans le traité 306 Il est pendu, 306.
avec l'amiral de Villars, PRINCES du sang,
300. SEIGNEURS ou GRANDS

PISANY (Jean de Vi- du royaume Leurs bri-
vonne, marquis de) dé- gues & leurs desseins
puté par Henri IV. au aux états de Paris, 200.
pape qui refuse de l'en- *É surv.* Etrange propo-
tendre, 209. N 39 en- sition qu'ils font faire à
voyé à Rome prêter l'o- Henri IV, 508. 509.
béissance au pape, 242. PROFESSION DE FOI

PLAISANCE (cardi- de Henri IV. Difficultés
nal de) légat Ses bri- sur cette pièce levées
gues aux états de Paris par Sully, 237, 238 en-
en faveur de l'Espagne, voyée à Rome, 238. N.
inutiles, 201 N 34 se 52.

retire à Soissons lors de PROTESTANS. Leur
la reddition de Paris, méfintelligence avec les
317. Catholiques de l'armée,
cause de la levée du sié-
ge de Rouen, 82 83.

POITIERS Blocus de Ils refusent de pour-
cette ville, 115 N Elle suivre le prince de Parme
serend à Henri IV, 343.

PONTAÏ ER ren-

après son passage de la Seine ; leurs vœux, 103
107 Ils perdent la bataille de Craon 114
N 3 & battent les troupes de la Ligue devant Villemor 129 132 Ils rejettent les conditions offertes par la Ligue à Henri IV 192 194. Ils consentent aux conférences avec les Catholiques, 209 Les ministres établissent leur religion par flatterie 230
231 Les chefs se montrent plus difficiles sur l'article de l'abjuration de Henri IV 231 232
N 48 Ils y consentent enfin, 235 Ils s'opposent à la trêve 246
247 Mesures qu'ils prennent contre l'autorité royale 399 400
Ils tiennent un synode à Sainte Foi 401 Mauvaises plaisanteries qu'ils font sur la cérémonie de l'absolution de Henri IV 500. N 60
R 1

R Agny (M^{re} de) audience du roi, 434. 1^{re} 2^{de}

RANDAN (Jean Louis

de la Rochefoucault, comte de) perd la bataille d'Isolre contre les Calvinistes, 1 N 1

R^{te} NARONNE (La) boisson de la cour disgracié 444 N 26

RISTRES, Lanquenets & autres troupes étrangères. Nouvelle levée de ces troupes faite par Bouillon avec succès au siège d' Rouen, 45 46 où ils se maintiennent 51 Leur réponse à la demande qu'on leur fait s'ils sont disposés à poursuivre le prince de Parme après le passage de la Seine 106 107

PELLERIEUX & MOIRIS forment un régiment au hélic de Paris, 9 N 5 Leurs complots contre Henri IV 254 257 N 7 8

REUX (Albert de Gondy du de) la connaissance du traité du duc de Guise leur est ôtée ; 412 & ser. Il est du nouveau conseil des finances 445

REVOL (Louis) secrétaire d'état a gran-

de part dans le parti de la Ligue, amène des
que prit Henri IV de troupes au secours de
changer de religion, Noyon, 31. N. 19 & au
156 N. 21. siège de Rouen, 63. N.

RHEIMS se révolte 36. L'un des quatre ma-
contre le duc de Guise, réchaux de France, faits
& se rend à Henri IV, par la Ligue, 192. N.
426 427. 29. Il prend le Câtelet

RIEUX (René de) de & la Capelle, 476. dé-
Sourdeac, l'un des chefs fait les François à Dour-
de la Ligue, 165 N. 23. lens, 478-482.

RIEUX, comman- ROUEN est assiégé,
dant de Noyon, s'y dé- 45 46 Fautes faites
fend avec valeur, 32 dans l'attaque, 48, 49.

RIGAULT défend bra- N. 31. Tranchée empor-
vement Corbeil contre tée à différentes fois par
le prince de Parme, 17 Henri IV & par l'amiral

RISSEY (N. de Cre- de Villars, 52 53 Vi-
quy de) suit Henri IV à goureuse défense de ce
la campagne de Fran- gouverneur, 60 80.
che-Comté, 495 N. 56. voyez VILLARS. Céré-

ROCHETTE (La) monie de sa reddition,
agent du duc de Guise 330. 539.
pour son traité. 422.

ROLLET (du) offi- RUSÉ, sieur de Beau-
cier royaliste, fait pren- lieu (Martin) secrétaire
dre Louviers, 38, 39 d'état, 7. N. 4. a com-
traverse le traité de Sul- mission pour traiter
ly avec Villars, 299, avec ceux du duc de
300 N. 26. Guise, 422 est révo-
qué, 424.

ROSIERES (Madame S.
des) amie du cardinal
de Bourbon, 175 353. SAINT BONNET (N.
de) reçoit chez lui

ROSNE (Chrétien de Sully, 269.
Savigny, baron de) l'un SAINT GENIES (Ehe-
des officiers généraux de Gontault, seigneur

DES MATIERES 557

de Badesou de) beau
frere de Sully, 380. N
67

SAINT GENIES (Ma
demoiselle de) rechet
chée en mariage par le
maréchal de Biron pour
son frere 380 N 67

SAINT GEORGES (N
d'Aussouville sieur de)
conduit avec succès les
troupes de Lorraine en
Pouggogne 461 N 38
Part qu'il a à la journée
de Fontaine Françoisse
489 N 51

SAINT GERAN (N
de) combat où il se
trouve 64.

SAINT PAUL (Fran
çois d'Orléans, comte
de) gouverneur de Pi
cardie , l'un des chefs
des troupes du roi dans
cette province 466
N 41 défait devant
Dourlens 478 483

SAINT POL (Antoine
de) amene les troupes
de la Ligue au siège de
Rouen 63 64. N 36
est un des quatre maré
chaux de France faits
par la Ligue 192. N
29 tué par le duc de
Guise, 436, N 22.

SAINT LUC (François
d'Epinal sieur de)
grand maître de l'artil
lerie , contribue à la
reddition de Paris 314
N 31 se trouve au sié
ge de Lion, 370 est un
des migrants de Henri
III, 416 N 12

SAINT MEXORIN (Paul
Seuaid de Caussade de)
l'un des migrants de
Henri III, 416 N 12

SAINT SORLIN (Heo
ri de Savoie Nemours,
marquis de) vient à
Lyon au secours du duc
de Nemours, 347. N
47

SAINTE CATHERINE
(fort de) attaqué mal
à propos au siège de
Rouen 48 49 N 31
Voyez BIRON

SALIGNAC (Jean de
Gontault de) l'un des
chefs Protestans 171

SANCY (Nicolas du
Hailay de) l'un des
chefs du parti Calvinis
te 171 sert Villeroy
dans son traité 322
Son caractère, ses ser
vices, 440 441 Ses
railleries & bons mots
sur la belle Gabrielle

l'empêchent d'être fait
surintendant, 442-445.

Services qu'il rend au
roi en Lorraine & en
Suisse, 451-453. Mo-
rals qui lui font appeller
Henri IV en Bourgogne,
453. 464 Il refuse à
Elisabeth de lui remet-
tre Calus, 506. N. 62.

SANTENY entre dans
le nouveau conseil des
finances, 467

SAÛNE. Belles actions
de Henri IV contre les
Espagnols & la Ligue
au pillage de cette ri-
vière, 495. 496. N. 56,
57.

SAULT (Chrétienne
d'Aguerre, comtesse
de) son patrien Proven-
çe, 124. N. 10 y favo-
rise celui du roi, 438.

SAYOYE (Charles-
Emmanuel, duc de) se
joint à l'Espagne & à la
Ligue, & réussit mal en
Provence, 123 124 N.
8 Ses brigues aux états
de Paris, inutiles 199.
200 envoie du secours
au duc de Nemours à
Lyon, 344.

SCHOMBERG (Gal-
pard de) comte de Nan-

teuil, 156. N. 22. est
fait membre du conseil
des finances, 445.

SEDAN (ville & prin-
cipauté de) donnée par
la duchesse de Bouillon
à son mari, 392. 393.

SLGUIER (Antoine)
avocat général, favori-
se les Jésuites dans leurs
procès contre l'Univer-
sité, &c 360 N. 58

SEGUIER (Jean) pré-
sident au parlement.
Bon conseil qu'il donne
à Sully mécontent ,
139, 149.

SEIGNEURS ou
GRANDS du royaume,
voyez PRINCES &c. &c.

SEIZE (Les) quatre
sont pendus, pour avoir
fait pendre le président
Brillon, &c. leur insol-
ence, 61, 62 N. 43, 55.

SERMENT fait par les
chefs de la Ligue con-
tre Henri IV, 216.

SEURE ou BELLEGAR-
DE, ville de la Ligue,
496 N. 57.

SFONDRADE conduit
les troupes de Grégoire
XIV au siège de Rouen,
61. 83.

SIMIERS (Jacques

DES MATIERES. 155

- de) grand maître de la 425 , Il demande la
garderobe de Mon- préférence du conseil
neur, 260 N 10 des finances qu'il ne
SIMIER (Louise de refuse & suit malgré
l'Hôpital Vitry , dame lui en Bourgogne Hen-
de) contribue au traité ri IV, 467 qu'il quitte
de Villars avec le roi ensuite 477 Insulte
260 , 261 293 298 que ses officiers font à
309 Sully 472 473
- SIXTE QUINT, sa mort, 61 N 33
- SOISSONS , ville de
sacré pour la Ligue 348. N 30 rend cette
149 Sa garnison est dé- place 407 408
faite par les royalistes
411 N 39
- SOISSONS (Charles
de Bourbon comte de)
passe en Béarn dans le
dessein de pousser Mada-
me & n'y réussit pas
116 , 117 Son caracté-
re 117 118 Il devient
l'un des chefs du Tiers-
Parti, 151 Ses vues &
ses brouilles aux états de
Paris 202. Il se rac-
commode avec le duc
de Montpensier, 274
278 Il défait le secours
que les Espagnols cher-
che à jeter dans
Leon 367 est fait
grand maître de la mai-
son du roi après la
mort du duc de Guise,
- SOMMIER (Char-
les Emmanuel de Lor-
raine, comte de) désad-
Leon contre Henri IV
348. N 30 rend cette
place 407 408
- SORBONNE Haine
qu'elle porte à Henri
IV 206 N 36
- SOURDIS (François
d'Escoubleau marquis
de) l'un des chefs Ca-
tholiques opposés à
Henri IV, 166 N 23
P 362.
- SOURIAU (Gilles de)
l'un des favoris de Hen-
ri III 416 Son éloge
416 N 12
- STUNIOA ou COMIOA
(D Baltazar de) Offres
qu'il fait de la part de
l'Espagne à Henri IV
après son abjuration
rejetées 243
- SULLY (Maximilien
de Bethune , marquis

Boisroclé, 333-336. Sa délicatesse dans les gratifications & les présens qu'il reçoit de sa majesté, 337-340. N. 44. Il va servir au siège de Laon, 340 349 Les affaires du gouvernement le rappellent à Paris. Conversation qu'il a avec le cardinal de Bourbon, 352-455 N. 53. Motifs qui le portent à soutenir les Jésuites, 354 355. Il éclaire les démarches des séditieux, 358 & assouplit le procès des Jésuites contre l'Université, &c. 363 Il retourne à Laon rendre compte au roi, 366, 367 assiste à la dé faite du grand convoi, 371-376 est employé à pénétrer les desseins de Biron, 380 donne avis de l'approche de l'armée des Espagnols, 382 383 Autres services qu'il rend dans cette occasion, 387, 388 puis à Sedan, motifs de ce voyage, 392 son sentiment sur cette forteresse, 395 Entretiens qu'il a avec Bouillon, 395-399. Où il pénètre le but de sa politique & son caractère, 401. 404. & en rend compte au roi, 405 Il est retenu à Paris par les affaires de l'état, 412. Il est chargé du traité du duc de Guise, qu'il conclut, 424-427 Son apologie sur ce traité, 433-436. Se justifie contre les plaintes du duc d'Épernon, 432-433 Son sentiment sur les abus dans les finances, 447. 448. Ses démêlés avec le duc de Nevers l'obligent à sortir du conseil des finances; il est fait secrétaire d'état, 450 Il s'oppose à la déclaration de guerre contre l'Espagne, 452 N se trouve au moment qu'Henri IV est blessé par Chatel, 454 reçoit le roi à Moret, 368: 496 rentre dans le conseil, d'où la mauvaise conduite des conseillers l'oblige encore à se retirer, 468 470 Sa querelle avec les officiers du comte de Soissons, 472-474. confère avec

le roi à Moret , 496
 497 examine la condui
 te de Dossat par rapport
 aux accusations faites
 contre lui 503 , 504
 Son entretien avec le
 roi sur les désastres ar
 rivés en Picardie 514.
 515 Il refuse d'accom
 pagner Bouillon à Lon
 dres & découvrir les
 pièges que lui tendent
 les ennemis dans le
 conseil , 517 518.

SULLY (duchesse de)
 Voyez CHATEAULIEUX
 (madame de)

SUREINE. Conféren
 ces en cet endroit entre
 Henri IV & les Catho
 liques 109. 210 N
 42. Trêve de Sarenc
 246 N 3

SURINTENDANCE
 DES FINANCES suppli
 mée par Henri IV , 445

T

TAVANNE (Jean
 de Saint vicomte
 de) est battu, & fait pri
 sonnier devant Voyon
 29 30 N 18 Châssé
 de Dijon par les troupes
 du roi 484 485 N. 48

TAXIS (Jean bap
 tiste comte de) l'un des

plénipotentiaires Espa
 gnols aux états de la
 111, les brigues injustes,
 & fautes qu'il y fait
 198 *U faire* Oïres qu'il
 fait à Jleon après son
 abjuration rejeués.
 243 , 244

TERRA NOVA (duc
 de) amène du secours
 à la Ligue contre les
 Lyonnais 144

THEMINES (Pon de
 Larnieres de Castille
 de) défend Villemar.
 & y défait les troupes
 de la Ligue 116 117
 N 11

THIERRY (Jean de
 Saint Lary de , ou Au
 gustin Baron de) l'un
 des mignons de Henri
 III , 416 N 12

TROU (Nicolas de)
 sacré Henri IV à Char
 ues , 174 N 19

TROIS PARTIS Com
 ment ils est formés ceux
 qu'ils composoient , 151.
 Ils sont accusés de vou
 loir se défaire égale
 ment de Henri IV & du
 duc de Mayenne 151
 N 19 Ses dessein de
 déclarer roi le cardinal
 de Bourbon 152. N 10

TIRON (Philippe Des-Portes , abbé de) s'emploie pour le traité de Villars avec Henri IV. 293-298 N 23 P. 305 309 325-328

TONNERRE (François-Henri comte de Clermont & de) entreprend en vain de s'emparer de Joigny, 22 N. 12. est dégagé par Sully, 23.

TOUCHET (Marie) 349 N 52

TOUR (Jean de la) prêtre , trahit la Ligue. & aide Henri IV à prendre Louviers , 37. 38. N. 23.

TREMBLE COURT (Louis de Beauveau , fleur de) ses succès en Bourgogne à la tête des troupes Lorraines, 461. N. 28

TRÉVE de Turène, 246. N 3 de Saint Denis, 247. Autres trêves refusées, 266, 267.

TREMBUILLE , duc de Thouars (Claude de la) à beaucoup de part à la victoire de Fontaine-Françoise, 491. N. 55.

V.

VAIR) Guillaume du) conseiller au parlement, opine en faveur de l'hérédité de la couronne aux états de Paris, 205 N. 25

VALETTE (Bernard de Nogaret de la) amiral de France Particularités sur sa vie & son gouvernement en Dauphiné, 121 122 N. 6. est tué au siège de Roquebrune, 125 L'un des mignons de Henri III, 416 N 12

VALETTE (Jean-Louis de Nogaret de la) Voyez EPERNON.

VARADE (Pierre de) Jésuite , impliqué dans l'affaire de Chatel, 459. N 37

VARENNE (Guillaume Fouquet de la) député vers Mandoce par Henri IV, 251. Particularités sur sa fortune. Bons mots à ce sujet, 251 N. 6.

VENDÔME (César de Bourbon , duc de) fils de Henri IV & de la belle Gabrielle, légué, 444. Dessein de lui

- faire obtenir la Fran- Il se soumet au roi ,
che-Com.é 464. 307 308 342 Il oblige
VERRIER (N de la) les *Espagnols* de se re-
s'entremet pour la con- tirer de Rouen , 329
version d'Henri IV, 113 Son éloge 308 Céré-
VERSORIS , avocat monie de sa reddition
pour les Jésuites contre & de celle de Rouen ,
l'Université & les curés 330 & *suiv* Il vient à
de Paris , 360 la cour ; louanges que
Vic (Dominique de) méritent son dévouement
désait le chevalier d'Au- ment & sa conduite ,
male à l'attaque de S. 342 Il conduit les trou-
Doux , 114. N 1 pes du roi en Picardie ,
VILLARS (André de 466 Sa valeur devant
Brancas) amiral de Doullens 480 481 Il
France se prépare à dé- est tué 482 Examen
fendre Rouen contre de sa conduite en cette
Henri IV 46 N 29 occasion 482 N 46,
Sa vigoureuse défense à 47 *Voyez* POUILLOIN
ce siège 53 & *suiv*
Autres belles actions de
ce gouverneur qui ob-
ligent Henri IV à lever
le siège 80. & *suiv* Il
refuse au com e d'Essex
de se battre en duel 85
N 44. Commencement
de la négociation avec
Sully 260. rompue
265 reprise 269 270
Caractere de ce gouver-
neur 271 N 17 Con-
ditions de son traité
avec le roi 293 & *suiv*
N 25 Ses empor-
temens contre Sully, 297

VILLARS (Georges
de Branca) chevalier
d'Orléans. *Voyez* OISEL.

VILLEMUR Siège de
cette ville 125-131

VILLIQUIER (Char-
lotte - Catherine de)
femme du surintendant
d'O 418 N 15

VILLEROI (Nicolas
de Neufville) ministre
d'état. Il fait des pro-
positions à Henri IV de
la part de la Ligue 108.
109 L'un des chefs du

T V Ses

la Ligue, sur l'Espagne la conversion de Henri
& sur Henri, 172 173. IV, 213. rend Meaux
N. 26. Autres condi- au roi, 267 Sa répon-
tions qu'il fait à Henri se au duc de Mayenne,
IV de la part de la Li- 267. N. 15 Il contri-
gue, 189-193 rejet- bute au traité de l'ami-
tées, 194 Il est accusé ral de Villars, 294 325.
d'avoir fait faire un ser- Il suit Henri IV à la
ment aux chefs de la campagne de Franche-
Ligue contre ce prince, Comté, 495. N. 56.
214. 216. & justifié à
cet égard, 214 N. 42.
Il fait son traité avec
le roi, 322. Justification
des reproches que Sully
lui fait à ce sujet, 322.
N. 41.

VITRY (Louis de
l'Hôpital, sieur de)
amène des troupes de la
Ligue au siège de
Rouen, 63. N. 36. s'en-
tremet dans l'affaire de

UNIVERSITÉ DE PA-
RIS Son procès contre
les Jésuites, 359. 360.
N. 58. 59. pag 363.
N. 61,

Z.

ZAMET (Sébastien)
fait à Henri IV des
propositions de la part
de la Ligue, 108 109.
s'emploie utilement
pour la conversion de
ce prince, 213. N. 41.

Fin de la Table du second Volume.

